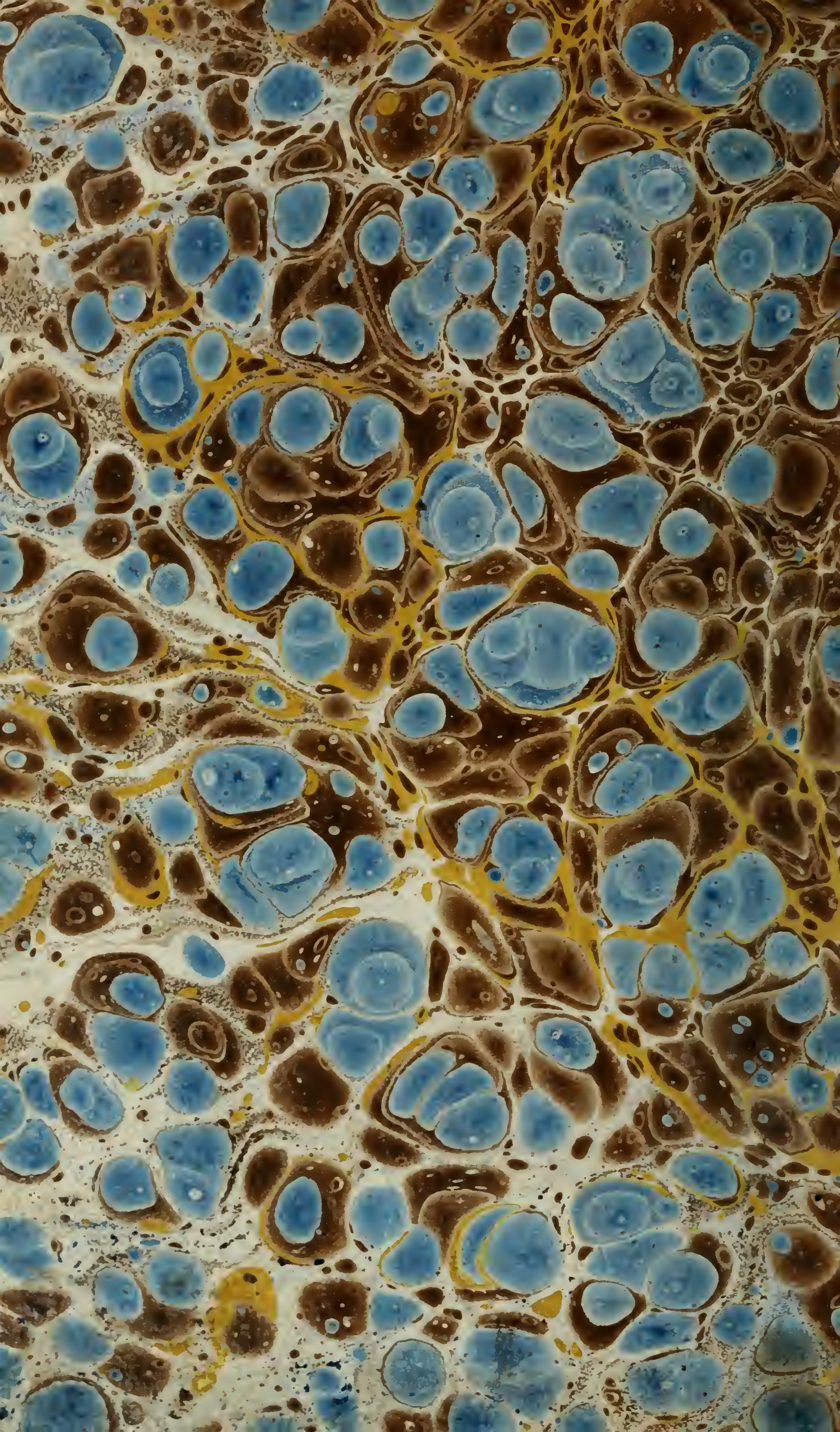
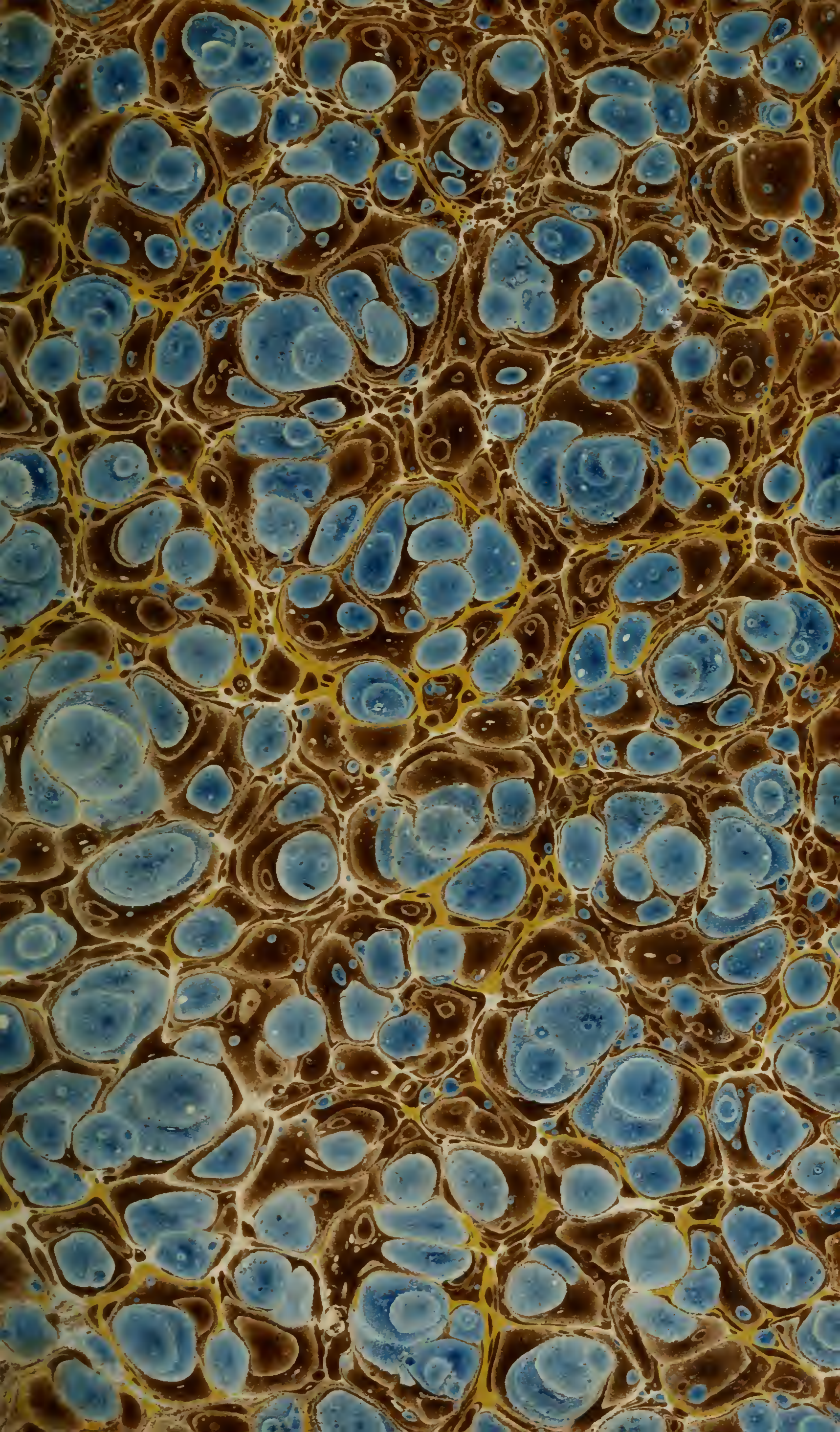






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique ;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique ; PH. CHASLES ; L. GALIBERT ; LESOURD ; AM. SÉDILLOT ; GENEST ; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Septième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
ET CHEZ DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1834.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ.

PRÉFACE.

La Revue Britannique va entrer dans la neuvième année de son existence. Son apparition et ses premiers succès donnèrent à la presse périodique une activité qu'elle n'avait jamais eue en France. De toutes parts s'établirent des recueils qui maintenaient leur existence éphémère, moins avec l'argent de leurs souscripteurs qu'avec celui de leurs actionnaires. Ces concurrences, préjudiciables à leurs auteurs, tendaient cependant à nuire aux ouvrages consciencieux, en les privant d'une part de leur légitime rémunération. Toutefois la Revue Britannique a pu surmonter ces obstacles, et c'est au milieu d'eux qu'elle a grandi et qu'elle s'est consolidée.

C'est en modifiant sa marche selon les époques et les circonstances diverses qu'elles faisaient naître, que notre recueil est parvenu à maintenir les droits qu'il pouvait avoir à la bienveillance qu'il avait acquise. Lorsque nous commençâmes, sans engagemens avec le pouvoir, mais calculant qu'un gouvernement ne peut faillir, sans commettre plus ou moins les intérêts de la société qu'il régit, nous cherchâmes avec d'autres à le garer de l'abîme où il s'est englouti, par une opposition prononcée, sans être irri-

tante. Des dangers d'une nature différente menaçaient aussi la société de cette époque. Une espèce de fièvre industrielle s'en était emparée, et de tous côtés on préconisait la puissance de l'association. Ces leurres tendus à l'avidité pouvaient faire hasarder beaucoup de capitaux et compromettre le bien-être d'un grand nombre de familles. Le premier article que nous publiâmes fit sentir qu'avant de créer des produits, il fallait s'assurer des débouchés, et il prémunit nos lecteurs contre les dangers des sociétés anonymes, en montrant combien de fois, en Angleterre, elles avaient servi aux entreprises des fripons. Mais, tout en indiquant les écueils où pouvait périr la fortune publique ou privée de la France, nous nous efforcions d'en favoriser le plus possible le développement et les progrès, en signalant toutes les inventions utiles que le génie des sciences appliqué aux arts produisait incessamment en Angleterre et chez ce peuple d'un caractère à la fois ardent et opiniâtre qu'elle a jeté au-delà de l'Atlantique. L'industrie française ne désavouera pas sans doute les services que la Revue Britannique a pu lui rendre à cet égard. Nous nous appliquions en même tems à en rendre d'autres au commerce, en lui faisant connaître les mœurs, les goûts et par conséquent les besoins des nations avec lesquelles il pouvait nouer des rapports.

La raison publique a bien voulu sanctionner la direction que nous avions prise. Fait sans exemple

peut-être dans les annales de la presse périodique! nous réimprimons entièrement la totalité des cinq premières années de la REVUE BRITANNIQUE, quoique antérieurement elles eussent déjà été tirées en partie deux ou trois fois. Cette première série est une vaste collection de faits de tout genre, et surtout de ces faits qui changent le monde et dont cependant l'histoire ne parle pas; qui provoquent obscurément ou qui préviennent les plus grandes perturbations. C'est la culture des turneps introduite en Angleterre en même tems que la maison d'Hanovre, et qui double les produits de son sol; c'est Watt, c'est Arkwright dont les admirables procédés, quadruplant la fortune industrielle de la Grande-Bretagne, fournissent sans le savoir à M. Pitt des moyens de combattre la république et l'empire, et maintiennent quarante ans de plus l'aristocratie anglaise dans la plénitude de ses prérogatives.

Dans les séries postérieures, notre marche a éprouvé quelques modifications. Une grande révolution s'était accomplie, et le sol en frémissait encore. La France paraissait menacée par des perturbations nouvelles et indéfinies. Ce n'était pas seulement l'ordre politique qui était exposé, mais l'ordre social tout entier. Dans cette crise, garder la neutralité nous eût paru le fait d'un coupable égoïsme; et nous avons porté nos faibles secours à la société en péril. On faisait des émeutes au nom du peuple; appelant l'arithmétique politique à notre aide, nous avons supputé ce que

ces émeutes lui faisaient perdre. La société inquiète avait suspendu une partie de ses travaux particuliers; nous avons indiqué des moyens d'en assurer aux classes laborieuses sans augmenter les charges des contribuables. La plus lourde de ces charges était dans le développement nécessaire donné à notre armée; nous avons fait voir la possibilité d'en compenser le poids, en utilisant ses bras comme l'avaient fait un grand peuple et un grand prince, les Romains et le czar Pierre, et comme le faisait encore la Suède. On tentait de faire des chalands à la république, par l'appât du bon marché; nous avons fait voir que ce bon marché n'était qu'une illusion. Un seul Américain, avec les égards que se doivent d'honnêtes gens, a contesté nos calculs; mais le ministre des États-Unis près de notre gouvernement autorisa le président des conseils du roi à se servir de son nom pour en soutenir l'exactitude devant les Chambres; et un autre homme d'état de l'Union écrivit pour en prendre la défense, en même tems que le gouvernement central de Washington s'empressait d'accueillir quelques vues que nous lui avions soumises sur les moyens de se rendre un compte plus rigoureux des finances des États-Unis. Plus tard des mains imprudentes voulaient toucher au principe de notre force, en démolissant cet admirable système administratif, émanation d'un grand siècle, couvé pour ainsi dire par le génie d'un grand homme. Nous nous sommes empressé d'accourir à sa défense, au moment où

des lois nouvelles allaient le mettre en question. Enfin, en puisant dans le journal d'un observateur candide de notre première révolution, de l'Américain Morris, nous avons fait voir quel servage, quelle dure et ignoble dépendance, des esprits généreux avaient acceptée, en s'engageant légèrement dans des partis qu'ils paraissaient conduire et qui les traînaient misérablement à leur remorque.

La position où se trouve la France aujourd'hui nous permettra de nous rapprocher davantage de la direction que nous avions adoptée dans notre première série. Après quatre ans de règne, Louis-Philippe est plus avancé que ne l'était à sa mort Guillaume III, sur la tombe duquel un admirateur sincère écrivait : « Prince méconnu ; » esprit haut et serein, et qui cependant trahi par ses ministres, tourmenté par la turbulence des factions contraires, fut à deux reprises sur le point de rejeter ces trois couronnes qui gênaient son front de leurs épines, pour retourner en Hollande. En France, la propriété, presque de tous les degrés, vient d'être convoquée dans des comices cantonnaux pour nommer des conseils purement administratifs ; et par la nature des exclusions qu'elle a prononcées, elle a protesté hautement de sa répulsion pour ceux qui, au lieu de tâcher d'améliorer le bien-être social par des moyens lents, mais infaillibles, n'hésiteraient pas à le commettre, en l'exposant aux éventualités de révolutions violentes.

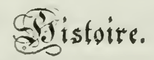
Cet heureux état de choses nous permettra de revenir plus souvent à des contemplations plus paisibles; d'entretenir davantage nos lecteurs du mouvement industriel et commercial; de celui de la littérature et des arts; de multiplier ces tableaux de mœurs où nos voisins excellent; car, comme l'a dit Mme de Staël, ils semblent avoir une fenêtre intérieure avec laquelle ils s'examinent eux-mêmes. Nous aurons d'ailleurs à diriger l'attention de nos lecteurs sur les plus hautes questions économiques et en même tems les plus opportunes : par exemple, celle qui concerne les moyens de transport intérieur; nous examinerons s'il faut donner la préférence aux canaux, aux routes de fer ou bien encore aux voitures conduites par la vapeur sur nos voies ordinaires, ou admettre concurremment ces trois moyens, selon la nature de transport à opérer et la diversité des localités à parcourir : mais ces questions, tout importantes qu'elles soient, ne nous détourneront pas entièrement des préoccupations de nos plus récens Numéros. Nous continuerons à considérer la situation intérieure de l'Angleterre, qui a pu sans glisser prendre position sur une pente. L'enquête qu'elle fait dans ce moment sur son administration communale nous fournira des rapprochemens curieux avec la nôtre; ce sera au reste un moyen de plus de juger la grande question de la centralisation administrative. En un mot, nous nous garderons bien de circonscrire un cadre qui admet tous les sujets

susceptibles d'offrir de l'agrément ou de l'instruction aux diverses classes de nos lecteurs.

En finissant, nous n'avons pas besoin de dire que la rédaction de notre recueil continuera à être confiée aux plumes habiles qui en ont fait le succès ; plumes exercées et savantes qui, en reproduisant nos textes, en reproduisaient toujours l'énergie ou la grâce; qui plus d'une fois les ont même améliorés, en les traduisant, comme semble l'indiquer la faveur que la Revue Britannique a obtenue en Angleterre et aux États-Unis, où cependant nous ne faisions le plus souvent que renvoyer, sous les formes d'une autre langue, les richesses que nous en avions tirées.

JANVIER 1834.

REVUE BRITANNIQUE.



LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE

AVANT LE PROTECTORAT DE CROMWELL.

« Le principal devoir de l'historien, selon Burke, c'est » de venger la vertu outragée, de réparer les oublis du » peuple et ceux des puissans, de remédier aux négli- » gences et aux iniquités de l'esprit de parti. » Il y a telles époques bien plus exposées que d'autres à ces malheurs et à ces injustices. Quand le drame de la politique se complique et s'assombrit; quand toutes les factions veulent du sang; quand l'assassinat, la perfidie, la lâcheté, la violence, deviennent des armes vulgaires que personne ne se fait faute d'employer, il y a bien peu de chances pour que l'histoire reste impartiale, haute, noble, calme et mesurée.

Voyez quelle influence contagieuse exercent sur les esprits les plus sages ces partis tour à tour écrasés et vain-

queurs, toujours enflammés et toujours iniques ! Quel homme si obscur n'est pas attaché par des liens secrets et puissans à l'une des causes militantes ! Quel est celui dont le père, le frère, le fils ou l'aïeul n'a pas été victime et bourreau ? Croyez-vous que l'historien n'intercalera pas dans les pages sévères de son livre quelque chose qui rappelle ses douleurs intimes, ses regrets, son besoin de vengeance, ses pensées et ses sentimens passionnés, les préventions que sa famille lui a transmises et qu'il a sucées pour ainsi dire avec le lait de sa nourrice ? Où sont-ils, les génies assez grands et assez mâles pour s'élever au-dessus de tout ce qui est individuel, pour planer dans les hautes généralités de l'histoire, pour voir les masses d'hommes comme Dieu les voit, comme Tacite les a quelquefois aperçues, avec leurs nombreuses faiblesses, leurs vices aux prises et leurs rares vertus ? Comment ne se préoccupera-t-il pas de lui-même et de ses propres sentimens ? Est-il fils de royaliste ? Comment ne serait-il pas attaché à l'aristocratie ? Son grand-père lui a légué un exemplaire de l'*Eïkon Basilike,* écrit, dit-on, par Charles I[er], le martyr royal. Il ne voit rien qu'à travers ce préjugé. Tel autre est d'une famille dissidente ; son aïeul a eu les oreilles coupées par ordre d'un de ces lâches et stupides ministres, exécuteurs des volontés des Stuarts. Cromwell est pour lui un Dieu, et tout Anglais royaliste lui fait horreur : il y a des traces qui ne s'effacent pas aisément, et dans nulle histoire d'Europe, ces traces ne sont aussi vives qu'en Angleterre, pays dont l'histoire est dramatique, pathétique, sanglante. Aussi, quelque remarquables que soient nos historiens sous le rapport du talent, il est difficile de reconnaître en général leur impartialité. Hume, Brodie, Lingard, avocats subtils, sont des annalistes perfides. Rien de plus rare qu'une bonne page historique sur

les grandes époques de notre vie nationale ; rien de plus commun que de brillans et iniques plaidoyers *pour* ou *contre* notre liberté, notre monarchie, nos institutions, nos lois et nos rois.

Avant la restauration de Charles II, plusieurs écrivains consignèrent, soit dans leurs correspondances privées, soit dans leurs mémoires, le fruit de leurs observations personnelles sur l'époque de la république anglaise ou *commonwealth*. Parmi ces écrivains, les uns, sectaires fanatiques, ont excusé tout ce qui se rapporte à Cromwell et à ses partisans : à les entendre, le puritanisme n'aurait rien enfanté que de grand, de noble, de généreux. Après la restauration, ce fut le contraire : personne ne prit la plume sans se croire obligé de marquer au front et de stigmatiser avec fureur tous ceux qui avaient exercé le pouvoir pendant l'interrègne. Leurs hautes qualités, leur puissante intelligence furent oubliées et perdues de vue. On négligea même d'inscrire dans les annales de la nation le nom des juges, des shérifs, des maires et des officiers publics de cette époque. Tous les compilateurs de tables héraldiques passent rapidement sur les années de la République et oublient de propos délibéré les noms de ces nobles qui ont soutenu la cause de la liberté anglaise. Dugdale, laborieux jurisconsulte, laisse dans son ouvrage des *Origines judiciaires* une grande lacune, un espace vide, sous prétexte que la rébellion était alors triomphante et que *toute justice avait cessé*.

Essayons de comprendre l'histoire de cette république si peu connue ; et, pour y parvenir, consultons, non les plaidoyers *ex-professo*, mais l'histoire des faits, mais des documens certains. Les mémoires ne manquent pas. Les années, en s'écoulant, ont mis au jour tous les manuscrits, tous les journaux, toutes les lettres, tous les renseignemens les plus

secrets. Nous avons la correspondance des régicides et les *memoranda* de l'archevêque Laud. Non seulement les rois et les ministres, les guerriers et les prêtres, mais les femmes, mais les gens du peuple ont écrit ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont senti. D'une part, les crimes suscités par les passions politiques, crimes vainement palliés par l'esprit de faction, surgissent à nos yeux : d'une autre, nous admirons, comme le dit très-bien Warburton, les hommes chargés de diriger les intérêts politiques de l'Angleterre, jusqu'au protectorat de Cromwell : ce furent les génies les plus remarquables, les hommes les plus gouvernementaux dont la Grande-Bretagne puisse s'enorgueillir. Dès que Cromwell entre en scène, tout disparaît et s'absorbe; on ne voit plus que lui seul, on ne pense qu'à lui ; l'intérêt se fixe sur cet homme puissant : il éclipse les autres personnages. Ainsi, Bonaparte, près duquel vivaient cependant d'assez beaux débris des quarante années précédentes, fait pâlir, dès qu'il se montre, tous les noms, tous les souvenirs, tous les hommes. Le règne de Cromwell, comme l'empire de Bonaparte, mérite une histoire à part.

Persuadés que d'un côté on a exagéré l'atrocité, l'immoralité ; que d'un autre on a excusé, pallié, blanchi les vices des hommes d'état qui ont fondé et dirigé la république d'Angleterre ; que nulle justice ne leur a été rendue, ni par Hume, ni par Voltaire, ni par Lingard, qui les présentent comme des fanatiques atroces et des brigands détestables, ni par Godwin qui les change en demi-dieux ; c'est surtout ce grand drame, commençant à la guerre civile et finissant à l'usurpation de Cromwell, dont nous essaierons de soulever le voile.

Mais à un tel drame, l'avant-scène est indispensable, et cette avant-scène se prolonge bien loin dans le passé. Quiconque ne voit dans la catastrophe des Stuarts, comme

M. de Chateaubriand, qu'un déplorable accident de l'histoire, que la chute sanglante d'une tête royale, se trompe singulièrement. Le mouvement des empires tient à des ressorts plus profonds et plus cachés.

Il y avait long-tems que le puritanisme et la liberté se donnaient la main, long-tems qu'ils luttaient contre le catholicisme et le pouvoir absolu. Le combat qui s'engagea entre le roi et les communes n'était que le combat du droit divin, se rattachant au papisme, contre le droit d'examen ou d'indépendance, se rattachant au calvinisme. Telles sont les deux nuances tranchées que l'on aperçoit dans toute l'histoire d'Angleterre. Mais elles se subdivisent elles-mêmes en mille nuances placées entre les deux points extrêmes de chaque opinion. Le niveleur fanatique, l'homme qui avait deviné la doctrine de Saint-Simon, et qui voulait l'égalité de tous, le partage des biens et la communauté des femmes, occupait une des extrémités opposées, et formait comme le sommet du parti libéral, républicain et religieux : l'homme du droit divin, qui désirait l'abolition du Parlement, qui regardait l'église comme supérieure à tout, comme dominatrice des communes, de la loi et des coutumes antiques, occupait le faîte du parti opposé. Pour être conséquent avec lui-même, ce dernier devait être papiste; mais, comme nous l'avons dit, ceux qui poussent leurs opinions jusqu'à leurs dernières conséquences, les hommes parfaitement logiques et dont la sévérité rigoureuse tire de leurs principes les déductions les plus strictes, ne sont jamais en majorité. Aussi y avait-il mille fractions d'opinions contradictoires et nuancées : le partisan du pouvoir absolu; l'anglican absolutiste; l'anglican partisan du pouvoir constitutionnel, mais reconnaissant la prérogative royale; le membre des universités, dévoué au pouvoir par un mélange de pédantisme et de crainte;

le bourgeois protestant qui tenait surtout aux libertés des corporations ; le dissident plus prononcé, mais qui voulait que l'on se contentât de borner et de limiter la prérogative royale ; le puritain fanatique ayant le plus profond mépris pour un roi environné d'ennemis de sa croyance ; et enfin, l'homme de la cinquième monarchie, pour qui toutes les autorités temporelles étaient les symboles de l'antéchrist. Pendant le triste et malheureux règne de Charles II, on voit toutes les nuances différentes se mêler, se croiser, se combattre ; armées souvent confondues, souvent difficiles à discerner, tant les bannières sous lesquelles elles marchent sont mobiles et couvertes de symboles contradictoires ; tant il leur arrive souvent de prendre les couleurs de l'ennemi et de déguiser leurs propres pensées, leurs propres desseins. Mais quiconque jette sur le mouvement général de la masse un regard attentif reconnaît, au milieu de ce chaos, un double ébranlement, deux courans qui s'entrechoquent, la marche du pouvoir soutenue par le catholicisme et battant en brêche la liberté ; celui de la liberté militante, appuyée du fanatisme protestant et battant en ruine le pouvoir.

Politiquement parlant, tous les actes de Charles Ier sont des fautes ; moralement parlant, ce sont des crimes. On l'a donné pour martyr ; oui, sans doute, martyr de sa faiblesse, de son obstination et de sa perfidie. Depuis que Henri VIII avait appelé l'Angleterre à la réforme religieuse, on s'était trop aperçu que le droit d'examen, établi par la réforme, n'était pas compatible avec le droit divin, d'après lequel les Stuart voulaient régner. Tout ce qui se passa en Angleterre, de 1550 à 1668, est le résultat du conflit de ces deux élémens hostiles. Il y avait, au fond de la constitution anglaise, telle qu'Élisabeth, Jacques Ier, Charles Ier, Charles II et Jacques II, essayèrent de la

construire, un défaut de logique, équivalant à une impossibilité : or, quoi que l'on en dise, la logique est la reine du monde. Ces rois qui disaient aux peuples : « L'autorité de Rome est illusoire, nous avons le droit de reviser sa suprématie et ses dogmes ; » essayaient en vain d'ajouter : « Vous ne reviserez pas nos actes, vous n'exercerez pas sur nous l'examen que nous exerçons sur le pontife. » Une fois le principe de la critique sceptique et de l'analyse rigoureuse introduit dans les matières de foi, ce même principe fit son chemin, accomplit sa destinée, s'inocula dans tous les membres du corps social, et devint l'ame dirigeante de la nation.

Quand le prestige royal vivait encore, quand Élisabeth et Henri VIII s'entouraient de l'auréole féodale qui ne s'était ni éteinte ni affaiblie, ils purent resserrer dans d'étroites limites l'esprit d'examen qu'ils avaient sanctionné. L'habitude du servage et de l'obéissance hiérarchique du moyen âge était alors dans toute son énergie : et cependant à quelle barbarie, à quelle absurdité ces deux souverains furent obligés d'avoir recours, lorsque, traçant à leurs sujets une voie étroite et rigide entre le puritanisme et la papauté, ils leur commandèrent de se tenir d'un pas ferme sur ce pont chancelant de leur église, sous peine de mort, de mutilation ou de confiscation? Ce qui leur avait réussi à grand'peine devait tuer leurs successeurs. Le principe protestant qu'ils n'avaient pas abandonné, mais qu'ils avaient essayé d'étouffer et de réduire, avait circulé malgré eux. Il s'était emparé des intelligences les plus fortes, comme des passions les plus vulgaires; il était devenu l'ame sociale. Jacques Ier s'en aperçut, et pédant ridicule, il s'arma pour combattre cet ennemi invincible ; il employa le syllogisme et l'enthymême. Charles Ier, qui lui succéda, et qui voyait croître le danger, s'aperçut de l'in-

suffisance des armes théologiques ; cet instinct qui nous porte à notre conservation lui fit protéger le papisme qu'il n'aimait pas, et quoiqu'il fût chaste, tempérant et même à certains égards honnête homme, il se servit sans scrupule de la ruse, du parjure et de la violence. Un parti puissant l'entourait ; ce parti eut ses héros, ses écrivains, ses hommes d'état : les Strafford, les Clarendon, les Laud. Malheureusement il essayait de combattre le mouvement nécessaire de l'intelligence en Angleterre et en Europe. Après beaucoup de torts, de fautes, de crimes qui éveillèrent, sans les justifier, les torts, les fautes, les crimes de ses ennemis, ce parti succomba, essaya de relever la tête sous Charles II, tenta un dernier effort sous Jacques, et disparut.

Malgré les palliatifs de Hume et de Clarendon, il est certain que Charles I[er], depuis 1625 jusqu'à 1640, a marché d'illégalité en illégalité, de perfidie en perfidie. Les Tudor, race despotique et qui régnait à une époque où le despotisme était facile, n'avaient jamais tenu un langage aussi insolent que celui des ministres et des partisans de Charles I[er], au commencement de son règne. Le garde-des-sceaux Coventry avait l'audace de dire aux Communes, dès la seconde session du Parlement :

« Que si le roi, dont la suprême grandeur et la haute majesté condescendaient jusqu'à les admettre en sa présence, avait daigné les inviter à prendre conseil avec lui, elles ne devaient pas s'attendre à siéger long-tems. »

Sir Dudley-Carleton, confident du roi, avertissait les membres du Parlement :

« Que s'ils s'avisaient d'aucune turbulence, on les réduirait facilement à la situation de ces autres peuples d'Europe, si misérables, qu'ils *avaient à peine des sabots aux pieds et des chemises sur le corps*. »

Si vous ajoutez à ces discours si ridiculement menaçans les continuelles infractions aux priviléges de la pairie, aux droits des sujets, les essais tentés pour arracher les taxes au peuple sans les devoir aux votes du Parlement : on verra que dès la première année de son règne, Charles Ier s'était placé en dehors de la loi commune, et n'avait rien oublié pour renverser la constitution de son pays. Criminel sous ce rapport, il était coupable d'une maladresse non moins bizarre et non moins surprenante. Tout concourait à l'avertir de la mauvaise route dans laquelle il s'engageait. Dès l'origine de ces actes arbitraires, il s'était aperçu de l'effet qu'ils avaient produit. Quand les juges siégèrent à Westminster en 1626, pour inviter le peuple à payer les subsides, les cinq mille percepteurs de Westminster refusèrent de se charger de leur office, et tout le peuple s'écria : « Point de subsides sans Parlement ! »

Charles Ier, auquel ces symptômes ne pouvaient échapper, engagea la lutte; il devait y périr. Toutes ses tentatives pour obtenir le droit d'emprisonner les citoyens sans motif légal, pour gouverner selon le bon plaisir, pour modeler la religion à son gré et rapprocher le protestantisme de la foi catholique (plus favorable au pouvoir); tous ses triomphes sur le peuple, sur la liberté, sur les puritains ; l'institution de la Chambre étoilée, les innombrables agressions de ses serviteurs contre l'ancienne loi anglaise, furent les véritables bases sur lesquelles se dressa plus tard l'échafaud qu'il devait teindre de son sang. Les torys ont vainement essayé de prouver que les Communes ont empiété dans les premières années de ce règne sur le pouvoir royal. Bien loin de là : pendant douze années de lutte et de malheurs, elles se tinrent constamment sur la défensive, tantôt suppliant le roi par d'humbles adresses de vouloir bien respecter ce qui leur restait encore de li-

bertés ; tantôt plus irritées intérieurement que violentes dans leurs discours, et n'opposant à l'usurpation qu'une résistance presque passive. Il fallut une série incroyable d'injustices successives pour frayer la route à la république d'Angleterre. Ce ne furent long-tems que monopoles, négociations perfides avec la cour de Rome ou d'Espagne, empiétement perpétuel de la prérogative, atteintes portées au commerce, essais de maximum, restrictions sur les manufactures, sur l'importation ou l'exportation de divers objets. La prérogative, comme si elle eût prévu qu'elle allait mourir, se mêlait à tout, s'immisçait à toutes les affaires, taxait les denrées, circonscrivait le commerce, fixait le prix d'un poulet à six schellings huit deniers la pièce, celui de trois œufs à un penny, du beurre frais à cinq deniers la livre en été, et à six deniers l'hiver. La masse énorme des griefs de la nation grossissait et s'accumulait chaque jour : avalanche encore suspendue qui devait plus tard retomber sur le trône et l'écraser. Les inquisiteurs d'état portèrent jusqu'au plus ridicule excès leurs prétentions et leur tyrannie; ils déclarèrent que toutes les personnes qui passeraient la mer seraient soumises à un long interrogatoire et seraient même retenues en Angleterre, si le roi le jugeait convenable.

L'historien Hullam, si judicieux et si consciencieux d'ordinaire, a dit quelque part qu'il ne fallait pas tourner sur l'histoire et sur ses proportions grandioses le microscope des anecdotes et des détails; mais sans ces détails, qui pourra comprendre l'histoire de cette époque ? se fera-t-on une idée nette du degré de tyrannie que Charles I[er] avait introduit si l'on néglige de rapporter quelques-unes des condamnations de la fameuse Chambre étoilée ? Instituée pour remplir les coffres du roi et y verser l'argent des sujets, surtout pour les habituer à un joug pesant et odieux

qu'ils n'avaient pas encore subi, elle condamna, par exemple, à cinq mille livres sterling d'amende un gentilhomme qui avait provoqué en duel le duc de Northumberland ; à huit mille livres sterling un autre qui avait dit que le comte de Suffolk était méprisable ; à douze mille livres sterling Allington, qui avait épousé sa nièce ; à huit mille livres sterling Sir David-Forbes, pour injures contre lord Wentworth ; à deux mille cinq cents livres sterling la corporation des fabricans de savon, qui ne s'était pas soumise à quelques formalités nouvelles.

Ces iniquités du règne de Charles I[er] dégénéraient quelquefois en puérilités ignobles. Ainsi, l'on préleva sur tous les aubergistes une nouvelle taxe de quarante schellings par tonneau de vin. Un fragment des *Lettres* de Garrat, espion de Wentworth, et qui lui envoyait toutes les nouvelles de Londres, fera connaître la manière dont s'exécutaient ces ordres illégaux. « L'avocat-général, dit Garrat, a envoyé dans toutes les tavernes pour défendre aux cabaretiers d'apprêter à manger ; on a requis d'eux *quelque chose au profit du roi ;* un demi-penny pour un quart de vin de France, un penny pour le vin des Canaries et pour les autres vins de liqueur. Les cabaretiers ont pris de l'humeur là-dessus, et n'ont pas voulu donner ce qu'on leur demandait ; aussi nous les recommandons au prône. » Que dire de ce malheureux Prynne, qui, pour avoir avancé dans un livre de théologie que toutes les actrices étaient des coquines, fut mis au pilori où il eut les deux oreilles coupées ? Ce fut au milieu de ce torrent de mesures arbitraires, tantôt puériles, tantôt atroces, quelquefois l'un et l'autre, qu'un des plus grands événemens de l'Europe moderne reçut sa première impulsion. Pendant que Laud, le plus violent des inquisiteurs et le plus intrigant des fanatiques, essayait de ra-

mener violemment à la conformité et de faire rentrer dans le cercle de l'église anglicane toutes les sectes dissidentes; pendant qu'il tentait de rapprocher la liturgie protestante de la liturgie romaine; les puritains, hommes inexorables et inflexibles, attaqués à la fois dans leur liberté d'action et leur liberté de conscience, résolurent de s'exiler volontairement. Ils partirent pour ces régions nouvellement découvertes dans l'Océan atlantique, et cherchèrent dans la baie de Massachussets un refuge assuré contre la tyrannie, une perspective sans bornes, offerte à leurs espérances de liberté religieuse et civile. Ainsi fut préparée la grande république fédérale des États-Unis; et nul ne peut douter que ces mêmes principes de liberté et d'examen, qui, éclatant plus tard, se sont révélés par la déclaration de l'indépendance sous Washington et Franklin, n'aient eu pour source première les doctrines de Pym et de Hampden.

Plus d'un demi million de livres sterling sortirent d'Angleterre avec cette population puritaine dont les mœurs étaient en général pures, et qui à force d'économie était devenue riche et puissante. « Pourquoi, demande l'archevêque Laud dans une de ses lettres à Strafford, les Anglais sont-ils aujourd'hui si passionnés pour l'émigration? L'on n'entend parler que de gens qui veulent fuir leur patrie? » Pourquoi! parce qu'ils préféraient l'exil à l'affreux esclavage que Laud lui-même leur imposait. On sait que les principaux chefs de la république, les grands moteurs du nouveau mouvement, Cromwell entre autres, voulurent fuir la Grande-Bretagne et échapper à une tyrannie imminente, et que ce fut le conseil-d'état lui-même qui les contraignit à rester dans leur pays. Preuve irrécusable que leur dessein n'était pas dès lors, comme l'ont prétendu les torys, d'attaquer la constitution d'Angleterre; mais que fermes et inébranlables dans leurs principes de liberté, ils

commencèrent par tenter une fuite qu'on leur rendit impossible, et qu'ils finirent par engager un combat à mort dans l'arène dont on avait fermé l'enceinte pour les y retenir prisonniers.

Les embarras de la cour et la violence de l'indignation qu'excitaient ces mesures ne cessaient point de s'accroître. On vit les nonces du pape bien reçus et traités avec faveur par le roi : hommes ouvertement contraires au protestantisme anglican, odieux à la majorité de la nation et dont la présence rendit plus probables encore les intentions que l'on imputait au monarque de rétablir le catholicisme dans la Grande-Bretagne. Notez que ce ne sont point ici de vaines hypothèses. Le secrétaire-d'état Windebank entretenait avec la cour de Rome et ses agens une correspondance qui a été enfin mise à jour, et dont le but n'est pas douteux. On voit dans ces lettres, publiées récemment, par quelle pente douce et imperceptible on voulait faire arriver le protestantisme à reconnaître la suprématie papale ; on y voit surtout que chacun des pas faits par Charles Ier vers le pouvoir absolu était considéré par les catholiques comme autant de triomphes pour leur cause. Le rapport du nonce Spanzani au pape, publié par extraits dans les *Mémoires* de M. Butler, donne une idée plus juste encore de la situation morale et religieuse de l'Angleterre. Il présente la majorité de l'aristocratie comme prête et décidée à se convertir ; le roi comme favorable à l'église romaine ; le protestantisme proprement dit comme le fait de la bourgeoisie et des classes intermédiaires, et le puritanisme comme le partage d'une faction exagérée, à laquelle peu de personnes se rattachent.

Il s'agissait donc à la fois, pour les Anglais patriotes, de défendre leur foi religieuse, leur liberté de citoyens, et leur indépendance de nation contre les empiétemens de la cour

de Rome. C'était une belle conquête, que celle dont le parti catholique se flattait alors ; long-tems écrasé en Angleterre, il releva la tête, et son insolence vint ajouter encore à l'animosité générale. Mais le roi, sur lequel il comptait, était bien faible en réalité; et sous ce trône si brillant, si puissant en apparence, un vide immense était creusé depuis long-tems. La banqueroute était inévitable et les bourgeois de Londres ne voulaient rien prêter. Telle était l'infatuation de ce monarque, destiné à périr en essayant de frapper de mort les lois nationales, que malgré les prières de tous ses ministres et de tous les hommes d'état qui l'entouraient, il recula autant qu'il put la convocation d'un Parlement. « Je ne veux pas, disait-il, convoquer de Parlement; mes frères de France et d'Espagne s'en passent, et je veux m'en passer. Le convoquer pour le dissoudre aussitôt, ce n'est pas la peine : le laisser vieillir serait dangereux; car les Parlemens sont comme les chats, ils deviennent méchans en devenant vieux. » Il ne savait pas, ce roi imprudent, que dans la vie des peuples comme dans celle des hommes, il y a des sentimens et des idées auxquels il ne faut pas toucher, et que le devoir principal du gouvernement, la grande science de la politique est de distinguer habilement ces points sensibles, ces idées consacrées, ces sentimens et ces habitudes inviolables : ôter aux Anglais leur Parlement, c'était leur ôter la vie civile. Déjà Charles avait fait contre cette institution tout ce dont il avait été capable : il l'avait outragée, bravée, prorogée, mutilée; maintenant il voulait s'en défaire tout-à-fait. Le mécontentement éclata d'une manière formidable, et le Long Parlement devint nécessaire.

C'est du Long Parlement que date la guerre civile. Ici commence notre drame, dont les premières scènes offrent la lutte sanglante des Communes avec le roi. Quel Anglais se rappelle cette époque sans intérêt? j'allais dire sans pré-

jugé. Les ardentes passions de l'esprit de parti en ont jusqu'ici tracé l'histoire : abordons-la, si ce n'est avec plus de franchise, du moins avec un dessein plus prononcé d'impartialité et de candeur.

Ce fut en novembre 1640, date importante à laquelle se rapporte toute notre histoire d'Angleterre, pendant deux siècles, que cinq cents hommes, témoins des illégalités obstinées dont le pouvoir s'était rendu coupable, vinrent former le Long Parlement. Ils savaient tous que l'édifice de la constitution avait été ébranlé, qu'il s'agissait de le reconstruire, ou du moins de l'affermir sur ses bases, qu'il y avait nécessité de protéger par de nouvelles et plus efficaces garanties les libertés et les préjugés nationaux. Le roi et sa cour avait donné plus d'une preuve de mauvaise foi. Casuiste comme Jacques Ier l'avait été, il ne manquait jamais de bonnes raisons pour mal agir. On commença donc, et avec justice, par poser des bases solides d'indépendance; on institua la triennalité du Parlement : les clauses de l'acte renfermaient des précautions assez strictes et assez bien combinées pour que les ministres du pouvoir reculassent devant la non-exécution de la loi nouvelle.

Charles Ier, qui avait besoin d'argent et qui en attendait des Communes, fut obligé de sanctionner ce bill qui, à lui seul, opéra une importante révolution. Plusieurs autres statuts ravirent à la couronne la faculté des taxes arbitraires; et cette Chambre étoilée qui avait usurpé de si énormes pouvoirs, cette chambre qui établissait le jugement par commissaires et détruisait le jury, fut abolie. Ainsi, toutes les créations despotiques des Tudor, tous les envahissemens successifs de Charles, étaient frappés, non seulement de réprobation dans le passé, mais d'impuissance dans l'avenir. Lorsque ces statuts nouveaux que nous nous contente-

rons d'indiquer en masse sans les développer tous déplaisaient particulièrement au monarque, il essayait d'intervenir dans les discussions de la Chambre, comme cela était arrivé sous les rois précédens ; mais l'esprit de la nation avait changé : les Communes, enhardies par leurs victoires, firent au roi des remontrances qu'il fallut écouter et subir.

Les cinq cents hommes qui, sans réformer ni altérer la constitution anglaise, avaient le bon esprit d'arracher au pouvoir toutes les concessions utiles, et de lui opposer les restrictions les plus efficaces, offrent dès les premiers jours de leur réunion un imposant spectacle. Ce n'étaient point des démagogues téméraires, des aventuriers de parti, des fanatiques absurdes. La plupart d'entre eux étaient honnêtes ; leur zèle était désintéressé. C'est ce que leurs premiers actes prouvèrent suffisamment ; tout atteste même qu'ils n'avaient pas formé le projet de démanteler la couronne et de déposséder le trône. Mais la pente dangereuse sur laquelle ils étaient placés, leur ressentiment contre les usurpations de la cour et la défiance que leur inspiraient ses promesses, les entraînèrent à des fautes, j'allais dire à des crimes. Il est rare qu'une assemblée s'arrête une fois lancée : elle ne peut suspendre son élan ; elle va, elle va toujours comme ces masses qui, roulant du sommet des monts, écrasent tout ce qui se trouve dans les vallées. Il suffit d'une faible impulsion pour précipiter ces nuages gigantesques : une fois en mouvement, qui les arrêtera ?

Après avoir donné à l'Angleterre les admirables garanties de liberté que nous avons signalées, le Long Parlement craignit que ces mesures ne fussent bientôt paralysées ou détruites par quelques hommes puissans. L'objet principal de sa terreur fut ce comte de Strafford, homme trop vanté, dont on a fait un martyr. Ses hautes qualités, son éloquence, le pouvoir absolu qu'il s'était arrogé, le premier rôle qu'il

jouait dans tous les actes illégaux, la faveur du roi, l'ascendant de son génie, faisaient de lui la garde avancée et comme le rempart du pouvoir arbitraire. Le méchant comte, comme on l'appelait, était universellement haï, et ses propres créatures, offensées de son orgueil, entrevoyaient avec un plaisir secret la possibilité, d'ailleurs lointaine et équivoque, de sa ruine définitive.

Pym, un homme peu connu, dénué d'éloquence, mais doué de cet instinct des révolutions qui se révèle tout-à-coup dans les circonstances majeures, vit que c'était là qu'il fallait frapper. Pour atteindre le pouvoir, il accusa Strafford de haute trahison. De ce jour, Charles Ier fut perdu. On remarqua que ce ton impérieux qu'il affectait de prendre devant les Communes avait fait place au ton de la prière et de la remontrance. Considérée comme acte légal, la motion de Pym est difficile à défendre. Disons-le franchement, la condamnation de Strafford, fondée sur un principe de lois rétroactives, ne peut être justifiée. Son impopularité extrême ne permettait pas de penser que jamais il revînt au pouvoir; il était donc inutile de faire tomber cette noble et coupable tête, et l'exil du comte eût suffi pour garantir l'Angleterre contre son influence fatale. Afin de venger la loi qu'il avait foulée aux pieds, il fallut faire violence à la loi elle-même : chose toujours dangereuse et funeste, même lorsque le but en est louable. Une des plus intéressantes tragédies de l'histoire, c'est cette mort de Strafford : mort juste aux yeux de Dieu et des hommes, si l'on considère ses atrocités en Irlande, ses usurpations de pouvoir et le mal qu'il fit au peuple anglais ; mort injuste et condamnable, si l'on s'en tient au texte même des lois qu'il est si périlleux de blesser.

Quelle atteinte portée au trône! et quelle atteinte plus profonde encore lui porta la bassesse d'ame que le roi

montra, en livrant et sacrifiant l'homme qui mourait pour lui ! Lorsqu'on a frappé de si grands coups, on ne s'arrête pas ; on les répète ; la crainte du châtiment donne plus de violence à celui qui le redoute. Aussi le Long Parlement marcha-t-il avec audace dans la route qu'il venait de se frayer. Il décréta qu'on ne pourrait le dissoudre sans son propre consentement, afin d'échapper à une dissolution soudaine qui eût fourni des armes au roi contre tous les membres qui le composaient. Ce qui est remarquable, c'est que ce dernier bill fut proposé par des hommes très-modérés, peut-être timides. Le roi pouvait rappeler son armée, cantonnée dans le nord, et écraser les Communes. On savait combien Charles manquait de jugement dans les affaires, et de bonne foi envers le peuple ; et comme l'on craignait tout de lui, on osa tout contre lui.

L'inconstitutionnalité de ces mesures est évidente, ainsi que celle du bill qui exclut les évêques du Parlement. Mais l'ardeur démocratique s'augmentait et se grossissait du sentiment de tous les outrages que l'esprit de servilité avait faits à la nation. Bientôt le fanatisme religieux demanda et obtint la destruction des emblèmes religieux que l'on taxait de superstition. De belles croix antiques, des sculptures précieuses, d'admirables tableaux tombèrent en sacrifice. Le fanatisme des puritains et l'esprit de liberté, comme deux courans électriques, agissaient ensemble et confondaient leur influence. On ne convenait pas encore hautement qu'il fallût abolir la monarchie, la mutiler ou la réduire à l'impuissance : mais comme tout le monde était d'accord pour ne pas se fier au roi, comme on avait reçu la leçon du passé, on agissait de manière à parquer son autorité dans le cercle le plus restreint. Les remontrances des Communes étaient violentes et amères. Pendant que l'irritation croissait dans le peuple, celle des courtisans

qui entouraient Charles Ier se répandait en invectives et en menaces qui aggravaient la situation du prince. Dans la vivacité de son orgueil, et calculant mal ses ressources, comme il le faisait ordinairement, Charles Ier jeta enfin le fourreau et se priva, par une démarche arbitraire et tyrannique, de tout moyen de retraite, de toute chance de réconciliation. Les Communes ne s'étaient armées que pour défendre l'indépendance du Parlement. A cette pensée elles avaient immolé Strafford; c'était pour elle qu'elles avaient osé commettre tant d'actes irréguliers et violens. Eh bien! Charles qui avait tant souffert en punition de sa folie, et qui se trouvait dans la crise la plus déplorable, n'imagina pas d'autre moyen d'en sortir que de violer plus outrageusement que jamais cette indépendance dans son privilége le plus sacré. Ce qu'il y a de pis, il échoua. Les cinq membres qu'il voulut arrêter dans la Chambre même des Communes, Pym, Hollis, Hampden, Haslerig et Strod, bravèrent, sous la garantie de leurs confrères et du peuple, tous les efforts du monarque. Son but avait été de frapper le Parlement de terreur; et, comme le dit Machiavel, rien n'est plus fatal que ces efforts de tyrannie sans succès.

Le Parlement connut toute sa force et non seulement toute la faiblesse, mais toute la mauvaise foi, tous les désirs de vengeance que Charles Ier nourrissait. Cet acte devint le signal d'une guerre à mort. Les hommes attaqués par le roi, têtes puissantes et politiques, qui disposaient de beaucoup d'influence due à leur talent et à leur énergie, dirigèrent tous leurs efforts contre le monarque qui venait de se déclarer leur ennemi personnel. Les Communes, à l'instigation de ces hommes, ne songèrent plus qu'à s'armer.

Le bill pour l'organisation de la milice, bill qui aurait assuré à l'Angleterre une véritable garde nationale, fut

présenté en février 1642 et eut pour objet de donner à la population des armes puissantes et toujours prêtes contre le despotisme. Charles I[er] en sentit la portée et le rejeta. Dès lors la guerre civile fut inévitable. Dans l'été de 1642 elle commença. On vit un roi tirer l'épée contre son peuple, et une chambre représentative absorber à elle seule tous les pouvoirs, se faire président, ministre, roi, général et sénat tout à la fois : double abus monstrueux, double excès que les différens partis ont vainement essayé d'excuser.

Jetons en effet les yeux sur le parti des cavaliers et sur celui des républicains ; des deux côtés il y avait faute, il y avait crime. Charles n'avait rien oublié pour renverser le Parlement par la force ou par la ruse. Son ressentiment profond, son orgueil blessé, les instigations d'une femme hautaine, les sollicitations de ses favoris, le rendaient plus acharné encore à la destruction de nos libertés : s'il triomphait, on pouvait s'attendre à tous les excès de la prérogative. Déjà la reine essayait d'armer le dehors contre l'Angleterre ; déjà le parti royaliste se recrutait de tous les papistes mécontens, de tous les soldats de fortune étrangers. D'un autre côté, la Chambre des Communes levait des troupes sans autorisation, désarmait les catholiques, arrêtait ses propres membres, remplissait les prisons de citoyens qu'elle frappait extra-judiciairement, intimidait et écrasait la minorité, incarcérait quiconque lui présentait une pétition respectueuse en faveur de l'ancienne monarchie, portait l'inquisition dans les familles ; enfin devenue souveraine à son tour, elle dépassait en abus de pouvoir tout ce que le roi lui-même avait tenté. Voilà ce que n'ont osé dire ni Clarendon et Hume, apologistes des Stuart, ni Brodie et Godwin, panégyristes du Long Parlement et de la république.

Voici le roi et les Communes en hostilité ouverte. La liberté! tel est le cri des principaux sectateurs des Communes. En effet, criminels de lèse-majesté, selon les idées vulgaires et les lois de la monarchie, ils ne pouvaient demander un abri qu'à la forme républicaine qui n'avait pas encore été essayée en Angleterre. Quiconque eût prophétisé ce résultat et eût dit, quinze années auparavant, à Coke, Selden, Hampden et Pym, qu'ils essaieraient de fonder une république sur les ruines du trône renversé, les eût surpris autant qu'indignés; mais les hommes les plus forts sont les jouets du destin, de leur propre caractère et des événemens extérieurs. Jamais, quelle que soit notre fermeté d'ame et d'esprit, nous ne pouvons prévoir ni où nous irons, ni ce que nous accomplirons, ni quel sera l'emploi réel de nos facultés.

Edouard Coke, l'oracle de la loi anglaise, s'était élevé, comme lord Brougham, des derniers degrés de la hiérarchie judiciaire au faîte de sa profession. Ses mains étaient pures, son courage civil était héroïque. Sous Jacques Ier, il avait opposé l'autorité de son nom, de sa science et de son intégrité aux prérogatives monstrueuses, aux incroyables usurpations de la couronne. Selden, que son Histoire de la dime rendait odieux à la cour et qui fut emprisonné par elle comme Sir Edouard Coke, avait une érudition plus vaste encore, plus brillante, plus variée que celle de son confrère : il ne se renfermait pas dans la science étroite et formaliste de la jurisprudence anglaise; c'est sans contredit le savant le plus profond que l'Angleterre ait possédé : quoiqu'il ait pris peu de part aux événemens de la république proprement dite, il a contribué à l'extension des idées de liberté par ses œuvres, par les opinions qu'il a émises, et par sa résistance loyale en 1621 et en 1629.

Ces deux personnages étaient des hommes de cabinet, des avocats érudits : Hampden joignait l'action à la pensée, et l'audace qui saisit l'épée, au courage passif qui résiste ; le caractère du héros antique, du héros populaire, dans sa pureté calme, modeste, active, respirait chez cet homme extraordinaire. Clarendon lui-même, si partial en faveur du roi et de ses ministres, lui rend une justice presque complète ; il le peint, habile à remuer les masses, courtois dans les discours, doux et paisible, d'une intégrité exemplaire ; « enfin le seul père de la patrie vers lequel tous les regards se tournèrent, lorsque le vaisseau de l'état s'engagea si maladroitement dans les rochers et les écueils. »

Pym, moins connu encore, esprit singulièrement propre à diriger une révolution, n'agissait pas comme Hampden d'après certains principes de liberté abstraite ; il marchait droit au but qu'il se proposait : homme d'affaire et d'exécution, qui voyait toujours quelle était la route la plus courte, et comment le nœud gordien devait être tranché. Tels sont les premiers noms qui se présentent dans cette époque. Leurs successeurs immédiats furent Vane, Saint-John et Cromwell ; beaucoup de membres de la haute aristocratie s'engagèrent dans la lutte contre le roi sous la bannière du Parlement.

Le roi marcha vers le nord, s'entoura de ses troupes, et déclara qu'il ne remettrait l'épée dans le fourreau qu'après avoir puni l'insolence des Communes. De leur côté, les Communes avaient institué un comité de sûreté générale et organisé leur défense avec ce talent et cette force de combinaison qui les distinguaient toujours. Un tiers-parti essayait de travailler à la paix, et cherchait à rapprocher les deux partis opposés par des concessions mutuelles ; parti faible comme l'est toujours celui de la raison. Les Com-

munes (toutes les assemblées sont inexorables) eussent écrasé sans pitié ce faible parti, si leurs propres affaires n'avaient mal tourné dans l'origine. Comme la défense et le salut des communes les avaient forcées d'avoir recours à des illégalités nombreuses, le zèle d'une aristocratie généreuse s'éveilla en faveur de Charles I[er]; son armée au commencement de la campagne fut redoutable et brillante: il était persécuté ou semblait l'être; c'était assez pour que beaucoup de nobles lords sympathisassent avec lui, et se rattachassent à une cause que, dans d'autres circonstances peut-être, ils eussent dédaignée et sacrifiée. Le combat d'Edgehill fut tout à l'avantage des royalistes; le nord presque entier devint l'apanage du roi; les premiers résultats militaires semblèrent prédire que Charles I[er] remonterait bientôt sur le trône. Les royalistes modérés cherchaient à faire sentir au roi qu'il devait profiter de cette veine de bonheur pour conclure une paix équitable, céder quelques-unes de ses prétentions, et rabattre une partie de celles du Parlement; mais Oxford, où se trouvait alors le roi, était plein de courtisans à vues étroites, qui flattaient le trône dans l'espérance de le voir un jour plus puissant qu'il ne l'avait jamais été, de lui demander de nouvelles faveurs, et de profiter de son retour. Charles avait promis d'ailleurs à la reine, qui le dominait, de punir sévèrement les rebelles, et de donner aux peuples un exemple mémorable. Les succès qu'il venait d'obtenir enivraient sa cour exilée; il reprit le ton despotique, et insulta les Communes en leur ôtant dans ses proclamations le titre de Parlement. Toujours, chez ce malheureux roi, les menaces, les violences et les outrages compromirent sa cause plus que ses actes mêmes. Il alla plus loin : trois pairs d'Angleterre mécontens de la conduite des Communes, et craignant peut-être le châtiment rigoureux qui les attendait en cas de défaite,

désertèrent la cause du Parlement et vinrent trouver le roi, sous les bannières duquel ils se réfugièrent. Mal accueillis par l'un des monarques les plus impolitiques qui aient jamais régné, raillés et insultés par les courtisans, traités avec hauteur par le roi, ils ne recueillirent de leur démarche que douleur et amertume, et revinrent à Westminster. Le repentir dont ils se parèrent, ne désarma pas la Chambre qu'ils avaient abandonnée et qui leur fit un accueil encore plus insultant que celui du roi n'avait été.

Charles avait grand tort de rétrécir la base sur laquelle il s'appuyait : peut-être eût-il relevé ses affaires, s'il eût donné accès et place loyale dans l'amnistie à quiconque soutiendrait la cause non seulement du trône, mais de l'ancienne constitution anglaise. Il ne pensa qu'à sa chimère décrépite du pouvoir absolu, et perdit tout en s'isolant. De leur côté, les Communes n'oubliaient rien pour creuser encore l'abîme qui les séparait du roi, dont elles connaissaient l'animosité, la rancune et les ressources. Comme il arrive toujours dans les momens de crise, les modérés s'effacèrent, le pouvoir et l'influence appartinrent aux hommes énergiques et exaltés ; et le parti puritain, si faible naguère, fut le seul qui décida désormais et emporta de vive force les résolutions du Parlement. Vane et ses amis dictèrent le fameux *covenant,* et renversèrent l'église anglicane qui, selon eux, favorisait la tyrannie. Une cruelle persécution pesa sur les anglicans, et prouva que les partis qui prennent la défense de la liberté peuvent s'armer aussi de tyrannie et de violence quand ils arrivent au pouvoir. L'archevêque Laud, homme fort méprisable sans doute, mais que la loi ne pouvait atteindre, tomba victime sur l'autel des vengeances parlementaires. Il avait soixante-dix ans : sa mort ne pouvait être d'aucune utilité politique ; s'il avait abusé du pouvoir, comme on ne peut le nier, il l'avait fait

sous la sanction et avec l'assentiment du roi ; il n'était pas ministre responsable ; et rien ne peut justifier les membres des Communes qui devinrent bourreaux de ce vieillard sans défense.

L'armée commandée par Charles Ier renfermait des semences de mort ; les Communes militantes étaient au contraire pleines de germes de vie. Il y avait une sympathie secrète entre la partie royaliste de la nation et le Parlement ; il y avait une répulsion cachée mais active entre le roi et quelques-uns de ses courtisans en apparence les plus dévoués : les chances n'étaient donc pas égales ; dans les comtés mêmes que le roi occupait militairement, la masse n'était pas pour lui ; ses partisans étaient froids et ses ennemis ardens. Les puritains n'oubliaient rien pour réussir ; les cavaliers voulaient bien se battre, mais peut-être eussent-ils été fâchés que le roi eût trop réussi. Toute la classe moyenne professait un respect que Clarendon traite de superstition, pour les libertés parlementaires ; il faut ajouter que le caractère personnel de Charles n'inspirant aucune confiance, son armée sans paie, et ses sujets qu'il avait souvent outragés, formaient une double masse d'amis peu sûrs d'une part et d'ennemis implacables de l'autre.

Victorieuses, les armes du roi ne l'eussent pas sauvé ; son pouvoir se concentrait dans l'espace mathématique occupé par son armée. La position du Parlement était bien différente : il était sûr de plusieurs provinces prêtes à se lever comme un seul homme contre le roi ; partout où le royalisme avait quelques appuis, le Parlement établissait des garnisons si nombreuses qu'il leur eût été impossible d'agir. Le résultat d'une telle lutte n'était pas douteux. Malgré des succès passagers, mais brillans, les

affaires du roi, en 1644, étaient si mauvaises, que nulle espérance ne restait d'en réparer les échecs.

C'est un spectacle curieux et que Walter Scott lui-même a négligé de peindre, que le Parlement d'un côté et le roi de l'autre, avec leurs mœurs et leurs idées si différentes ; l'un s'entourant de formes légales pour combattre des illégalités et même des crimes ; l'autre réclamant sa couronne, s'appuyant sur son droit, accusant les Communes d'avoir manqué à leurs sermens, mais ne renonçant jamais à sa vieille habitude de fausseté et de parjure. Les cavaliers qui s'agitaient autour de lui, uniques soutiens de sa cause, étaient partagés en factions incohérentes, ardentes, amères, qui enlevaient au parti du roi cette unité de vues et de pensées, gage de succès. Ses soldats pillaient et rançonnaient le pays, irritant ainsi leurs concitoyens avec très-peu d'utilité pour le monarque. Fatigué des voix discordantes qui frappaient son oreille et mettaient sa patience à bout, Charles Ier convoqua un Parlement, celui qui se réunit à Oxford : nouvelle faute politique qu'il paya bien cher. Dès que les hommes se rassemblent pour examiner les intérêts et les espérances d'une cause commune, il y a nécessairement diversité d'opinions, critique, examen ; par conséquent liberté. Pourquoi Charles, qui repoussait la liberté partout où il en rencontrait l'ombre, avait-il recours à elle dans cette circonstance ? c'était s'exposer à plus d'un danger. Le roi, parmi ses partisans, fut étonné de trouver tous ces sentimens d'indépendance, ces mêmes défiances, cette même mutinerie, comme le disait la cour, ces motions séditieuses et cet attachement à la charte d'Angleterre, que, trois années auparavant, il n'avait pu souffrir dans le Parlement véritable. Au milieu des circonstances diffi-

ciles qui pesaient sur le roi, il faut bien avouer qu'on ne peut guère montrer plus d'incapacité pour les affaires politiques. Le talent de gouverner les hommes lui était refusé ; il n'avait pas pu contenir le peuple et ne savait pas diriger sa propre cour. Il satisfaisait quelques favoris auxquels il sacrifiait tout ; il est même singulier que sa cause se soit si long-tems soutenue, et il faut que la royauté soit bien vivace pour résister à tant de principes de destruction. Les négociations commencèrent, mais inutilement, mais follement ; personne n'y apportait de bonne foi. Charles se réservait le droit et nourrissait l'espérance de revenir au pouvoir, plus terrible et plus dur que jamais. Le Parlement, qui se croyait vainqueur, ne voulait rien relâcher de ses prétentions et devenait tous les jours plus arrogant à mesure que les circonstances étaient devenues redoutables et dangereuses. La partie exaltée et énergique des sectes politiques et religieuses s'était élevée au pouvoir ; la modération n'est une arme puissante que dans les tems ordinaires. Les Vanes, les Cromwell, les Lilburn, acquirent toute l'autorité parce qu'ils osaient tout : en religion, ce furent les indépendans et les presbytériens qui dominèrent ; en politique, les hommes qui ne faisaient pas de concessions et ne redoutaient rien emportèrent la balance : telle était la détestable situation où se trouvait le monarque. Ses ennemis étaient forts de la faiblesse de son parti, qui lui-même craignait de devenir trop fort. Il n'y avait peut-être que les catholiques qui servissent le roi comme il le voulait : habitués à plier devant le protestantisme, humiliés par une longue défaite, ils espéraient acheter leur émancipation par la servitude du pays. Le parti violent, maître de l'Angleterre, faisait des demandes et des propositions tellement absurdes, que nul roi n'aurait pu les accepter et garder son trône. Deux ans les négociations se

rompirent; les deux partis le désiraient également : Charles, par orgueil et pour ne pas céder à ses sujets; et le Parlement, par haine et dans le désir d'arriver à cette constitution républicaine, dont l'image s'était offerte si brillante à l'imagination de quelques chefs.

Alors des flots de sang coulèrent : désespérant de leur cause et sachant combien peu de pitié ils devaient attendre de leurs ennemis, les soldats de l'armée du roi se livrèrent à toutes les violences. En vain Hume et Clarendon, avec leur partialité habituelle, essaient de justifier le roi et ses partisans; en vain Brodie et Godwin passent légèrement et en courant sur les atrocités commises par les armées puritaines. A l'assaut de Leicester, le roi vit égorger sous ses yeux des prisonniers désarmés. Les mesures violentes et barbares du Parlement furent plus légales, c'est-à-dire qu'on les organisa par des ordonnances et des statuts; mais l'humanité le voyait avec la même horreur. Cromwell, porté par les indépendans et les républicains, s'élevait peu à peu de concert avec Fairfax; il avait profité du trouble général pour faire réussir quelques mesures qui tendaient directement à la forme républicaine, la bataille de Naseby vint couper jusqu'à la dernière racine les espérances royales. La mer était ouverte à Charles. S'il n'avait été le plus obstiné et le plus aveugle des hommes, il aurait reconnu que toute chance de succès lui était arrachée : accepter le trône tel que le Parlement le lui donnait, sacrifier sa conscience et ses amis et régner esclave, il ne le voulait pas, il avait raison; mais que pouvait-il faire? que pouvait-il tenter encore? Le combat à mort dans lequel il avait succombé ne lui laissait pas la plus faible perspective de salut. En Hollande et en France, il eût vécu libre quoique exilé.

Mais l'entêtement des Stuarts le dominait; opiniâtre et

sans jugement, dirigé par la reine, qui, indifférente à la vie et au bonheur de son mari, lui donnait les conseils les plus pernicieux, par cette Henriette, dont les écrivains français ont fait l'éloge, et dont l'égoïsme tyrannique, les mœurs impures et la prodigalité impérieuse, ne méritaient pas les panégyriques de Bossuet. Elle acheva de le perdre, et quiconque lit avec attention les Mémoires de l'époque, les Papiers d'état de Thurloe, l'Histoire de Clarendon, la Clef du cabinet du roi et le Supplément au journal d'Evelyn, reconnaîtra que cette femme a conduit son mari jusqu'à l'échafaud. On y voit que Charles avait conçu des projets de fuite, seule chance qui lui restât; que la reine, qui se consolait en France dans des amours illégitimes, s'opposa fortement à ce que son mari revînt auprès d'elle; qu'au moment où Charles I[er] était prisonnier du Parlement, Henriette se consolait avec lord Jermyn, et que même elle avait déjà tramé un complot pour livrer l'île de Jersey à la France.

On découvre autant de malheurs que de fautes dans la position du roi. Il y avait surtout chez lui deux défauts de caractère, taches indélébiles des Stuarts: la faiblesse pour ses favoris et l'entêtement dans ses mauvais desseins; il s'imaginait follement qu'il était nécessaire à l'existence politique de sa nation, et que s'il restait ferme à sa place, le Parlement et les citoyens finiraient par tomber à ses pieds.

La situation précaire du roi, l'outrecuidance du puritanisme qui sentait sa force, la désaffection de toute l'Angleterre, le progrès continuel des indépendans et des républicains, mais surtout la perfidie dont Charles n'avait pas cessé de donner des preuves, creusaient le tombeau du monarque. Il se livra aux Écossais qui le trahirent. Rien ne pouvait dessiller ses yeux; la trigauderie qu'il

mettait en œuvre avec tous les partis lui semblait un gage de victoire; il l'écrivait à la reine; il se vantait de tromper les Écossais et les presbytériens à la fois. Ses mesures étaient si mal prises que toutes ses lettres furent interceptées, et la découverte de ses secrets intimes ajouta encore au mépris et à la haine qu'il inspirait. Cromwell et Ireton, qui avaient noué des intrigues avec lui et auxquels le roi faisait de grandes promesses, virent avec fureur de quelle manière on se jouait d'eux. Dans une lettre interceptée et que le roi adressait à la reine, il disait que Cromwell lui demandait la vice-royauté d'Irlande, l'ordre de la Jarretière et une armée sous ses ordres; mais qu'il saurait bien châtier cet insolent, et qu'au lieu de la jarretière de soie, il lui réservait une jarretière de chanvre. En signant cette lettre, il avait signé son arrêt de mort. Cromwell la lut et son parti fut pris.

Ce traître, ce frauduleux, ce maladroit monarque, Charles, une fois fait prisonnier, par le cornette de cavalerie Joyce, abandonné par ses amis, vit commencer pour lui une nouvelle carrière dans laquelle il se réhabilita. Cent fois il était retombé dans les mêmes piéges, dans les mêmes fautes; il avait couru au-devant de son malheur. Roi et maître, il avait détaché sa couronne lui-même. Prisonnier, seul, isolé de ses amis, il retrouva du courage, une fermeté noble et de la présence d'esprit. Cette conduite de Charles, exerçant de l'influence sur le peuple, ramena vers lui les Écossais mêmes qui l'avaient trahi, et excita dans toute l'Angleterre un affectueux respect et une compassion vive pour toutes ses infortunes. Le duc d'Hamilton, à la tête d'une armée écossaise, entra en Angleterre. Plusieurs insurrections bien concertées éclatèrent à la fois; mais la vigilance de Fairfax et de Cromwell les écrasa; les Écossais furent battus.

Le parti presbytérien, c'est-à-dire constitutionnel, eut un moment le dessus, malgré les efforts du parti indépendant et républicain. Ce triomphe passager coïncidait avec l'expédition d'Hamilton et le mouvement de pitié générale qu'inspirait la captivité du roi : mais les choses ne tardèrent pas à reprendre leur marche naturelle.

Notre devoir d'historien a été de montrer plus haut quel mouvement progressif et nécessaire avait entraîné d'abord la lutte des Communes et du trône, ensuite quelle impulsion irrésistible avait forcé de s'entrechoquer les vagues ennemies de ce double courant contraire. Il nous reste maintenant à examiner comment naquit et se développa un parti qui semblait n'avoir aucune racine dans la constitution anglaise, le parti républicain. Quelques esprits spéculatifs admiraient les républiques anciennes, celles de Venise et la Hollande; quelques fanatiques s'étaient enthousiasmés pour une théocratie judaïque; mais c'étaient là des exceptions, et lorsque le Long Parlement s'établit, il comptait à peine deux ou trois hommes que ces chimères dominassent. Quand on vit que Charles mentait toujours, se parjurait sans cesse; surtout quand on découvrit à Naseby sa correspondance secrète, qui dévoilait sa pensée de vengeance, plusieurs hommes redoutables se réunirent et se liguèrent, sans avoir d'autre lien que la volonté commune et ferme de se défaire de Charles Ier. Aux yeux des fanatiques et surtout de l'armée, le roi était un tyran maudit qu'on pouvait bien tuer puisqu'on avait pu le combattre. Fiers de leur victoire, les soldats de Cromwell et de Fairfax réclamèrent à grands cris la condamnation du monarque et trouvèrent des échos dans le peuple. Mais une fois frappé de mort ou d'impuissance, comment remplacer le monarque? la pensée de la république se présenta natu-

rellement, non pas à la nation elle-même, mais à une minorité d'autant plus violente qu'elle était plus faible en nombre, d'autant plus redoutable qu'elle était plus violente. Cromwell attendait l'événement : avant 1648, il n'était pas républicain; voyant que le pouvoir appartiendrait aux plus résolus, aux plus violens, il se rapprocha du petit groupe qui seul poussait à la république et dont il pressentait l'ascendant rapide.

On a beaucoup discuté le caractère de Cromwell; le don spécial qu'il avait reçu de la nature, c'était la faculté magique d'attirer et pour ainsi dire de fasciner la conscience de quiconque s'adressait à lui. La base de sa fortune inouïe se trouvait là ; sa pénétration infinie, son coup d'œil si vaste et si ferme, qui démêlait et débrouillait le tissu complexe des intérêts et des événemens humains, ses talens militaires et son courage, ne furent que les instrumens de cette qualité supérieure, de ce don pour ainsi dire surhumain, de cette force sympathique, de ce prestige qui forçait quiconque l'écoutait à ne pas douter un seul instant de la vérité de ses paroles. Il se servait avec une égale facilité, avec un égal succès, de la rudesse, de la grossièreté, de la vulgarité, de l'ironie, de la lenteur affectée du discours, du laconisme, du ton militaire et de la ferveur dévote ; tous ses contemporains affirment qu'il a passé sa vie à tromper, et que cependant se méfier de lui était impossible. A ces grandes qualités de l'acteur politique, à cette incroyable puissance sur ses semblables, il joignait des talens pratiques de premier ordre et qui ne tardèrent pas à l'élever au-dessus de tous ses contemporains. Cromwell aperçut les vagues de la république qui se soulevaient peu à peu ; il essaya d'abord de les refouler, reconnut l'inutilité de ses efforts, et s'élevant avec adresse

au-dessus des flots qu'il n'avait pu vaincre, il parut enfin à la tête de ces fanatiques décidés à inaugurer leur République dans les flots du sang royal.

La pensée de punir cette grande victime, ou, si l'on veut, ce grand coupable, renfermée d'abord dans un cercle fort étroit, gagna bientôt presque tous les rangs de la société, et rien n'est plus ridicule que cette prétention des historiens qui attribuent le meurtre de Charles Ier à quelques hommes seulement. Tous les Mémoires contemporains prouvent que l'animosité contre Charles Ier était extrême et universelle; de nombreuses pétitions demandaient hautement cette mort comme un acte de justice. « Ce peuple, dit l'écossais Baillie en parlant de la nation anglaise, ne négligea rien pour condamner Charles Ier et faire de lui un exemple. Ces gens parlent sans cesse d'exécuter ce qui me fait horreur à penser. » Les officiers-généraux de l'armée étaient unanimes pour demander la mort du roi; le peuple était passif; et, si l'on excepte quelques cavaliers dont la fortune et la vie étaient liées à celle du roi, tout le monde pressentait la fin du monarque, et comme on n'avait pour lui que de l'antipathie, on était décidé à laisser faire.

On détestait Charles Ier, non seulement parce qu'il avait commis des actes arbitraires, mais, ce qui est singulier à dire et ce dont tous les hommes qui connaissent le monde apprécieront la portée, parce que le don de plaire lui manquait. Tyran atroce, bourreau de ses sujets, Néron ou Caligula, il n'eût peut-être pas péri; son sort était d'attirer la haine sans faire naître la crainte, et le mépris sans exciter la sympathie. Ses manières étaient mauvaises, surtout pour un roi; il s'oublia un jour au point de frapper de sa canne Sir Henry Vane, qui avait pénétré dans une salle du palais réservée à des personnes d'un rang plus élevé; il maltraitait les femmes en public, et manquait

de délicatesse extérieure dans tous ses actes; violent et léger, frivole et opiniâtre, sans douceur et sans humanité, incapable de supporter même dans son conseil une observation contraire à son avis; toujours de mauvaise foi sans jamais parvenir à tromper personne; adoptant étourdiment l'opinion qu'on lui suggérait, et ne voulant jamais l'abandonner, alors même qu'il se voyait ruiné par elle; obstiné dans son but et irrésolu dans ses moyens; ne voulant se plier à aucune des nécessités du tems; grand controversiste et théologien forcené; argumentant quand il fallait agir; il fut coupable envers son peuple et surtout coupable envers lui-même. Cependant ses torts, nés de vues fausses et d'étroitesse d'esprit, n'eurent pas ce caractère d'atrocité qui attire la vengeance de Dieu et des hommes; il gardait au fond de son ame une certaine moralité que rien ne put détruire. Il montra même, dans certains cas, dans ses rapports avec sa femme, par exemple, beaucoup trop de condescendance pour ceux qu'il aimait. Sa vie, au bonheur de laquelle ses défauts et ses qualités ont également nui, ne fut qu'un tissu d'erreurs et de méprises, que les événemens et les hommes se chargèrent de punir cruellement.

Comment un tel homme, déjà prisonnier, déjà vaincu depuis long-tems, eût-il lutté contre ses ennemis? Cromwell, appuyé de l'armée, revint purger le Parlement, comme il le disait lui-même, en expulsa tous les presbytériens, ne conserva qu'une minorité misérable, remit le jugement du roi entre ses mains, et fit instituer par ce fragment de Parlement la haute cour de justice qui devait décider du sort de Charles Ier. La plupart des membres de cette haute cour ne doutaient pas de la culpabilité du roi; ce n'étaient ni des assassins, ni des ambitieux comme on l'a prétendu. L'étude des livres juifs, une haine sauvage et fanatique contre le roi, qui depuis si long-tems leur ré-

sistait, leur faisait regarder sa mort comme un devoir sacré devant Dieu. Les Mémoires de Ludlow et ceux de mistriss Hutchinson attestent que les régicides prévoyaient d'avance, non seulement les reproches, mais les dangers auxquels les exposaient la résolution terrible qu'ils avaient prise, le grand sacrifice dont ils se regardaient comme les exécuteurs.

Nous ne reproduirons pas ici la partie purement dramatique de cette histoire; notre but est seulement de dévoiler les causes secrètes et les mobiles inaperçus. Comme dans l'obstination de Charles Ier il y avait foi aveugle, confiance en son droit, et persuasion de la sainteté de sa cause, il se montra grand en face de la mort.

La véritable république d'Angleterre a duré cinq ans; elle commence à la mort de Charles Ier et se termine au protectorat de Cromwell : curieuse époque dont la surface a été à peine effleurée par les annalistes. Toutes les vieilles institutions avaient disparu, elles n'avaient laissé derrière elles qu'un souvenir formidable, obstacle qui contrariait les efforts des républicains. Ces hommes énergiques triomphèrent de toutes les difficultés, soumirent tous leurs ennemis, se firent respecter et craindre de toutes les nations étrangères. Nous défions les historiens de nous montrer une autre période dans la vie du peuple anglais, qui l'emporte pour la vertu et le courage des chefs, pour la gloire et la grandeur nationale, sur cette époque ignorée.

Les républicains abolissent d'un même coup la monarchie, la Chambre des Pairs, et établissent un conseil-d'état, véritable corps gouvernemental dans lequel on remarque les noms de Pembroke et de Salisbury, de Cromwell, Haselrig, Mildmay, Vane, Harington, Martin Bradshaw et Ludlow. La situation exceptionnelle dans la-

quelle ils se trouvaient, tous les souvenirs monarchiques qui s'élevaient contre eux, le mécontentement de la noblesse, la rage profonde des royalistes, l'animosité des cours étrangères les environnaient de périls; ils ne pouvaient s'appuyer ni sur la nation qui les laissait agir plutôt qu'elle ne les soutenait, ni sur l'aristocratie qui les avait en horreur; que leur restait-il donc? les fanatiques et l'armée. Leur Parlement, décimé par Cromwell, n'offrait pas, certes, une masse imposante; il fallut travailler à le reconstituer. Heureusement les hommes qui menaient le char de l'état étaient puissans par la pensée. C'était Cromwell, c'était Bradshaw, c'était Vane, c'était Milton. Vane organisait la marine anglaise, dont la merveilleuse supériorité date de cette époque. Milton, secrétaire-d'état, était chargé des correspondances officielles. L'union de ces hommes fit la gloire de l'Angleterre, pendant les cinq années de la république; il fallut écraser les partis, effrayer les mécontens, éteindre la sédition en Irlande, étouffer les niveleurs, d'autant plus dangereux, que la source de leurs opinions était celle même des opinions républicaines soutenues par le Parlement. Fairfax et Cromwell dirigent l'armée : Vane et Milton s'occupent des affaires civiles et intérieures.

Cependant les difficultés s'accroissent. Charles II débarque en Irlande : on doit le repousser par la force; il est proclamé roi, et pendant que Cromwell marche contre lui, Lilburne, un de ces logiciens métaphysiquement absurdes qui vont au bout de toute chose, et traitent la vie comme un syllogisme, empoisonne le peuple de ses pamphlets, qui tous ont pour but d'armer la démocratie contre le Parlement démocratique. Il faut à la fois combattre avec l'épée les royalistes, et frapper les agitateurs. Jamais hommes politiques n'eurent plus à faire et ne se montrèrent plus grands, plus vigilans et plus habiles. Sans

doute on doit blâmer leurs illégalités nombreuses ; mais ils subissaient la conséquence de leur naissance même, l'illégalité ne peut produire que l'illégalité : nous avons vu les deux partis royaliste et républicain s'accroître et se combattre, au milieu de leurs crimes et de leurs fautes mutuelles. Ce Parlement n'était que le résultat définitif de tant de crimes, de tant de fautes : sous le rapport de la constitution et du respect pour les institutions du pays, on ne peut que le frapper de réprobation ; mais il s'est conservé, mais il a vaincu à force de génie, de patience, de persévérance, de courage, et le blâme que le philosophe et le moraliste doivent jeter sur lui se mêle d'admiration pour son génie. Il ne s'est point perpétué, il ne le pouvait pas ; il était nécessairement éphémère. La crise qu'il avait produite, et dans laquelle il se soutenait malgré tout, était contraire aux préjugés, aux sentimens, aux souvenirs du peuple ; il pouvait être grand, mais non durable.

Dans ces mouvemens tumultueux, les sauveurs de la patrie, ceux qui frappèrent l'imagination du peuple, Cromwell et Fairfax, chefs militaires, atteignirent donc la plus haute popularité. Vers eux seuls tous les regards se tournèrent, et pendant que Milton, le plus grand, le plus désintéressé, de ces hommes fameux, employait son éloquence à défendre la république, Cromwell, à force d'habiles hypocrisies, d'intrigues souterraines, de manœuvres bien concertées, forçait Fairfax son rival d'abdiquer entre ses mains le pouvoir dont il disposait, et de lui frayer ainsi la route vers le pouvoir suprême. Ce qui prouve la puissance réelle de la république, c'est que Cromwell ne put, dès l'origine, saisir ce pouvoir qu'il désirait si ardemment. Dès lors il se contenta de servir avec courage, avec adresse, de dévouer à la république ses hautes et nom-

breuses qualités ; attendant le moment nécessaire où la couronne qu'il voulait atteindre, sans la saisir, serait prête à se détacher et à tomber sur son front.

Ludlow avait bien raison de dire que l'une des plus grandes choses que l'on eût vues depuis la chute de la république romaine, c'était cette réunion d'hommes « qui avaient accompli de si magnifiques desseins, triomphé de tous leurs ennemis, en Écosse, en Angleterre et en Irlande, établi sur des bases certaines la liberté du peuple, humilié le Portugal, créé une admirable flotte, donné des garanties au commerce et lutté avantageusement contre le pouvoir de la Hollande. Ces hommes, ajoute-t-il, armés de la toute-puissance, pendant dix ou douze années, ne se partagèrent ni dépouilles ni argent. » Citons encore le témoignage de Whitlocke, homme trop sévère et trop impartial pour pardonner une faute, même à ses amis. « Le Long Parlement, dit-il, sera fameux à travers le monde par ses actions, ses succès, sa grandeur. Après avoir subjugué tous ses ennemis, il reçut le coup de la mort de ses propres créatures. » Roger Coke, auteur royaliste de l'ouvrage intitulé : *La Cour et l'État dévoilés*, rend justice à cette masse d'hommes, si oubliés, si calomniés aujourd'hui. « Leurs hautes actions trouveront à peine croyance dans les générations futures. Pour dire toute la vérité, c'était une race d'hommes habiles et infatigables dans les affaires ; cherchant partout et employant les hommes les plus capables ; ne se rendant jamais, ni aux importunités, ni aux brigues, ni à la faveur. Sous leur règne, matelots et soldats remplissaient leur devoir : pas un murmure, pas une révolte. Actifs à réformer les abus nombreux de la loi civile, on doit leur rendre cette justice : que jamais dans toutes leurs guerres ils ne firent usage de cette coutume tyrannique de la *presse*, qu'ils excellèrent

en politique, et que jamais ils ne se rendirent coupables des cruautés fanatiques auxquelles on avait accoutumé l'Angleterre. » Algernon Sidney s'exprime en ces termes : « Lorsque s'engagea entre le célèbre Van Tromp et Black, amiral de la flotte républicaine, le combat de Folkestone, l'amiral anglais n'avait à opposer aux plus célèbres marins de l'époque et à une escadre de trente vaisseaux que treize navires mal équipés et montés par des hommes qui n'avaient jamais servi sur mer; mais telle était la puissance attachée à cette sagesse, à cette intégrité, à cette énergie, qui dirigeaient alors l'Angleterre, qu'en moins de deux ans, nos armées de terre et de mer se firent respecter de l'Europe, et que la Grande-Bretagne s'entoura de la même considération et du même éclat dont elle avait joui quand elle possédait la moitié de la France, quand les rois de France et d'Écosse étaient ses prisonniers. » A ces témoignages contemporains, ajoutons celui de mistriss Hutchinson, femme puritaine qui n'a jamais proféré un mensonge : « Avec la volonté de Dieu et l'aide du Parlement, dit-elle, nous sommes parvenus à une condition de bonheur et d'abondance qu'il était difficile d'espérer; quoique les impôts soient onéreux, le peuple est assez riche pour les payer, et les paie sans se plaindre. Notre trésor a quelques millions de livres sterling à sa disposition; nous avons battu les Hollandais, et toute l'Europe nous respecte.

» Ce fut sous le règne de ce Long Parlement si méconnu, que furent jetées toutes les bases de notre prospérité pendant deux siècles. Ce fut lui qui corrigea tout ce que la race des Tudors et des Plantagenets avaient mêlé de tyrannie à nos institutions. » Mais peut-on déduire de ces prémisses un argument favorable à l'établissement définitif de la forme républicaine en Angleterre? rien ne serait plus

faux. Les membres des Communes, pendant la république, étaient les médecins d'un moment de crise : la puissance dont ils s'armaient était extra-légale, et dès qu'ils eurent accompli leur grand œuvre, un homme sorti de leurs rang les chassa et se fit maître sous le nom de Protecteur.

Tant qu'il y avait eu danger, combat, violence, inquiétude, ils avaient su se maintenir ; mais perpétuer leur usurpation au milieu des royalistes, des presbytériens et même de la masse du peuple attaché à ses anciennes lois, cela était impossible. Il fallait que le pouvoir suprême se concentrât et se fît homme pour subsister. Cromwell fut l'incarnation de ce nouveau despotisme; il se fit Protecteur. C'est à cette époque que nous nous arrêtons, satisfaits d'avoir du moins rendu une justice tardive aux grandes actions, à la fermeté, à la prudence du gouvernement républicain, nécessairement passager, mais admirable, auquel il succéda. Pour que l'équilibre se rétablît définitivement entre la puissance exécutive et la liberté populaire, pour que les droits de la nation, foulés aux pieds par Cromwell, traités avec mépris par Charles II et insultés par Jacques II, servissent de contrepoids à la puissance gouvernementale, il fallut encore plus de trente années. Mais n'oublions pas que 1668 et ses grands résultats se trouvaient déjà en germe, dans les tumultueuses années qui s'écoulèrent de 1649 à 1651.

(*Retrospective Review.*)

Littérature.

HORACE WALPOLE,

SA CORRESPONDANCE ET SES OUVRAGES.

Tous les membres de la famille Walpole ont été ingénieux, spirituels, recherchés dans leurs goûts et brillans parmi les gens du monde. L'un d'entre eux, l'aîné des Walpole, a laissé des traces plus éclatantes que morales dans l'histoire politique de son pays. Ce n'est pas de lui qu'il s'agit ici, mais d'Horace Walpole, correspondant de madame du Deffant, ami de lady Montaigu et véritable représentant de l'esprit français en Angleterre. Telle a été dans ce genre sa supériorité, que pendant long-tems ses compatriotes lui ont refusé les hautes facultés de l'intelligence. Aujourd'hui que cette vieille et ridicule haine contre la France commence à s'éteindre, on veut bien accorder à cet homme remarquable une place qui lui a été refusée jusqu'ici. Il y avait autrefois en Angleterre quelque chose qui n'avait d'analogie dans aucune contrée d'Europe; c'était le *gentleman*. Ne croyez pas qu'un gentilhomme français représentât le gentleman anglais; ces deux êtres se trouvaient séparés par une nuance bien prononcée. Chez l'un, plus de l'homme de cour, du grand seigneur; chez l'autre, plus d'indépendance, de singularité, de manies. L'invasion de la démocratie a détruit le gentilhomme français; elle va éteindre le gentleman anglais. Il n'y a plus

de ligne de démarcation possible entre le marchand de la cité qui s'est enrichi dans le commerce et le pair d'Angleterre qui marche l'égal des princes du sang : même costume, mêmes habitudes, même luxe. On a des armoiries quand on veut, pour quelques guinées; on a des laquais de même espèce, galonnés sur toutes les coutures. Voyez le discrédit où tombe maintenant le métier de duelliste ; voyez la décadence de ces beaux habits de satin broché, symbole d'aristocratie ; remarquez l'uniformité des costumes et la simplicité des manières qui tous les jours gagnent du terrain. Vous reconnaîtrez que le métier de gentilhomme est détruit, anéanti, et que, même parmi nous, il faut désespérer de le revoir jamais.

Horace Walpole, auteur, virtuose, amateur de curiosités, historien, était avant tout gentleman accompli. On est charmé de le retrouver comme une chose disparue, comme ces beaux meubles de laque, incrustés d'or et d'ivoire, que nos ébénistes ne fabriquent plus. J'aime ces monumens d'un autre monde, ces fragmens inconnus ou peu étudiés de l'ancien régime, qui n'est déjà plus qu'une ombre. L'habit bleu et le gilet de peau de daim de Charles Fox ont tué le gentleman. Adieu aux longues manchettes de dentelle, à l'épée en sautoir, à la veste brodée, aux boucles de diamant, aux tabatières d'or avec portraits, aux habits qui coûtaient plus qu'une maison.

Walpole s'est mêlé de tout; il a tout fait, même du patriotisme, même des tragédies, comme lui classiques et fardées, même des discours à la Démosthènes; il a eu dans tous les genres d'agréables succès. Cependant, vrai gentleman, il méprisait le métier d'auteur. Pour amis, il choisissait, non ceux qu'il estimait ou qui lui plaisaient, mais les hommes à la mode, le rang et l'élégance. Partisan de la liberté, il en faisait le sujet de quelques déclamations fleu-

ries, mais sa faible et douce voix se perdait dans le tumulte des partis : aussi ne voulut-il jouer aucun rôle marquant parmi les hommes politiques. Jamais Walpole, bon gentleman, n'avait demandé une faveur à un ministre, et cependant il jouissait de trois sinécures lucratives. Courtois envers tout le monde, parce que la courtoisie est chose agréable et de bon goût, mais peu généreux, parce que la générosité est preuve d'enthousiasme et ne sied pas au gentilhomme ; plein de petitesses et conservant toujours un certain air comme il faut ; trop timide pour rien hasarder, trop spirituel pour s'exposer au ridicule, trop vain pour rester en repos, cherchant la gloire par de petits moyens : n'est-ce pas là le type complet du gentleman ?

Avant Walter Scott, il avait essayé de faire revivre l'ancienne poésie gothique. Avant nos architectes modernes, il avait tenté de rendre la vogue aux créneaux et aux ogives : tentatives assez habiles, mais toutes sur une petite échelle. Il y avait de petites chapelles dans son jardin, de magnifiques imitations des cathédrales gothiques dans ses galeries. Son *Château d'Otrante* est une miniature caressée par le pinceau le plus fin : contraste bizarre ! Un siècle de fer choisi pour théâtre d'un drame si petit, si mince, si léger, si frivole !

Du tems d'Horace Walpole vivait un homme alors célèbre et qui a quelques points de ressemblance avec lui, l'aldermann Beckford, maire de Londres (1). L'alderman était aussi pompeux, aussi glorieux que Walpole était vain, frivole et voué à la mode. Beckford a écrit un ou-

(1) Le même dont il est question dans le *Stello* de M. de Vigny. Cet homme de talent s'est étrangement mépris sur le caractère de l'alderman Beckford, dont il a fait fort gratuitement un de ces magistrats pesans, enfoncés dans la matière, et occupés seulement de gastronomie et de formalités judiciaires.

vrage où respire tout le génie de la magnificence orientale. Walpole n'a jamais écrit qu'en gentilhomme. Vous voyez l'auteur du *Château d'Otrante* devant son bureau de boule, vêtu d'une robe-de-chambre à ramages et portant talons rouges. Beckford est étendu sur son divan, il fume sa chibouque, il y a de la solennité dans son aspect.

De toutes les qualités de Walpole la plus marquante, c'était le sentiment de la grâce. Pour plaire à Walpole, il ne suffit pas d'être homme de génie, il faut avoir de la grâce : on lui parle d'un mauvais sujet qu'une action justiciable des lois vient d'envoyer aux galères ; il convient de l'énormité du fait, et il ajoute : « Après tout, c'était un gentleman, il avait de la grâce. » Aussi, eut-il grand soin de jeter dans tous ses écrits la trace visible et la saveur ineffaçable de son rang. Comme penseur, comme philosophe, comme historien, vous ne lui assignerez qu'une place inférieure ; mais dans tous les ouvrages qui réclament surtout de l'élégance et de la grâce, il est inimitable. Mme de Sévigné, lady Montaigu, Pline-le-Jeune chez les anciens, ne l'emportent pas sur Walpole, dans le genre épistolaire ; quelquefois, il est vrai, le génie du gentleman l'emporte sur celui de l'homme d'esprit, et l'élégance réelle est sacrifiée à la grâce factice. On retrouve l'homme de cour aux dépens de l'écrivain libre et original. Jamais ces deux qualités de l'esprit, l'*élégance* et la *grâce*, n'ont été aussi exactement définies que par Horace Walpole : « Apollon est gracieux, dit-il, et Mercure est élégant. » Ce trait suffirait pour prouver la finesse et la spirituelle fraîcheur de ses idées.

Walpole ne voulait être vulgaire en rien ; il savait que l'apparence de l'effort et du travail a quelque chose de roturier : lisez Gibbon, Johnson, Jean-Jacques Rousseau lui-même ; ces grands écrivains sont de grands ouvriers,

et l'on s'en aperçoit. Chaque période est laborieusement travaillée ; vous sentez que l'écrivain accomplit sa tâche. Il y a au contraire dans les écrits de Walpole un air d'aisance, de négligence et de laisser-aller qui trahissent l'homme de cour. Ses phrases ne sont jamais ni arrondies, ni systématiquement balancées ; alors même que son expression est originale et sa pensée forte, il ne quitte pas le ton d'une conversation facile et de bon goût. Il serait désolé que vous pussiez croire qu'il étudiât son style. Il méprise profondément le style et tout ce qui ressemble à l'étude. « Tout le monde, dit-il quelque part, sait bien écrire ; » c'est chose mécanique et matérielle, un talent de peu » de valeur ; le plus petit journal a du style. Quand on » me parle de style, je réponds : *Allez chez l'épicier*, *il* » *vous fera du style*. Pour se distinguer du vulgaire des » écrivains à style, on outre l'originalité. En des époques » comme la nôtre, les auteurs qui veulent être remarqués » se font une originalité à part, les uns en accouplant des » mots étranges, les autres en forçant des métaphores » bizarres à exprimer des pensées fausses. »

La *Mère Mystérieuse*, tragédie d'Horace Walpole, est peut-être la seule pièce anglaise qui se rapproche de Racine. Chez Racine comme chez Horace le héros ancien porte des tonnelets et le costume de Louis XIV. Ce style de cour contraste étrangement avec les mœurs antiques, et nous sommes bien loin de donner ce genre faux pour modèle. Mais enfin on voit que c'est un gentilhomme qui a écrit ces vers, et tout contraires qu'ils fussent au génie anglais, ils ont eu du succès dans leur tems. Du moins l'aisance et le naturel ne manquent jamais à Walpole ; il n'exagère rien, cela est bien rare aujourd'hui. Nos écrivains modernes, à force de vouloir faire de l'esprit, me rappellent trop les dandys de second ordre, qui ne se

croient bien vêtus que lorsque la populace les regarde avec étonnement. *Beau-Brummell,* pour être remarqué, portait des gilets ridicules, des clefs de montre gigantesques et d'immenses lorgnons. C'est aussi pour être remarqué que l'on emploie les métaphores exagérées, les phrases brisées et heurtées, et tous les ornemens prétentieux du langage. Que les écrivains jettent les yeux sur nos promenades publiques, et qu'ils réfléchissent à l'impression que leur laissent ces hommes d'une prétentieuse trivialité, sur le front desquels tombe une chevelure partagée en boucles bien faites, dont la poitrine est chamarrée de chaînes d'or, la figure ombragée d'immenses favoris, les bottes armées d'éperons bruyans, les mains couvertes de bagues : qu'ils se demandent s'il est possible de confondre ce faux dandy avec le véritable homme de bon ton, dont la cravate est négligemment nouée autour de son cou, qui n'a pour recherche qu'une propreté complète, dont les gants sont propres et dont l'habit est simple. La perfection laborieuse, la richesse affectée du costume sont, croyez-moi, une espèce de vulgarité cachée ; en dépassant l'élégance, on ne l'atteint pas.

Walpole n'a pas cessé de lutter contre son métier d'auteur. C'est comme fils de ministre et membre de l'aristocratie qu'il veut se montrer à nos yeux. Le public et la postérité ont pris Walpole au mot. On l'a toujours jugé comme gentilhomme, plutôt que comme homme de lettres. Walpole est un homme de cour, a-t-on dit; donc il n'est pas orateur, romancier ou poète. J'étais moi-même sous l'influence de cette illusion commune lorsque, pendant un jour de pluie et m'ennuyant à la campagne, je trouvai sous ma main les œuvres de Walpole. C'était une curiosité littéraire. J'ouvris le premier volume d'une main négligente; je m'attendais à y trouver si peu de chose, que mon étonnement approcha de la reconnaissance lorsque de belles

images, des pensées peu communes et harmonieusement exprimées, non seulement de l'esprit, mais du bon sens et de l'érudition, me frappèrent d'admiration et d'étonnement. Je finis par être de l'opinion de Thomas Campbell, qui pense qu'Horace Walpole était un fat par habitude, par occasion et par nécessité de naissance, mais que la nature l'avait créé homme de génie.

Il y a un coloris gracieux et frais dans ses *Anecdotes* sur la peinture, sur les rois et sur les gentilshommes qui ont écrit. Quel que soit le sujet dont il s'empare, c'est toujours avec grâce qu'il le traite; jamais il n'est froid, inanimé, jamais emphatique, jamais violent ou faux dans son expression. Quant à ses *Lettres*, elles offrent l'histoire anecdotique la plus complète de l'époque où il a vécu, et si nous pouvions trouver de siècle en siècle un annaliste aussi fidèle, un écrivain épistolaire aussi bon causeur, nous n'aurions plus besoin d'historiens.

Sa conduite privée et publique répondait parfaitement à son caractère d'écrivain. Il jouait le libéral en politique comme il aurait joué l'Apollon dans un bal. Son seul plaisir était de porter un costume qui allât bien et qui ne parût point ridicule aux gens comme il faut, parmi lesquels il vivait. D'ailleurs, quand il parlait des intérêts du peuple, il n'entendait par là que le peuple des gens bien élevés. Sa religion ressemblait à sa politique; il détestait les philosophes français, dont le dogmatisme intolérant le fatiguait, dont les manières lui semblaient triviales, et qui n'avaient point de respect pour la naissance : d'ailleurs ce n'était pas des hommes *bien nés*. « Comment voulez-vous que je » souffre de ces gens-là, écrivait-il à l'un de ses amis, » leur conversation est un monologue : ils ne savent pas » vivre. »

L'intolérance du clergé ne lui plaisait pas davantage :

l'intolérance est de très-mauvais goût. Il a des motifs délicieux et des argumens sans réplique contre l'athéisme. « C'est, dit-il, une doctrine sombre et *inconfortable.* » Il en parle comme d'une chambre dont la cheminée fumerait, et dont les murs seraient humides. « Je vais quelquefois » à l'église, dit-il, pour que mes domestiques y aillent ; ce » n'est pas que je sois hypocrite, je leur donne l'exemple » non pas de croire, mais d'écouter. »

Walpole n'a pas été généreux envers les gens de lettres, il a été simplement convenable. Son opinion sur les gens de lettres était très-positive ; il les regardait comme des *amuseurs* publics, qui vendaient leur talent le plus cher possible, et avec lesquels il fallait marchander. Une fois dans sa vie il s'est montré généreux, ce fut en faveur du maréchal *Conway ;* ce dernier était gentilhomme, et Walpole agit en gentilhomme avec lui.

Sa correspondance avec Horace Mann, publiée récemment, est un modèle et un monument complet, la peinture aristocratique la plus intéressante et la plus achevée. Nous le voyons dans son petit cabinet d'antiquités, prenant sa tasse de thé dans de la porcelaine de Sèvres, répondant au caquetage de Mme du Deffant, dînant avec un poulet et du vin de Champagne frappé de glace, dans un salon rempli de fleurs odorantes et de parfums exquis ; antiquaire de bon goût, virtuose délicat, caressant son beau lévrier, feuilletant ses elzévirs, lorgnant ses tableaux flamands de grands maîtres, mais sans se ruiner, ce qui eût été absurde. Que d'anecdotes piquantes, et qu'elles sont bien racontées ! Quelle vivante histoire de l'époque ! Quelle dévotion et quel enthousiasme pour la véritable porcelaine du Japon, pour les bureaux d'ivoire et d'ébène, pour les meubles de boule, pour les vieilles sculptures sur bois ! Toutes ses frivolités du tems sont conservées dans ses let-

tres inimitables, comme les insectes aux ailes d'or se conservent dans leur éclat, lorsque l'ombre transparente les recouvre et les immortalise. Quelles bonnes histoires de la cour racontées sans indignation, et empreintes de la légère ironie naturelle de Walpole!

« Lady Sundon (maîtresse de la garde-robe de la reine » Caroline) vient de mourir. Lady M..., qui s'était constituée sa servante volontaire, est extrêmement désappointée; elle espérait tout obtenir du crédit de lady Sundon. » Cette dernière faisait tout ce qu'elle voulait de la reine, » quoique celle-ci affectât de la mépriser. Il paraît que » lady Sundon s'était rendue maîtresse de quelque secret important. Je disais, il y a quelque tems à lady Pomfret, que je croyais que lady Sundon avait dû mourir » très-riche. Jamais elle n'a reçu d'argent, me répondit » laconiquement lady Pomfret. Je rapportai ce mot à Robert Walpole en rentrant chez moi. Sans doute, me répondit Sir Robert, elle ne recevait pas d'argent, elle ne » prenait que des bijoux. La place de grand-écuyer de la » reine a coûté à lord Pomfret deux boucles d'oreilles en » diamant de quatorze cents liv. st. Un jour lady Sundon » se présenta au bal chez la duchesse de Marlborough avec » cette paire de boucles d'oreilles : tout le monde avait les » yeux fixés sur les diamans accusateurs. Comment cette » femme, s'écria la vieille duchesse, a-t-elle l'impudence » de porter ces diamans? — Pour vendre son vin, répondit lady Montaigu, il faut bien mettre une enseigne. » Un jour, continua Sir Robert, dans l'enthousiasme de » son ambition satisfaite, lady Sundon me proposa de » m'unir à elle pour gouverner le royaume. J'eus peur » de cette femme; et je lui répondis que le mariage du » roi et de la reine suffisait pour cela.»

Voici un trait assez original de l'économie écossaise, et

de cet amour du gain légitime qui caractérise la plupart des montagnards. C'est encore Walpole qui le rapporte.

« J'ai rencontré dans les landes de Wexly un soldat écossais qui portait un gant à sa main droite avec une certaine solennité. Je m'avisai de lui demander à quoi lui servait le troisième gant, assez sale d'ailleurs et taché de vin. Il appartient, me dit-il, à un officier de mon régiment qui l'a laissé l'année dernière dans une auberge. Il sert maintenant en Flandre ; je compte lui rapporter son gant, et j'espère qu'il me donnera un peu d'argent. »

On nous permettra de choisir au hasard, parmi les anecdotes curieuses dont les lettres de Walpole fourmillent, celles qui nous sembleront les plus piquantes et les moins connues.

« Pendant tout cet hiver, dit Walpole, le public a livré la guerre aux pantomimes, mais une guerre terrible, bruyante, scandaleuse, une guerre sanglante. Fleetwood, directeur de Drury-Lane, que les pantomimes font vivre, a essayé de faire vivre les pantomimes. Il y a environ huit jours, il s'est avisé de garnir le parterre d'une centaine de gaillards vigoureux, chargés de rosser les siffleurs. Le parterre, dont la liberté individuelle était compromise, se fâcha et lutta vigoureusement contre les oppresseurs. J'étais tranquillement assis dans une loge de côté ; tout-à-coup le rideau se leva et découvrit à nos yeux une armée entière de grands coquins armés de bâtons qui couvraient la scène et qui menaçaient le parterre. De là un tumulte épouvantable ! Et qui entra, dites-moi, dans une épouvantable colère ? votre ami le philosophe.

» Voyez à quoi tient la philosophie ! Quand un acteur s'avançant près de la rampe, s'écria :

— Le directeur..... Un monsieur placé aux premières loges l'interrompit d'une voix en colère, et prononça les

paroles suivantes : « Le directeur, c'est un impudent coquin. »

» Hélas ! mon ami, c'était moi : le parterre tout entier répéta ma courte harangue, des applaudissemens frénétiques jaillirent de tous les côtés de la salle ; jamais Démosthènes et Cicéron n'obtinrent un succès comparable au mien ; votre pauvre ami, cette fraction d'homme que vous connaissez devint un héros ; et un grand gaillard se détachant du milieu d'un groupe qui semblait diriger la révolte, s'avança vers moi, m'ôta son chapeau, et m'appelant par mon nom :

» M. Walpole peut, dit-il, commander : que voulez-vous que nous fassions ?

» O merveilleuse volonté de la fortune ! me voici transformé en chef d'émeute ; et il ne tient qu'à moi d'avoir ma place dans l'histoire des révolutions. Il m'est impossible de décrire l'étonnement et la confusion où cette apostrophe me jeta. Depuis cette époque je n'osai pas remettre le pied dans un théâtre ; le lendemain l'émeute recommença, et l'on demanda de toutes parts : Où est M. Walpole ? où est M. Walpole ? Je ne parais plus dans un salon sans que l'on me demande ce que je fais de mon pouvoir, et si je permettrai long-tems encore au roi d'Angleterre d'occuper son trône. Le général Conway m'a surnommé Wat-Tyler, et je crois que ce nom me serait resté, si le premier ministre ne s'était avisé de faire des sottises qui ont détourné l'attention publique et ont fait oublier votre pauvre ami. »

Tout cela est bien raconté, dit avec grâce ; aucune caillette, pas même Mme de Sévigné n'a rapporté une anecdote avec plus d'élégance et de bon ton. Dans les scènes qui demandent de la sensibilité et de la force, Horace Walpole est souvent supérieur à Mme de Sévigné elle-même.

Voici la description d'un singulier duel qui eut lieu dans la Chambre des Communes, entre l'oncle de Walpole et William Chetwynd ; il paraît que dans ce tems-là MM. les membres du Parlement se disputaient moins, et se battaient plus facilement qu'aujourd'hui.

« Walpole avait parlé avec assez de vigueur.

» Quoi ! lui dit Chetwynd en s'approchant de lui, voulez-vous rouvrir des blessures fermées !

» Pardieu non, répondit mon oncle, mais je me souviens que, l'année dernière, il a tenu bien peu que vous ne me fissiez pendre, moi et mon frère, à la porte de votre salle.

» Je désire encore, reprit Chetwynd, que l'un et l'autre vous soyez traités selon vos mérites.

» Ils s'échauffèrent, leurs paroles devinrent injurieuses, Chetwynd le prit par le bras et ils sortirent dans le couloir ; Horace lui dit : On va nous voir, remettons la partie à demain.

» Non, non, reprit Chetwynd, maintenant, maintenant.

» Ils descendirent précipitamment les marches.

» Je suis hors d'haleine, s'écria Walpole, arrêtons-nous ici.

» — Volontiers.

» Ils tirèrent leurs épées, Chetwynd toucha Walpole, mais sans le blesser ; il n'était pas assez près ; ensuite Walpole lui donna un coup de tierce qu'il para avec la main. Horace avait déjà forcé Chetwynd à s'appuyer sur un des piliers du couloir, et il est probable que son adversaire aurait été enfilé, si un commis qui les avait vus passer en se parlant bas et de la manière la plus amicale, n'avait eu l'esprit de deviner que cette intimité nouvelle cachait une autre intention. Chetwynd, qui avait été égratigné légère-

ment, monta dans un fiacre; mon oncle rentra et discuta le bill sur les perkales, comme si de rien n'eût été. »

Horace Walpole parle beaucoup d'une famille de beautés, qui faisait à Londres un bruit extraordinaire: c'était trois sœurs qui se nommaient les Gunnings.

« Le monde est fou des Gunnings, dit Horace, jamais le docteur Sacheverel, jamais les auteurs à la mode n'ont fait autant de bruit. Sait-on qu'elles vont à un théâtre, la foule s'y porte; c'est une fureur, une manie. Il y a émeute à leur porte quand elles montent en voiture. L'une d'elles, la duchesse d'Hamilton, a été présentée à la reine mercredi dernier; la salle de réception était pleine de monde, et tous les gentilshommes titrés, oubliant l'étiquette, ont monté sur les chaises et sur les tables pour la voir passer. Le lendemain elle est repartie pour son château dans le Yorkshire; plus de sept cents personnes s'assemblèrent autour d'une auberge où elle devait descendre, et la plupart eurent la constance de passer la nuit près de cette auberge pour la voir repartir le lendemain matin. Un cordonnier de Coventry a trouvé le moyen de gagner beaucoup d'argent en faisant une exhibition publique du soulier de la comtesse Coventry, l'une des Gunnings; il est vrai que son pied est un modèle. Elle est aussi sotte qu'elle est belle; à Paris où elle est maintenant, elle se fait remarquer par ses lourdes gaucheries, ses réflexions absurdes, ses méprises, ses bévues et son admiration pour son mari.

» Au surplus, toute cette famille est vraiment curieuse; lady Caroline Petersham, la troisième Gunning, n'aime que les choses extraordinaires; elle se fait servir par un Javanais, et son mobilier est composé de toutes les vieilleries de mauvais goût qu'elle peut ramasser, mais elle est aussi belle que ses deux sœurs. Quant à la duchesse d'Ha-

milton et à son duc, ils soutiennent encore une race qui va bientôt s'éteindre en Europe, la race féodale. Le mari ne parle jamais à la femme, ni la femme au mari, sans se donner tous leurs titres, et sans se traiter d'excellence et de seigneurie. Quand ils reçoivent et qu'ils invitent à dîner les hommes les plus considérés du royaume, ils ne manquent jamais de prendre le pas sur leurs convives. Ils entrent les premiers dans la salle, se mettent tous deux à la place d'honneur, mangent dans la même assiette, se servent avant tout le monde, et ne portent la santé de qui que ce soit : voilà des originaux. La maréchale de Lowendahl m'écrit que lady Coventry, la plus sotte des belles Gunnings, lui avait fait cadeau d'un éventail chinois, que la maréchale avait paru désirer ; mais le lendemain lady Coventry demanda son éventail par un petit billet, dans lequel elle avait soin de lui apprendre que son mari l'avait grondée la nuit précédente, et que cet éventail étant un cadeau de noce, elle ne pouvait pas s'en dessaisir. Vous direz que je bavarde comme une commère ; sans doute, mais j'avoue mon faible, tout ce qui est trait de caractère me plaît infiniment. »

A côté de ces causeries de vieille femme, se trouvent des bons mots vraiment remarquables. Telle est cette spirituelle repartie de Pope le poète :

« Monsieur Pope, vous n'aimez pas les princes.

— Je vous demande pardon, monsieur.

— Alors vous n'aimez pas les rois.

— J'aime l'estampe avant la lettre, et le lion avant que sa griffe n'ait poussé. . . . .

. . . .

« Un vieux soldat écrivait à l'amiral Boscawen : « Général, j'ai eu l'honneur de me trouver à la prise du Port-Mahon ; l'officier qui commandait nos troupes a été créé pair d'An-

gleterre. J'ai eu aussi l'honneur de me trouver au Port-Mahon quand cette forteresse s'est rendue, notre commandant a été créé pair d'Angleterre. Ces deux actions ont valu la même récompense aux deux personnes que le gouvernement avait chargées de nous mener au combat; moi je me trouvais à l'une et à l'autre, je n'ai rien obtenu, et je réclame le grade de lieutenant. » . . . .

. . . .

Encore les Gunnings. « Je ne savais rien de leur mariage; les détails de celui de lady Coventry vous amuseront.

» Lord Coventry est un jeune seigneur, grave, austère, digne des puritains antiques; ses assiduités auprès de miss Gunning ont été longues, soutenues, et sont tout aussi favorables à la réputation de vertu de cette dame, qu'elles prouvent peu en faveur du mérite de l'amant et de ses qualités persuasives. Il y a environ six semaines, le duc d'Hamilton, mauvais sujet, débauché, joueur, avec une fortune aussi endommagée que sa personne et son crédit, se mit sur les rangs. Je le vis, il y a huit jours, chez lord Chesterfield, perdre mille guinées au bout de la salle, et poursuivre à l'extrémité opposée miss Gunning de ses fadeurs et de ses extravagances. Singulière façon de s'y prendre! me direz-vous; sans doute, mais elle réussit souvent. Il ne se passa pas deux jours avant que la jeune fille, sans doute convaincue, et regrettant d'avoir fait perdre une somme considérable à son amant, par la seule influence de ses charmes, se décida tout à coup à l'épouser; un chapelain écossais fit l'affaire pour quelques guinées qu'on lui donna, et miss Gunning se trouva duchesse d'Hamilton. . . . .

» Mais voyez comme passe la gloire: ces femmes dont la beauté et le bonheur étaient devenus proverbiaux furent

oubliées deux mois après leur mariage; il n'est resté d'elles que ce mot qui se trouve encore dans la bouche des vieilles mendiantes irlandaises, à qui vous donnez quelques deniers:

— Puissiez-vous avoir tout le bonheur des Gunnings!
» Ainsi, vous dis-je, passe toute la gloire du monde. »

La réputation des *filles d'honneur* est faite depuis long-tems. Voici une petite anecdote qui prouve que, du tems d'Horace Walpole, on comptait peu sur leur vertu.

« Un cocher du prince de Galles, qui pendant sa vie
» avait conduit beaucoup de filles d'honneur dans la voi-
» ture du prince, vient de léguer à son neveu la somme
» de 4,000 liv. st. sous la condition expresse qu'il n'é-
» pouserait jamais une fille d'honneur. »

Tel est le badinage de bon ton que Walpole a jeté dans toutes ses pages et dont on chercherait vainement un autre exemple dans la littérature anglaise. Les rapports fréquens et nombreux du gentilhomme de Shrewsbury Hill avec la France, avec ses philosophes et ses poètes, se font sentir; il y a là un reflet vif de Mme de Sévigné et de son école. La malice, comme on a pu s'en apercevoir, n'est pas ce qui manque à la correspondance d'Horace; mais c'est une malice de salon, dont les griffes sont cachées sous le velours le plus soyeux, dont les traits ne portent jamais bien loin. Les prétentions, les folies, les vanités sont inexorablement traitées par Walpole; il est vrai que l'atmosphère dans laquelle il vivait en était singulièrement remplie.

« Lord Bath, dit Walpole, a long-tems brigué le titre
» de garde-des-sceaux. Quand il a vu que l'obtenir n'était
» pas possible, voici quel parti singulier il s'est avisé de
» prendre pour mettre son amour-propre à couvert. Fai-
» tes-moi seulement, a-t-il dit, le plaisir de me l'offrir,

» je vous donne ma parole de le refuser et de ne jamais
» accepter aucune place du gouvernement. Caprice vani-
» teux auquel on a cru devoir se prêter ! »

Walpole avait aussi sa philosophie, un peu étroite peut-être, voltairienne, sans haute portée, mais qui avait deviné quelques-uns des résultats aujourd'hui généralement admis. Entendez-le parler de la guerre.

« La guerre ! C'est un grand mot auquel on associe la
» gloire. Eh bien ! cette guerre d'Espagne qui nous a
» coûté trente mille hommes et 7,000,000 de liv. st., que
» nous a-t-elle rapporté ? Absolument rien, à moins que
» vous ne fassiez entrer en ligne de compte le bonheur de
» voir la tête de l'amiral Vernon sur nos enseignes. S'il
» me fallait donner quelques deniers pour voir renaître un
» second duc de Marlborough, je ne les donnerais pas.
» Quand je vois une médaille dont un des côtés porte pour
» empreinte un visage de héros, je suis tenté de la retour-
» ner, et de chercher sur le revers des monceaux de ca-
» davres et des piles d'ossemens humains. »

Résumons le portrait de ce singulier caractère ; ses défauts sont évidens, ses qualités mêmes tiennent à des défauts. On ne fait des pâtés de foie gras qu'en donnant une prépondérance extraordinaire et une obésité contre nature au pauvre animal que le gastronome sacrifie à ses plaisirs. De même l'espèce de délicatesse qui se fait remarquer chez Horace Walpole, n'est que le résultat d'une maladie intellectuelle : artificiel, capricieux, plein d'affectation et de fantaisies, il avait étouffé son naturel et voilé ses sentimens propres sous une multitude de plis et replis, de masques qu'il déposait et qu'il reprenait tour à tour, de rôles qu'il s'imposait. Il était impossible de percer toutes ces enveloppes et d'arriver jusqu'à l'homme réel. Plus misantrope que Timon, plus philantrope qu'Howard,

plus courtisan que Chesterfield, plus pédantesque que tous les antiquaires, plus aristocrate que le premier baron chrétien, plus ironique que Voltaire, affectant de dédaigner tout ce qui le méprisait, il avait peu d'estime pour tout ce qu'il affectait d'admirer. Telle était la conformation de son esprit, que tout ce qui lui semblait petit était grand, et tout ce qui lui semblait grand était petit. Les bagatelles étaient pour lui des affaires sérieuses, les affaires sérieuses étaient pour lui des amusemens. Ce qui l'occupa le plus pendant une longue vie, ce fut la frivolité des petits scandales, l'admiration des calembourgs, la bonne grâce des petits vers, la recherche des porcelaines de Saxe, la remise à neuf des armures gothiques; ce furent mille puériles fantaisies, des manies sans nombre et toujours actives; la politique lui servait d'asile et de délassement; il votait des millions et faisait des lois pour s'amuser, après quoi il rentrait chez lui et s'enfermait dans son cabinet pour méditer profondément sur un vieux peigne de la reine Marie, sur un gant dépareillé du cardinal Wolsey ou sur une vieille pipe de l'amiral Van Tromp.

Pour qu'il prît un intérêt vif à quelque chose, il fallait que ce fût une bagatelle. Sa politique à lui, celle qu'il aimait, celle pour laquelle il se passionnait, c'étaient les intrigues domestiques de la cour de Georges II. La mauvaise humeur du roi, les coquetteries de la princesse Emilie, les amours du prince Frédéric, les querelles et les piques des grandes dames : tout le menu scandale des palais de Kensington et de Carlton. En se mêlant à ces tracasseries de ménage, il se croyait diplomate; en les consignant dans ses lettres, il se disait historien. Malin comme un enfant gâté, désirant voir les autres se disputer, mais sans troubler son repos; s'amusant des perplexités où il jetait quelquefois par ses espiègleries les

hommes politiques; flatteur, non seulement par intérêt, mais par goût et par habitude, il se disait ennemi des rois pour ses menus plaisirs. On voyait suspendu chez lui dans un beau cadre le texte original de la sentence signée par Cromwell, et qui conduisit Charles Ier à l'échafaud. Il avait inscrit au-dessous de ce vieux monument ces deux mots latins: *major charta*. Ne voyait-il pas que cette prétendue charte, qu'il regardait comme plus importante que la grande charte d'Angleterre, avait produit les vices et les folies de la restauration et les absurdités féroces du règne de Jacques II? Au fait, il n'était républicain que par plaisanterie, et révolutionnaire que pour s'amuser. Ses opinions, contraires à son tempérament et à sa nature, n'étaient pour lui que des jouets qu'il estimait à peu près comme une vieille lance contemporaine des Tudors, ou comme un pistolet qui aurait appartenu à Cromwell. Dès qu'il fut question de prendre un parti réel et actif dans les troubles de l'état, il fut courtisan fanatique. Elevé dans une famille whig, allié à tous les amis de la maison d'Orange, il apprit de bonne heure le langage des libéraux de l'époque et le répéta par habitude, sans y songer davantage, à peu près comme ces vieux jacobites, qui, tout dévoués au gouvernement de Georges III, ne voulaient pas manquer aux vieux engagemens de leur famille et continuaient de prier tous les soirs pour les Stuarts, et de passer leurs verres au-dessus de la carafe d'eau en buvant à la santé du roi vivant. Ce qui est curieux, c'est de voir ce jargon de républicanisme uni à toutes les habitudes de la cour, cet élève des Pym et des Bradshaw écrire avec beaucoup de soin et d'élégance un catalogue des auteurs royaux, manquer rarement d'assister à un grand lever, et se montrer dans toutes ses relations l'imitateur le plus fidèle des marquis et des comtes qui brillaient sous Louis XV. Il y a du chambellan dans

tout ce qu'il pense, dans tout ce qu'il écrit, dans ses moindres actions. Que lui importait après tout la politique, pourvu que ses petites ogives de plâtre s'élevassent à la hauteur convenable, et qu'il eût déposé agréablement dans sa galerie ses fauteuils d'ivoire sculptés et ses cuirasses de peau de rhinocéros !

Cet homme vraiment fantastique consumait son tems à écrire et ne voulut point déroger en passant pour homme de lettres. Il voulait bien être célèbre comme auteur, mais à condition que sa célébrité lui viendrait malgré lui et qu'il mènerait toujours dans le monde une vie de gentilhomme oisif. Il n'était pas plus auteur que le père de M. Jourdain n'avait été marchand. Lui, marchand! c'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux, et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il allait en choisir de tous les côtés, se les faisait apporter et en donnait à ses amis pour de l'argent. Mann, l'ami intime de Walpole, le complimentait sur l'érudition qu'il avait déployée dans plusieurs de ses ouvrages : « Moi, répondit Walpole impatienté, moi, érudit! je ne sais rien; comment saurais-je quelque chose, j'ai toujours vécu au milieu d'un monde bruyant, je dors la grasse matinée que je prolonge autant que possible ; je soupe tard ; j'ai passé la moitié de ma vie à jouer au pharaon jusqu'à trois heures du matin ; je suis un grand enfant, et voilà tout. » Pauvre enfant! Walpole avait alors quarante-trois ans passés ; il avait peur de passer pour savant, et il aimait beaucoup mieux, en homme de bon ton, avouer qu'il jouait au pharaon jusqu'à trois heures du matin.

En se défendant d'être auteur comme d'une imputation calomnieuse, Walpole était homme de lettres *intus et in cute ;* il avait l'envie et l'irritabilité de l'homme

de lettres, jointe à la frivolité de l'homme de cour. Pour qu'un écrivain trouvât grâce devant lui, il fallait qu'un titre suivît, et qu'une particule nobiliaire précédât son nom ; il méprisait Thomson et Fielding, c'étaient des roturiers. Il estimait en revanche beaucoup les rédacteurs du *Monde*, recueil périodique qui paraissait en 1763. Or savez-vous quels étaient les rédacteurs du *Monde?* des hommes de bonne compagnie sans doute, et qui ne manquaient pas d'esprit, mais que l'on ne s'attendrait guère à voir classer parmi les génies. L'élégant et fade Chesterfield; Jenyns, auteur d'un mauvais ouvrage de controverse; lord Bath, Coventry, Sir Charles William et Whithead. Walpole les avait rencontrés dans les salons, et par conséquent c'étaient de grands hommes. Le style de Walpole est français plutôt qu'anglais, ses ouvrages sont remplis de gallicismes; mais ce n'était pas la France des philosophes, la turbulente et menaçante patrie des d'Alembert et des Diderot qu'il étudiait et qu'il imitait. Sa vie intellectuelle se passait au milieu de la vieille cour de Marly; les immenses canons, les vastes perruques de la cour de Louis XIV l'intéressaient prodigieusement; il aimait la Fronde, il ne dédaignait pas la Ligue. Quant à d'Alembert et à Voltaire, il avouait que c'étaient des gens d'esprit, mais son admiration pour eux n'allait pas plus loin. Crébillon fils était son idole. Walpole voulut absolument posséder un portrait en miniature de Crébillon fils, peint par Liotard, l'homme le plus célèbre alors dans ce genre. « J'espère bien, disait-il en même tems dans une de ses lettres à Mme du Deffand, que personne ne m'attribuera les œuvres de d'Alembert. » Ce mot nous semble d'un ridicule exquis et achevé. Après tout, c'était un homme rare et un écrivain remarquable; jamais peut-être une si étrange combinaison de défauts et

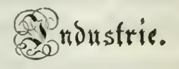
de qualités ne se trouvera chez le même écrivain. C'est un incroyable assemblage, tout est négatif chez lui, son goût n'est pas pur, son imagination n'est pas créatrice; il n'est pas né logicien, il manque de profondeur, il s'arrête presque toujours aux frivolités et à la superficie, son observation est légère et fausse; il croit connaître les hommes quand il a donné à leurs actions l'interprétation la plus maligne. L'élévation des sentimens, le pathétique et le sublime ne lui appartiennent pas. Quel est donc le charme irrésistible des écrits d'Horace Walpole? On peut le résumer en un mot : il amuse.

En le lisant, vous n'êtes pas convaincu, saisi, pénétré, touché, mais vous le suivez avec attention; votre intelligence est éveillée; il vous force d'admirer l'adresse avec laquelle une foule de riens élégans sont disposés dans sa galerie. C'est à peu près le même genre de talent qu'il a déployé dans la construction de ces châteaux de cartes, nommés palais, dans le dessin de ses petits jardins qu'il appelle parcs. Voici des raretés, des curiosités, des souvenirs immenses, des anecdotes, des bijoux, des bagatelles. Arrêtez-vous; donnez un moment d'attention à tout cela, laissez-vous conduire par votre cicérone; ne cherchez pas dans les écrits de Walpole l'utilité, la beauté et la grandeur, mais la bizarrerie, l'intérêt piquant, la singularité. Continuateur de ces beaux esprits qui, sous Charles II, importèrent en Angleterre l'affectation de Voiture et de Balzac, il a sur eux un grand avantage; il ne revêt jamais la robe du professeur et du pédant; il rit, il plaisante, il se moque de lui-même : vous pouvez tout lui passer; facéties, mauvaises épigrammes, jeux de mots heureux ou malheureux, comparaisons extravagantes, fantaisies et affectation de toutes les espèces.

Jamais il n'ennuie, et c'est un immense talent. Souvent

il traite des sujets que les hommes du plus rare mérite ont à peine pu rendre lisibles. Sous sa plume ils deviennent intéressans. Il entreprend de réhabiliter la mémoire de Richard III; il devient biographe, antiquaire, historien, esthétique, et on le lit avec autant d'intérêt qu'un romancier. Vous diriez un de ces cuisiniers habiles qui désossent si bien leurs volailles, qu'il est impossible de les reconnaître pour telles, excepté à leur saveur, et qui forcent les estomacs les plus délicats à digérer sans peine des mets qui passent pour indigestes et insalubres. Dans son roman même, qui est improbable, absurde et vulgaire quant au fond, il a jeté de l'intérêt, de la vivacité, de la diction; il contraint le lecteur d'oublier la nullité triviale des personnages. Un tel homme, avec tout ces défauts, devait exceller dans le style épistolaire; en effet il y excelle. Il est homme de trop bon ton pour déverser dans ses lettres toute sa bile et toute son humeur; son sarcasme s'adoucit; il a soin de rester dans les bornes d'une conversation décente, maligne et toujours agréable. Il est à son aise quand il écrit une lettre, il sait bien que l'on peut être gentilhomme et correspondre avec ses amis; il ne craint pas d'être regardé comme un auteur de profession et confondu avec les mercenaires de la plume: aussi est-il admirable de légèreté, de facilité, d'abandon. Je ne connais que Mme de Sévigné et Voltaire que l'on puisse lui comparer sous ce rapport.

(*Edinburgh Review.*)



Industrie.

DES PROGRÈS DE L'IMPRIMERIE

ET DE LEUR INFLUENCE SUR LES PUBLICATIONS A BON MARCHÉ.

Dans un siècle aussi fécond que le nôtre en révolutions de toute espèce, la république des lettres ne pouvait espérer d'être plus heureuse que la plupart des vieilles monarchies ; elle aussi, elle devait s'attendre à se voir enlever une à une toutes les prérogatives dont elle s'était depuis si long-tems arrogé le monopole. N'est-ce pas chez elle en effet que le système du privilége était le plus profondément enraciné ? et quel privilége, grand Dieu ! L'accaparement de tout ce qu'il y a de plus estimé et de plus précieux au monde, de la science ! La réaction ne pouvait se faire attendre. Elle a eu lieu ; subite, générale, mais sans violence, sans effusion de sang : et les prolétaires de la littérature, généreux dans leur triomphe, n'imposent aux anciens privilégiés d'autre châtiment que celui de partager avec eux les richesses qui leur avaient coûté tant de veilles et tant de fatigues.

Il n'est pas encore loin de nous le tems où le domaine de la science était envahi par un petit nombre d'hommes qui, d'accord ou non entre eux, l'exploitaient à leur profit et au détriment des masses. Assis à leur riche festin, à peine daignaient-ils jeter au public quelques miettes, qu'ils faisaient payer au poids de l'or. Ils regardaient les autres

hommes comme de malheureux parias que séparait d'eux une distance infranchissable ; et ils avaient raison : car la plupart, occupés d'intérêts matériels, ne possédaient pas la condition indispensable pour améliorer leur position morale. Ils n'avaient pas cette chose plus précieuse que l'or pour l'homme qui veut s'instruire ; le tems leur manquait.

Les publications à bon marché ont paru ; tout a changé de face. Il semble maintenant que l'atmosphère soit saturée de particules scientifiques : elles pénètrent partout, dans les ateliers, au fond des boutiques, et s'attachent à tout ce qu'elles rencontrent. La science s'est faite peuple ; elle s'est abaissée au niveau de toutes les intelligences, de toutes les positions. Ce qui était l'apanage de quelques aristocrates de la pensées est devenu le trésor commun de quiconque sait lire. Autrefois le marchand, dans sa boutique enfumée, se contentait de vendre le plus cher possible les matières qu'il avait emmagasinées ; pourvu qu'il connût Barême et la règle de trois, c'était assez. Aujourd'hui le garçon épicier, l'ouvrier en soierie, le commissionnaire même au coin de sa rue, participent au bienfait de la science. Sur le comptoir, dans l'atelier, sur l'établi du dernier des artisans, voici une feuille de papier jaunâtre, qui contient mille fragmens de cette science achetée si chère par Leibnitz et Copernic. Le prolétaire, grâce à cette feuille, peut, comme le possesseur de la plus riche bibliothèque, planer dans le vague des cieux, suivre les navigateurs égarés dans les glaces du pôle arctique, s'associer aux méditations de Newton et de Galilée, ou commenter Puffendorf et Grotius.

Vous tous qui, jusqu'à ce moment, avez passé vos jours dans une douce ignorance, sachez apprécier votre bonheur, et savourez-le bien. Vous n'avez point usé les belles années de votre jeunesse dans la docte poussière d'une bi-

bliothèque ; vous ne vous êtes point courbés prématurément à force de feuilleter de vieux manuscrits, à force de fatiguer votre esprit de profondes spéculations ; toutes ces connaissances si pénibles à acquérir, on vient maintenant vous les jeter à la tête, elles vous coûtent tout au plus la peine de les ramasser.

Félicitez-vous surtout de n'avoir point été obligés de réunir à grands frais des livres de toute espèce et de toutes grandeurs. Tems et argent perdus que tout cela ! Pour quelques schellings, vous aurez maintenant toutes les bibliothèques du monde ; quelle est aujourd'hui la science qu'on ne puisse apprendre parfaitement en quelques heures ? Les langues mortes et vivantes ? les grammairiens les plus célèbres vous initient presque pour rien, chaque semaine, à leurs secrets et à leurs beautés. Les lois ? mais en quatre pages vous les trouvez expliquées avec une lucidité qui pénètre l'esprit le plus épais, et fixe l'attention la plus frivole. L'astronomie ? elle prend pour vous séduire les grâces du roman. L'histoire ? on vous l'offre si belle et si riante, et tout cela pour un penny (10 centimes) ! Pour la même somme, vous pouvez devenir géologistes distingués, et pour quelque chose de plus, vous acquérez des connaissances très-suffisantes en anatomie. La musique a-t-elle pour vous des attraits ? vous n'avez qu'à parler. Il a fallu à Paganini bien des années et des dépenses énormes pour parvenir à jouer sur une seule corde. Eh bien ! en deux semaines le *Magasin musical* vous révélera ses secrets : pour combien ? pour trois sous. En vérité, on ne peut se défendre d'un sentiment de bien-être indéfinissable, lorsqu'on songe qu'on peut posséder à fond la botanique, la zoologie, l'horticulture, etc., à raison de deux pences et demie chaque, et que, pour une demi-couronne, on peut devenir une académie incarnée.

Vous tous à qui il est permis d'approcher de la fontaine de la science, hâtez-vous de venir vous désaltérer à sa source pure ; mais surtout ne cherchez point à remonter aux causes qui vous procurent un si grand bonheur. Hélas ! dans la révolution des lettres, comme dans les révolutions politiques, l'intérêt personnel a joué le rôle principal. Cependant il faut convenir que les progrès immenses qu'a faits l'imprimerie, durant ces dernières années, ont eu une grande part dans cette révolution.

En effet, si l'on voulait aujourd'hui comparer les procédés qu'emploie la presse pour jeter dans la circulation cette masse innombrable de livres, de brochures et de journaux, avec les moyens imparfaits dont se servaient les émules de Guttemberg, on serait frappé d'étonnement à la vue des immenses progrès qu'a faits cet art, dans le cours des trois siècles qui se sont écoulés depuis son origine. Les premiers types en bois, d'un dessin grossier et incorrect, ont été remplacés par des caractères de métal dont la gravure est d'un fini parfait. La justification des lignes, qui autrefois était presque impossible, à cause du peu d'uniformité qui existait dans le corps des lettres, s'opère maintenant d'une manière presque mathématique ; et la superposition des pages qui, dans le principe, variait de près d'un quart de pouce, s'effectue avec la plus grande exactitude. Autrefois, l'encre, composée d'huile grasse et peu dessicative, s'assimilait si mal avec le noir de fumée, qu'au bout de quelques années ces deux corps s'isolaient, et le papier prenait alors une teinte huileuse et jaunâtre qui rendait les caractères illisibles. Aujourd'hui, nos huiles épurées, et le noir qu'on obtient de la vapeur de la résine brûlée, fournissent des matériaux si parfaits, que le vernis et le noir se maintiennent toujours dans une constante affinité.

Mais occupons-nous de perfectionnemens plus importans, de ceux surtout qui ont contribué à opérer une révolution immense dans l'art de l'imprimerie. Les premières presses n'étaient d'abord armées que d'une vis en bois, qui lentement faisait descendre la platine sur le caractère et opérait la pression; quand il s'agissait de dégager ensuite la feuille imprimée, il fallait une ou deux minutes, soit pour faire remonter la vis, soit pour placer sur la presse une nouvelle feuille. C'était une perte de tems immense qu'on chercha à faire disparaître, en employant des *presses à nerfs*, qui faisaient remonter la vis et la platine. Au commencement du dix-neuvième siècle, les lourdes presses en bois, d'un jeu difficile et pénible, furent remplacées par des presses en fer, substitution qui a permis à l'ouvrier de donner, avec le même travail, le double du produit. Ce fut vers la même époque qu'un perfectionnement de peu d'importance apparente a déterminé un changement total dans le système de l'impression. Autrefois l'imprimeur, armé de deux énormes balles, appelées *tampons*, distribuait avec peine, et d'une manière souvent inégale, l'encre sur les diverses parties de la planche. Pour simplifier cette opération laborieuse et difficile, on imagina de substituer aux balles des rouleaux revêtus d'une substance élastique composée de mélasse et de colle-forte, assez semblable au caoutchouc, qui, parcourant toute la surface de la planche, distribuent l'encre uniformément. Le génie de la mécanique ne tarda pas à s'emparer de cette découverte et à la mettre à profit. La distribution de l'encre au moyen de tampons était le principal obstacle qui s'opposait à ce que les presses à bras fussent remplacées par un agent mécanique. Aussi les rouleaux une fois adoptés, avons-nous vu bientôt fonctionner ces admirables presses qui, mues par la vapeur, semblent être douées d'intelligence, tant leur

exécution est précise, tant leurs résultats sont parfaits. Une fois l'impulsion donnée, la planche, sans le secours de l'homme, se charge d'encre, et la feuille obéissante vient se soumettre à une première pression; ensuite, entraînée par des fils conducteurs, elle voyage de cylindre en cylindre pour venir tomber en retiration sur la forme opposée, et se dégage elle-même des rouages de la machine.

Mais, pendant que les procédés de l'imprimerie subissaient ces grands perfectionnemens, les manufactures de papier étaient loin de rester stationnaires. Le chiffon n'est plus réduit en pulpe par le jeu imparfait de quelques marteaux en bois; d'immenses cylindres en cuivre, mus par la vapeur, opèrent la trituration. Dans la cuve où cette pâte vient se transformer en feuilles de papier, on ne voit plus des hommes occupés à lever une à une, avec des tamis en filigrane, chaque feuille de papier; c'est maintenant une toile sans fin qui plonge dans la cuve et sur laquelle viennent se superposer les particules floconneuses. Ce procédé est tellement supérieur à celui qui était usité autrefois, qu'un seul cylindre enlève vingt-cinq pieds carrés de papier par minute, ou quinze mille pieds en dix heures. Mais comme le papier ainsi obtenu est sans fin, on est obligé de le réduire ensuite à des proportions convenables. Ici encore, il a fallu que le génie de l'homme accomplit une conquête sur le tems; et M. Dickinson a inventé une machine qui, à l'aide d'un régulateur, coupe d'elle-même les bandes de papier à la dimension demandée.

Cependant, d'un côté la difficulté de se procurer dans les Trois-Royaumes la quantité de chiffons nécessaire à la grande consommation des papeteries; de l'autre, les droits énormes que l'*excise* prélève sur la fabrication du papier, droits qui, en 1833, se sont élevés à un million st.

(25,000,000 de fr.), sont encore de grands obstacles qui nuisent au développement de la presse. Le Parlement de 1834 va, dit-on, s'occuper de diminuer d'un quart environ cette taxe odieuse; et nos chimistes ne négligent aucun moyen pour parvenir à substituer au chiffon de nouvelles substances : la paille hachée, les orties, l'écorce des arbres, quelques matières animales, etc., etc., ont été tour à tour essayées; mais, jusqu'à ce jour, ce n'est qu'avec du chiffon qu'on est parvenu à fabriquer un papier convenable pour l'impression, sous le double rapport du prix et de la qualité. En attendant que ces importantes améliorations puissent être réalisées, on ne saurait se faire une idée de l'activité que mettent nos fabricans de papier à se procurer la matière première qui leur est si nécessaire. Ils ont des agens en Grèce, en Hongrie, à Hambourg, à Palerme et à Messine; les autres états de l'Europe prohibent, sous les peines les plus sévères, l'exportation du chiffon. Leurs agens expédient ensuite, soigneusement emballés, à Londres ou à Liverpool, ces dégoûtans rebuts de la misère; et ce papier, si blanc, si pur, qui vous communique les émotions passionnées de miss Felicia Hemans (1), ou les gracieuses productions de Ch. Lamb, n'est souvent que le débris des haillons qui ont couvert le mendiant de Palerme ou le lazzarone de Naples.

En traçant ce rapide aperçu des perfectionnemens qui se sont opérés dans les procédés de l'imprimerie, nous ne devons pas négliger l'opération du *clichage* qui consiste à obtenir d'une planche composée en types mobiles, des empreintes en métal qui servent à la réimpression des éditions subséquentes, et qui permettent à l'éditeur, moyennant une

(1) Voyez les divers articles que nous avons consacrés à ces deux auteurs dans notre première série.

légère dépense, de ne consacrer que le capital strictement nécessaire aux besoins de la consommation journalière. Ce fut un Écossais, William Ged, qui, le premier, fit usage de ce procédé pour imprimer avec plus d'économie des Bibles et des livres de prières. Mais la méchanceté de ses ouvriers décrédita cette invention : dès que la planche était lue et corrigée, ils y introduisaient de nouvelles fautes, et les clichés, qui les reproduisaient trop fidèlement, ne pouvaient plus servir. Lord Stanhope a depuis considérablement amélioré ce procédé ; et tous les éditeurs d'ouvrages populaires et qui ont de l'avenir, au lieu de tirer des masses énormes de papier, si susceptible d'avarie et si exposé aux incendies, ne conservent qu'un seul exemplaire en métal, résultat du *clichage*, qui lui revient à un ou deux schellings la page, suivant le format. Voici par quel procédé on obtient cette nouvelle édition : on coule sur la planche, composée de types mobiles, du plâtre très-fin et délayé avec soin ; ce coulage, qui a reproduit les caractères en creux, est ensuite séché au four, et reçoit à son tour du plomb fondu qui reproduit les caractères en relief ; c'est cette planche qui sert au tirage de l'édition. Ce procédé a eu les plus heureux résultats pour reproduire les gravures sur bois qui *illustrent* aujourd'hui toutes les publications populaires.

Telles sont les principales causes qui, jointes à une première spéculation bien entendue sur le bon marché, ont donné naissance au *Penny-Magazine*, publication qui a été suivie d'une foule d'autres basées sur le même principe tant en Angleterre que sur le continent. Mais jusqu'à ce jour, quoique la rédaction et les gravures du *Penny-Magazine* aient beaucoup perdu de leur premier mérite, ce recueil a conservé sa suprématie dans la littérature à bon marché. Aujourd'hui ce recueil compte cent soixante

mille souscripteurs, et ses profits pour l'année 1833 se sont élevés, dit-on, à 15,000 liv. st. (375,000 fr.). Il est vrai que, grâce au procédé du clichage, les administrateurs du *Penny-Magazine* ont retiré un bénéfice immense de leurs gravures; ils en vendent les empreintes au *Magasin Pittoresque* de Paris, au *Pfenig-Magazin* de Leipsick, et à une entreprise semblable récemment établie à Florence; ils envoient en outre aux États-Unis un exemplaire complet de leur recueil coulé en plomb. Par ce moyen, ils évitent le droit énorme de 33 p. °/₀ imposé par le gouvernement américain sur les livres anglais; et à New-York on peut publier, malgré la cherté de la main-d'œuvre et du papier, un *Penny-Magazine* pour deux cents. On le voit, la littérature à bon marché a envahi le globe entier; la Russie elle-même, malgré ses douanes et sa censure, n'a pu se soustraire à la contagion; et un *Magasin* à deux sous se publie maintenant à Saint-Pétersbourg.

Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître que ces sortes de publications bien dirigées doivent nécessairement exercer une grande influence sur les progrès de la civilisation. Malheureusement la marche de la science et des arts est lente et n'a pu fournir un aliment suffisant à cette dévorante avidité de la presse à bon marché. Les éditeurs, forcés de remplir leurs colonnes à tout prix, ont exhumé toutes les vieilleries; en quelques mois, les vingt journaux à bon marché qui se publient à Londres, ne cherchant qu'à s'entraver réciproquement, ont exploité toutes les branches de l'arbre encyclopédique. Mais comme leur cercle était restreint, et que, pour être populaires, ils devaient choisir des sujets à la portée des intelligences vulgaires, les matériaux sont devenus chaque jour plus rares et ils ont été bientôt réduits à ne publier que des rapsodies. Aussi le succès de ces entreprises n'a-t-il été

en général qu'éphémère. Combien de *Touristes* (1) dont le voyage s'est terminé à leur début! combien d'*Étoiles* qui n'ont jamais brillé! combien de *Gazettes de Santé* qui sont mortes d'inanition! combien aussi de plagiats déguisés sous des titres pompeux, et pour lesquels les éditeurs auraient dû prendre cette devise du *Voleur* : *Ex rapto vivimus*.

Quelques libraires, effrayés de ce déluge de publications à bon marché, voulurent d'abord s'opposer à ce débordement ; c'était peine inutile. Ces entreprises portaient avec elles le germe de leur destruction. Les éditeurs n'avaient eu qu'un but : faire rapidement fortune. Quelques-uns y sont parvenus ; le plus grand nombre s'est ruiné ; et encore quelques années, il ne restera de toute cette littérature économique que le souvenir de son existence passagère. Ne soyons pas trop sévères. Quoique ces entreprises, sous le masque de la philantropie, n'aient eu d'autre mobile que l'intérêt privé, elles ont cependant éveillé dans les classes inférieures un appétit de savoir qu'elles n'éprouvaient pas encore ; grâce à ces productions à bon marché, le besoin de s'instruire s'est partout fait sentir ; les villages et les hameaux ont participé aux rayons de la lumière scientifique ; et si elle ne leur est pas encore parvenue dans toute sa pureté, du moins les voies sont frayées vers une instruction plus forte et plus rationnelle. Mais l'action des publications à bon marché ne s'est pas arrêtée aux classes inférieures ; elle a agi aussi indirectement sur les hautes et moyennes classes. Ces dernières, craignant de se voir débordées, ont eu recours à des livres de plus haute portée ; et d'étage en étage, le champ de la science s'est élargi

(1) Allusion à plusieurs recueils à bon marché, publiés à Londres sans succès.

pour toute la société ; car, il faut le dire, à aucune époque la demande des livres en Angleterre n'avait été aussi considérable : traités de chimie, de physique, ouvrages de philosophie et de haute littérature, s'éditent et s'épuisent avec la même rapidité que les publications populaires, tant les hautes classes sont ardentes à ne pas rester en arrière de celles que la fortune a placées au-dessous d'elles.

Cependant les personnes qui ne sont point au fait des mystères du *publisher*, considérant d'une part le prix élevé des bons ouvrages de librairie, et de l'autre le vil prix des publications populaires, poseront peut-être cet embarrassant dilemme : « Ou les éditeurs des premiers sont des fripons, ou ceux des derniers sont des dupes. » Il y aurait injustice à admettre comme générale l'une ou l'autre supposition.

Tout le monde ne sait pas quelle différence il y a entre les frais d'une publication ordinaire et ceux des publications dites économiques. Elle est immense. L'homme de lettres appelé à concourir à la rédaction d'un ouvrage qui, par sa nature, ne doit circuler que parmi les classes lettrées, exige une plus forte rémunération, parce qu'il est obligé d'apporter à ses articles plus de soin qu'à ceux destinés aux publications populaires : le marchand de papier, qui fournit des qualités plus belles ; l'imprimeur, qui donne un travail mieux fini, se font payer davantage ; les libraires détaillans, qui savent d'avance qu'ils ne vendront qu'un très-petit nombre d'exemplaires, demandent aussi des droits de commission plus élevés. Ainsi tout accroît les frais d'une publication consciencieuse que l'on veut environner de quelque estime. Mais les éditeurs de livres à bon marché trouvent encore une économie bien plus grande, en se dispensant de payer une rédaction spéciale, ainsi que nous le voyons dans le compte rendu du *Penny-Magazine*. D'après ce document,

il résulte que les sept huitièmes des articles publiés dans ce recueil sont des extraits ou des analyses d'ouvrages plus ou moins nouveaux, plus ou moins recommandables. Ajoutons à tous ces moyens économiques que ne néglige pas la littérature à *penny*, ceux qui résultent de l'économie du tirage, de la qualité inférieure du papier employé, etc., etc., et l'on aura alors le secret de tous ces prétendus phénomènes de la presse à bon marché. Puis la modicité du prix augmente la vente, et la vente, à son tour, permet d'établir à bas prix. Ce secret n'est pas nouveau; c'est depuis long-tems celui des économistes et des gouvernemens; ils savent que la réduction d'une taxe ne diminue pas les revenus publics, puisque la consommation augmente. Cependant, cette combinaison ne pourrait réussir, quant aux publications littéraires, sans la réunion de plusieurs circonstances. Nous allons les déduire.

Voici les principaux articles de dépenses qui entrent dans la fabrication d'un ouvrage de librairie : honoraires de l'éditeur et des hommes de lettres; composition; stéréotypage; tirage; papier; brochage ou reliure.

Le coût des trois premiers chapitres de dépense est le même, à quelque nombre d'exemplaires que l'on tire. Lorsqu'on augmente l'édition, il n'y a que les trois derniers qui ajoutent aux frais. Mais aussi le tirage est susceptible d'une grande économie. Une feuille d'impression sur papier ordinaire, tirée à la presse à bras, se paie 16 schell. (20 fr.) le mille. Mais si l'on fait un tirage considérable, on peut, en se servant de la presse mécanique, imprimer une feuille de double grandeur, à raison de 10 schell. le mille, seulement. Le brochage est de peu d'importance; cependant on peut encore économiser quelque chose sur cet objet, lorsqu'on fait une édition considérable. Le papier pour 2,000 exemplaires coûte absolument le double de

celui que demandent 1,000 exemplaires, en admettant toutefois qu'il soit du même format, du même poids et de la même finesse. On peut se retirer sur le papier, mais il faut calculer soigneusement ses économies ; car souvent elles sont accompagnées d'inconvéniens très-graves. En augmentant le format du papier, et en réduisant le nombre de pages, il n'y a point économie sur le papier, mais seulement dans le tirage, puisque, comme nous l'avons dit, en se servant de la presse mécanique, une grande feuille ne coûte pas plus cher de tirage qu'une petite. Au moyen de cette augmentation dans les dimensions du papier, on peut donner des pages à double colonne ; or une page à double colonne contient beaucoup plus de matière qu'une page ordinaire, parce qu'elle exige moins de marge, et qu'on peut y faire entrer un plus petit caractère sans blesser l'œil et le bon goût.

Mais pour pouvoir tirer parti de tous ces moyens, il faut que l'ouvrage que l'on offre au public soit essentiellement populaire ; il faut que les matières qu'il traite soient accessibles à toutes les intelligences : sans cette condition expresse, le bas prix auquel on le proposerait n'en accroîtrait pas considérablement la demande. En effet, pour qu'un achat s'effectue, il faut que l'objet mis en vente puisse convenir à l'acheteur, quel qu'en soit le prix. Si les œuvres de Thomas Reid, ou celles de Dugald-Stewart étaient mises en vente pour un prix équivalent à celui du *Penny-Magazine*, l'éditeur ne retirerait pas du débit une somme assez considérable pour couvrir ses frais d'impression, parce qu'il n'y aurait pas un nombre suffisant d'acheteurs. Que l'on songe qu'il faut que les éditeurs du *Penny-Magazine* vendent 70,000 exmplaires de leur ouvrage pour couvrir leurs frais. Or, quel sera, dans l'état actuel de la société, l'ouvrage scientifique ou d'une

haute portée littéraire qu'on pourrait espérer de placer en si grand nombre, aujourd'hui que ces sortes d'ouvrages n'obtiennent qu'un placement de deux à trois mille exemplaires ? L'*Edinburgh-Review* a un tirage moyen de 8,000 exemplaires, et le *Quarterly*, de 6,000. Maintenant on le conçoit sans peine : les frais de rédaction , de composition, de dessin et de gravure qui sont les mêmes, ou qui presque toujours coûtent plus cher pour un ouvrage de science ou de littérature que pour un livre populaire, ne se trouvant répartis qu'entre un petit nombre de souscripteurs, l'ouvrage doit nécessairement être d'un prix plus élevé que celui qui par sa nature comporte un grand nombre de souscripteurs. Admettons par exemple, que les frais de rédaction, de composition, de dessin et de gravure du *Penny-Magazine*, s'élèvent à 60,000 schell. et que le placement soit de 120,000 ; il est évident qu'en vendant chaque exemplaire 6 pences (60 centimes), tout les frais seront couverts ; si, au contraire, le placement n'est que de 60,000, il faudra vendre chaque exemplaire un schelling ; s'il est de 10,000, six schell. ; et enfin s'il était réduit à 3,000, ce qu'aujourd'hui l'on obtient pour 5 schell. coûterait une livre sterling.

Voilà le secret de toutes ces publications à bon marché dont l'apparition étonna les Trois-Royaumes. Sans doute il fallait de la sagacité, de la hardiesse pour se livrer à de semblables entreprises ; ces qualités ne sont pas rares par le tems qui court ; d'ailleurs que n'entreprend-on pas aujourd'hui ! on trouve des spéculateurs pour tout, et sur tout. On place des actions pour l'exploitation de mines qui n'existent pas ; on souscrit des emprunts pour des gouvernemens insolvables ; on soudoie les armées d'un prince sans royaume ; on colonise des pays où les émigrans ne peuvent pas résister aux rigueurs du climat, etc., etc.

Rien donc ne s'opposait à ce que l'on fît aussi, par spéculation, de la science et de la littérature à bon marché. Notre époque est une époque d'essais: aussi l'entreprise a-t-elle été tentée avec ardeur; malheureusement on a voulu l'étendre aux productions les plus élevées de l'esprit; c'est là le vice, c'est là l'écueil. La littérature à bon marché ne peut être réellement utile que pour mettre à la portée des classes inférieures, au moyen d'analyses bien faites, les ouvrages tombés dans le domaine public, et sanctionnés par le tems et la critique.

On n'a pas voulu se circonscrire dans ces limites; les publications à bon marché ont eu le fol orgueil de marcher à la tête de la civilisation, et leur rédaction confiée à des mains inhabiles n'a présenté que de ridicules travestissemens. Les souscripteurs, séduits par le bas prix, et surtout par le luxe des annonces, se sont d'abord présentés; mais ils n'ont pas tardé à se dégoûter. Bientôt ils sont revenus à leurs anciens amis, à ceux qui, avec conscience, s'étaient toujours appliqués à varier leurs plaisirs en agrandissant la sphère de leurs connaissances. Aussi, quand ils sont venus de nouveau s'inscrire sur nos registres de souscription: « Nous ne voulons plus, nous ont-ils dit, être condamnés à relire pour la vingtième fois des articles prétendus de fraîche date; nos yeux ne peuvent plus souffrir ce détestable papier jaune, ces doubles colonnes remplies de caractères microscopiques et allongées sur un format bâtard! Puisez dans notre bourse, et procurez-nous ces jouissances d'autrefois, si vives et si pures; nous avons encore quelques écus pour payer, chaque terme, ou chaque mois, le savant *Quarterly*, ou le *Monthly* aux piquantes révélations! »

(*Monthly Literary Magazine.*)

ORGANISATION MILITAIRE ET NAVALE

DE L'ÉGYPTE

SOUS MEHEMET-ALI.

C'est un tableau digne de tout l'intérêt de l'observateur, que celui de l'Égypte, affranchie après quarante siècles d'asservissement du joug de ses oppresseurs par la main puissante d'un homme de génie, pour la faire entrer insensiblement dans les voies de la civilisation. Jusqu'ici l'Europe était restée muette spectatrice des actes qui doivent amener le dénouement du grand drame de la résurrection de l'empire arabe, mais elle comprend enfin qu'il est tems qu'elle intervienne dans cette révolution, qui, si elle n'était pas sagement combinée, pourrait avoir des résultats funestes pour l'Occident; aussi, pensons-nous qu'il ne sera pas sans intérêt de signaler à l'attention publique cette vigoureuse organisation militaire et navale, dans laquelle Mehemet-Ali a puisé le principal élément de sa puissance, et qui plus tard lui fournira sans doute les moyens de proclamer son entière indépendance.

L'Égypte, par le caractère de ses habitans, était le pays du monde qui se prêtait le plus à la centralisation du pouvoir en une seule main; aussi Mehemet-Ali a-t-il habilement profité de cette disposition, et s'est constitué le seul arbitre des destinées de cette vaste et fertile contrée. Affaires civiles, militaires, organisation et mouvemens de la marine et du commerce, le pacha y dirige tout. Dès la pointe du jour il est sur le port, et s'embarque pour l'inspection de sa flotte; de là il va à l'arsenal où il donne

audience tour à tour à son état-major, aux principaux agens de l'administration civile et aux commerçans. Dans l'après-midi, il retourne en rade où on le voit souvent à bord des vaisseaux qui sont sur le point de mettre à la voile. Le reste de la journée est consacré au travail et aux pratiques d'une religion dont il accomplit les rites avec une régularité exemplaire.

On connait les progrès inouïs de la fortune de Mehemet-Ali : né à Cavalla en Romélie, et ayant dès sa jeunesse perdu son père, il entra au service du gouverneur de ce bourg en qualité de receveur des taxes. La considération qu'il acquit dans cet emploi, et le riche mariage qu'il contracta, le firent élever au grade de *bimbaschi*, ou chef d'un bataillon de trois cents hommes fournis par le canton de Cavalla à l'armée envoyée en Égypte en 1798, contre les Français. Dès le premier jour qu'il débarqua sur cette terre qui devait être le théâtre de sa gloire et de sa puissance, la fortune n'a cessé un seul instant de lui être fidèle.

Depuis la mort d'Ali-Bey, en 1779, les Turcs et les Mamelucks s'étaient disputé la domination de l'Égypte. Toute la tactique de Mehemet-Ali fut de les affaiblir les uns par les autres; leurs luttes mutuelles, les vides qu'elles ouvraient dans leurs rangs, servirent constamment de marche-pied à son pouvoir. Envoyé à la tête d'une division turque contre les Mamelucks, il se réunit à eux, marcha sur le Caire, et chassa le gouverneur duquel il tenait son autorité; puis il en expulsa à leur tour les Mamelucks, et rappela le gouverneur qu'il avait banni. Bientôt après, il fomenta secrètement une insurrection qui l'éleva à la place de l'ancien gouverneur. Ces manœuvres durèrent six ans; deux ans après il avait surmonté tous les obstacles qui entravaient sa domination, et le divan lui avait accordé l'investiture de la vice-royauté

d'Égypte. Depuis ce moment sa volonté de fer n'a eu qu'un but : la civilisation de son pays adoptif. Tous les coups portés à son autorité, toutes les attaques tentées contre ses possessions, ont été repoussés avec une énergie et un bonheur inouïs; et chaque victoire a servi à l'affermissement de sa puissance au dedans, et lui a valu au dehors un accroissement de territoire. En conquérant la Mecque et Médine, ces deux berceaux de l'islamisme, en triomphant des Wechabites, qui avaient si long-tems défié les armées turques et persanes, il a conquis l'estime et la vénération des vrais croyans. Au sud il a poussé ses conquêtes dans la Nubie, plus loin que ne l'avaient fait dans les tems antiques les Grecs et les Persans; on sait avec quelle terrible énergie il a terrassé le pouvoir anarchique des Mamelucks, et mis un terme à leurs révoltes.

Depuis son avénement au pouvoir, il avait cherché à organiser à l'européenne des bataillons turcs et albanais; cette nouvelle discipline, toute impopulaire qu'elle était, se maintint quelque tems, grâce à ses victoires et à la rigueur du despotisme oriental; mais cette rigueur amena de terribles représailles. En 1815, les troupes se révoltèrent, égorgèrent leurs officiers, mirent le Caire au pillage, et forcèrent Mehemet à chercher son salut dans une prompte fuite. Il reparut dès que l'orage commença à se calmer, et il se conduisit dans ces difficiles conjonctures avec un sang-froid et une sagesse admirables. Loin de montrer une imprudente frayeur, il se présenta devant ses troupes, et les somma de rentrer dans le devoir, en leur promettant de ne plus les soumettre à la discipline européenne, d'indemniser les marchands dont les magasins avaient été pillés, et d'accorder une amnistie générale. Il fut fidèle à cet engagement, mais il persista dans la résolution d'avoir une armée régulière; et renonçant à dis-

cipliner les Turcs et les Albanais, il s'attacha exclusivement à prendre parmi les naturels de l'Égypte les instrumens de sa puissance. Il reconnut qu'il fallait attribuer le peu de succès de ses premiers essais aux mesures acerbes qu'il avait employées ; il répudia ce déplorable système, et s'attacha à populariser ses plans d'organisation militaire, en faisant aimer la profession de soldat. Ses troupes sont aujourd'hui bien vêtues, bien payées, un excellent code disciplinaire les garantit de toute oppression ; et les grades, accessibles à tous, n'y sont accordés qu'au talent et au courage. C'est ainsi qu'il a moralisé son armée et lui a inspiré une salutaire émulation.

Il possède aujourd'hui une infanterie bien exercée et aguerrie par la victoire, une cavalerie parfaitement montée, dans laquelle figurent un régiment de lanciers d'une belle tenue, une artillerie bien servie, et un corps d'artificiers pour le service des fusées à la Congrève.

L'énergique volonté de Mehemet-Ali, les talens militaires de son fils n'auraient point suffi pour amener ces grands résultats, s'il n'avait appelé à lui et attaché à sa fortune plusieurs hommes de talent, que les réactions de 1815, en France, et de 1823, en Italie et en Espagne, avaient banni de leur patrie. Une foule de ces victimes des désastres de Napoléon, ou des insurrections de 1820, courageux, ardens, au génie aventureux, voués par instinct aux progrès des idées libérales, admirables instrumens dans la main du conquérant civilisateur, vinrent peupler son empire. Le pacha d'Égypte, accessible à tous, les appela aux emplois qui paraissaient le mieux leur convenir ; sa prédilection était toutefois pour ceux qui se présentaient en qualité d'officiers-instructeurs de la nouvelle armée. Ces derniers avaient auprès de lui un protecteur et un ami, dans l'ancien officier français Séves, connu au-

jourd'hui sous le nom de Soliman-Bey, et élevé à la dignité de pacha. Il est juste de reconnaître que, malgré sa conversion à la foi musulmane, cet intrépide aventurier a su se concilier à Alexandrie l'estime des Francs et des Arabes. Les autres Européens établis en Égypte ont offert leurs services au pacha, comme médecins, apothicaires, marchands, artisans ou marins; et chose singulière, beaucoup d'entre eux, engagés dans des emplois étrangers à leurs études et à leurs professions antérieures, s'en acquittent à merveille.

Quant à ceux qui ne montraient, après quelques jours d'épreuve, aucune disposition pour l'état qu'ils prétendaient connaître, ils étaient impitoyablement congédiés. C'est ainsi que le pacha est parvenu à réunir un corps d'officiers-instructeurs, qui ont converti de misérables tribus arabes en une armée régulière et parfaitement disciplinée. Ce n'est pas l'air imposant du soldat ni sa brillante tenue qu'il faut admirer; imaginez une bande de malheureux, au teint bronzé, dont les vêtemens tombent en lambeaux, marchant à pas précipités au bruit d'un fifre et d'un tambour, ayant à leur tête un de leurs compatriotes armé d'un énorme bancal, et vous aurez une idée de l'armée régulière de Mehemet-Ali. Un factionnaire ne reste pas debout l'arme au bras; il s'assied à terre et passe son tems à fumer. Les soldats ont l'habitude de tenir leurs fusils par la détente, ce qui aurait de graves inconvéniens s'ils étaient chargés; heureusement on ne leur donne des cartouches que pour en faire usage immédiatement: au reste, leurs armes sont parfaitement entretenues.

Les recrues arabes prennent de plus en plus du goût pour l'état militaire, et on les voit souvent, après avoir étudié l'école de peloton sous les ordres de l'instructeur, s'exercer eux-mêmes au maniement du fusil.

La levée des troupes pour le service de terre et de mer se fait d'une manière expéditive, bien digne d'un gouvernement absolu et d'un peuple qui n'a aucune idée de la liberté individuelle. On envoie à tous les sheiks des villages arabes l'ordre de fournir chacun un nombre donné d'habitans, dans un délai déterminé, et de les envoyer au Caire ou à Alexandrie, suivant qu'ils sont destinés à l'armée de terre ou de mer. Le sheik, qui ne peut compléter son contingent, est tenu de marcher, lui et ses proches, à la place des réfractaires; ces malheureux partent, liés l'un à l'autre au moyen de cordes qui les empêchent de s'évader. A leur arrivée, la métamorphose est complète, un uniforme assez propre remplace les haillons qui les couvraient et leur caractère change avec leur habit. Ces hommes qu'il était d'abord si difficile d'amener sous les drapeaux, et qui ont eu à subir tant de violences avant d'y arriver, ne tardent pas à se passionner pour leur nouvel état et prennent grand plaisir, lorsqu'on les envoie en recrutement, à exercer contre leurs nouveaux camarades les violences qui les indignaient quand ils en étaient victimes.

Les hommes qu'on réserve pour la marine sont embarqués sur le Nil. Pour les reconnaître dans le cas où ils viendraient à s'échapper, on leur grave une ancre sur le dos de la main; dès leur arrivée, on les exerce à la manœuvre des voiles et des canons, et en peu de tems ils s'en acquittent avec beaucoup de précision et d'adresse. Lorsqu'on lance un nouveau bâtiment, on forme son équipage d'anciens matelots pris dans le reste de la flotte; le pacha peut ainsi se servir d'un vaisseau aussitôt après sa construction.

Lorsque Mehemet éprouve quelques embarras pour compléter une levée, il envoie un corps de troupes dans les grandes villes pour y faire la presse des Arabes. Mais

comme cette méthode expéditive enlève une foule de personnes au service des Européens, on relâche tous ceux que leurs maîtres viennent réclamer; et on leur délivre une carte de sûreté, qui les met à l'abri de nouvelles vexations.

Outre son armée régulière, le pacha a encore à son service des troupes irrégulières, composées d'Albanais et de Candiotes pour l'infanterie, et d'Arabes bédouins pour la cavalerie. L'aspect des premiers, armés d'yatagans et de longs pistolets, est effrayant pour l'homme inoffensif qui les rencontre et à qui ils peuvent fort brutalement demander compte d'un regard indiscret. Il n'est point de barbares dont l'aspect soit plus farouche que celui des Albanais; les Bédouins eux-mêmes sont moins repoussans. Ces troupes irrégulières sont au reste excellentes dans une escarmouche et dans une retraite.

Mais c'est surtout dans l'organisation de la marine que s'est déployé le génie de Mehemet. Elle consiste aujourd'hui en six vaisseaux de ligne, cinq grandes frégates, cinq corvettes, huit bricks et un cutter; elle possède en outre six brûlots et trente bâtimens de transport.

Le tableau suivant indique le nom de chaque vaisseau, le nombre d'hommes d'équipage, celui des canons et le tonnage.

VAISSEAUX DE LIGNE.

Noms des Vaisseaux.	Canons.	Équipage.	Tonnage.
Le Caire	138	1,500	3,800
L'Acre	138	1,500	3,800
Le Mahallet ekeby	100	1,200	3,000
Le Mansoura	100	1,200	3,000
L'Alexandrie	96	1,200	3,000
L'Aboukir	90	800	2,000

FRÉGATES.

Noms des Vaisseaux.	Canons.	Équipage.	Tonnage.
La Jaffa	62	550	1,800
La Bahaira	60	550	1,600
La Kaffié Cheyk	58	500	1,700
La Raschid	58	500	1,700
La Shirjahaat	56	500	1,500
La Damiette	50	400	1,400
La Mufta Jahaat	48	400	1,200
CORVETTES.			
La Tanta	24	300	750
La Pelengajahaat	22	250	600
La Jenna Bahaira	20	200	500
La Fouah	20	200	500
La Jahaatdi Peckert	20	200	450
BRICKS.			
Le Shandra	20	200	400
Le Feshna	20	200	400
Le Seminda Jahaat	18	150	350
Le Chaba Jahaat	18	150	350
Le Tempsa	16	100	300
Le Washington	16	100	300
Le Berda Jahaat	10	90	180
Le Psyché	22	200	400
Un cutter	2	15	
TOTAL	1,302	13,155	

On demeure confondu en présence d'une marine aussi puissante, si on considère que la flotte égyptienne a fait des pertes considérables à la bataille de Navarin, et que l'Égypte n'a qu'un port militaire, celui d'Alexandrie. Mais aussi quelle activité dans les travaux! quelle rigide surveillance sur les chantiers de construction!

Il y a dix-huit mois que le pacha n'avait que deux vaisseaux de ligne armés et équipés ; il en a maintenant six, qui tiennent la mer, et quatre en construction, dont deux de cent canons, et les deux autres de quatre-vingts. Le chantier est assez vaste pour construire à la fois quatre vaisseaux et un brick ou une corvette. Dans l'été de 1833, on a lancé un vaisseau de cent trente-huit canons qui a été aussitôt expédié vers les côtes de l'Asie-Mineure. La construction de ces bâtimens, sans être aussi solide que celle des vaisseaux anglais, suffit néanmoins pour l'usage auquel on les destine ; mais les eaux du port sont tellement vaseuses, qu'on est forcé de lancer les grands vaisseaux avant qu'ils soient complètement achevés. Presque tous les bois de la marine proviennent des forêts de l'Asie-Mineure, dont le Grand-Seigneur favorise la coupe, et on les transporte à très-peu de frais sur des navires turcs ou égyptiens. L'artillerie et les munitions sont fournies en général par l'Angleterre.

La rapidité qu'on remarque dans la construction des vaisseaux à Alexandrie tient moins encore à la surveillance constante du pacha, qu'au nombre immense d'ouvriers qu'il emploie. Tant que la flotte est en rade, il fait travailler dans ses chantiers la moitié de ses matelots. Le jour où le bâtiment est lancé est un jour de fête pour toute la population. Sa mise à flot est saluée par l'artillerie de la flotte et les batteries des forts, et par une décharge générale des troupes rassemblées sur le port, et le pacha, qui préside toujours à cette fête, fait un riche présent au constructeur.

Les ateliers de l'arsenal ne sont pas moins dignes d'attention que les chantiers de la marine ; c'est là qu'on admire surtout les soins assidus de Mehemet-Ali pour l'instruction des Arabes, et les progrès de ces derniers dans les arts mécaniques. On y fait usage de baromètres, de

compas, et d'une foule d'instrumens de précision; ici l'on cisèle le bronze pour la décoration du vaisseau ; ailleurs les charpentiers, les tabletiers, les tapissiers, les menuisiers, etc., etc., travaillent avec ardeur à son ameublement, tandis qu'une nuée de forgerons et d'armuriers s'occupent de son armement; mais le plus intéressant des ateliers de la marine, c'est la corderie, l'une des plus belles de l'Europe.

La marine a pour chef des hommes de caractère et de talens fort divers, qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître.

Osman Noureddin pacha, amiral et ministre de la marine, s'est élevé rapidement, grâce au hasard, à l'intrigue et à la duplicité, de la condition la plus obscure, au poste qu'il occupe, et il a eu le secret de s'y maintenir, sans amis, sans talens, sans aucun des dehors affectueux qui justifient souvent les caprices du sort. On croit cependant que sa chute sera aussi rapide que son élévation, car il lui sera difficile de cacher plus long-tems à son maître son ignorance et ses injustices. Né à Mitylène en 1793, et fils d'un misérable porteur d'eau, Osman eut le bonheur de faire partie des jeunes élèves que le pacha envoya en Europe pour y faire leur éducation. Il passa plusieurs années en Italie et en France, et à son retour il possédait parfaitement la langue de ces deux pays. Le pacha, après l'avoir promu au grade de bey, l'envoya à Candie à la fin de la guerre contre les Grecs, pour y diriger l'organisation de cette île. A son retour il l'éleva aux fonctions de ministre de la marine et de commandant en chef des forces navales, bien qu'il ignorât cette branche de service, à laquelle aujourd'hui même il est totalement étranger. En 1832, Mehemet-Ali l'a nommé pacha, et lui a donné le commandement de la flotte dirigée contre les Turcs. L'événement a trop prouvé qu'il était indigne de cette

marque de confiance. Partout ailleurs qu'en Orient, l'opinion publique ferait justice d'un aveuglement aussi monstrueux, mais chez les Turcs c'est une chose reçue et qui paraît toute naturelle. Il n'est pas de prétentions que la faveur du maître ne justifie : on voit souvent à la tête des manufactures ou de toute autre branche de service et d'industrie des hommes qui n'en ont pas la moindre idée; pourtant le génie parvient parfois à se faire jour au milieu de ce chaos, et la docilité avec laquelle un chef suit les conseils d'un subalterne éclairé supplée à l'expérience qui lui manque. Aussi le service de la marine n'aurait-il point à souffrir de la présence d'Osman-Pacha à la tête de ce département, s'il se rendait aux sages avis des hommes de talent que Mehemet-Ali a attachés à sa personne, et s'il savait surtout réprimer sa funeste passion pour les liqueurs fortes (1).

Mehemet-Ali, jaloux d'instruire ses soldats et ses marins à l'européenne, a souvent demandé des officiers à la France et à l'Angleterre; mais ses tentatives ont presque toujours échoué par suite de la jalousie et des intrigues de ses favoris. Il attache beaucoup de prix à maintenir la bonne harmonie entre les Francs et les Arabes; mais leurs récriminations mutuelles s'opposent presque toujours à ce résultat. C'est à Osman-Pacha qu'il faut attribuer cette zizanie. L'éducation qu'il a reçue en Europe l'élève au-dessus de la plupart de ses compatriotes, et il craint beaucoup que ses talens ne soient éclipsés par des étrangers. Ce sentiment trop commun est fatal aux intérêts de son maître; et il est douteux que les officiers francs attachés à

(1) Note du Tr. Les journaux assurent que cet amiral, après avoir quitté la station de Candie, est arrivé, le 31 décembre 1833, à Constantinople pour se soumettre au sultan.

la marine égyptienne résistent long-tems encore aux tracasseries et au dégoût dont on les abreuve.

Muttus-Bey, lieutenant d'Osman, les dédommage, par l'aménité de son caractère, de l'ennui d'être sous les ordres de cet amiral. Muttus-Bey est fils d'un bey de Mameloucks, qui périt dans le massacre de ce corps redoutable. Mehemet-Ali avait eu part dans sa jeunesse aux bienfaits de ce brave officier, et bien qu'il l'eût sacrifié à sa politique, il vénérait sa mémoire; aussi a-t-il comblé son fils de ses faveurs. Muttus-Bey est peut-être, après les Européens, le meilleur marin de la flotte égyptienne. Il joint à ses talens spéciaux les excellentes qualités que nos voyageurs les plus récens prêtent au type ottoman. Aussi populaire aux yeux des étrangers qu'à ceux des Arabes, il l'est moins encore par le bien qu'il fait, que par le mal dont il s'abstient. C'est un homme paisible et doux à qui personne ne porte envie, et qui n'est jaloux de personne. Il a près de soixante ans, et il sert depuis l'enfance dans la marine, si l'on peut donner ce nom au service de quelques bateaux pêcheurs qui ont long-tems composé toute celle du pacha. Il n'a pas oublié son premier métier, car il y a peu de jours, il montrait à un matelot comment il fallait s'y prendre pour réparer un vieux filet. Un excessif embonpoint, une tête énorme, un teint gris de fer, deux petits yeux qu'on dirait percés avec une vrille, et une longue barbe blanche, tel est le portrait de notre héros.

L'imperturbable gravité du vice-amiral passe toute expression. Rien ne l'excite, rien ne l'abat; s'il est occupé, il vous répond par monosyllabes et vous congédie; il aime aussi peu à être dérangé qu'à déranger les autres; il ne plaisante et ne rit jamais. Chargé, il y a quelques années, d'une mission en Angleterre, la seule observation qu'il fit sur ce pays, c'est qu'il y avait beaucoup de ports de mer

et pas de tabac, d'où il concluait que les habitans devaient avoir un excessif embonpoint. En mer il se tient presque tout le jour à la poupe, la pipe à la bouche, dîne au coucher du soleil, passe la soirée à boire ou à fumer, et se couche tout habillé. Malgré ses singularités, Muttus-Bey est un excellent homme, et demeure étranger à toutes les tracasseries suscitées aux officiers européens. Du reste plus insouciant que brave : *Dieu est grand!* s'écrie-t-il en toute occasion, aussi calme dans le branle-bas du combat que lorsqu'il s'agit de rendre un salut. Il s'est très-bien conduit à la bataille de Navarin et au siége de Saint-Jean-d'Acre.

En troisième ligne figure le capitaine Mahmoud, commandant des brûlots, et l'ami, le compagnon de débauche d'Osman-Pacha. Lorsque Mehemet expédia sa flotte contre les Turcs, il composa l'équipage de ses brûlots de six capitaines et d'une centaine de matelots grecs, qui s'étaient déjà distingués dans la guerre de l'indépendance hellénique. Le capitaine Mahmoud est digne de les commander. Qu'on se figure en effet un vrai bandit d'une vigueur et d'un courage indomptables, endurci à toutes les fatigues, excellent marin, un vrai Dirk-Hatterick, et on aura le portrait de ce loup de mer, connaissant à fond tous les parages de l'Archipel. Il répondit sur sa tête de brûler toute la flotte ottomane, pour peu qu'il fût secondé par les forces navales du pacha. Mehemet fait beaucoup de cas de ses services, et il alloue à ses gens une prime considérable pour chaque vaisseau incendié. Malgré son air farouche, Mahmoud est un bon diable; très-aimé du matelot, et fêté à bord de tous les vaisseaux égyptiens qu'il se plaît à visiter. Compagnon fidèle de toutes les orgies d'Osman, il lui tient tête jour et nuit, et on les voit souvent boire et chanter ensemble, long-tems après que leurs fréquentes

libations leur ont troublé la vue : vin, rhum, eau-de-vie et porter, tout leur est bon. Il n'est pas difficile d'apprécier tout ce que ces débauches doivent produire de désordres chez des hommes qui ne savent rien refuser à leurs sens, et dont rien n'arrête la brutalité; aussi dans cette sentine de vices, reste-t-on indifférent à des actes qui en Angleterre seraient punis de mort. Cet état de choses ne peut se prolonger long-tems, Mehemet a déjà défendu l'usage des liqueurs fortes à bord des vaisseaux, et s'il apprend que ses ordres soient méconnus, il saura bien les faire respecter.

Revenons à l'organisation navale de l'Égypte. Le grade le plus élevé est celui de *capitan-pacha*, commandant en chef; il n'a qu'un lieutenant qui est le vice-amiral; au-dessous de ce grade est celui de *kimakam*, qui correspond au rang de commodore; puis viennent les grades de *bimbachi*, capitaines de vaisseaux; de *saharcolass*, capitaines en second, et *solcolass*, capitaines de troisième classe, chargés du commandement des corvettes; la classe des lieutenans, qu'on nomme *usbachis*, et enfin celle des *effendis*, ou maîtres d'équipage, sont très-nombreuses. Les grades ne se distinguent que par une décoration plus ou moins riche représentant une ancre, et que l'on porte à gauche sur la poitrine. Celle des usbachis est en argent; celle des solcolass est en argent avec des crochets en or; celle des saharcolass toute en or; celle de bimbachi en or avec un diamant entre les crochets; celle du kimakan est en or avec cinq diamans, et celle de l'amiral est toute en diamans. Quant à l'uniforme fourni par le pacha, il est couleur de feu, comme celui de nos gardes-du-corps, et galonné en or sur toutes les coutures. Ce costume ridicule donne à tous ses officiers l'air de marchands d'orviétan ou de gardiens de la ménagerie de Londres.

Tout officier au-dessus du grade de maître d'équipage prend le nom de capitaine, et on en voit beaucoup qui n'ont pas de barbe au menton, tandis que des marins pleins d'expérience consument leurs vieux jours dans des postes subalternes. Il est juste d'ajouter que souvent les grades sont accordés à l'instruction, et que les maîtres d'équipage ont un examen à subir pour obtenir de l'avancement. Les Turcs ont aussi une autre méthode pour faire des officiers. Un bey ou un capitaine achète un jeune esclave, il en fait un musulman, l'attache à son service en qualité de domestique ou de porte-pipe, le prend en affection comme un de ses enfans, et ne le laisse jamais insulter impunément; à bord, il lui fait apprendre la lecture, l'écriture et un peu de géométrie, et quelque tems après vous retrouvez capitaine celui que vous aviez rencontré chez le bey, et qui vous avait servi à table.

Les Turcs ne connaissent dans l'ordre civil que la hiérarchie militaire. Si Mehemet veut témoigner son estime à quelque homme de talent, qu'il ait ou non fait la guerre, il lui donne le rang et le titre d'officier; c'est ainsi que l'ingénieur des constructions navales et son médecin en chef ont tous deux le titre de bey, quoiqu'ils n'aient jamais servi.

« Lorsque je pris mon rang parmi les officiers de l'escadre, dit l'un de nos compatriotes, sous la foi duquel nous publions les détails qui précèdent, je me crus dans une nouvelle tour de Babel. J'y trouvai des Turcs d'Europe, d'Asie et d'Afrique, des Arabes, des Grecs, des Nubiens, des Abyssiniens, des hommes de tous les climats, de toutes les complexions, les uns noirs, les autres basanés. On se croit d'abord perdu au milieu de cette diversité de costumes et de langages, mais on parvient toujours à se faire comprendre, grâce à l'intervention des interprètes attachés

à chaque vaisseau. Ces derniers sont indispensables dans un corps où tous les soldats sont Arabes, et dont les officiers appartiennent à d'autres nations : mais pour éviter toute espèce de méprise, on se sert de mots italiens dans le commandement des manœuvres, et ces mots ont passé dans la conversation ordinaire.

» Les marins à bord prennent leur repas en commun mais sans se mettre à table, sans que leurs victuailles soient préparées en ragoûts et servies dans des plats ; ce qui d'ailleurs conviendrait fort peu aux Européens, attendu que les Turcs ne connaissent pas en général l'usage des fourchettes et des cuillers. Il serait en Angleterre d'une grossièreté impardonnable de se servir soi-même, et surtout de porter la main à un plat. Tel est cependant l'usage en Turquie dans les meilleures tables ; le Turc le mieux élevé croira vous faire honneur en choisissant avec ses doigts un morceau délicat, et en vous l'offrant. Il croira aussi vous faire un grande politesse en vous présentant sa pipe après l'avoir portée à ses lèvres, ou son cigare après l'avoir à moitié consumé, le tout pour s'assurer de la bonne qualité de ce qu'il vous offre.

» Pour donner une idée d'une fête turque, j'en décrirai une à laquelle j'ai assisté à bord du vaisseau amiral. Comme plusieurs officiers francs étaient au nombre des conviés, le dîner fut servi à l'européenne. Le premier service se composa de fromages, de noix, d'amandes, de melons d'eau, le tout arrosé d'une ample provision d'arracki, de rhum, de vin et d'eau-de-vie. Cette partie du dîner dura près d'une heure pendant laquelle je fus obsédé par la politesse de mes voisins, deux vieux Turcs qui se faisaient un plaisir et un devoir de surcharger mon assiette de fromage et de melons. Pour m'en débarrasser je remplissais leurs verres, espérant aussi les mettre bientôt en

état de ne plus s'occuper de moi ; mais il n'est pas facile de griser un Turc, il me fallut plusieurs heures avant d'accomplir ma tâche. Arriva ensuite le second service, ou plutôt le corps du dîner composé d'une énorme quantité de viandes, de pillaws, de ragoûts, paraissant un à un et qu'on dévora successivement avec une gravité et une lenteur qui prolongèrent le banquet pendant plusieurs heures.

» Après le repas, on nous régala d'un concert et d'un ballet. Spirituel Hogarth, que n'étais-tu là avec tes pinceaux ! tu aurais donné un digne pendant à ton tableau du *musicien enragé*. Qu'on se figure deux nègres accroupis et beuglant de toute la force de leurs poumons, sans aucun respect pour le ton et la mesure, tandis que deux virtuoses de même calibre raclaient à tour de bras les cordes d'un instrument qui usurpait le nom de violon ; voilà notre concert. Il fallait une certaine dose de philosophie pour bronzer ses oreilles contre un pareil tintamarre ; quant à nos bons musulmans, leurs traits immobiles, et leurs petits yeux roulant dans leurs orbites, à demi noyés dans les vapeurs du vin, rehaussaient singulièrement la bouffonnerie de cette scène. Le corps du ballet n'était pas nombreux : il se composait d'un misérable petit monstre déguisé en femme, marquant la mesure avec des castagnettes et dansant une espèce de bourrée analogue à celle que l'on connaît, dans le pays de Galles, sous le nom de *horn-pipe*. La fête dura jusqu'après minuit ; et ceux des convives qui pouvaient encore se tenir sur pied se retirèrent ; quant aux autres, et c'était le plus grand nombre, ils restèrent couchés à leur place jusqu'au jour.

On voit, d'après cette esquisse, que l'état-major de la marine de Mehemet-Ali est bien éloigné de cette recherche, de cette élégance de manières dont nos officiers aiment

tant à se parer. Mais pénétrons dans le camp d'Ibrahim, les observations que nous y recueillerons nous serviront à compléter le tableau que nous avons esquissé de l'organisation de l'armée égyptienne, et feront surtout connaître le caractère de son intrépide chef. C'est au journal d'un jeune officier anglais attaché à notre ambassade à Constantinople que nous empruntons ces détails; ils sont de fraîche date, car il les a recueillis au moment où il fut envoyé près d'Ibrahim, lorsque les armées de ce prince venaient de suspendre leur marche vers Constantinople.

« A six milles de Kiutaieh se trouve un village célèbre dans ce pays par ses eaux minérales. Ibrahim s'y était établi pour y prendre des bains, suivi d'une garde peu nombreuse et accompagné de l'amiral Osman, et de Nadir-Bey, général en chef de sa cavalerie. Dès que je me présentai devant la demeure d'Ibrahim, Nadir-Bey vint à ma rencontre; il me questionna sur le but de ma visite, et aussitôt qu'il en eut appris le motif, il s'empressa de m'introduire dans une petite chambre obscure où l'on avait étendu de vieux tapis; c'est là que je trouvai, assis dans une modeste ottomane, ce héros de l'Orient qui avait fait trembler le sultan dans sa capitale, et dont les victoires absorbaient les méditations de tous les diplomates de l'Europe. Ibrahim est d'une taille moyenne, il a de l'embonpoint et une physionomie qui, sans être belle, annonce du génie et de la résolution. Il portait un uniforme arabe d'une extrême simplicité; il m'accueillit avec affabilité, me fit asseoir, et engagea la conversation en français par l'intermédiaire de ses deux beys. Il montra une grande sagacité d'observations, et s'exprima avec beaucoup d'amertume contre les Russes, dont il se déclara l'ennemi acharné, ajoutant que dès que le premier coup de canon donnerait en Europe le signal de la guerre générale, il marcherait contre eux à la

tête de cent mille hommes pour les chasser d'Asie, et qu'il les combattrait en personne jusqu'à ce qu'il eût atteint soixante ans (aujourd'hui il en a quarante-neuf). Il témoigna un grand mépris pour le sultan et son armée, et me dit que si les autres puissances n'étaient pas intervenues, il serait actuellement, malgré les Russes, à Constantinople, où le peuple l'attend avec impatience. Ses deux grandes passions sont la guerre et la liberté. Comme j'avais fait allusion à ses derniers succès :

« Ils ne sont rien, me dit-il, en comparaison de ceux » que j'espère obtenir avant de remettre mon épée dans » le fourreau ; ce ne sont point les soldats, ce sont les » armes qui me manquent. Que pensent, ajouta-t-il, les » puissances de l'Europe de la présence des Russes dans » le Bosphore? croyez-vous qu'elles sentent toute la gra- » vité de ses conséquences ? Le cabinet de Saint-Péters- » bourg s'est conduit dans cette conjoncture avec beau- » coup d'habileté, et je ne le crois pas assez insensé pour » abandonner la position qu'il a prise. Chacun, au reste, » est moralement convaincu que tôt ou tard la guerre » est inévitable, et que les puissances se concerteront » pour humilier la Russie. Elle a donc intérêt à commen- » cer la guerre, lorsqu'elle s'y est si bien préparée en » dressant ses batteries sur l'Orient. Avant que l'Angleterre » et la France aient mis leurs armées en mouvement, la » Russie peut achever la conquête de Constantinople qu'elle » a opérée à demi ; et, dès qu'elle en aura pris possession, » il sera presque impossible aux autres états de l'en » chasser : à tout événement elle commencerait la guerre » dans une position qu'il lui serait impossible de reprendre, » si elle l'abandonnait (1) ; elle écarterait de son propre

(1) A cette époque quinze mille Russes campaient sur la côte asiatique du Bosphore.

» territoire le théâtre de la lutte, et le succès lui assure-
» rait la possession du Bosphore, objet constant de son
» ambition. »

» Après cette conversation, il me proposa de l'accompagner aux bains, situés à un quart de mille du village. C'est un pavillon surmonté d'une coupole où l'eau se renouvelle dans un grand bassin de marbre, garni de siéges. On trouve à côté une chambre pour s'habiller. Enveloppés dans de longs peignoirs, nous entrâmes dans le grand bassin, où nous nous amusâmes à nager et à jouir de la limpidité des eaux qui jaillissent de leur source à la température d'un bain chaud. Pendant ce temps, le corps de musique qu'Ibrahim a fait venir de l'Europe exécutait, en dehors du bâtiment, divers morceaux, tels que la valse de *Robin des Bois*, quelques airs patriotiques français, et notamment la *Marseillaise*.

» En sortant du bain, on nous servit à dîner dans le vestiaire. Le repas consistait en pillaw, en ragoûts de viande et de légumes que l'on mettait sur la table l'un après l'autre, dans un grand plat d'étain où nous puisions tour à tour à la gamelle : nous n'avions que de l'eau pour boisson, et tout le luxe de la table consistait en cuillers d'argent. On dit cependant qu'Ibrahim affecte en public une abstinence de liqueurs fortes à laquelle il déroge fort souvent en secret. Ses manières sont simples mais dignes; à sa modestie, à ses exploits, on le dirait taillé sur le modèle des anciens conquérans de l'Orient. Après dîner, il fit appeler son orchestre égyptien, composé de deux clarinettes, d'une flûte, d'une harpe, d'une espèce de violon à trois cordes et d'un tambour. Ces instrumens diffèrent beaucoup, par la forme et la construction, de ceux qui portent en Europe le même nom. Les musiciens jouèrent quelques airs nationaux, ou plutôt les accompagnèrent en

chantant, sans expression, avec un accent nasal qui n'était rien moins qu'agréable.

» Après diner, nous nous retirâmes sous une tente dressée sur le pré à côté des bains. C'est là qu'Ibrahim, assis sur un sofa, reçut les pétitions qu'on lui adressait. On introduisit plusieurs paysans : tous faisaient précéder leurs suppliques de petits présens. Épiant une occasion favorable, dès que le factionnaire détournait la tête ils se précipitaient aux pieds du pacha, baisaient le bas de ses vêtemens, et après avoir déposé leur offrande, ils se retiraient à l'écart les bras croisés, et attendaient sa réponse. Un des pétitionnaires apporta un beau chevreuil, quelques autres un panier de châtaignes, un bonnet en feutre du pays, ou même des morceaux de glace pour rafraîchir les sorbets. Ibrahim les traitait avec bienveillance, et tous, en s'en allant, paraissaient satisfaits. Un pauvre enfant qui était venu prendre les eaux pour guérir de la petite-vérole s'était glissé dans la tente, les mains enveloppées de linge suivant l'usage du pays, afin d'éviter tout contact qui eût pu propager la contagion. Ibrahim l'appela à lui, le fit asseoir à ses côtés sur le sofa, et le caressa avec bonté; il se retira ensuite pour se livrer au sommeil, j'employai ce tems à examiner les manœuvres et la tenue de sa garde arabe.

» L'uniforme des soldats de la garde se compose, pour l'été, d'une veste de toile à collet droit sans paremens, boutonnée jusqu'au cou ; d'un grand pantalon, large des cuisses, rétréci au genou et collant jusqu'au-dessous de la cheville; d'une ceinture blanche, et d'un chapeau de feutre rouge, surmonté d'un pompon de même couleur. Ils sont armés comme les Européens, de fusils et de briquets. Leur uniforme d'hiver est en drap brun, avec un surtout pour les grands froids.

» Nadir-Bey, Polonais de naissance, est un des meilleurs conseillers d'Ibrahim. Voici en deux mots son histoire : il servit d'abord les Russes dans une campagne contre les Persans, et lorsque la dernière révolution polonaise éclata, il alla rejoindre ses compatriotes. Après la prise de Varsovie, il entra au service du sultan ; mais ayant été disgracié, il changea encore de drapeau et s'enrôla sous Ibrahim qui lui donna le commandement de sa cavalerie. Il partage avec l'amiral Osman les faveurs de son maître, et il les mérite mieux que ce dernier ; comme lui, il parle l'italien et le français.

» Ibrahim est brave, intelligent, doué de grands talens militaires, et ce qui est rare chez un musulman, il reçoit volontiers les conseils de ses officiers européens. C'est au dévouement absolu qu'il a su inspirer à ses troupes autant qu'à leur organisation européenne qu'il doit les victoires qui ont constamment couronné ses drapeaux ; le secret de sa puissance est aussi dans l'activité et le génie entreprenant de ce peuple arabe qu'il a su réveiller depuis les cataractes du Nil jusqu'au pied du Taurus ; la discipline et la tactique européennes ont habilement secondé ce ressort puissant, et il leur doit l'avantage d'avoir gagné des batailles moins sanglantes et plus décisives. Ibrahim se montre convaincu de cette vérité ; et il tourne en ridicule les nouveaux costumes à l'européenne du sultan, et les fausses mesures qu'il a prises pour civiliser son pays. Il vénère la mémoire de Sélim III, le plus sage et le plus malheureux des sultans, de ce véritable ami de la race ottomane, dont le caractère n'avait rien de capricieux ni de cruel. Ibrahim se considère comme très-populaire en Turquie, il sent que la victoire lui a donné un pouvoir immense sur ses destinées, et il ne cherche que

l'occasion de profiter de cet avantage. Il s'intéresse aussi beaucoup aux affaires de la Grèce, et dans les entretiens que j'ai eus avec lui, il m'a manifesté l'opinion que le roi Othon serait assassiné avant un an.

» Dans la matinée, Nadir-Bey nous donna des chevaux pour Kiutaieh où campait un des corps de son armée. J'arrivai malheureusement trop tard pour voir la cavalerie arabe, qu'on dit être la plus belle du monde; ses chevaux doivent être en général d'un très-grand prix, car Nadir-Bey m'assura qu'il y en avait beaucoup qui dans le pays valaient plus de 150 liv. st. (3,750 fr.). Cela ne m'étonne point si j'en juge par les chevaux d'Ibrahim, et surtout par son cheval de bataille, l'un des plus beaux que j'aie vus. Le corps d'infanterie cantonné à Kiutaieh, entièrement composé d'Arabes, était d'environ quatre mille hommes portant le même uniforme que la garde, sauf la couleur qui était d'un rouge brique. Ces soldats sont d'une taille ordinaire; ils m'ont paru bien traités et soumis à une assez bonne discipline. Depuis trois mois, logés chez l'habitant, ils n'avaient donné lieu à aucune plainte sérieuse : leur solde et leur ration étaient régulièrement distribuées par l'intendance militaire, ils payaient exactement ce qu'ils achetaient; et les habitans ne se récriaient que contre l'inconvénient de les loger. L'armée est organisée et manœuvre d'après l'école française. Nadir-Bey m'a assuré qu'il n'avait jamais vu de soldats plus braves que les Arabes, et qu'il ne leur manquait que d'être parfaitement disciplinés. »

Tels sont les documens les plus récens que nous avons pu recueillir sur l'état actuel, et l'organisation militaire et navale de l'Égypte, ou plutôt du nouvel empire d'Arabie, car le bassin du Nil n'est déjà plus qu'une faible portion

de la nouvelle monarchie fondée par Mehemet-Ali, et agrandie par les talens militaires de son fils, qui n'a consenti à donner un point d'arrêt à son ambition que pour rassembler de nouvelles forces, et s'élancer des flancs du mont Taurus sur la vaste péninsule où ses derniers succès ont déjà marqué les jalons des nouvelles conquêtes qui lui sont promises.

(*United Service Journal.*)

Souvenirs de Voyage.

UNE TRAVERSÉE AVEC LORD BYRON.

Que n'a-t-on pas dit sur lord Byron ! que d'éclaircissemens inutiles n'a-t-on pas donnés sur ce caractère si complexe ! à quelle analyse n'a-t-on pas soumis le cadavre du poète mort pour la Grèce ! Un missionnaire méthodiste a écrit comme quoi il avait essayé de convertir lord Byron. Une dame a pris la peine de nous dire qu'elle a aimé ce monstre et que ce monstre l'a trompée. Goëthe a reconnu dans les vers de *Childe-Harold* la voix du désespoir, le cri d'un siècle qui meurt. Ceux-ci ont comparé lord Byron à Bonaparte ; ceux-là l'ont assimilé aux plus vils des hommes. Ses mœurs étranges et ses fantaisies de toute espèce ont favorisé les commentateurs. Ils ont pu expliquer Byron selon leur caprice, le retourner dans tous les sens, et faire de lui tour à tour un héros, un fat et un bandit. Pour moi, je dirai simplement quelles circonstances m'ont rapproché de lui pendant quelques semaines. Nous étions sur le même bord, excellente occasion pour bien connaître un caractère. Un navire est une prison dont tous les habitans ne tardent pas à pénétrer leurs défauts mutuels, leur folie et leur faiblesse. Le lord Byron dont je vais parler ne sera donc ni aussi odieux, ni aussi admirable, que les divers lord Byron dont, jusqu'à ce jour, on a entretenu le public, mais il sera plus vrai. La force de cet homme peu commun était dans sa pensée ; sa

faiblesse dans son caractère ; ses malheurs dans ses habitudes. Il avait quelques-uns des défauts, mais aussi la plupart des vertus de la femme, passionnée au fond, mais coquette, mais précieuse, mais petite maîtresse indiscrète et vaine.

Pise est une ville-monastère, une ville de solitude et de méditation dont je recommande le séjour à toutes les ames tendres et fortes. C'est là qu'on tient à peine compte des hommes : l'aspect des monumens, la beauté du ciel et l'atmosphère de rêverie qui vous entoure s'emparent du voyageur, et versent autour de lui comme un nuage vaporeux et mélancolique.

A l'époque où la cause de la Grèce excitait tant de sympathie et d'intérêt dans toute l'Europe, je me trouvais à Pise. Ce fut là que je conçus le projet de partir pour les îles Ioniennes, de passer en Morée et de m'armer du glaive d'Harmodius et d'Aristogiton ; je chargeai un de mes amis, résidant à Livourne, de trouver un vaisseau frété pour Zante ou Céphalonie ; malgré ses recherches, il ne put réussir et me conseilla de m'adresser à lord Byron qui allait faire cette traversée, et qui sans doute ne refuserait pas de me prendre à son bord. Lord Byron, auquel je me décidai à écrire, répondit fort poliment à ma supplique et me laissa l'alternative de rejoindre sa suite à Gènes ou de m'embarquer à Livourne. C'était pure complaisance de sa part ; rien ne le forçait de toucher à Livourne. Je préférai le dernier parti et j'exprimai dans ma réponse toute la reconnaissance que je devais à l'illustre patron du navire.

L'Hercule, brick anglais frété à Gênes, devait porter lord Byron et sa suite jusqu'aux îles Ioniennes ; mes amis MM. Jackson et Lloyd m'accompagnèrent sur le rivage et me quittèrent en vue du bâtiment. Je savais que lord

Byron aimait peu les visites de ses compatriotes et combien cette inquisition fatigante l'irritait et lui déplaisait; cependant quand je lui nommai M. Jackson, fils du docteur Jackson qui s'est dévoué en pure perte à la liberté irlandaise, il me témoigna le vif regret que je ne l'eusse pas fait monter à bord avec moi; il n'ignorait aucun des détails romanesques et terribles qui se rattachaient à la vie et à la mort du docteur Jackson. Engagé par serment dans la révolte irlandaise, et condamné à être pendu, ce dernier reçut des mains de sa femme qui le visitait dans sa prison un poison violent qu'il avala sans hésiter. Cette femme vit encore en France, où Bonaparte lui a fait une petite pension. Lord Byron me parla long-tems et avec un vif intérêt de ces diverses circonstances.

Je ne l'avais jamais vu; son premier abord me parut séduisant. Il y avait de la magie dans son regard et dans son approche; sa physionomie était plus frappante et plus noble que régulière; on ne pouvait s'empêcher de remarquer son front blanc, pur et lisse comme l'albâtre; deux petites moustaches châtain clair prêtaient une expression plus mâle à ses traits délicatement sculptés, dont l'expression n'était pas exempte d'une fatuité efféminée; ses yeux, d'un azur profond et très-saillans, semblaient nager dans cette humidité vague et voluptueuse que les yeux des femmes sensibles et nerveuses offrent souvent à notre admiration. Sous le tissu de sa peau, extraordinairement fine, on voyait errer de longs filamens d'azur qui, serpentant au-dessous de son front et autour de ses tempes, marquaient le passage du sang dans ses veines. Son sourire était, comme celui de Napoléon, irrésistible; mais à peine avait-il souri, qu'il faisait une petite moue singulière, à peu près comme un enfant qui boude ou comme une petite maîtresse gâtée, qui veut tourmenter un peu

son mari ou ses amans. Bonaparte aussi ne souriait que par accès. Sa gaîté partait du sérieux et retombait dans le sérieux, ce qui produisait, dit Mme de Staël, l'effet le plus étrange. L'orgueil mobile de ces hommes les empêchait de se livrer tout entiers à une joie qui leur semblait indigne d'eux. La chevelure de Byron, qui frisait naturellement, commençait à grisonner; on avait peine à l'entendre, surtout à la fin de ses phrases; il avait pris l'habitude de serrer les dents quand il parlait, et s'il lui arrivait de s'animer, les mots qui roulaient dans sa bouche n'étaient plus qu'un son vague et indistinct, un murmure confus. Quant à sa physionomie, un seul sculpteur, Thorwaldsen en a saisi les traits principaux, et son buste de marbre, que j'ai vu chez l'honorable Douglas Ninkaird, reproduit assez exactement la tête de Byron; mais les nuances, mais le coloris, mais la délicatesse, mais les mille variations d'expression qui caractérisaient cette figure, voilà ce que nul peintre n'a jamais atteint et n'atteindra jamais. Son costume était bizarre et dandy; une veste courte de nankin brodé laissait voir un gilet de bazin piqué blanc, à peine boutonné; du linge très-fin; une chemise dont le collet rabattu découvrait tout le cou de Byron; un pantalon de nankin flottant, serré sur le coude-pied, des bottes très-fines et quelquefois des guêtres. Enfin un vaste chapeau de paille de Toscane complétait cet accoutrement: il avait en horreur la malpropreté et penchait vers l'excès du raffinement, des délicatesses précieuses et des manies de la fatuité.

Il venait d'achever son dîner; une bouteille de claret lui fut apportée; il me pria de la partager avec lui. Une toile étendue au-dessus du pont nous protégeait de son ombre, et je m'assis en face de l'homme célèbre, tout prêt à discuter son opinion et son claret.

« Je ne crois pas, me dit lord Byron, que je puisse être d'une grande utilité en Grèce, mais le comité désire que je m'y rende, et je lui obéis. »

Nous apercevions à la fois l'île de Corse et l'île d'Elbe. Lord Byron me les fit remarquer et se mit à parler de Napoléon, sans beaucoup de respect, il est vrai.

« Que j'ai été déçu, me disait-il, et combien cet homme étonnant m'a trompé! Ces deux îles, toutes les fois qu'il m'arrive de jeter les yeux sur elles, m'humilient profondément en me rappelant toute la faiblesse de notre humanité. Je l'ai idolâtré, cet homme, dont cependant je n'approuvais pas tous les actes : auprès de lui tous les potentats de l'Europe me semblaient des pygmées. Quand sa fortune l'abandonna, quand tout sembla perdu, que ne se précipitait-il dans le plus fort de la mêlée? que ne mourait-il noblement sous le canon de Leipzick ou de Waterloo; au lieu de mourir pied à pied, lentement, ignominieusement, en proie aux tortures de son rocher et à la risée de ses ennemis, donnant au monde le honteux spectacle de ses altercations de ménage et de ses impuissantes colères contre ses geôliers? Encore s'il s'était renfermé dans son silence, dans sa grandeur, dans sa solitude; s'il avait écrasé de son mépris les persécutions dont il se plaignait d'être victime; j'aurais pu lui pardonner d'avoir vécu! mais la puérilité, de ses querelles m'a dégoûté de lui. »

J'avais cru trouver un lord Byron misantrope, cynique, farouche; je ne voyais qu'un homme d'esprit, fécond en anecdotes, amène et gracieux dans son accueil, plein d'égards et de politesse. J'étais en deuil, je venais de perdre une personne qui m'était très-chère; je priai Byron d'excuser l'humeur taciturne et un peu sombre de son nouvel hôte. Il voulut s'associer à ma peine, et dans ses rapports avec moi, il me montra toutes les délicatesses et tous les égards d'un

homme du monde ou plutôt d'une femme spirituelle et sensible; je me souviendrai toujours de ses efforts pour me distraire, pour occuper ma pensée et me faire causer malgré moi. Il venait de recevoir de Thomas Moore et de Gœthe deux lettres qu'il me montra.

« Celui-ci, me dit-il en me parlant de Moore, est le plus amusant, le plus brillant et le plus spirituel de mes correspondans. Quant à Gœthe, ce patriarche qui me sert de patron et de protecteur, je suis désolé de ne pouvoir lire ses chefs-d'œuvre dans sa langue originale; mais rien ne m'engagera jamais à apprendre la langue des barbares. » Ce mot *barbare* était celui qu'il employait communément pour désigner les Autrichiens.

Le vent, qui nous avait été contraire, nous devint favorable, et la suite de Byron, qui était restée à terre, revint à bord. Je fus fort étonné d'entendre tous les amis du poète prononcer son nom d'une manière étrange et que lui-même avait choisie. Ils l'appelaient non pas *Baïronn,* d'après la prononciation anglaise qui change l'*Y* en diphtongue, mais *Beürne;* je soupçonne cette prononciation singulière et affectée d'avoir eu pour motif les souvenirs aristocratiques de Byron, issu d'une famille normande, c'est-à-dire française. Incapables de prononcer *Biron*, comme les Français le prononcent en appuyant légèrement sur l'*i* et donnant à la dernière syllabe une accentuation nasale, les amis du poète mutilaient son nom et le transformaient en *Beürne.*

Sans parler de cinq domestiques, d'un beau chien de Terre-Neuve, d'un mâtin et de cinq chevaux, nous avions avec nous le comte Pietro Gamba, frère de la signora Guiccioli, à laquelle lord Byron était toujours attaché; Édouard Trelawney, le pirate, qui depuis a publié ses mémoires; un jeune médecin nommé Bruno, né à

Alexandrie de La Paille; un Grec de Constantinople, Schilizzi, qui se disait prince; enfin un Grec nommé Vitali qui se faisait appeler capitaine. Notre petit vaisseau, qui ne portait pas plus de cent tonneaux, avait, comme on le voit, toute sa charge.

Lord Byron composait alors son *Don Juan*, et toutes ses lectures étaient en rapport avec l'œuvre ironique dont il s'occupait; il faisait des extraits de Swift, et ne manquait jamais de lire un ou deux Essais de Montaigne par jour.

« C'est le plus amusant de tous les auteurs, me disait-il; de longues études ne nous donneraient pas l'instruction que l'on puise dans la lecture de ses chapitres les plus bavards et les plus dénués de prétention.

Toutes les autres lectures de lord Byron se rapportaient aux mêmes idées de scepticisme et de satire sociale. C'étaient la *Correspondance de Grimm*, l'*Essai sur les Mœurs*, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, les *Maximes* de La Rochefoucauld. Ainsi, en accomplissant une action héroïque, en se sacrifiant à la Grèce, Byron avait pour conseillers intimes, et, comme le dit Montaigne lui-même, pour *livres de chevet*, ceux de tous les écrivains qui ont le plus complétement désenchanté l'héroïsme, et détruit les illusions de l'enthousiasme. Je ne dois pas oublier un gros volume que Fletcher, son valet de chambre, lui apportait tous les jours, et qui avait son usage particulier: c'était une lourde histoire de la guerre de l'indépendance dans l'Amérique méridionale, écrite par un nommé Hippishley qui s'intitule colonel, et qui a reçu ses épaulettes de je ne sais quel gouvernement. Je demandai un jour à lord Byron ce qu'il pouvait faire de cet énorme tome, toujours ouvert devant lui.

« Ma sieste est là-dedans, me répondit-il en riant; même

quand je suis de mauvaise humeur ou mal disposé, cet admirable volume m'endort d'un seul coup : si Fletcher oubliait de me l'apporter, je le chasserais. »

La diète à laquelle Byron s'était volontairement soumis conviendrait à peu de personnes; et j'en connais qui n'achèteraient pas à ce prix toute la gloire dont le poète a joui pendant sa vie et après sa mort. Il ne déjeunait ni ne soupait ; son unique repas qu'il appelait son dîner, et qui ne méritait guère ce titre, se composait de vieux fromage de Cheshire en état de décomposition complète, de concombres et de choux rouges conservés dans le vinaigre; il mangeait beaucoup de ce fromage qu'il arrosait de cidre ou de bière de Burton, qu'il se procurait à Gênes. Que peut-on imaginer de plus contraire à la santé qu'une telle manière de vivre, sous un ciel ardent et au milieu de l'été? Une fois, par extraordinaire, j'ai vu Byron manger un petit poisson frit; il buvait beaucoup de thé très-fort, et après le repas il faisait la sieste. Il revenait ensuite sur le pont et buvait avec nous du vin et des liqueurs; à cette heure de la journée sa gaîté était brillante, sa conversation pleine de saillies, de traits et d'anecdotes; souvent aussi il s'arrêtait tout à coup, se détournait, paraissait vouloir nous cacher une émotion triste et subite qui s'emparait de lui, nous quittait brusquement et s'enfermait dans sa cabine; quelques souvenirs douloureux étaient venus frapper son esprit susceptible, son imagination inquiète. Doué d'une organisation naturellement délicate, féminine et impressible, il avait encore augmenté cette disposition presque maladive par l'irrégularité de sa vie et de son régime.

Un fond de superstition bizarre se trouvait mêlé au scepticisme ironique de sa pensée; il n'eût rien commencé d'important le vendredi; renverser du sel ou

de l'huile lui semblait du plus mauvais augure; comme les Turcs et les Grecs, il tirait une prophétie contraire du vin renversé : il ne cachait pas toutes ces faiblesses, et semblait étaler plutôt que dissimuler ses secrètes superstitions.

Il avait fait, dans ses voyages à travers le monde, une provision de jurons de tous les pays, qu'il employait tour à tour et sans acception du langage, qui servait de fond à cette éloquence singulière; l'italien, le grec et le français, se confondaient et se combattaient dans ce dithyrambe de malédictions : *anathema sou! faccia di maledetto! sacredié! sangue di Dio! corpo di Bacco!* Ses habitudes étaient à la fois anglaises, italiennes et levantines. Quand il était en colère, il crachait sur le pont avec violence; c'était là l'expression de son plus profond mépris. Impétueux, capricieux, bizarre, tout son athéisme se réduisait à une ironie épigrammatique et peu violente : il était religieux au fond, et ne craignait pas d'avouer que, sans être stupide, on ne pouvait nier l'existence d'une cause suprême, omniprésente et bienfaisante. Je suis persuadé que s'il eût vécu plus long-tems, il se fût attaché à quelque secte religieuse, peut-être même fanatique, comme ces femmes qui, après avoir mené une vie joyeuse et brillante, endorment leur repentir dans les bras de Dieu. Il professait beaucoup de respect pour les préjugés religieux d'autrui, mais il fallait qu'il pût croire à leur sincérité. Ce qu'il aimait à tourner en ridicule, c'étaient cette hypocrisie si commune parmi nous, et ce besoin d'imposer à autrui la tyrannie de nos propres goûts, de nos croyances et de nos penchans. Les bornes de l'esprit humain l'humiliaient : elles ont humilié tous les grands esprits; il riait de nos efforts pour pénétrer les mystères que Dieu et la nature ont couverts d'un triple voile. Le

néant d'une intelligence dont nous sommes si fiers était le sujet perpétuel de ses railleries.

On peut dire que lord Byron était, de tous les hommes, le plus facile à connaître ; son ame apparaissait transparente, et la facilité de son commerce allait jusqu'à l'indiscrétion. Le mystère qu'il affectait, l'air sombre et misantropique qu'il prenait souvent, ne l'empêchaient pas d'être aussi facile à pénétrer qu'un enfant ; il ne savait rien cacher ; à peine aviez-vous passé quelques jours avec lui, vous lisiez clairement, non seulement dans le fond de sa pensée, mais dans toute l'histoire de sa vie précédente. Intrigues galantes, folies de jeunesse, actes condamnables, il disait tout ; et ma traversée avec lui m'aurait permis d'écrire, si je l'avais voulu, les annales complètes de sa vie intime. J'irai plus loin, ses récits relatifs aux femmes qu'il a connues ne m'ont point semblé conformes à la stricte vérité ; plus d'une fois il m'a semblé que les insinuations de sa fatuité laissaient entrevoir entre lui et les dames dont il parlait une intimité bien plus étroite qu'il n'aurait dû l'avouer, ou la livrer aux soupçons d'autrui : habitudes de dandy et d'homme à bonnes fortunes dont il n'a pu se défaire malgré son génie, et que l'on ne peut condamner trop sévèrement. Il ne voulait passer ni pour un homme de talent ni pour un héros. Savez-vous à quelle réputation il tenait ? A celle de roué. A cette étrange faiblesse se rapportaient tous les défauts qu'on peut lui reprocher ; il aurait volontiers laissé croire qu'une femme n'avait jamais résisté à sa puissance de séduction ; il est vrai que cette séduction était réelle, que sa conversation brillante, sa physionomie mobile, ses manières élégantes, sa parole tour à tour ironique et légère ou insinuante et persuasive ne pouvait manquer d'exercer sur le cœur des femmes une influence dominatrice. Mais autant je condamne les révélations qui

lui échappèrent à ce sujet, autant je suis peu disposé à croire que le nombre de ses victimes ait été aussi considérable qu'il le disait.

Il y avait, dans l'indiscrétion de Byron, quelque chose de spontané et d'involontaire qui la faisait pardonner. Nous l'avons dit, il lui était impossible de rien taire, souvent on ne savait comment recevoir ses confidences, d'une nature si secrète et si domestique, que nul homme de bon sens ne les eût faites ou écoutées. Emporté par sa première impulsion, toutes les pensées, tous les souvenirs qui nageaient pour ainsi dire à la superficie de son cerveau, se transformaient en paroles et s'exhalaient ainsi. Vous l'entendiez avec étonnement éclater en invectives contre ceux que vous regardiez comme ses amis intimes auxquels il avait de grandes obligations : et il ne le niait pas ; c'était un nuage d'été qui fondait en pluie abondante et disparaissait. Si vous aviez attaqué, en présence de Byron, les personnes qu'il traitait si mal, il n'aurait pas hésité à prendre leur défense. Lady Noël, sa belle-mère, était pour lui un objet de haine spéciale. Sa fille Ada était ce qu'il aimait le mieux au monde.

« Elle sera riche, me disait-il un jour : si j'avais quelque influence sur elle, je l'empêcherais d'épouser un Anglais. Mes chers compatriotes tendent des piéges à toutes les héritières, je les redoute pour le bonheur de ma fille. »

L'infirmité naturelle de Byron l'affligeait si profondément, que souvent il faisait allusion avec amertume et colère à ce pied un peu plus court que son confrère et qu'il aurait fait couper depuis bien long-tems, disait-il, s'il n'avait craint de se priver de l'exercice du cheval qu'il aimait par-dessus tout ; aussi le voyait-on rarement se promener à pied. Avait-il une visite à rendre, il montait à cheval ; faute de se servir de ses jambes, il avait de la ten-

dance à l'obésité, et comme il détestait les hommes gras, il s'était soumis à ce régime absurdement rigoureux que nous avons décrit plus haut, qui avait dérangé son estomac et qui a préparé sa dernière maladie et sa mort.

Il voulait être le premier en tout. Je l'ai vu souvent tirer le pistolet : il était très-adroit à cet exercice. Si son premier coup réussissait, il déposait l'arme, et ne la reprenait plus de peur de compromettre sa renommée d'habileté ; s'il frappait très-loin du but, il déposait aussi l'arme en disant que ce jour était un jour de malheur pour lui et qu'il ne continuerait pas. Au moment où je l'ai connu, quoique sa constitution fût très-ébranlée et que ses nerfs fussent en très-mauvais état, il manquait rarement son coup, et je n'eus pas de peine à croire aux prouesses de ce genre qui avaient, dit-on, illustré sa première jeunesse. Un jour il planta à la distance de vingt pas une canne très-légère, appartenant à lady Noël ; son pistolet chargé d'une petite balle fendit la canne en deux, au grand étonnement de la belle-mère que son gendre effrayait beaucoup.

A bord, il nous parlait beaucoup de ses exploits en ce genre ; Trelawney, qui n'était pas moins habile que lui, plaçait dans un panier un pauvre dindon et suspendait le panier à un mât ; la tête de l'animal dépassait le bord du panier, et ces deux hommes, si célèbres sous différens rapports, manquaient rarement de le décapiter. Byron avait un arsenal complet d'armes excellentes et surtout de pistolets, dont une paire avait appartenu au plus célèbre arquebusier du roi, Joe Manton. Rien ne lui coûtait pour se procurer de bonnes armes. Un jour le prince Schilizzi maniait sur le pont un pistolet anglais à double détente dont il ne connaissait pas le mécanisme. Le coup partit, la balle effleura les cheveux de lord Byron, qui, sans se trou-

bler, prit le pistolet des mains du prince, lui en démontra le mécanisme, et dit à Gamba :

« Dorénavant, vous ne laisserez au prince que des pistolets de fabrique italienne. »

Notre vaisseau longeait les côtes, nous jouissions d'un beau spectacle dont lord Byron était l'observateur le plus attentif; il restait sur le pont et admirait pendant des heures entières le beau ciel d'un bleu profond qui caractérise particulièrement le midi de l'Europe, et ce vaste horizon liquide, tout étincelant des feux du soleil. En face de l'embouchure du Tibre nous essayâmes de distinguer la coupole du Vatican ; mais les vapeurs opaques qui s'élèvent de la maremme, lavoilaient à nos yeux. Ce fut avec peine que nous pûmes discerner la petite ville d'Albano et la longue chaîne de montagnes à laquelle sert d'avant-garde le mont Soracte, chanté par l'ami d'Auguste.

Un des amusemens principaux de lord Byron était de boxer et de faire des armes avec Trelawney. Il était excellent boxeur, mais la délicatesse de sa santé ne lui permettait plus de soutenir long-tems cet exercice. Le fleuret à la main, il avait presque toujours le dessous. Trelawney et Byron, compagnons inséparables, se baignaient souvent auprès du navire ; en vain nous les avertissions de prendre garde aux requins, assez nombreux dans les eaux de la Méditerranée. Nous approchâmes de l'île d'Ionza dans laquelle le gouvernement napolitain relègue ses prisonniers d'état, et qui se trouvait alors remplie de malheureux jeunes gens qui avaient pris part à la tentative insurrectionnelle de 1821. Lord Byron, qui se trouvait sur le pont, éclata en invectives contre l'Autriche et contre la tyrannie infâme à laquelle, disait-il, elle soumettait les petits états d'Italie.

« J'ai pendant quelque tems, ajoutait Byron, espéré

produire un soulèvement général dans les états du pape ; j'étais alors à Ravenne, et j'aurais joué un rôle assez important dans l'insurrection ; mais le baron Frimont s'est porté sur Naples à marches forcées, et rien n'a pu avoir lieu.

— Je ne regrette pas, lui répondis-je, que Votre Seigneurie ait été privée de cette occasion de déployer un courage dont personne ne doute. Comment voulez-vous qu'une révolution réussisse dans ce pays morcelé en tant de fractions rivales, jalouses et ennemies? Malheureusement il n'y a rien d'homogène en Italie, et l'ébullition de la fureur populaire sur tel ou tel point, loin de décider un mouvement général, engagera les autres cantons de l'Italie à se tenir en paix et à flatter le pouvoir, dans le seul but d'irriter et de narguer leurs voisins. Tant qu'il n'y aura pas d'unité dans les volontés italiennes, tout essai de révolution versera le sang du peuple sans profit pour la liberté. »

En face de Stromboli, nous fûmes étonnés de n'apercevoir aucune flamme, aucune étincelle au-dessus du cratère, dont l'éruption est lente mais continuelle. Byron, qui braquait attentivement sa lorgnette sur la crête du volcan, m'apprit que beaucoup de superstitions populaires s'étaient attachées au rocher de Stromboli, et qu'un document bizarre déposé dans les archives de l'amirauté anglaise, et signé par tout l'équipage d'un vaisseau de guerre, attestait le miracle suivant. On avait vu deux personnages gigantesques gravir en même tems les flancs de la montagne, tenant un homme suspendu entre leurs mains ; puis, arrivés au sommet du cratère, le balancer quelque tems et le précipiter enfin dans le gouffre. La conversation, ainsi engagée, marcha dans la même route pendant long-tems ; les spectres et les fantômes, pour les-

quels Byron d'ailleurs affectait beaucoup de respect, en firent tous les frais.

Que dirai-je de Charybde et Scylla, dont l'imagination des anciens a fait des colosses, et qui ne sont rien aux yeux des navigateurs modernes ? On prétend que dans les gros tems, les aboiemens de Scylla et l'abîme tournoyant de Charybde ont encore quelque chose de respectable ; mais la mer était calme, et lord Byron, qui appelait de toute son ame une belle tempête, accablait de mépris ces terreurs de la vieille mythologie.

Quel est, me demandera-t-on, le véritable caractère de Byron ; c'est, je crois, une sensibilité vive, rapide, passagère, dont la première impulsion est forte, et qui s'évapore si vous lui permettez de se refroidir ; son premier mouvement était impétueux, il promettait tout, il osait tout, rien ne lui coûtait. L'acte de charité le plus généreux, le plus imprudent, les déterminations les plus romanesques, ne l'auraient pas effrayé ; mais le moment de la réflexion venait ensuite ; la crainte du ridicule, le souvenir des nombreuses déceptions du monde, le dédain pour les hommes, se faisaient sentir à lui. Quelquefois ses promesses n'étaient pas remplies, on mettait en doute sa bonne foi, on flétrissait son caractère et même son honneur. J'ai connu quelques-uns de ses amis qui ont payé, sans le dire à Byron, des sommes considérables qu'il avait étourdiment promises, et qu'il avait oublié de verser. Quant à moi, je pense que d'un côté l'ardeur de son caractère, d'un autre ce peu de prudence et de prévoyance qui lui appartenait, était la source véritable de cette facilité dans les promesses, que ses ennemis ont fait valoir pour le noircir. Joignez à ce défaut une indiscrétion permanente, incorrigible, et telle que vous ne pouviez ni lui confier un secret, ni lui dire un mot sur qui que ce

soit, qui ne fût à l'instant répété; c'était sa manie. De tous les conspirateurs, Byron était assurément le plus inhabile. Au reste, je ne doute pas que la plupart des chagrins de sa vie n'aient été déterminés par ses défauts, ou si l'on veut ses malheurs de caractère, qui ôtaient toute sûreté à son commerce. Dans sa colère il ne ménageait pas même les hommes associés à sa cause, et dont il avait le plus besoin. Ainsi on lui apprit que M. Blaquière, au lieu de l'attendre en Grèce, avait quitté ce pays; il fut très-mécontent, et non sans raison, de ce départ précipité qui l'empêchait de recueillir de la bouche de M. Blaquière tous les détails relatifs à la situation du Péloponèse; mais il eut tort de ne point ménager ses termes, de jeter sur ce personnage nécessaire à la cause de la Grèce toute la déconsidération possible, en un mot de se conduire, non comme un homme, mais comme une femme courroucée. Les plaisanteries qu'il ne cessait de lancer contre M. Blaquière, qui, disait-il, mourait d'envie de se faire imprimer, et qui retournait en France pour corriger ses épreuves, étaient aussi vives qu'amusantes. Je regrette qu'il n'ait pas fait l'histoire anecdotique de son voyage en Turquie dans sa première jeunesse; quelques-unes des histoires qu'il m'a racontées étaient excellentes, et méritaient de n'être pas perdues. Lorsque le capitaine Bathurst, marin anglais, loup de mer de la vieille roche, rendit visite au capitan-pacha, Byron était avec lui.

Rien de plaisant, me disait Byron, comme la colère de Bathurst contre l'ignorance de l'Ottoman. Le capitan-pacha lui fit demander par son interprète s'il connaissait la boussole : « Vieil imbécile, s'écria Bathurst, dites-lui de ma part que le dernier mousse de la dernière frégate anglaise sait ce que c'est que la boussole. » Le vieux Turc à qui l'on transmit la réponse légèrement modifiée, caressa

quelque tems sa longue barbe en signe d'étonnement, et s'écria : « Mashalla ! ces giaours sont merveilleux ! » M. Adair, envoyé de la Grande-Bretagne auprès de la Porte, allait prendre congé, et son successeur M. Strafford-Canning se trouvait mêlé à la procession solennelle qui s'acheminait vers le sultan. Il était jeune, frais ; sa barbe bien faite, ses cheveux soigneusement frisés, son air féminin, attirèrent l'attention d'un vieux Turc qui se pencha vers moi, et qui me dit d'un air grave : « Ce beau jeune homme n'est-il pas un eunuque dont Sa Majesté Britannique fait présent à notre sublime sultan ? »

Byron avait deviné l'élévation nécessaire d'Hobhouse son ami, qui cependant alors était regardé comme un des membres de l'opposition qui avait le moins de chances pour arriver au pouvoir.

« Il est difficile à croire, objectai-je, que l'indépendance de M. Hobhouse plie jamais devant la promesse d'une place, telle brillante qu'elle soit.

— Sans doute, répondit lord Byron ; mais le moment viendra où le changement des opinions générales forcera Hobhouse d'accepter une position gouvernementale. Ce ne sera pas lui qui marchera au-devant du pouvoir, mais le pouvoir ira au-devant de lui. »

Byron avait bien deviné, et le ministère de lord Grey et la réforme de lord Brougham ont prouvé la justesse de cette prévision.

« Pourquoi, lui demandai-je un jour, n'écririez-vous pas une épopée ?

— Oh ! l'épopée n'est plus de ce tems, personne ne lit de poème épique. Milton, poète admirable, combien de lecteurs compte-t-il ? Moi, d'ailleurs, je ne prétends qu'à une seule chose, plaire aux hommes de mon tems, me

faire lire ; si l'on se souvient de mes ouvrages après ma mort, *tanto meglio.*

En cela, comme en beaucoup d'autres choses, j'ai cru voir une nuance de fatuité et d'affectation chez le grand poète. Il est vrai que la nature vive, épisodique et capricieuse de son génie n'avait pas, selon moi, un rapport bien exact avec le génie de l'épopée, je soutins cependant la discussion. J'avais plaisir à l'entendre développer ses idées ; je lui citais l'exemple du Tasse et de l'Arioste qui ont amusé leur époque et vaincu l'indifférence de la postérité.

« Oh ! me dit-il, les Italiens et les Anglais n'ont plus de ressemblance ; la nature italienne est poétique ; il n'est pas un homme de ce pays qui ne soit capable de sentir la poésie. Quant à la gloire dont vous me parlez, j'y attache bien peu d'importance : mon voyage en Grèce est pour moi un sujet d'orgueil bien plus vif que tous les poèmes que j'ai publiés. »

Telle était l'illusion de cet homme de génie. Rousseau s'estimait bien plus pour avoir vécu à un cinquième étage de la rue Plâtrière que pour avoir fait l'*Émile*, et Byron pensait que *Childe-Harold* et *Sardanapale* étaient des titres inférieurs et des lauriers moins brillans qu'une ou deux escarmouches dans la Grèce moderne et une douzaine de coups de fusil contre les Turcs.

Les travers de ce malheureux grand homme étaient nombreux, comme on le voit, il avait besoin de se plaindre ; il faisait comme Rousseau de la misantropie amère avec les plus légers accidens de la vie ; et je suis persuadé qu'il eût été inconsolable si l'occasion de se plaindre ainsi et de dérouler la liste de ses griefs contre le genre humain lui avait manqué. Les fantômes de son imagination

malade valaient au moins ceux dont l'esprit de Jean-Jacques Rousseau était obsédé, l'un et l'autre ingénieux à se tourmenter eux-mêmes ; l'un et l'autre n'épargnant rien pour déplaire à cette espèce humaine qu'ils semblaient prendre à tâche d'irriter. Fiers de leur indépendance, tous deux étaient esclaves de leurs caprices ; pour ne pas agir comme les autres, ils commettaient une multitude d'imprudences qu'ils regrettaient amèrement plus tard. Il y avait entre ces deux hommes singuliers d'autres points de contact. Les personnes qui les entouraient étaient sûres de les dominer ; mais il fallait bien se garder de leur laisser apercevoir cet empire qui les eût révolté. Si Byron s'était aperçu que quelqu'un pût l'influencer, qu'on eût la prétention de le gouverner, je crois qu'il aurait renoncé pour toujours à voir la personne soupçonnée de ce crime. On était bien avec lui en ayant l'air de céder à toutes ses opinions, à tous ses désirs. Trelawney le savait bien, et cet homme athlétique, cet Hercule moderne, flattait et caressait Byron, comme un enfant gâté. « Si nous ne pouvons rien faire en Grèce, dit-il un jour à Trelawney, mon avis serait de faire un tour en Angleterre et d'aller ensuite acheter ou conquérir quelque petite île de la mer du Sud où nous finirons notre vie, si vous voulez m'y accompagner. »

Trelawney approuva ce plan ridicule qu'il affecta de regarder comme très-sage et très-raisonnable, et promit à Byron de le suivre dans les mers du Sud. Schilizzi, le prince grec, flatteur comme tous les hommes de sa nation, affirmait qu'il y avait beaucoup de chances pour que les Grecs choisissent un roi et que ce choix tombât sur lord Byron lui-même : qui croirait que le poète se laissa prendre à ce grossier appât

« Ma foi, dit-il, cette idée est loin de me déplaire, je

ne refuserai pas la couronne grecque, si on me l'offre ; mais je garderai mon argent et me réserverai, comme Sancho dans son île de Barataria, l'alternative d'abdiquer.»

Ses opinions sur les femmes n'étaient pas de nature à plaire au sexe à qui lord Byron avait sacrifié une si grande partie de sa vie. Constance, vertu, attachement profond et sincère, étaient choses qu'il n'attribuait pas en général aux femmes ; il est vrai que dans sa jeunesse les mœurs qui l'environnaient n'étaient pas bonnes, et que la sphère de haute société au sein de laquelle il fit son apprentissage pullulait de vices d'autant plus dangereux qu'ils allaient à une hypocrisie et une affectation de moralité profonde. C'était d'après les femmes mariées des salons aristocratiques en 1805 et 1806 et d'après les mœurs des courtisanes vénitiennes en 1820 qu'il appréciait les femmes en général, opinion injuste, mais dont il n'a jamais pu se défaire.

«Il n'y a que les Orientaux, me disait-il souvent, qui sachent conduire et gouverner les femmes ; ils les enferment et ils ont raison, ils se contentent de leur apprendre quelques arts d'agrément sans leur tourner la tête de folies romanesques et de prétentions absurdes. Non seulement les femmes orientales sont plus morales que les nôtres, mais elles sont plus libres et plus heureuses. Une femme d'Europe est l'esclave de son mari et de tous ses amans. Ce qui peut s'étendre fort loin, comme chacun sait. Mme de Maintenon dans sa vieillesse ne trouvait qu'une chose qui embarrassât sa politique : la nécessité de rester l'amie de tous ses vieux amans et de distribuer des grâces à tous ceux à qui elle avait distribué jadis ses faveurs. Les Grecs actuels, qui ne permettent pas à leurs filles de prendre la plume, se conduisent en hommes sensés. Une femme n'écrit que pour tracer des billets doux ; pour moi

si j'avais une seconde femme à choisir, ce serait en Orient que j'irais la chercher : je voudrais une femme timide, innocente, ingénue, dont le théâtre et les livres n'aient pas effeuillé le cœur, dont l'ame ne se soit épanouie que pour moi et dont je serais jaloux comme un tigre. »

Byron avait un vieil intendant nommé Lega. L'avarice était empreinte dans ses rides, sur son front, dans l'orbite de ses yeux. Vous voyez bien cet homme-là, me dit-il un jour, respectez-le, il est plus honnête homme que vous et moi; il garde mon trésor, comme le dragon surveillait les pommes d'or des Hespérides. Il jette sur mes écus un œil aussi satisfait que s'ils étaient sa propriété. Il n'est heureux que quand le monceau de mes billets de banque vient à s'accroître; il dormirait sur un coffre rempli d'argent sans penser même à l'ouvrir et à y toucher. Je vous dis que c'est un merveille que ce vieillard; si économe pour moi, si probe pour lui-même. Je mets d'ailleurs en réserve pour mes vieux jours un bon petit vice que ma jeunesse n'a pas connu : l'avarice. C'est une dernière planche pour me sauver et tenir encore à la vie. Je compte bien que Don Juan, mon héros, finira de même, après avoir séduit l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, représentées par une multitude de femmes, ses victimes; il deviendra méthodiste et avare et fera une fin. Je m'aperçois déjà que certains symptômes de parcimonie commencent à poindre chez moi. J'étais prodigue quand je n'avais rien : depuis que lady Noël, mère de ma femme, est devenue maîtresse de cette grande fortune qui doit me revenir, je commence à thésauriser.

Le fait est que lord Byron, avec sa bizarrerie habituelle et l'apparente contradiction de son caractère complexe, se montrait tour à tour libéral jusqu'à la prodigalité et avare

jusqu'à la lésinerie. Quand il prenait quelqu'un à tic, il lui jouait tous les tours possibles. Le pauvre capitaine Vitali en fit l'épreuve pendant notre traversée. Il fut le jouet de lord Byron, qui s'était irrité contre lui. Cette animosité avait un motif bien puérile comme on va le voir. Vitali avait essayé de faire la contrebande, une malle était remplie de drap qu'il espérait passer en fraude. Comme il craignait d'ailleurs que l'approvisionnement du vaisseau n'offrît pas assez de ressources à sa gastronomie, il avait placé au milieu de la malle un porc tout entier bien rôti, et qui malheureusement, au bout d'une semaine, se corrompit et exhala une odeur insupportable. Scott, vieux capitaine de vaisseau, brutal et rogue, comme tous nos marins, mais honnête homme, s'aperçut que l'odeur dont tout le monde se plaignait sortait de la malle, et força Vitali de l'ouvrir. L'aspect des débris du porc en putréfaction nous souleva le cœur, et depuis cette époque Byron ne cessa pas de poursuivre de ses plaisanteries et même de sa haine le capitaine gastronome et contrebandier. Il commença par déclarer à la première douane où le vaisseau aborda la petite cargaison que Vitali avait espéré passer en fraude, ce qui força le capitaine grec à débourser une somme assez considérable. Puis il n'y eut pas de demi-confidences, d'imputations malignes que Byron n'ait faites au sujet de ce Vitali, qui, non-seulement pendant le cours du voyage, mais après son retour en Grèce, devint la victime des malices de lord Byron.

Toutes les qualités brillantes du poète, sa verve, son ironie, sa connaissance du monde, étaient mêlées de tant d'étourderie, de vivacité, de faiblesse même, qu'il lui eût été difficile de mener une vie heureuse, quand même il aurait reçu de la nature plus d'héroïsme et de génie encore

que Dieu ne lui en avait donné. Il tenait rarement sa parole et inspirait peu de confiance. On redoutait sa pénétration. La facilité avec laquelle il se courrouçait pour des motifs frivoles, la légèreté de ses discours et la violence de ses passions, achevaient de prédestiner au malheur un des hommes les plus remarquables de notre époque.

(*Blackwood's Magazine.*)



TABLEAU DE LA CIVILISATION

INTELLECTUELLE ET MORALE

DANS LA CONFÉDÉRATION ANGLO-AMÉRICAINE.

De tous les grands événemens qui, depuis un demi-siècle, ont occupé l'attention du monde, il n'en est peut-être aucun de plus curieux et de plus intéressant que le développement rapide qu'ont pris les États-Unis de l'Amérique septentrionale. En 1789, leur population s'élevait à peine à trois millions cinq cent mille habitans, leur commerce était peu considérable, et leur influence politique nulle. Dans l'espace de quarante années, la population de l'Union a quadruplé; son commerce est aussi étendu que celui des nations les plus riches et les plus florissantes de l'Europe; son pavillon flotte sur toutes les mers; et à Canton, comme à Constantinople, comme à Londres, comme à Paris, ses agens diplomatiques jouissent d'une estime et d'une considération justement méritées. Comment ce changement s'est-il opéré? par le travail, par l'énergie, par l'économie, et surtout par la persévérance des habitans de ce vaste empire.

Mais, pour se former une juste idée de cette grande révolution sociale, c'est sous les rapports moraux qu'il convient de l'envisager. On conçoit facilement qu'une foule d'hommes de toutes les nations et de toutes les classes de

la société, trompés dans leurs spéculations, froissés dans leurs croyances religieuses, ou poursuivis pour leurs opinions politiques, aient été chercher au-delà des mers l'aisance ou la liberté qu'ils n'espéraient plus trouver dans leur patrie. Mais le problème le plus difficile à résoudre, c'était la fusion, en un tout homogène, de parties aussi diverses et aussi incohérentes; la grande difficulté à vaincre, c'était de faire marcher de front les améliorations matérielles et les progrès de la civilisation. C'est pourtant ce qui s'est réalisé dans l'Union américaine, grâce à cette élévation de sentimens moraux et religieux dont étaient empreints tous les actes des premiers fondateurs, et qui a toujours prévalu depuis, même dans les transactions de la vie privée.

On sait que, pour juger aujourd'hui du degré de civilisation d'un pays, il n'y a pas de plus sûr moyen que d'examiner à quel degré de développement la presse périodique y est parvenue. A cet égard, il faut convenir qu'il n'y a point en Europe de nation plus civilisée que les Américains; nulle part la presse périodique n'est aussi active; nulle part elle n'a pris autant d'extension. En 1828, pour une population de douze millions d'ames, on n'y comptait pas moins de huit cent deux journaux, sans parler des autres publications périodiques. Depuis cette époque, il s'en est formé beaucoup de nouveaux; et aujourd'hui, leur nombre s'élève à près de douze cents. Sur ce nombre soixante environ s'occupent exclusivement de matières religieuses. Au mois d'avril 1833, New-York publiait soixante-cinq journaux quotidiens ou recueils mensuels; et dans l'état tout entier, il n'y avait pas moins de deux cent soixante-trois publications périodiques; cependant la population de cet état s'élève tout au plus à deux millions d'habitans. Au mois de juillet de la même

année, le nombre des journaux de toute espèce imprimés à Boston était de quatre-vingt-un.

La rapidité avec laquelle l'instruction publique s'est développée dans les États-Unis tient au système établi par la prévoyance éclairée des premiers colons. Ils mirent au nombre des obligations légales la fondation et l'entretien des écoles destinées à la jeunesse. Ainsi la moindre bourgade qui s'établissait était obligée d'avoir son école et son instituteur; aussi l'on peut dire sans exagération qu'aux États-Unis, partout où l'on voit trois maisons réunies, il y a une école. Toutes les législatures qui se sont succédé ont reconnu la sagesse de ces prévisions, et ont persévéré, en l'améliorant encore, dans un système auquel ils ont pensé, avec juste raison, que la prospérité du pays était attachée.

L'état de New-York est un de ceux qui a le plus fait pour la propagation de l'instruction publique. Dans cet état, ainsi que dans ceux de l'Est ou de la Nouvelle-Angleterre, les comtés sont divisés en juridictions, qui elles-mêmes sont subdivisées en districts. Dans chacun de ces derniers, il se trouve une école qui est ouverte au moins une partie de l'année. On y reçoit sans distinction les enfans de tous les habitans, riches ou pauvres. Le gouvernement de chaque état pourvoit à l'entretien de ces écoles, soit avec des fonds spéciaux, soit au moyen d'une taxe prélevée sur les habitans, soit avec le revenu des terres dont l'école se trouve dotée. Le défaut d'ensemble qui existe dans les comptes-rendus des divers états de l'Union, relatifs à la situation de l'instruction primaire, ne nous permet pas de présenter ici un tableau détaillé du nombre d'écoles qui se trouvent aux États, et des élèves qui les fréquentent. Cependant, d'après des données statistiques dignes de foi, on peut dire qu'il se trouve aujour-

d'hui, dans les vingt-quatre républiques de l'Union, trente-trois mille écoles primaires, fréquentées par deux millions cinq cent quatre-vingt-dix mille écoliers de l'âge de cinq à dix-huit ans (1).

Entre les écoles primaires et les colléges, il y a d'autres institutions intermédiaires; ce sont : les académies, les écoles grammaticales, les hautes écoles et les gymnases. Quelques-unes de ces institutions n'ont d'autre but que de préparer les élèves à leur admission dans les colléges; d'autres ont un caractère mixte. On y enseigne à la fois les langues mortes et les langues vivantes; mais leur mode d'instruction varie selon la richesse du district où elles sont établies. Le nombre des colléges et des universités, qui, en 1776, avant la révolution américaine, n'était que de dix, est maintenant de plus de soixante. Ces institutions sont loin d'être toutes également bien dotées, et d'offrir les mêmes avantages pour l'éducation. Quelques-unes méritent à peine le nom qu'on leur donne, tandis que d'autres sont établies sur un très-bon pied, et possèdent des professeurs habiles.

Il faut quatre années d'études dans ces colléges pour obtenir le grade de bachelier ès-lettres; ce n'est que depuis quelques années qu'on a astreint l'étude de la théo-

(1) NOTE DU TR. Il y a en France 1,935,000 enfans qui reçoivent l'instruction primaire; c'est 1 sur 17 habitans. La France possède 42,092 écoles, et 11,139 communes en sont encore privées. Au 11 juin 1833, on comptait dans les colléges royaux de Paris, 2,059 internes, 3,226 externes. Dans les départemens 4,149 internes, et 5,526 externes. Au total, dans Paris et les départemens, 15,060 élèves suivaient des cours réguliers. Sur mille enfans, on en compte qui reçoivent l'instruction primaire, en France : dans la région du nord-est, 863; dans celle du nord, 555; de l'est, 484; du sud-est, 567; du nord-ouest, 266; du sud-ouest, 242; de l'ouest, 223; du centre, 304; du sud, 190. Moyenne pour la France, 404 sur 1,000,

logie à des règles fixes. Autrefois les étudians passaient le tems consacré à leur instruction auprès d'un prêtre ou d'un ministre de paroisse. Il était rare qu'ils travaillassent plus de deux ans; et bien souvent ils se contentaient d'épreuves beaucoup moins longues. En 1808, on ouvrit le collége d'*Andover;* et depuis, il s'est formé des institutions pareilles en plusieurs endroits des États-Unis. Pour être admis dans ces séminaires, le candidat doit présenter, outre des attestations de bonnes mœurs, un certificat d'études du collége où il a été élevé. Chacun des séminaires possède des fonds destinés à l'éducation des jeunes gens pauvres qui se destinent à l'exercice du culte; les études durent trois ans.

La plus ancienne et la plus célèbre des écoles de médecine des États-Unis est celle de Philadelphie. Elle fut fondée en 1764; on trouve dans les autres états beaucoup d'établissemens de ce genre; mais la plupart sont de formation récente. L'étude de l'art de guérir a subi de grands changemens durant ces dernières années; pour obtenir le premier degré dans la plupart des écoles de médecine, l'étudiant doit justifier de deux cours complets, et avoir étudié pendant trois ans sous un professeur reconnu. Autrefois les jeunes gens qui se destinaient, soit à la magistrature, soit au barreau, se formaient entièrement à l'exercice de leur profession chez les jurisconsultes; mais depuis quelque tems, on a ouvert des écoles de droit dans plusieurs villes de l'Union. Le plus ancien de ces établissemens est l'école de droit de Lichtfield dans le Connecticut: il date de 1782; et nul autre n'a fourni un aussi grand nombre d'élèves distingués. Pour obtenir le titre d'*attorney* (avoué), il faut avoir passé plusieurs années dans le cabinet d'un jurisconsulte ou dans une école de droit. Le nombre des années exigées

varie de deux à cinq selon les états; mais dans quelques-uns, les candidats sont reçus après examen, sans avoir à justifier de leur tems d'étude.

Voilà quelles sont les principales bases de l'instruction publique aux États-Unis; voilà comment on entend l'éducation chez ce peuple, qui a sans cesse l'avenir en perspective, et dont toutes les combinaisons tendent à accroître la prospérité de l'état. Nous allons voir maintenant comment chacune des vingt-quatre républiques concourt à satisfaire le vœu des législateurs.

I. Maine. — Cet état, qui compte environ 400,000 habitans, possède deux colléges, dont un a été fondé par les anabaptistes ; un séminaire du culte congréganiste ; et un autre du culte méthodiste. Ce dernier établissement est en partie défrayé par les travaux manuels auxquels on occupe les élèves. Le nombre des habitans de l'état, âgés de 4 à 21 ans, est de 137,931. Celui des élèves fréquentant les écoles est de 101,325. La proportion des individus qui étudient, à la population totale, est donc de 1 sur 4.

II. New-Hampshire. — Cet état, dont la population s'élève à 270,000 habitans, possède 25 académies ; la plus importante est celle dite de *Phillips*. Il y a en outre dans le New-Hampshire un collége et deux sociétés savantes. D'après le dernier recensement, on calcule qu'un cinquième de la population de cet état fréquente les écoles gratuites. En comprenant les académies et les écoles particulières, il est certain que le nombre des habitans qui participent aux bienfaits de l'instruction pendant quelques mois au moins de l'année est de 1 sur 3 1/2.

III. Vermont. — Cet état, dont la population n'excède pas 281,000 habitans, compte un grand nombre d'écoles primaires; on y trouve aussi un collége et une université, où les jeunes gens peuvent faire leur droit et suivre des cours de médecine et de théologie.

IV. Massachussets.—Cet état, avec sa population de 612,000 habitans, possède 60 académies de jeunes gens et de jeunes personnes; une université établie à Cambridge, à trois milles de Boston; c'est la plus ancienne des États-Unis; deux colléges, à l'un desquels est annexée une école de médecine; deux séminaires, dont un anabaptiste. Cet état compte en outre cinq sociétés savantes, et une école pour les aveugles, dite de *New-England*. La proportion des enfans et des adultes qui fréquentent les écoles publiques est, par rapport au reste de la populatien, comme 1 à 3 1/2.

V. Rhode-Island.—Cet état, qui compte à peine 98,000 habitans, possède 12 colléges ou académies, une université et plusieurs sociétés savantes. Il y a peu d'années, l'éducation était encore extrêmement négligée dans l'état de Rhode-Island. Ce fut en 1828 que le gouvernement de l'état autorisa les villes à s'imposer pour cet objet. Presque toutes s'empressèrent de profiter de cette autorisation. En 1831, le nombre des écoles publiques établies dans l'état était de 323; et le nombre d'écoliers qui les fréquentaient s'élevait à 17,034. Parmi les établissemens d'éducation de Rode-Island le plus remarquable est l'institution dite *Friends' Boarding School* (École des Amis). Elle possède cinq instituteurs et quatre institutrices. Le nombre des élèves des deux sexes qui y sont admis est de près de 200.

VI. Connecticut.—Cet état, dont la population n'excède pas 298,000 habitans, possède 26 académies; une université, deux colléges, dont l'un (celui d'*Yale*) est l'un des plus célèbres des États-Unis; l'autre est fondé par les épiscopaux. On trouve en outre dans le Connecticut une école de droit; l'*American asilum*, institution pour les sourds-muets (1), et plusieurs sociétés savantes.

VII. New-York.—Cet état, dont la population doit s'élever aujourd'hui à plus de 2,000,000 d'habitans, est sans contredit celui où l'éducation a pris les plus grands développemens. On y

(1) Voyez notre curieux article sur les sourds et muets dans notre dernier Numéro.

trouve : 9,600 écoles gratuites ; une université établie à New-York ; cinq colléges dont un (celui de l'*Union*), offre l'agrégation de plusieurs rites religieux ; un autre a été fondé par les anabaptistes, et un troisième par les épiscopaux ; un séminaire établi à New-York, appelé *séminaire général de l'église protestante épiscopale* ; un autre fondé par les luthériens ; un troisième par les anabaptistes ; deux écoles de médecine et de chirurgie ; et un grand nombre de sociétés littéraires.

C'est aussi dans l'état de New-York que se trouve l'école militaire des États-Unis, entretenue aux frais de l'Union fédérale. Cette institution, qui a été fondée d'après les bases de l'École Polytechnique de Paris, occupe le poste militaire de *West-Point*, sur l'Hudson, à l'endroit où ce fleuve traverse les *Highlands*. Un terrain de 250 acres que l'état de New-York a cédé à l'Union est annexé à cet établissement et sert pour les grandes manœuvres. Cette école est dirigée par l'ingénieur en chef des États-Unis, qui a le grade d'adjudant-général. Il a pour adjoints quarante professeurs, sous-professeurs ou aides. Les élèves prennent le titre de cadets ; et leur nombre est limité à 250.

VIII. New-Jersey. — Cet état, qui renferme 321,000 habitans environ, possède plusieurs académies pour les jeunes gens des deux sexes ; deux colléges, dont l'un, celui dit de *New-Jersey*, a fait un grand nombre d'élèves distingués ; une école de médecine ; une école de droit, et un séminaire appartenant à l'église hollandaise réformée.

Ce n'a pas été sans quelque difficulté que le gouvernement a obtenu des villes de cet état qu'elles se taxassent pour l'entretien de leurs écoles. Dans un message du gouverneur au conseil législatif en 1833, on remarque le passage suivant : « Notre système d'éducation est insuffisant. . . . . si les districts ne prennent point la généreuse résolution de s'imposer pour soutenir leurs écoles, nous aurons la douleur de nous voir dépasser par les autres états dans les progrès de la civilisation. Espérons qu'il n'en sera point ainsi, que les écoles s'ouvriront pour tous les enfans indistinctement, et que tous les citoyens auront droit aux bienfaits de l'instruction, de même qu'ils ont tous une part

dans le droit d'élection, et dans la tâche glorieuse de défendre nos institutions et nos libertés. »

IX. Pennsylvanie. — Cet état, dont la population s'élève à 1,350,000 habitans, renferme 55 académies, sans compter plusieurs écoles moraves qui jouissent d'une grande réputation; deux universités, neuf colléges dans plusieurs desquels les élèves de toutes les croyances religieuses sont admis indistinctement; quatre séminaires établis par divers rites allemands, et plusieurs sociétés savantes. L'état possède encore une maison d'éducation pour les orphelins, et une autre pour les sourds et muets.

On sait que William Penn, en fondant Philadelphie en 1682, publia un ouvrage très-remarquable sur la manière de gouverner les peuples. Dans la préface de cet ouvrage, il disait : « Il faut, » pour maintenir une bonne constitution, ce qu'il faut pour la » créer ; c'est-à-dire des hommes sages et vertueux. Or, comme » ces deux qualités ne sont point de nature à être transmises de » père en fils par héritage, nous devons mettre tous nos soins à » les propager en donnant à nos enfans une éducation vertueuse. » Dans le même ouvrage, il charge les magistrats de fonder des écoles dans toutes les parties de l'état, dès que les circonstances le permettront, afin que les enfans des pauvres puissent y recevoir l'instruction gratuitement (1).

La volonté de l'immortel fondateur de cet état n'a point encore jusqu'ici reçu son entière exécution. En effet, sur 350,000 enfans de 5 à 16 ans, il n'y en avait, en 1830, que 150,000 qui apprissent à lire et à écrire. A cet égard la Pennsylvanie est bien en retard par rapport à l'état de New-York; car dans cette république le nombre d'enfans qui fréquentent les écoles dépasse souvent le chiffre de la population de 5 à 16 ans.

X. Delaware. — Cet état, dont la population s'élève à peine à 77,000 habitans, ne possède point de collége; mais on y a établi plusieurs académies pour les deux sexes, dont le plus grand nombre se trouve dans un état de prospérité remarquable.

(1) Voyez dans le 11ᵉ Numéro une curieuse notice sur William Penn, et sur les premières année de sa colonie.

XI. Maryland. — Les renseignemens que nous avons pu obtenir sur la situation de l'instruction publique dans cet état étant incomplets, nous dirons seulement qu'il s'y trouve : une université, trois colléges, dont deux catholiques, et une école de médecine. Cependant comme la population de cet état s'élève à plus de 440,000 habitans, nous pensons que le chiffre que nous donnons de ses établissemens d'éducation n'est pas complet.

XII. Virginie. — Cet état, qui renferme une population de 1,211,000 habitans, possède une université, quatre colléges, trois séminaires, dont l'un de presbytériens, le second de protestans épiscopaux, le troisième d'anabaptistes.

Avant que la Virginie eût secoué le joug de la Grande-Bretagne, l'éducation y était complètement négligée. Depuis la déclaration de l'indépendance, les Virginiens semblent vouloir compenser à force d'activité la stagnation forcée où l'éducation est restée chez eux pendant si long-tems. En 1822, il y avait eu 3,298 enfans pauvres instruits gratuitement dans 48 comtés; en 1830, il y en a eu 14,169 dans 95 comtés; un rapport fait en 1831 porte le nombre des enfans qui ont été instruits dans l'année à 27,598; ce qui fait un vingt-cinquième de la population blanche, et environ un cinquième des enfans de 5 à 16 ans.

XIII. Caroline du Nord. — Cet état, qui compte environ 738,000 habitans, possède aujourd'hui une université, un institut appelé *Institut de la Caroline du Nord*, et un séminaire pour les épiscopaux. La Caroline du Nord n'a point encore adopté le système des écoles gratuites ; et le gouvernement ne fait pas de grands efforts pour l'encourager. Les frais que nécessiterait la création de ces écoles sont un obstacle qui empêchera long-tems encore l'instruction de se répandre dans les classes pauvres de cet état.

XIV. Caroline du Sud. — Dans cet état, où l'on compte environ 582,000 habitans, se trouvent : quarante académies, deux colléges, une école de médecine ; trois séminaires, l'un presbytérien, le second luthérien, le troisième anabaptiste, et plusieurs sociétés savantes.

La première école gratuite a été établie à Charlestown en 1712; mais ce ne fut qu'en 1821 que l'instruction publique prit quelque extension dans cet état. La loi qui fut publiée à ce sujet porte, entre autres dispositions, « que dans le cas où il se présenterait aux écoles plus d'enfans qu'on ne pourrait en recevoir, on donnera la préférence aux orphelins et aux enfans des parens pauvres. » En décembre 1832, il y avait 817 écoles gratuites où l'on instruisait 8,390 enfans.

XV. Géorgie. — Cet état, quoiqu'il compte environ 586,000 habitans, ne possède qu'une université établie à Géorgie, et une école de médecine à Augusta. L'état possède en outre un grand nombre d'académies ; une école d'arts et métiers et 2,400 écoles primaires.

XVI. Alabama.—Dans cet état, où se trouve une population de 310,000 ames, on compte 25 académies, une université, et deux colléges fondés, l'un par les méthodistes, l'autre par les catholiques.

XVII. Mississipi.— Cet état, avec sa population de 136,000 habitans, possède, outre plusieurs écoles et académies, un collége militaire organisé sur le plan de l'école militaire de West-Point.

XVIII. Louisiane.— L'administration des fonds publics destinés à l'éducation paraît laisser beaucoup à désirer dans cet état ; mais on s'occupe de l'établir sur des bases plus larges. Aujourd'hui, avec une population de 215,000 habitans, on n'y compte encore que deux colléges.

XIX. Tennessee. — Cet état, qui possède 682,000 habitans, n'a qu'une seule université, deux colléges et un séminaire. Quoique le gouvernement de cet état n'ait point fait de grands efforts pour encourager l'éducation, il s'y trouve un grand nombre de bonnes écoles, surtout dans les villes ; et il est rare de rencontrer un habitant né dans le pays qui ne sache lire et écrire.

XX. Kentucky. — L'instruction primaire dans cet état, qui compte une population d'environ 690,000 habitans, est

très-arriérée, cependant on y trouve une université dite de *Transylvanie,* la plus ancienne des États-Unis, et cinq colléges. Les comptes rendus en 1830 par 83 comtés de cet état font connaître qu'il s'y trouve 1,000 à 1,200 écoles; et que, sur 139,242 enfans de 5 à 15 ans, il y en avait 39,000 seulement qui fréquentaient les écoles.

XXI. Ohio. — Cet état, dont la population est de 940,000 habitans environ, quoique l'un des derniers annexés à l'Union, compte cependant de 15 à 20 académies, dont plusieurs sont assez importantes; deux universités; trois colléges; deux séminaires, dont un d'anabaptistes; deux écoles de médecine, et une école de droit.

XXII. Indiana. — La constitution de l'état d'Indiana, quoique très-favorable à l'instruction publique, n'a pas cependant beaucoup influé sur son développement. « L'assemblée générale, y est-il dit, devra, dès que les circonstances le permettront, s'occuper de l'établissement d'un système d'éducation gradué depuis les écoles de district jusqu'à l'université d'état, où l'enseignement soit gratuit et accessible à toutes les classes. » Il paraît que les tems n'ont pas encore été favorables, car l'état d'Indiana ne possède aujourd'hui que deux colléges, et cependant sa population s'élève à 343,000 habitans.

XXIII. Illinois. — Cet état ne s'est point encore occupé de l'organisation des écoles publiques, ni de l'établissement d'un système régulier d'éducation. Cependant l'attention publique commence à se fixer sur cet objet, et, au mois de février 1833, il s'est formé à Vandalia, sous le titre d'*Institut Illinois,* une société qui a pour but l'encouragement de l'éducation. Cet état possède aujourd'hui un collége et un séminaire. Il est vrai que sa population ne s'élève qu'à 157,000 habitans.

XXIV. Missouri. — Cet état, dont la population s'élève tout au plus à 142,000 habitans, a fait beaucoup d'efforts pour favoriser le développement de l'instruction publique. Il s'y trouve aujourd'hui une université dite de Saint-Louis, dirigée par les prêtres de la société de Jésus; un collége; un séminaire

dit de Sainte-Marie, placé sous la direction des prêtres de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paule. Cet état n'a point d'écoles gratuites; mais on y trouve bon nombre d'académies pour les deux sexes, presque toutes fondées par des catholiques.

XXV. District de Colombie. — Ce district, où se trouve la métropole de l'Union, et qui ne compte pas plus de 31,000 habitans, possède deux colléges et deux séminaires, dont l'un, celui de Georgetown, est le plus ancien des États-Unis; l'autre, dit de *Colombie*, appartient aux anabaptistes.

Cet état possède aussi un institut pour l'encouragement des arts et des sciences. Il a été fondé à Washington en 1826; il est composé de cinq classes, savoir : mathématiques, physique, politique, littérature et beaux-arts.

Les documens sur l'état de l'instruction publique dans les territoires des Florides, du Michigan et d'Arkansas, ne nous étant pas encore parvenus, nous ne pouvons donner aucun renseignement.

La longue nomenclature dans laquelle nous venons d'entrer, n'était point étrangère à notre sujet. Elle sert à faire connaître par quels canaux la civilisation a pénétré dans toutes les parties du corps social américain. Comme aux États-Unis, le système de la centralisation est tout-à-fait inconnu; il existe dans toutes les branches de l'administration un morcellement dont nous n'avons pas même d'idée; c'est ce défaut d'ensemble qui nous a obligé de donner à notre travail une si grande étendue. Comme nous l'avons déjà dit plus haut, il serait impossible de donner un aperçu détaillé de l'état actuel de l'instruction primaire dans l'Union. Cependant, sans crainte d'être démenti, on peut dire qu'il n'y a pas de hameau dans les États-Unis qui ne soit pourvu d'une école et d'un instituteur. Nous allons, d'après des tableaux statistiques, publiés

en Amérique et en Europe, faire connaître dans quelle proportion les bienfaits de l'instruction se trouvent répartis, soit sur notre continent, soit sur celui de l'Amérique septentrionale.

Tableau comparé de l'instruction publique en Europe et dans la confédération anglo-américaine, par rapport au nombre d'habitans de ces deux contrées.

EUROPE.	Écol.	Hab.
Wurtemberg.......	1 sur	6
Canton de Vaud....	1	6,6
Bavière...........	1	7
Prusse............	1	7
Pays-Bas..........	1	9
Écosse............	1	10
Autriche..........	1	13
Angleterre........	1	15,8
France............	1	17
Irlande...........	1	18
Portugal..........	1	88
Russie............	1	367

ÉTATS-UNIS.	Écol.	Hab.
New-York..........	1	3,9
Massachussets......	1	3,5
Maine.............	1	4
Connecticut.......	1	4
Nouvelle-Angleterre.	1	5
Pennsylvanie. New-Jersey... }	1	8
Illinois...........	1	13
Kentucky..........	1	21

Si dans les villes de l'Union on ne trouve pas ce raffinement de bon ton, ces manières affables et prévenantes qu'on rencontre dans les villes d'Europe, en revanche on n'est point choqué dans les campagnes par l'aspect rebutant de l'ignorance et de la grossièreté. On n'y voit point, comme en Europe, au milieu d'une société élégante et polie, le contraste d'une population abjecte et inculte. L'étranger qui parcourt les plaines à peine défrichées, où la hache de l'homme lutte encore contre une végétation primitive, s'étonne de rencontrer sous les chaumières éparses, dans les forêts, au lieu des demi-sauvages qu'il s'attendait à y trouver, des hommes qu'une société éclairée ne repousserait pas de son sein.

Ces habitans des déserts savent que la loi place sous le

même niveau le bûcheron qui recule les limites de la république et le sénateur qui en discute les lois; mais ils savent aussi que cette précieuse égalité ne serait pour eux qu'un vain titre, s'ils laissaient dégrader leurs facultés morales. Ainsi l'amour-propre et l'émulation, ces deux grands mobiles des actions des hommes, imposent à l'Américain l'obligation d'acquérir pour lui et de transmettre à ses enfans les lumières qui seules peuvent leur assurer la jouissance de leurs droits civils et politiques.

Les États-Unis recueillent le fruit d'un système conçu avec sagesse et suivi avec persévérance. Ils s'appliquent à effacer une à une les traces de l'organisation coloniale et de ses institutions anti-sociales. Grands et désintéressés dans leurs réformes, les législateurs américains ne reculent point devant celles même qui froissent les intérêts privés. Et si les états de l'Union où l'esclavage est le plus enraciné, laissent subsister encore un abus dont ils sont les premiers à rougir, ils n'en cherchent pas moins par tous les moyens possibles à en accélérer le terme.

Toutefois ces états, en se laissant aller à des inspirations généreuses, devaient se tenir en garde contre les dangers auxquels elles pourraient les exposer. L'agglomération, sur un seul point, d'hommes grossiers et incultes, rendus, sans transition, à une liberté dont ils ignoraient l'usage et les limites, eût pu avoir des résultats funestes pour ceux qui leur auraient procuré à la légère cette liberté. Pour obvier à ces graves inconvéniens, on a imaginé un moyen qui débarrassât à la fois le territoire américain des noirs affranchis, et qui procurât à ceux-ci une existence en harmonie avec leurs goûts et leurs souvenirs. C'est ainsi que, guidée par ces principes, s'est formée la *Société de colonisation américaine*.

Cette institution fut fondée au mois de décembre 1816. Mais, dès l'année 1771, le projet en avait été présenté à la législature de Virginie ; seulement on n'avait rien précisé sur l'emplacement à choisir. En 178/, un citoyen de Washington forma le projet d'établir l?colonie des noirs affranchis sur la côte occidentale d'Afri?ue, et fit circuler son plan dans plusieurs états afin de ?unir des souscripteurs. Mais ce fut sans succès, e? l'entreprise ne put avoir lieu faute de capitaux. Avant 801, la législature de Virginie avait déjà agité deux foi? en séance secrète, la question de la colonisation des ?oirs affranchis ; et en 1801, elle autorisa M. Monroe alors gouverneur de l'état, à prier le président des ?tats-Unis de s'entendre avec les puissances qui ont de ?ossessions sur la côte d'Afrique, afin d'en obtenir un ?erritoire convenable où l'on pût envoyer les noirs affr?chis. En conséquence de ce message, on ouvrit des né?iations avec la Compagnie anglaise de Sierra-Leone ; ?is elles furent sans résultat. En 1816, le gouvernement ? Virginie renouvela ses instances auprès du présiden pour obtenir un emplacement, soit sur la côte d'Afri? ? soit dans toute autre contrée, pourvu qu'elle n'ap?tînt ni directement ni indirectement aux États-Uni afin d'y ouvrir un asile aux noirs déjà libres, qui de?eraient y être transportés, et à ceux qu'on affranchira ?ar la suite. « C'est ainsi, disait le sénat dans son me?ge, que la plaie de l'esclavage trouve en elle-même se?oyens de guérison. »

Enfin le che? pouvoir exécutif, voyant que l'opinion publique récl?it une décision à cet égard, résolut d'organiser une ?été de colonisation. En 1819, deux délégués de cet ?ssociation visitèrent les côtes d'Afrique ; et en 1821, ?cheta le district où est formée maintenant la colonie d?beria. Cet emplacement a paru réunir toutes

les conditions convenables à la santé et à la prospérité des colons. Il est situé sur la côte occidentale d'Afrique, dans le 6° de latitude nord, et s'étend de la rivière de *Gallinas* au territoire de *Krou-Settra*, sur un espace de côtes de 280 miles. Il est déjà parti des États-Unis pour cette colonie 3,000 émigrans, dont 1,000 environ étaient esclaves avant leur départ, et sont devenus libres en touchant le sol de l'Afrique. La ville principale, Monrovia, ainsi nommée en l'honneur de l'illustre président J. Monroe, est située sur le cap Monserado, et renferme 8 à 900 habitans. Son port a été visité en 1831 par plus de soixante vaisseaux de toutes les nations. En 1832, ses exportations se sont élevées à 125,500 dollars, et ses importations à 80,000. Les tribus éloignées viennent y trafiquer, tandis que celles qui en sont voisines se sont volontairement placées sous la protection de son gouvernement, et sollicitent pour leurs enfans la faveur d'être élevés *à la manière de l'homme blanc*. Le nombre des naturels placés sous la juridiction territoriale de Liberia est de plus de 50,000. Quatre villes, qui ont reçu les noms de Gadwell, Millsbourg, Stockton et New-Georgia, se sont élevés sur les points les plus favorables au développement de la colonie ; et leur population s'accroît de jour en jour. Dans les premières années de la formation de l'établissement, l'émigration en Afrique était peu active, et la société n'était point fâchée de ce peu d'empressement. En effet, il était bon que la colonie eût acquis assez de consistance pour donner protection à ceux qui allaient s'y fixer. Dans les six derniers mois, on compte treize noirs se sont embarqués pour Liberia et un grand nombre d'autres n'attendent pour partir que les moyens de transport qui, par malheur, ne sont pas aussi nombreux que la société le désirerait.

C'est l'association qui règle les lois de la coonie ; et ele jouira de ce privilége tant qu'elle l'aura sou sa tutelle; mais ces lois doivent être reçues et ratifiées pa le gouvernement colonial. Ce gouvernement se composedu gouverneur, d'un lieutenant-gouverneur ou vice-agent, d'ur shériff, et d'un conseil composé d'un nombre e membres illimité. De tous ces emplois, il n'y a en ce mment que celui du gouverneur qui soit rempli par un blac. Les lois prohibent la traite et l'esclavage; et les princips de morale sont strictement maintenus sur tout le terroire de la république; les seuls blancs qui y soient adns sont le gouverneur, les médecins, les missionnaires et s instituteurs. Au résumé, on peut considérer l'existnce et la prospérité de la colonie africaine comme faisant épque dans notre siècle ; et si, plus tard, les États-Unis adettent le principe d'émancipation générale, les germes de posperité jetés sur les côtes d'Afrique pourront se répandre t fructifier ensuite dans l'intérieur des terres.

C'est par de semblables efforts que le peuple aéricain cherche à établir et à consolider son rang dans la ivilisation. Peut-être, si nous en croyons des juges un peu rigoureux, lui reste-il encore à polir son ouvrage: l'œil exercé d'un Européen y trouverait encore bien des défauts qui échappent à l'attention moins scrupuleuse d'un enfant du Nouveau-Monde (1). Mais n'importe : qu'on les lui fasse toucher du doigt, et il entreprendra de suite l'œuvre de la réforme. On pourrait en citer plusieurs preuves ;mais contentons-nous d'une seule. Tous les Européens qui ont visité les États-Unis se sont accordés à reconnaître dans

(1) Voyez un curieux article publié dans le 20e Numéro de la 2e série, intitulé : *Parallèle entre les Anglais et les Américains.*

leurs habitns un penchant pour les liqueurs spiritueuses ; eh bien! ls Américains n'ont pas tardé à faire un noble retour sur eux-mêmes. S'il y a du mérite à reconnaître une faute on ne peut leur contester ce mérite, non plus que le soi qu'ils mettent à éviter les rechutes. En créant les *Sociéis de tempérance*, et en s'imposant leurs réglemens évères, les Américains ont donné un bel exemple à toutes es nations de l'Europe. Nous laisserons à un publicist du pays le soin de faire l'historique de ces établisseiens.

« Dar tous les tems, dit-il, les hommes ont connu l'art peicieux de se procurer des boissons fermentées ; aussi dns tous les tems on a eu à déplorer les excès de l'intemérance et de l'ivrognerie. Mais ces déplorables excès s sont surtout multipliés depuis qu'on a découvert le noyen d'extraire l'alcool des végétaux en fermentation. I y a vingt ans, l'usage des spiritueux était devenu si génral dans notre pays, et le vice de l'intempérance s'était ellement propagé, que les Américains vraiment chrétins et patriotes durent craindre à la fois pour la moral publique, pour l'existence des lois et de la religion.

» In 1813, une société s'organisa à Boston sous le nom de *Sciété de Massachussets, pour la destruction de l'intempérance.* Cette société avait pour but, comme l'indiquai son programme, « de supprimer l'usage excessif des liqueurs fortes ou fermentées, en substituant à ce *poison* queque autre boisson saine. » Pendant plusieurs années l'influence de cette société se fit sentir d'une manière remarquable; mais ce n'est que de 1826, époque où fut fondée la *Société de tempérance américaine*, que datent les grandes réformes. L'usage presque universel des li-

queurs fortes parmi nous provenait de trois causes pincipales : d'abord de ce goût prononcé que nous avons pur les stimulans ; puis du bon marché auquel on peut s les procurer ; enfin de l'idée généralement répandue ans le peuple, que l'usage modéré des liqueurs pouvait tre favorable à la santé. Il faut croire que c'est surtot à cette opinion généralement répandue que l'on doit aribuer cet abus des spiritueux et ces excès d'ivrognerie qui ont attristé notre pays. Tout le monde pensait que l'usge modéré des liqueurs spiritueuses était utile à l'économie du corps ; on savait aussi que leur usage immodéré puvait être funeste ; mais on se croyait parfaitement das les bons principes, lorsqu'on en buvait *un peu ;* et ce pu était fort arbitraire.

» Heureusement pour la cause de l'humanité, la vérié n'a pas été long-tems à se montrer. A force de soins et d travaux, les amis de la tempérance sont parvenus, depui sept ans, à convaincre une foule de personnes que le spiritueux sont plutôt un poison qu'une liqueur salutaire. Mais de tous les argumens qu'on a fait valoir pour ramener l'esprit public, le plus puissant, c'est la publicité donnée aux résultats des essais de tempérance entrepris par des hommes notoirement connus. Ainsi, on a su que toutes les personnes qui faisaient usage de spiritueux, soit modérément, soit immodérément, et qui ont pris sur elles de renoncer à cette habitude, avaient déclaré qu'elles s'en trouvaient sensiblement mieux.

» Quoi de plus concluant que ces expériences personnelles ! On n'a pas besoin pour les comprendre d'étudier l'anatomie, la chimie et la médecine. En présence de faits aussi patens, toutes les personnes qui continuent à faire usage de liqueurs fortes ne peuvent, sans pécher contre

les principes de la morale, refuser de faire, d'une manière loyale, une épreuve d'abstinence.

Depuis la formation de la première Société de tempérance en 1826, il s'en est établi plus de cinq mille autres, dont plusieurs sont avouées par les États et comptent dans leur sein des hommes du caractère le plus respectable. Le nombre total de leurs associés s'élève à plus d'un million; et l'on a lieu de penser que leur influence s'étend sur un grand nombre de personnes qui n'en font point partie.

» La *Société de tempérance américaine* vient de publier son sixième rapport. Nous y voyons que, depuis le commencement de la réforme, 2,000 fabricans de spiritueux et 6,000 débitans ont renoncé à leur industrie; que plus de 5,000 personnes adonnées à l'ivrognerie ont, par suite de leur renonciation aux liqueurs fortes, repris des habitudes de sobriété; que 700 vaisseaux ne prennent point de spiritueux dans leurs provisions; et que bien qu'ils aient visité des climats divers, et dans toutes les saisons de l'année, les hommes au bout d'un voyage long et pénible sont revenus dans un état de santé beaucoup plus satisfaisant que lorsqu'ils buvaient des spiritueux. Et, chose bien digne de remarque, depuis que cette réforme a été introduite dans la marine marchande, les compagnies d'assurance assurent les navires tempérans à une prime beaucoup moins forte.

» La réforme a exercé une influence sensible sur un grand nombre de villes et de villages, sur les manufactures de toute espèce, et sur toutes les classes laborieuses en général. Si vous voyez un homme supporter la fatigue avec courage, quitter le soir ses travaux avec gaité, les reprendre le matin plein d'une vigueur nouvelle, soyez sûr que cet homme ne boit point de liqueurs spiritueuses.

» On a fait beaucoup sans doute, mais il reste beaucoup à faire. L'usage des spiritueux est encore une grande calamité nationale : et par malheur bien des obstacles s'opposent encore à l'extirpation complète de ce vice. Ces obstacles, qui se présentent sur tous les points du pays, nous devons les signaler. D'abord un grand nombre d'hommes honorables ont le tort de refuser d'entrer dans les sociétés de tempérance. Ils privent ainsi la société de leurs conseils et de leurs encouragemens. Ensuite ces personnes, en continuant à boire *modérément* des spiritueux, donnent aux gens qui ne mettent de modération en rien un prétexte pour colorer leurs vices. Enfin, on tolère les débitans de liqueurs fortes. Nous appelons sur un sujet aussi grave l'attention de nos gouvernans ; et nous leur faisons observer qu'un système pernicieux pour la masse ne peut invoquer en sa faveur quelques intérêts particuliers. »

Nous terminerons ici cette esquisse de la civilisation américaine et des causes qui en ont hâté le développement. Si, dans ces dernières, nous n'avons point placé en première ligne la religion, c'est que nous avons pensé que les limites de notre article ne nous permettaient pas d'aborder un sujet aussi grave. Qui peut nier l'influence morale de la religion sur un peuple dont les fondateurs sacrifièrent tout à l'intérêt de leurs croyances religieuses ; cependant on peut reprocher aux Américains d'apporter un esprit d'investigation trop minutieux sur des mystères qui devraient être pour eux l'arche sacrée. En voulant analyser à l'infini l'objet de leur culte, ils l'ont dépouillé de son prestige. « Les habitans de l'Union ont trop de religions, a dit un homme d'esprit, pour avoir beaucoup de religion. »

Il y a en ce moment aux États-Unis une trentaine de sec-

tes principales, qui se subdivisent en un nombre infini de ramifications. Voici les noms de quelques-unes :

Les Anabaptistes.
Les Épiscopaux méthodistes.
Les Catholiques romains.
Les Congréganistes orthodoxes.
Les Presbytériens.
Les Presbytériens associés.
L'Église hollandaise réformée.
Les Presbytériens de Cumberland.
Les Luthériens.
Les Frères Unis.
Les Unitairiens.
Les Universalistes.
Les Quakers.
Les Memnonites.
Les Tunkers.
Les Shakers.
L'Église de la nouvelle Jérusalem, etc., etc., etc.

Toutes ces sectes, jusqu'à ce jour, n'ont constaté leurs rivalités que par une lutte de prosélytisme. Puissent-elles toujours se tenir dans ces limites innocentes! puissent pour leur bonheur les États-Unis, à l'aide d'une sage politique, se maintenir entre ces deux écueils également funestes : l'anarchie des cultes, et la suprématie religieuse!

(*American Repository of useful knowledge.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

De l'influence magnétique des feuilles du frêne (fraxinus americana) *sur le serpent à sonnettes* (crotalus horridus).—Il y a quelques mois, le docteur Jacob Green publia des observations très-curieuses sur une découverte de squelettes fossiles appartenant à des serpens à sonnettes; découverte qu'il avait faite dans une caverne située près de Princeton-College. A la fin de son exposé, M. Green rapportait que les habitans du voisinage de Princeton avaient conservé une antique tradition sur l'existence des serpens à sonnettes dans cette contrée, et sur la vertu qu'avait le frêne de charmer ces reptiles. Cette remarque étant venue à la connaissance de M. Woodruff qui a long-tems habité les États-Unis, celui-ci a cru devoir corroborer l'assertion de M. Green en publiant dans l'*Edinburgh Philosophical Journal* le résultat de ses propres observations, dont nous présentons ici le résumé.

« Pendant le printems de 1810, j'habitais, dit-il, la partie nord-est de l'état d'Ohio, contrée comme on sait, où les serpens à sonnettes se trouvent en grand nombre. On m'apprit en arrivant que ces reptiles avaient une horreur très-prononcée pour le frêne; plusieurs personnes très-éclairées m'assurèrent en outre que, là où croissait cet arbre, on ne rencontrait jamais de serpens à sonnettes,

et qu'en général les chasseurs et tous ceux qui, par goût ou par nécessité, parcouraient les forêts, étaient dans l'habitude de mettre dans leurs bottes, dans leurs souliers, et même dans leurs poches des feuilles de frêne, pour se préserver de la morsure de cette espèce de serpens. Ces mêmes personnes ajoutaient qu'il n'était jamais venu à leur connaissance qu'un individu qui avait pris ces précautions eût été mordu.

» Je dois l'avouer, je n'ajoutais pas une foi bien grande à toutes ces déclarations, que je considérais être le résultat de l'ignorance et de la superstition; et je brûlais d'envie de m'assurer par moi-même si ce qu'on me racontait était vrai. Enfin l'occasion se présenta : dans le mois d'août suivant, M. Kirslande et le docteur Dutton, qui tous deux résidaient à Poland, me proposèrent une partie de chasse au courre. C'était contre de timides daims que devaient se diriger nos coups; expédition, comme on voit, bien peu honorable, bien peu digne d'hommes de cœur, surtout dans un pays où les chasseurs ne craignent pas d'affronter les alligators, les ours et les jaguars. Quoi qu'il en soit, nous nous rendîmes sur les bords d'un marais où les daims avaient l'habitude de venir se désaltérer; et nous prîmes position sur un monticule qui n'était éloigné des rives du lac que de cinquante à soixante pas.

» Après une heure d'attente, nous ne fûmes pas peu surpris de voir arriver, au lieu des daims que nous attendions, un énorme serpent à sonnettes qui, sortant des anfractuosités des rochers qui bordent ce lac, vint se précipiter dans ses eaux et se dirigea de notre côté en levant la tête, et en faisant entendre d'horribles sifflemens. Nos cris ou toute autre circonstance suspendirent sa marche, et nous le vîmes presque s'ensevelir dans le sable qui formait la grève du lac. Nous avions été tellement surpris de cette ren

contre, que nous ne songeâmes même pas à faire usage de nos armes; elles étaient restées sur le rocher, tandis que, stupéfaits, nous suivions les mouvemens du formidable reptile. En le voyant s'ensevelir dans le sable, nous nous crûmes sauvés, et déjà nous nous livrions à une joie bien inopportune, lorsque notre adversaire franchit tout à coup et d'un seul bond la distance qui nous séparait de lui. Dans cette occurrence, il ne nous restait qu'un seul parti à prendre, la fuite. Grâce à l'aspérité du rocher sur lequel nous étions, grâce aux broussailles épaisses qui le couvraient, nous nous trouvâmes bientôt hors de la portée de notre ennemi. Alors seulement il me vint à l'esprit de faire usage du spécifique si vanté et si puissant, employé par les habitans de l'Ohio contre les serpens à sonnettes; je sortis mon couteau de chasse de son fourreau, et me dirigeant vers un bouquet de frêne qui se trouvait près de nous, j'en détachai une branche de huit à dix pieds de long, et en même tems je dis à mes compagnons de couper chacun une branche d'une autre espèce d'arbre, pour m'assurer si effectivement le frêne était le seul végétal qui eût une influence si prononcée sur les serpens à sonnettes.

» Ainsi armés, nous nous avançâmes hardiment, moi en tête, vers notre adversaire qui s'épuisait en vains efforts pour sortir des broussailles dans lesquelles il se trouvait engagé. J'étais parvenu tout au plus à dix pas de lui, lorsque le serpent m'apercevant gonfla son cou, se replia sur lui-même, brandit sa langue et fit entendre le signal accoutumé de l'attaque. Ses yeux étaient enflammés, et l'on eût dit qu'ils allaient sortir de leur orbite, tant il les agitait convulsivement; c'était le moment favorable de faire usage de mon talisman. Si j'eusse différé un instant de plus, c'en était fait de nous; aussi je m'empressai de

profiter de l'occasion, et j'étendis sur le reptile la branche de frêne dont j'étais armé. Jamais métamorphose n'a été plus prompte ; vous l'eussiez vu aussitôt abaisser sa tête, vous eussiez vu ses yeux si animés, si menaçans, s'éteindre et se couvrir de leur triple paupière, son corps frissonner, et les longs anneaux de sa queue se ramasser et se recoquiller. Satisfait du succès que j'avais obtenu, je considérais déjà mon ennemi comme vaincu, et je ramenai vers moi la branche de frêne afin de pouvoir m'approcher plus facilement du lieu où il gisaît.

» Mais, dès que le serpent ne se trouva plus sous l'influence des branches du frêne, il se releva tout-à-coup courroucé ; je lui présentai alors une branche d'érable : il se précipita dessus avec rage, et m'aurait infailliblement mordu si je n'eusse recouru aussitôt à la branche de frêne que je venais de déposer. Je répétai pendant plusieurs fois alternativement cette double expérience, et je pus me convaincre de l'influence réelle qu'a le frêne pour engourdir ce terrible animal. J'essayai aussi de le frapper avec ma branche sur le milieu du corps : ce n'était pas alors une torpeur générale qui s'ensuivait ; mais il était aisé de voir que le serpent était sous le coup d'une impression pénible, et cherchait à s'y soustraire en cachant sa tête dans le sable. Je ne voulus pas profiter de l'avantage que j'avais sur un pareil ennemi, qui venait de satisfaire ma curiosité en me donnant une preuve si frappante de l'influence magnétique qu'ont certains corps inorganiques sur ceux qui sont doués d'organisation. Après avoir jeté sur le serpent la branche de frêne qui avait servi à mes expériences, et après avoir ramassé nos fusils, nous retournâmes à Poland, satisfaits de notre excursion, quoique le but de notre chasse n'eût pas été rempli. »

Découverte d'un nouveau fluide végétal. — Voici en quels termes M. Farbury, ingénieur de l'île de Ceylan, rapporte ce singulier phénomène dans le journal qui est publié à Colombo, capitale de l'île de Ceylan. « Chargé de diriger les travaux de construction de la route qui doit établir une nouvelle communication entre Colombo et Trinquemale, je me rendais, le 20 juillet dernier comme d'habitude, auprès des ouvriers pour les surveiller. Je passai toute la journée avec eux; et lorsque l'heure de la cessation des travaux fut venue, nous nous dirigeâmes tous ensemble vers Colombo. A peine avions-nous parcouru quelques milles, qu'un crépitement assez semblable à la détonnation d'un pistolet attira notre attention. Nous regardâmes de tous côtés pour découvrir la cause de ce bruit inconnu, et nous nous aperçûmes enfin qu'il était produit par l'un des arbres qui bordaient la route. Je m'approchai pour reconnaître quelle pouvait en être la cause, car le tems était calme, et rien n'annonçait que ce fût le craquement des branches d'arbre occasioné par un orage. Je ne vis aucun déplacement anormal; quelques fragmens d'écorce récemment et violemment détachés étaient les seuls indices qui pussent me servir à expliquer ce phénomène, mais bientôt un jet d'eau, qui sortit brusquement du tronc de l'arbre, vint de nouveau exciter ma surprise : il décrivait un arc qui avait environ 12 pieds de corde; son volume était de la grosseur du doigt, et le liquide tombait avec fracas sur les feuilles mortes et les écorces qui jonchaient la route.

» Aussitôt que mes ouvriers s'en aperçurent, ils accoururent avec joie; car dans un pays où les sources d'eau sont très-rares, on ne néglige aucune occasion pour se procurer un breuvage agréable. En un instant, tous les

vases qu'ils avaient en leur pouvoir furent remplis. L'éruption du liquide ne dura environ que vingt minutes, et après ce tems il n'y eut plus qu'un léger suintement assez semblable à celui qu'on remarque dans plusieurs variétés d'arbres. Je me fis présenter un vase rempli de ce liquide pour le goûter, sa couleur ressemblait assez à celle de la bière nouvellement brassée; mais au bout de quelques instans, il prenait une teinte plus foncée et devenait mucilagineux. Le goût de ce liquide végétal est aigrelet et un peu acerbe, sans cependant avoir rien de désagréable. De tous les travailleurs qui en burent, pas un seul ne fut incommodé, et j'appris de ces braves gens qu'il y avait de fréquens exemples de ce phénomène dans les forêts de l'île. Cette espèce d'arbre, que les naturels du pays appellent *Madera-Maran*, est très-commune, et se trouve plus particulièrement dans les terrains sablonneux ou sur les bords des torrens.

» Je laisse aux naturalistes et à tous ceux qui s'occupent de physiologie végétale le soin d'expliquer les causes de ce phénomène; quant à moi, je me contente de raconter ici ce dont j'ai été témoin. »

Sciences Physiques.

De la lampe de Davy et des défauts qu'on lui reproche. — Tout homme qui a fait une découverte utile à l'humanité a droit à la reconnaissance publique; et nous ne connaissons personne qui en soit plus digne sous ce rapport que l'auteur de la lampe de sûreté. Aussi, ce n'est pas sans un sentiment pénible que nous avons vu divers journaux chercher à affaiblir le mérite de ce précieux

instrument, en annonçant avec affectation une nouvelle lampe qui doit bientôt faire oublier la découverte de notre célèbre compatriote. Dans l'intérêt de l'humanité, nous désirons que les améliorations importantes qu'on annonce ne soient point illusoires; mais, dans celui de la justice et de la vérité, nous devons repousser des assertions injustes et mensongères. Il n'est pas vrai que les accidens survenus dans les établissemens où l'on fait usage de la lampe de Sir Humphrey Davy, aient eu pour motif le plus léger vice de combinaison dans son système. Tous les hommes de l'art lui ont rendu l'hommage le plus complet; mais ce qu'il faut dire, ce qu'il faut déplorer, c'est qu'on n'apporte pas le soin nécessaire à la confection des lampes dont on fait usage dans les exploitations de houillères. Les connaisseurs qui savent avec quelle négligence la plupart de ces lampes sont construites, n'attribuent qu'à leur mauvaise fabrication et au peu de soin qu'on en prend les accidens auxquels elles donnent lieu. Nous avons vu nous-même distribuer ces lampes aux ouvriers à la descente du puits. Eh bien! la poussière de charbon adhère souvent de toutes parts au réseau métallique qui isole la lumière; de sorte que, si la poussière vient à s'enflammer, elle ne peut manquer d'enflammer en même tems l'atmosphère environnante. Il ne faut point chercher ailleurs la cause des catastrophes qu'on a si souvent à déplorer. Il y a encore une autre circonstance à considérer; cette lampe n'a pour objet que d'avertir de la présence du gaz inflammable; or, on a vu souvent les mineurs continuer à travailler long-tems après que le gaz se trouvait en état complet d'ignition. Lorsque Sir Humphrey inventa sa lampe, s'il se fût approprié sa découverte en prenant un brevet d'invention, il se serait épargné bien des regrets que partagent ses nombreux amis.

Littérature.

Mistress Inchbald, sa vie et ses ouvrages (1). — Elle était bègue et actrice ; elle était généreuse et avare, elle était auteur et humble; elle poussait le mépris des opinions du monde jusqu'au cynisme le plus outré, l'oubli des convenances jusqu'à la folie, et le désintéressement jusqu'à l'héroïsme le plus sublime. Telle était mistress Inchbald dont le nom est surtout connu de la masse du public par quelques romans d'une délicatesse exquise, que toute l'Europe a admirés, qui ont fourni des sujets aux auteurs dramatiques de France et d'Allemagne, et qui cependant n'ont pas obtenu toute leur réputation. La vie de cette femme est bien la plus étrange du monde : habitant un grenier, elle s'est trouvée liée avec les personnages les plus remarquables de son tems, et elle n'en a tiré aucun parti pour sa fortune. Elle a souffert qu'on lui imputât une avarice sordide, et tous les jours de son existence ont été marqués par des actes de générosité. D'abord engagée dans une troupe d'acteurs nomades qui couraient la province, elle a fini par être admise dans les salons de Mme de Staël sans vouloir profiter des circonstances qui la favorisaient, sans quitter ses habitudes d'une frugalité singulière : du pain, de l'eau et son grenier lui suffisaient.

Mistress Inchbald, née Élisabeth Simpson, était très-jolie : sa taille était haute, svelte, délicate, et sa tête re-

(1) Note du Tr. Cette femme célèbre était fille d'un fermier de Standing-Field près de Bury, dans le comté de Lancastre ; elle est née en 1753 et est morte en 1821, à Kensington, dans un état voisin de la misère. M. Boaden vient récemment de publier ses Mémoires.

marquable par la grâce exquise et le contour parfait de tous les traits ; des yeux noirs pleins d'expression, d'intelligence et d'esprit; un mélange de finesse, de vivacité et de candeur donnait à l'ensemble de sa physionomie un attrait irrésistible! Cette forme extérieure était l'expression assez vraie d'un esprit original, observateur, poussant la sagacité jusqu'à la profondeur, d'une ame droite, susceptible de sentimens forts plutôt que tendres, d'un grand dévouement à une seule idée, et d'une étrange persévérance : toute sa vie en a fait preuve. Grâce à l'énergie secrète de son caractère, elle pouvait jouer avec les embarras de la vie, maîtriser ces passions dont nous sommes si souvent victimes, souffrir et mourir s'il le fallait. Mais il résultait de là une âpreté singulière, une volonté rigide et opiniâtre, quelque chose d'insociable et d'amer, né de la lutte constante que cette femme mal connue a soutenue contre les événemens et contre elle-même. Elle n'a cédé à aucune tentation; elle n'a succombé à aucun des périls qui l'entourait. Elle a vaincu, mais avec douleur, et pendant que le monde riait de ce que l'on appelait sa bizarrerie, elle soutenait contre elle-même et contre le monde ce long et magnanime combat. Semblable à Jean-Jacques Rousseau, sous plus d'un rapport, elle avait écrit ses *Confessions*, que le scrupule des éditeurs a malheureusement détruits ; mais M. Boaden, dépositaire de ses papiers de famille et de sa correspondance, a heureusement recueilli et mis en ordre beaucoup de particularités de sa vie qu'il a publiées récemment.

La détresse de sa famille, arrivée par les accidens du commerce, lui inspira le désir de monter sur la scène, et de soulager par ses bénéfices futurs sa mère et son père qui languissaient misérablement; elle voulait donc être actrice, et elle était bègue! Dans la pension où on l'avait

mise, elle avait été fort malheureuse, et ses jeunes compagnes l'avaient impitoyablement sacrifiée à leurs railleries. Comment paraîtra-t-elle sur un théâtre? comment prononcera-t-elle les vers de Shakspeare devant un public peu indulgent? Élisabeth (elle avait seize ans alors) choisit dans le dictionnaire tous les mots difficiles par leur longueur ou la bizarrerie de leur prononciation; elle s'enferme dans sa petite chambre et les répète sans cesse. A force d'exercice, elle s'aperçoit que le meilleur remède contre ce défaut, c'est la patience de prononcer très-lentement les mots. Deux ans se passent, elle a presque entièrement vaincu, triomphé de cet immense obstacle, mais une autre difficulté bien plus grande reste à vaincre : il s'agit de ses débuts.

Un nommé Richard Griffith était directeur du théâtre de Norwich : homme qui ne manquait pas d'esprit, et surtout de l'esprit diplomatique nécessaire à l'état pénible qu'il avait embrassé. Ce fut à Griffith que s'adressa miss Simpson; ce fut lui qui lui donna des conseils et des encouragemens, sans toutefois sortir du cercle de cette politique habile qui laisse des espérances, mais qui ne veut pas trop s'engager. Le jeune cœur de miss Simpson s'émut pour Griffith, et ce fut la seule passion de sa vie. Comme dès son enfance elle avait contracté l'habitude d'écrire jour par jour un résumé de ses actions et de ses sentimens, on trouve dans son journal, à l'époque où elle connut le directeur de Norwich, le nom de M. Griffith écrit en lettres majuscules, gravé et ponctué comme les inscriptions des temples romains, et plus bas :

« Chaque lettre de ce nom est harmonieuse à mon oreille. »

Il faut toute l'imagination d'une jeune fille et toute la magie de l'amour, pour découvrir l'harmonie de ces con-

sonnes rauques, et de ces dures gutturales qui composent le nom de Richard Griffith. Cependant un autre amant s'était présenté; M. Inchbald, acteur de profession, prodigue, libertin, mais bon homme au fond. C'était Richard que miss Simpson aimait, mais avec ce dernier il n'était pas question de mariage, tandis que Inchbald demandait sa main. Elle resta quelque tems dans cette situation pénible, toujours persécutée par Griffith et désirant fort épouser Inchbald. Voici trois lignes très-courtes et fort significatives, qui nous ont fait sourire et que nous extrayons de son carnet. Elles n'ont pas besoin de commentaire, et nous les recommandons à l'attention sagace des dames qui pourront lire cette notice.

« 22 janvier. — Aperçu le portrait de M. Griffith.

» 28. — Je l'ai volé.

» 29. — Pas de nouvelles de M. Inchbald ; pas de mariage ; ce serait cruel ! »

L'histoire d'un cœur de femme se trouve dans ces trois lignes, plus nette et plus franche que dans un long roman.

Enfin elle épousa Inchbald et débuta sans beaucoup de succès. Son premier rôle fut celui de la *Femme Jalouse.* Son mari ne tarda guère à la forcer de jouer au naturel, et dans son ménage, le rôle de son début. La pauvre mistress Inchbald, qui n'avait pas beaucoup de talent pour l'art dramatique et qui, dit-elle encore dans son journal, fut forcée un jour d'aller déterrer des navets dans les environs de la capitale pour se nourrir, garde-malade de son mari que la débauche tuait, contrainte de ne jamais revoir celui qu'elle avait aimé, se conduisit avec une vertu et une force d'ame que nos lecteurs apprécieront. A la mort de son mari elle devint auteur; elle était dans une excellente situation pour cela; elle avait beaucoup souffert,

beaucoup observé, beaucoup lutté, et la nature lui avait donné un esprit pénétrant, une ame forte, une puissance de sensibilité secrète et peu commune. Dans son désir de devenir actrice, elle avait lu et relu Shakspeare, et étudié quelques-uns des meilleurs auteurs anglais; ses drames assez mal intrigués, mais pleins d'observations justes, réussirent. Un roman intitulé *Simple Histoire* la plaça au premier rang des femmes auteurs de son époque. Tout le monde voulut la voir et la connaître. Miss Edgeworth fut son amie. Mme de Staël essaya de la devenir, mais l'impétuosité, la pompe, l'éloquence de tribun qu'employait Mme de Staël effarouchèrent mistress Inchbald qui, actrice et auteur à la mode, habitait à un cinquième étage, faisait son ménage seule et vivait à la lettre de pain et d'eau. Les gains considérables que lui rapportaient ses pièces étaient envoyés à de vieux parens infirmes et à une jeune cousine sans ressources, dont mistriss Inchbald soignait l'éducation. Sa première affection trompée lui avait laissé une vive amertume dans l'ame.

« Pourquoi n'allez-vous pas dans le monde? lui demandait Mme de Staël; vous jouiriez des succès dus à votre talent.

—A quoi bon! répondit mistress Inchbald, je suis seule, personne n'en jouirait avec moi. »

Réponse admirable de sensibilité, et qui caractérise parfaitement celle dont nous parlons. Dans ses romans comme dans sa vie privée, l'énergie, l'observation, la vertu, étaient cachées et profondes. Miss Edgeworth l'a très-bien jugée. « Mistress Inchbald, dit-elle, emploie peu de mots et produit une expression très-forte; il y a dans son talent une puissance mystérieuse mêlée à une délicatesse que nulle de ses rivales n'a su atteindre. »

Beaux-Arts.

Vie et ouvrages de Raphaël Morghen, graveur florentin. — Les productions du graveur ont sur celles du peintre un avantage immense : si le talent de ce dernier est plus original, celui du graveur est plus populaire. La facilité avec laquelle on obtient des épreuves d'une gravure, le peu d'embarras qu'offre leur transport, contribuent à propager dans tous les pays la réputation de l'artiste ; tandis que le petit nombre de tableaux que peut faire un peintre et les difficultés de toute espèce qui s'opposent à leur translation, circonscrivent sa célébrité, à moins qu'il ne soit du petit nombre de ces artistes tout-à-fait hors ligne. Voilà pourquoi le nom de nos graveurs est plus populaire sur le continent que celui de nos peintres; voilà aussi pourquoi nous connaissons mieux en Angleterre les artistes qui se livrent à l'étranger à ce genre de productions que les peintres qui leur fournissent les sujets. Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître que Raphaël Morghen dont nous allons essayer de faire connaître la vie et les ouvrages, était du petit nombre de ces génies rares qui, quelle que soit la partie qu'ils embrassent, éclipsent leurs compétiteurs et imposent leur nom à la postérité.

Raphaël Morghen, issu d'une famille d'artistes, naquit à Naples le 19 juin 1758; après une vie longue et laborieuse, tout entière consacrée à l'étude et à l'exercice de son art, il est mort à Florence le 8 avril 1833, dans sa soixante-quinzième année. Le père et l'oncle de Raphaël étaient graveurs comme lui ; mais c'est ce dernier qui a illustré le nom des Morghen; c'est son talent prodigieux

qui le fera passer à la postérité. Élevé de bonne heure par son oncle et par son père dans la pratique de son art, il passa ensuite dans les ateliers du célèbre Volpato qui, à cette époque, était occupé à reproduire les *Loges* du Vatican. Volpato ne tarda pas à apprécier le mérite du jeune Morghen et vit d'un coup d'œil la belle carrière qu'il était destiné à parcourir. Il avait pour lui l'affection d'un père, et pour se l'attacher par des liens durables, il lui donna sa fille en mariage. Les procédés généreux de son maitre imprimèrent au talent du jeune Morghen une impulsion toute nouvelle. Il serait difficile d'énumérer en quelques pages le catalogue des nombreuses productions de Raphaël Morghen.

Nicolo Palmerini a consacré à la description de l'œuvre de Raphaël un volume tout entier auquel nous renverrons ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir une connaissance plus approfondie du talent de ce célèbre artiste. Qu'il nous suffise de mentionner ici ses belles gravures de la *Transfiguration* d'après Raphaël, de la *Madona del Seggiola*, de l'*Aurore* du Guide, du *Dernier Souper de Léonard de Vinci* et du portrait de Moncade d'après Vandick; mais, outre ces importans travaux qui ont agrandi la réputation de Raphaël Morghen, il en est d'autres qui, quoique moins célèbres, n'ont pas moins contribué à populariser son nom. Ce sont des paysages, des portraits, des sujets historiques renfermés dans de petits cadres; car Morghen embrassait tous les genres, et dans tous il s'est montré supérieur. Cependant c'est à reproduire les chairs et les muscles, c'est à jeter de la transparence sur un tableau, c'est surtout à animer les personnages qui le composent, que son talent excelle; mais on lui reproche de donner à ses figures un air trop efféminé, et aux membres beaucoup trop de délicatesse. On lui reproche aussi de ne

pas reproduire avec assez de fidélité son modèle. Dans son *Cenacolo* qui est regardé comme un chef-d'œuvre d'exécution, ce défaut est évidemment sensible; l'on voit que très-souvent il a substitué ses propres idées à celles du peintre. Dans ses dernières productions, quoique moins répréhensibles, on trouve aussi quelques défauts de détail; mais; il faut le dire, ce ne sont que des juges expérimentés qui peuvent s'apercevoir de ces légères taches, que du reste les effets magiques du burin de l'artiste rachètent et au-delà. On peut classer la vie et les ouvrages de Morghen en quatre périodes bien distinctes : dans la première il faut placer ses *Essais* qui servirent de prélude à son *Aurore*; dans la seconde époque, on doit comprendre tous les sujets qu'il a composés jusqu'à la *Transfiguration*; dans la troisième, les portraits, les paysages et divers sujets de genre de second ordre qu'il a exécutés de 1801 à 1820; enfin, dans la quatrième nous classerons les productions de son âge avancé, parmi lesquelles il faut placer sa *Madona del Gran-Duca*, le *Génie de la Poésie* et le portrait de *Buonarotti*, productions qui attestent à la fois l'énergie sans égale de son imagination et la vigueur de son burin. Mais c'est surtout dans la reproduction du *Génie de la Poésie* de Carlo Dolci, l'un des tableaux les plus remarquables de la collection Corsini, que le talent de Raphaël Morghen s'est montré dans tout son éclat. Ce n'est pas une gravure, c'est un tableau; le fond et les accessoires sont traités avec un soin infini. C'est un véritable chef-d'œuvre.

Comme le grand Raphaël, Morghen laisse un vide qui ne pourra jamais être rempli; il était parvenu au faîte de son art; sa gloire l'isolait de ses émules, et sa réputation n'est comparable à celle d'aucun de ses devanciers.

Économie Sociale.

De l'industrie manufacturière en Angleterre, et de son influence sur ceux qui l'exercent. — Lorsque l'on considère l'immense développement qu'a pris la richesse de la Grande-Bretagne dans l'espace des cinquante dernières années, on ne peut s'empêcher de donner cours à ce désir bien naturel d'examiner l'origine des choses qui nous paraissent surprenantes. Est-ce au commerce, est-ce à l'agriculture, est-ce aux manufactures que l'Angleterre doit sa prospérité actuelle? C'est au concours de ces trois industries, nous dira-t-on; mais parmi elles il en est une, ajouterons-nous, qui y a pris une plus grande part que les deux autres; et sans contredit, c'est l'industrie manufacturière; c'est elle qui, en créant des produits aussi variés qu'utiles, a procuré à nos commerçans les moyens d'établir des rapports avec tous les peuples du globe, et de faire arriver sur nos marchés des articles que nous ne connaissions pas, et qui ont été la source de nouvelles richesses. Cependant si l'on recherche quel est le profit immédiat que retirent les classes qui enfantent ces prodiges, on verra que, pour prix de leurs travaux, il ne leur revient que misère et abjection.

Mais, dans un siècle égoïste, qu'elle est peu importante cette considération! dans l'espace de cinquante ans, le peuple de la Grande-Bretagne a vu quadrupler sa richesse, cela seul lui suffit. De même que le chef d'une armée victorieuse ne compte pas le nombre de morts que lui a coûté sa victoire, de même aussi le peuple anglais ne compte pour rien les malheurs, la misère qui accablent ceux qui, par un travail opiniâtre et homicide, sont sans cesse oc-

cupés d'accroître le bien-être de la masse de la nation. Quant à nous, nous allons faire connaître les sacrifices que coûte chaque année à l'humanité la supériorité que le peuple anglais a acquise dans l'industrie manufacturière.

Depuis environ cinquante ans, la direction des travaux en Angleterre a éprouvé une révolution totale. En 1760, la proportion des agriculteurs aux manufacturiers était comme 6 est à 5; et en 1830, la proportion des manufacturiers aux agriculteurs était comme 2 est à 1. Mais, sans remonter à une époque aussi reculée, nous verrons que dans les vingt dernières années il est survenu de grandes modifications dans l'ordre des travaux. Voici un tableau qui offre à cet égard de bien curieux résultats.

PÉRIODES décennales.	NOMBRE DE FAMILLES employées en Angleterre	
	à l'industrie manufacturière.	à l'agriculture.
1811	928,588	697,353
1821	1,118,295	773,732
1831	1,181,401	760,550

D'après M. John Marshal, l'accroissement de la population dans les districts agricoles a été de, 1821 à 1831, d'un douzième seulement, tandis que dans les districts manufacturiers cet accroissement a été d'un quart, et dans quelques-uns même cette proportion a été plus forte. Nous comparerons ici l'accroissement respectif de la population de deux comtés appartenant à chacune de ces deux industries.

Accroissement comparé de la population d'un comté agricole et d'un comté manufacturier.

ANNÉES.	NORFOLK. (Comté agricole.)	LANCASHIRE. (Comté manufacturier.)
1700	210,000 hab.	166,200 hab.
1750	215,000	297,400
1801	273,371	672,731
1811	291,999	828,309
1821	344,368	1,052,859
1831	390,000	1,335,800

Certes au premier abord ce résultat est séduisant, et suffirait pour attirer à l'industrie de nombreux apologistes, mais nos perquisitions ne s'arrèteront pas là ; nous soulèverons tout-à-fait le voile, et après avoir indiqué à quelles causes il faut attribuer cet accroissement si rapide de la population manufacturière, nous signalerons les déplorables résultats qu'exercent sur leur existence les occupations que la misère les force à embrasser.

Par suite des procédés économiques qui ont été mis en usage depuis quelques années, soit pour le transport des marchandises, soit pour la culture des terres, un grand nombre d'habitans de la campagne, se trouvant sans ouvrage, ont été forcés de se réfugier dans les ateliers, où du reste leur présence était sollicitée par l'immense extension qu'ont prise nos manufactures. Si à ces considérations on ajoute que, par le contact presque constant des deux sexes dans les districts manufacturiers, la fécondité y est plus considérable que dans les districts agricoles, on aura alors une explication satisfaisante de cet accroissement prodigieux. L'attribuer à la plus longue vitalité dont jouissent les habitans des districts manufacturiers, ce serait une erreur grave, en opposition manifeste avec les

résultats de l'observation et de l'expérience, ainsi que le démontre le tableau suivant dressé par la commission d'enquête.

Moyenne de la mortalité dans les comtés agricoles et manufacturiers de la Grande-Bretagne.

COMTÉS AGRICOLES.		Habitans.	COMTÉS MANUFACTURIERS.		Habitans.
Glocester...........	1 sur	64	Cheshire...........	1 sur	55
Hereford............	1	63	Lancashire..........	1	55
Monmouth	1	70	Middlesex..........	1	47
Suffolk.............	1	67	Staffordshire........	1	56
Sussex..............	1	72	Warwickshire.......	1	52
Wits...............	1	66	Yorkshire..........	1	60
Moyenne.....	67		Moyennne. .	53 [illegible]	

Mais ce n'est pas seulement sur les adultes que les manufactures exercent leur funeste influence; elles moissonnent aussi des victimes précoces. Les malheureux enfans que la détresse des parens force à travailler dans les manufactures y trouvent de bonne heure les germes des principes délétères qui dans un âge peu avancé doivent leur causer la mort. Voici quel a été le résultat d'un examen fait à Manchester sur sept cents enfans des deux sexes, dont la moitié étaient occupés dans les manufactures.

Sur 350 enfans non employés dans les manufactures, on en a trouvé:	*Sur 350 enfans employés dans les manufactures, on en a trouvé:*
21 en mauvaise santé.	73 en mauvaise santé.
88 en assez bonne santé.	134 en assez bonne santé.
241 en parfaite santé.	143 en parfaite santé.

Si, maintenant qu'on connaît la différence qui existe entre la mortalité des districts manufacturiers, et celle des districts agricoles, on remarque que la population manufacturière de l'Angleterre s'élève à 6,000,000 d'habitans, on pourra se faire une idée du tribut que paie

chaque année cette classe pour soutenir le succès de notre industrie. Le comité médical chargé d'examiner l'état sanitaire des districts manufacturiers a constaté la présence de cinquante affections particulières aux diverses branches de l'industrie, affections dont on ne trouve pas les analogues chez les autres classes de la société. Le comité médical estime que plus de 8,000 individus meurent tous les ans, victimes de leur excès de travail, de l'insalubrité des lieux qu'ils habitent, ou des objets qu'ils préparent.

Voyages.

Mœurs turques. — Il n'est peut-être pas de contrée au monde où l'humanité soit un sujet de plus de spéculations qu'en Turquie. En Occident, c'est sur les fonds publics, sur les denrées coloniales, sur la pluie et sur le beau tems qu'on spécule, ou plutôt qu'on parie. En Orient, si le trafic est plus restreint, il n'en est pas moins actif. Une famille pauvre a-t-elle beaucoup d'enfans, sont-ils beaux ou laids, bien faits ou cacochymes ; peu importe : vingt spéculateurs se présentent aussitôt pour en tirer parti. « Vos garçons ; lui dira celui-ci ! je les placerai dans le sérail du Grand-Seigneur ; vendez-les moi ; ils seront avant peu porte-pipes ou icoglans ; quel honneur ! quelle bonne fortune pour vous ! Votre fille est jeune et belle, j'ai une place tout assurée pour elle dans le harem d'un riche effendi. Et ces enfans si souffreteux, qu'en faites-vous ? vous n'avez peut-être pas de quoi subvenir à leur existence ; confiez-les-moi : le moutzelim de la mosquée d'Akra a besoin d'un crieur pour appeler les fidèles à la prière ; votre fils y voit à peine, il sera très-facile de le rendre aveugle, et le voilà en bon chemin. Et celui-là qui se cache dans un

coin, dont la figure ressemble à peine à celle d'un homme, donnez-le moi; à l'aide d'une petite opération, je vais en faire un eunuque, et je vous assure que tous nos pachas, que tous nos bimbachis se le disputeront à l'envi. Par hasard le Prophète vous aurait-il favorisé d'un sourd et muet : votre fortune est faite, voici mille piastres. » En un instant le marché est conclu, les enfans sont enlevés, la misérable cabane devient un élégant palais, et le père de ces enfans voués à l'esclavage et à l'abjection roule paisiblement son chapelet entre ses doigts, et en fumant sa chibouque, il profère lentement ces paroles : *Allah! marsh Allah!*

En vérité, on croirait que c'est là un de ces mille contes débités à loisir par des voyageurs peu scrupuleux, sur les mœurs et les habitudes des pays éloignés qu'ils ont parcourus. Il n'en est pas ainsi : pour peu que le lecteur veuille ajouter quelque foi au récit d'un naturaliste, d'un philosophe qui, dans les années 1825 et 1826, a exploré les diverses contrées de l'Asie dans l'intérêt de la science, il ne pourra s'empêcher de rendre hommage à la vérité du tableau qui précède. « Pendant le cours de mes explorations dans plusieurs des provinces de la Turquie, dit le docteur Fronsi, j'ai été témoin des scènes les plus révoltantes; j'ai vu des parens se livrer aux actes les plus atroces de barbarie envers leurs enfans. Cependant, je dois le dire, j'étais bien loin de rechercher ces dégoûtantes scènes. Tout entier dévoué à l'étude de mon art, je ne m'occupais que de la recherche des plantes et des animaux rares qui se trouvent dans ces contrées encore ignorées des savans, sous le rapport des richesses qu'elles recèlent; mais le soir, fatigué de mes courses, surchargé de mon herbier, lorsque je frappais à la porte de quelque manoir de village, je ne pouvais pas toujours, une fois admis à l'hospitalité,

me soustraire aux actes de férocité qui quelquefois se passaient sous mes yeux. Ainsi, en 1825, me trouvant dans un petit village de la Caramanie, je fus obligé, bien malgré moi, d'assister à une scène qui a laissé dans mon esprit des traces profondes. Un des moutzelims d'Alaya, cassé par l'âge, épuisé par le plaisir, abruti par l'opium, était à la veille de ne pouvoir plus remplir ses fonctions, qui consistent, comme on sait, à monter cinq fois par jour sur le minaret de la mosquée, et à indiquer aux vrais croyans l'heure de la prière; il avait besoin d'un suppléant, et ce n'était pas chose facile à trouver, car le minaret était très-élevé et le revenu de la mosquée très-minime. D'ailleurs pour remplir ces fonctions il faut être aveugle; la chasteté des dames de l'Orient, qui passent une grande partie de la journée sur leurs terrasses, l'exige. De son minaret élevé le moutzelim n'aurait qu'à apercevoir ces farouches beautés, quel scandale! Mon guide m'avait conduit dans la maison du cadi de ce village, père d'une nombreuse famille, et qui convoitait depuis bien long-tems la place de moutzelim pour un de ses fils devenu borgne. Après qu'il m'eut offert l'hospitalité avec beaucoup d'obséquiosité, il me demanda si j'étais médecin, et si je voulais me charger d'une opération peu longue, et qui lui serait très-agréable. Avant de m'engager, je voulus savoir en quoi elle consistait. « J'ai appris, me dit-il, qu'une des mosquées d'Alaya avait besoin d'un moutzelim; voici mon fils, qu'un accident a rendu borgne et qui serait très-propre à remplir ces fonctions; il sait plus de cinquante versets de l'Alcoran; il a appris plusieurs pièces de vers du poète Hafiz, et je vous assure qu'on trouverait difficilement dans le voisinage un sujet plus digne que lui; malheureusement un seul obstacle, un seul, s'oppose à la réalisation de mes vœux; il n'est que borgne et il le faudrait aveugle. Docteur, vous

devez avoir quelque recette qui, sans le faire beaucoup souffrir, pourrait le ramener à la condition voulue; cédez m'en une. » Je repoussai vivement une semblable proposition; mais le soir, en me couchant j'entendis dans la maison des cris plaintifs et un vacarme épouvantable : c'était le père qui exerçait sur son fils cette horrible mutilation. A Chogre, dans le pachalik d'Alep, je vis deux jeunes enfans de douze à quatorze ans, qu'on avait à dessein rendus idiots au moyen de fortes doses d'opium, et dont les parens s'occupaient alors à torturer les membres délicats, pour que, contrefaits et imbécilles, ils pussent être vendus avec avantage au pacha d'Alep, qui était grand amateur de ces sortes de monstruosités. A Killis, dans le même pachalik, je me trouvai pendant plusieurs jours avec une société de castrateurs qui s'étaient installés dans le caravansérail que j'avais choisi pour ma résidence; ils venaient de Zawied-el-Deyr, village renommé dans l'empire ottoman pour fournir les meilleurs opérateurs en ce genre. Ces industriels vont de village en village, et offrent à tout venant leurs services. On les voit entrer de préférence dans les cabanes des pauvres, et, moyennant dix ou vingt paras, l'opération est faite. Deux ou trois paires de rasoirs, un petit sachet de poudre astringente pour établir la cautérisation, voilà en quoi consiste tout leur bagage scientifique.

Je leur adressai quelques questions sur les résultats de leurs opérations, et sur le danger auquel étaient exposés ceux qu'on y soumettait. « C'est une bien grande erreur, me répondirent-ils, nous sommes environ soixante opérateurs du même village, et je puis vous assurer que, d'après nos communications, lorsque le sujet est opéré en tems utile, c'est-à-dire de six à sept ans, il n'en meurt pas un sur vingt. Mais aussi, grâce à notre art, que de richesse nous répandons dans le pays! Je vous demande un peu

quelle est la valeur d'un misérable fils d'Arabe? on n'en donnerait pas sur le marché cent piastres ; tandis que, réduit à l'état d'eunuque, les parens en retirent quinze à vingt mille. » Ce langage me révoltait, je ne voulus pas en entendre davantage, et je me retirai dans ma cellule.

« En traversant la chaine du Caucase, en parcourant la Circassie et la Géorgie, et plus tard, lorsque je dirigeai mes pas vers l'Anatolie, je fus témoin de plusieurs scènes peut-être moins atroces que celles que je viens de rapporter, mais tout aussi révoltantes. C'était des mères qui venaient offrir leurs filles à des pourvoyeurs de harems ; des jeunes gens qui conduisaient pieds et poings liés leur frère sourd et muet au marché; etc., etc. En général, dans les classes inférieures, il n'y a pas d'être, quelque disgracié ou favorisé de la nature qu'il soit, qui ne devienne l'objet du plus odieux trafic. »

Statistique.

Sociétés savantes ou littéraires de Londres. — Il n'est pas de capitale, en Europe, qui possède dans son sein un plus grand nombre de sociétés savantes. A la fin de l'année 1833, on n'en comptait pas moins de quarante en pleine activité, auxquelles étaient attachés plus de 18,000 membres. Voici celles qui, par la nature de leurs travaux et le nombre de leurs associés, se recommandent le plus à l'attention publique.

	Membres.		Membres.
Société zoologique......	2,446	Société géographique....	520
— d'horticulture....	1,875	— d'astronomie.....	320
— des arts.........	1,000	— des antiquaires...	300
Institut royal..........	758	— de littérature.....	271
Société royale..........	750	Six sociétés médicales ...	1,700
Société géologique......	700	Six institutions.........	1,800
— linnéenne.......	600	Un Institut mécanique...	1,000
— asiatique........	500		

Dans le courant de l'année 1833, on a lu dans les diverses sociétés savantes de Londres huit cent soixante-douze mémoires, dont trois cent quarante ont été imprimés.

Horticulture.

De l'aménagement des grands et des petits jardins.— Le caractère d'une nation se retrouve dans les circonstances les plus frivoles comme dans les choses les plus sérieuses. Ainsi le goût des jardins, qui, chez certains peuples, est accompagné de tant de caprices et de bizarreries, a toujours eu chez les Anglais un caractère de simplicité grave. L'aspect général du pays contribue, il est vrai, à entretenir chez nous les principes de l'horticulture dans toute leur sévérité. Dans un pays fécond comme le nôtre en sites imposans et naturellement pittoresques, l'esprit s'habitue à dédaigner tout ce qui s'écarte des règles naturelles. L'Anglais aime la forêt silencieuse, les grands arbres dont le dôme épais ombrage un tapis de gazon. Il aime le demi-jour qui règne sous ces voûtes sombres; il aime à plonger ses regards dans leur mystérieuse étendue. Alors la voix des siècles semble se révéler à lui. Il se croit reporté à ces premiers tems de notre histoire où la liberté expirante cherchait un asile dans les solitudes les plus sauvages; il croit voir errer autour de lui les ombres généreuses de ces braves proscrits, qui vinrent cacher au fond des bois l'étincelle du patriotisme, et son imagination le transporte au milieu des grandes catastrophes dont ces chênes séculaires furent si souvent les témoins.

Chez aucun peuple de l'Europe ce goût national pour les beautés forestières ne se déploie avec plus de luxe qu'en Angleterre. Comparativement à son étendue, nul pays ne

possède des forêts plus vastes, plus pittoresques et plus grandioses. Les parcs immenses qui entourent les demeures seigneuriales dont le pays est couvert sont eux-mêmes autant de forêts, où l'art se borne à seconder les efforts de la nature. La coignée du spéculateur n'a jamais retenti sous leurs voûtes sacrées ; ces beaux arbres semblent destinés à attester d'âge en âge la splendeur et l'antiquité des familles auxquelles ils appartiennent.

Voué par goût autant que par profession à l'art de l'horticulture, nous avons souvent visité dans le plus grand détail ces magnifiques résidences qui sont le plus renommées pour l'étendue et la beauté de leurs domaines ; nous avons parcouru ces réserves magnifiques qui font l'orgueil du maître et l'admiration de l'étranger ; mais, presque toujours, nous avons trouvé qu'elles n'offraient pas à l'œil un aspect assez varié. La nature a donné à nos arbres forestiers une uniformité de teintes qui, à la longue, porte à la mélancolie et à la tristesse. Mais l'Anglais qui n'a jamais traversé les mers ne connaît rien au-dessus de la sombre verdure des arbres de son pays. Tandis que les voyageurs qui ont parcouru dans l'automne les forêts magnifiques de l'Amérique septentrionale ne tarissent point sur la magnificence du coup-d'œil qu'elles offrent dans cette saison. On est, dit-on, ébloui des couleurs brillantes que revêt leur feuillage. Ces nuances, variées depuis le vert tendre jusqu'au rouge brun et à l'écarlate le plus éclatant, sont produites par des chênes de différentes espèces. Pourquoi ne nous approprierions-nous pas ces beautés qui brillent sous un autre ciel ? En combinant un certain nombre d'espèces d'arbres exotiques avec celles que produit notre sol, nous donnerions à nos paysages une vie et une richesse toutes nouvelles, sans rien ôter au spectacle majestueux qu'offre notre belle végétation.

Depuis vingt ou trente ans, les pépinières anglaises se sont enrichies d'un grand nombre d'arbres de haute futaie étrangers, et cependant les grands propriétaires continuent à employer exclusivement pour leurs plantations les espèces indigènes les plus communes. Ils n'allèguent aucun motif pour justifier leur persévérance dans ces voies routinières. Seulement ils paraissent croire que certains arbres ne peuvent réussir sur notre sol, par cela seul qu'ils sont exotiques. C'est une erreur; et il leur est facile de s'en convaincre, car nos vergers offrent chaque jour mille exemples du contraire.

Nous pensons qu'il y a un autre obstacle qui s'oppose à la naturalisation chez nous des richesses forestières des autres pays. Peu de nos compatriotes en connaissent les beautés; les amateurs même qui en ont entendu faire l'éloge se perdent dans les catalogues des pépiniéristes, et n'osent faire l'acquisition d'arbres dont les noms et les propriétés leur sont inconnus, ou du moins ne présentent à leur esprit aucune idée positive. On devrait établir un catalogue descriptif où se trouverait, à côté du nom de chaque arbre, un exposé succinct de ses principales qualités. Nous donnons ici à nos lecteurs, rédigée d'après ces principes, une liste abrégée des principales espèces de chênes étrangers. C'est un choix sur une centaine d'espèces au moins, transportées en Angleterre, et qui y réussissent presque aussi bien que le chêne ordinaire de nos pays (*quercus pedunculata*). Une quarantaine de ces variétés sont originaires de l'Amérique septentrionale.

Quercus coccinea (chêne écarlate). C'est un chêne de la plus belle espèce. Sa hauteur ordinaire est d'une cinquantaine de pieds. Ses feuilles prennent en automne une belle teinte d'écarlate. Elles sont plus longues et plus étroites que celles

du chêne ordinaire (elles ont six pouces de longueur), et ne tombent qu'aux approches de Noël. L'ensemble de l'arbre est gracieux. Son bois est dur, d'un écarlate foncé, et lorsqu'il est poli il présente un beau grain semblable à celui de l'acajou.

Quercus laurifolia (chêne à feuilles de laurier). Il se dessine majestueusement en touffes arrondies, et son bois est très-estimé.

Quercus Cerris (chêne de Turquie). C'est un arbre de la plus grande beauté. Le chêne de *Luccombe* est une variété de l'espèce. Ce dernier est un des arbres les plus magnifiques qu'on puisse voir. Ses branches s'inclinent avec grâce, et ses feuilles, qui ne tombent qu'au printems, conservent jusqu'au dernier moment leur belle couleur verte.

Quercus rubra (chêne rouge). Cette espèce est originaire d'Amérique; ses feuilles prennent en automne une belle couleur rouge.

Quercus palustris (chêne des marais). Il est également originaire d'Amérique. Ses feuilles tirent plutôt sur le brun que sur le rouge, et sont plus profondément dentelées. Cet arbre produit le plus bel effet au milieu d'un fourré.

Quercus suber (arbre à liége). On ne le cultive guère que par curiosité. Sa croissance est très-lente, et sa hauteur n'est pas considérable. Il n'a jamais bien réussi en Angleterre.

Quercus coccifera (chêne épineux). Les feuilles de ce chêne sont garnies de piquans comme celles du houx. On tire de cet arbre le kermès, sorte de teinture écarlate.

Quercus ilex (chêne *evergreen* ou toujours vert.) On en voit un grand nombe de fort beaux dans les principaux parcs d'Angleterre.

Quercus phellos (chêne-saule). Sa feuille ressemble à celle du saule, ce qui donne à l'aspect de cet arbre un coup d'œil pittoresque.

Quercus castanea (chêne-châtaignier). Son feuillage prend en automne une belle teinte jaune.

Quercus lanceolata (chêne à couleurs changeantes). Lors-

qu'elles réfléchissent les feux d'un beau soleil, ses feuilles brillent comme des lames d'argent.

Quercus mexicana (chêne du Mexique), est une espèce naine. Sa plus grande hauteur n'est que de deux pieds.

Quercus tinctoria (chêne noir), est le géant des chênes. Il atteint quelquefois une hauteur de plus de cent pieds.

Les indications que nous venons de donner suffiront pour faire connaître les effets qu'on peut obtenir dans une plantation, par l'emploi de ces arbres. Tous ceux compris dans notre nomenclature se trouvent dans la plupart des pépinières anglaises. On peut se les procurer à peu de frais, et ils ne demandent presque aucun soin particulier. Seulement il est bon de les planter à une distance convenable les uns des autres, pour laisser à leurs branches la facilité de se développer librement. On peut remplir les intervalles avec des arbres communs que l'on coupe ensuite quand on s'aperçoit qu'ils commencent à gêner les autres.

C'est ainsi que l'ami des jardins sait, en multipliant ses jouissances, accroître les ressources naturelles de son pays. Que d'attraits nous offrent les plaisirs de la campagne! Quel dommage que la nature en ait tant circonscrit le cours! Mais hélas! à peine a-t-elle mis la main à sa parure, que déjà elle s'apprête à en déposer les pièces une à une. Triste condition de notre existence! Nous ne possédons que pour perdre! Voilà l'hiver; adieu la pelouse veloutée. La cime dégarnie des arbres ne la protége plus contre les pluies et les gelées. Londres nous appelle avec ses concerts, ses spectacles, ses brouillards et sa fumée. Adieu donc les bois et la verdure! Adieu pour six mois entiers! Mais la végétation ne se dérobe pas tout entière à ceux qui savent en apprécier les charmes. Un grand nombre d'arbres conservent leur feuillage et leurs fleurs même au milieu de l'hiver le plus rude; aussi l'amateur des jardins, qui connaît

leurs ressources précieuses, en cultive et en améliore soigneusement les espèces. Avec leur aide, au sein d'une cité fangeuse et bruyante, dans un coin de terre ravi à prix d'or à la lave envahissante de la pierre de taille et du moellon, il reproduit sous ses yeux le théâtre de ses plaisirs, et donne à l'illusion le tems perdu pour la réalité.

Ce n'est point une chose facile que l'aménagement bien entendu de ces jardins en miniature. Il faut lutter sans cesse contre les élémens; déguiser, paralyser leur action destructive, et conserver partout à la terre glacée l'aspect de la fraîcheur et de la fertilité. Le talisman qui opère tous ces prodiges, c'est la connaissance parfaite des arbres et des arbustes d'hiver, ainsi que des momens précis de leur fleuraison. Nous croyons faire plaisir à une classe nombreuse de nos lecteurs en leur communiquant les résultats de notre expérience à cet égard.

Quel que soit le terrain qu'on ait à sa disposition, il faut commencer par le planter, en proportions convenables, d'*evergreens* de l'espèce de ceux qui prennent une belle croissance. Le choix pour cela n'est pas difficile. On peut entremêler le buis des Baléares, des houx de diverses sortes, des lauriers, des *acuba*, etc. Si l'espace le permet, on pourra y ajouter des pins, des sapins, des ifs, des cèdres rouges et blancs, des *arbor vitæ,* etc., etc. Dans les bonnes expositions, on emploiera avec succès quelques-unes des variétés les plus recherchées de la famille des sapins. Les plus belles sont l'*auracaria imbricata* et le *cuminghamia lanceolata*. On a récemment introduit dans nos jardins plusieurs belles espèces de sapins qui atteignent une hauteur remarquable. Le *pinus cimbra* forme un cône compact, renflé par le bas et terminé par une aiguille gracieuse. Le *pinus halepensis* et le *pinus longifolia* sont remarquables par la beauté de leurs feuilles et la grâce de leur tige.

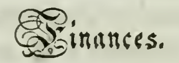
Lorsqu'on aura planté un assez grand nombre d'*evergreens* pour cacher partout la nudité du sol, on devra s'occuper de les entremêler d'arbustes *evergreens* ou autres, dont les fleurs soient à couleurs vives, afin de trancher sur la verdure sombre qui doit former le fond du tableau. C'est là qu'on fera figurer les fruits rouges ou jaunes du houx et du *mispelus pyracantha*; les graines de l'if, d'un rouge de corail; les longues campanules blanches et roses du laurier et les fleurs élégantes du laurier sauvage. Mais il faudra les rehausser par quelques tons plus brillans encore. Les rhododendrons, les kalmias, les azalcas offrent en hiver leurs éclatans épis; le *magnolia grandiflora* aux larges fleurs, à la fois si belles et d'une odeur si suave, sera aussi un précieux auxiliaire.

Lorsque l'hiver aura perdu sa plus grande rigueur, et qu'une température plus douce annoncera le retour du printems, les ressources alors se multiplieront. On pourra planter le *magnolia conspicua*, le seul des *magnolia* qui fleurisse au printems; ce bel arbuste n'appartient point à la famille des *evergreens*; ses fleurs paraissent avant ses feuilles : mais placé dans un groupe d'arbres verts, et rehaussé par eux, c'est un des plus beaux ornemens de nos jardins; seulement il faut le garantir de la gelée. On l'accompagnera du *rhododendron dauricum*, arbuste nain du plus charmant effet, de *mezereous* d'automne et d'hiver, de lauréoles et de daphnés de toute espèce. On aura encore les groseiliers blancs et rouges, la bruyère à fleurs doubles, les lilas commun de Perse et de Sibérie; les *laburnum* anglais et écossais (le dernier est le plus estimé), le cytise pourpre et jaune, le *vistaria frutescens*, la *consequana*, et une foule d'autres belles plantes.

Dans les jardins d'une certaine étendue, nous avons vu employer avec succès les plantes les plus simples et les plus

modestes, entre autres le mûrier sauvage, remarquable par ses fleurs au printems, et par ses fruits en automne. Bien des amateurs ignorent peut-être qu'il y a plus de vingt espèces d'épines qui croissent parfaitement chez nous en pleine terre. On remarque dans le nombre l'aubépine, et l'épine *tansy-leaved*, aux feuilles d'un vert pâle; le fruit de la dernière est jaune et assez gros, et celui de l'autre est écarlate. La *pink hawthorn* et la *cockburn* sont bien connues. La *river's scarlet* est d'une beauté remarquable. La *crœtagus lucida*, ou épine brillante, a la feuille d'un vert foncé, assez semblable à celle du poirier. M. Beckford, lorsqu'il créa les jardins de Fonthill, y avait formé une collection d'épines; il y avait réuni toutes les espèces connues. La collection n'existe plus; elle a subi le sort de ces jardins autrefois si beaux. L'idée de M. Beckford n'est pas moins bonne à imiter, et nous la proposons aux amateurs de jardins de notre pays.

REVUE BRITANNIQUE.



DE L'IMPOT EN ANGLETERRE.

De toutes les questions d'intérêt public qui ont exercé les méditations des économistes, celle de l'impôt est sans contredit la plus importante, comme aussi la plus difficile à résoudre. Elle touche à la fois aux intérêts privés les plus chers, et aux bases les plus importantes de l'édifice social. Aussi, l'histoire ne nous offre guère de révolutions politiques qui n'aient eu pour cause première, ou du moins pour occasion, la rigueur excessive des charges publiques, ou l'inégalité de leur répartition. Convaincus de cette grande vérité, les hommes d'état les plus célèbres, les publicistes les plus distingués, ont traité tour à tour, suivant leurs inspirations diverses, un sujet auquel se rattachent de si grands intérêts. Ainsi, le système de taxes qui nous régit a été l'objet, tantôt des panégyriques les plus outrés, tantôt des censures les plus amères. Deux camps se sont formés. L'un est composé

d'hommes aux vues grandes et généreuses, mais à l'imagination vive et exaltée, qui, se complaisant dans leurs spéculations philantropiques, ont réduit une grande question financière à de simples considérations morales. Poursuivant l'exécution de leurs plans avec toute l'ardeur dont ils sont capables, ils apportent dans les calculs de l'économie politique la même rigidité de principes que dans la conduite de leur vie sociale. Ils n'admettent pas de moyen terme dans ce qu'ils considèrent comme l'accomplissement d'un devoir. Le système actuel est, selon eux, entaché d'injustice et de partialité flagrante ; ils s'en déclarent les ennemis quand même : il ne leur faut rien moins que sa subversion complète. *Tout ou rien*, voilà leur devise.

Le parti opposé se compose d'hommes non moins honorables par leurs principes, mais dont l'ame refroidie par l'expérience sait faire la part aux exigences de la politique et de la nécessité. Ils ont une autre manière d'envisager la question. Sans s'aveugler sur les vices de l'impôt tel qu'il est établi, ils nient la nécessité d'une réforme. Selon eux, ces vices mêmes ont reçu du tems une sorte de sanction ; et, par leur intime adhérence au système politique, ils les regardent comme un contrepoids indispensable, et dont la suppression entraînerait peut-être la ruine du système tout entier. Préoccupés de cette idée, ils mettent dans la résistance la même opiniâtreté que leurs adversaires apportent à l'attaque, et considèrent leurs projets comme des théories oiseuses et sentimentales.

Nous ne sommes point du nombre de ces gens qui, avant de juger du mérite d'une proposition, ont soin de s'informer si l'auteur est whig ou tory. Nous nous plaisons à rendre hommage à la loyauté des défenseurs du système actuel et à celle des partisans de la réforme. Mais ce n'est pas sans peine que nous voyons l'insistance avec la-

quelle les uns et les autres cherchent à faire prévaloir leurs idées d'une manière absolue. Le zèle pour les doctrines qu'ils professent les emporte trop loin. Tout homme modéré le reconnaît : l'édifice social présente dans son ensemble quelques points défectueux qui, à la longue, pourraient en compromettre la solidité ; mais renverser l'édifice de fond en comble pour le reconstruire ensuite nous semble un moyen beaucoup trop violent. D'un autre côté, se refuser obstinément aux leçons de l'expérience, se fonder sur de vains scrupules ou sur des craintes chimériques pour laisser agrandir des brèches qu'un peu de soin pouvait réparer, selon nous ce n'est pas prudence, c'est une imprévoyance coupable. Étrangers à tout esprit de parti, animés d'un pur sentiment d'intérêt national, nous aussi, nous avons long-tems médité sur la question de l'impôt avec tout le recueillement qu'elle mérite ; mais en livrant au public le résultat de nos travaux, nous n'avons pas la prétention de faire prévaloir notre opinion personnelle. Agir ainsi, ce serait plutôt entraver qu'éclairer une question qui a déjà été traitée avec tant de supériorité par des hommes du plus rare talent. Il nous semble qu'il y a un but plus utile à envisager ; c'est de rapprocher, de fondre entre eux des principes opposés, en prenant seulement ce qui est bon et applicable. C'est ce que nous allons essayer de faire.

Il est étonnant que chez une nation comme la nôtre, jalouse de ses droits, ardente pour la liberté, l'étude pratique de la science financière soit aussi complétement négligée. Il est certain qu'en Angleterre, il y a peu de personnes qui se fassent une idée nette et précise de l'impôt. On ne considère que son chiffre, et non l'étendue des services qu'il alimente. De ce que ce chiffre a été en croissant, depuis un certain nombre d'années, on en conclut que la misère et les charges publiques ont augmenté dans la même proportion : c'est

une erreur capitale. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que les revenus des particuliers fussent restés stationnaires, et que les taxes seules eussent été en augmentant. Mais si au contraire la fortune publique, qui n'est que l'agglomération de toutes les fortunes privées, s'est accrue dans une proportion plus forte que les taxes qu'on prélève sur celles-ci, il est incontestable que quoique nos impôts aient été doublés et triplés, nous sommes réellement moins grevés qu'à l'époque où nos revenus étaient, ainsi que les taxes, comparativement moins considérables. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire financière de la Grande-Bretagne.

Dans les premiers tems de la monarchie, l'impôt était prélevé, non sur la consommation, mais sur les propriétés. On le recueillait par *escuage* sur les terres appartenant aux vassaux de la couronne, et par *tollage*, sur les villes et les bourgs. Lorsque le gouvernement avait besoin d'argent pour entreprendre une guerre, tous ceux qui voulaient s'exempter du service militaire payaient un *subside* ou *aide*. Il y avait des collecteurs chargés de prélever ces subsides à domicile. Un article de la grande charte, renouvelée par Edouard Ier, autorisait le roi à prélever un quinzième sur toute espèce de marchandises, et on nomma des commissaires chargés de la fixation de cet impôt. Sous le règne de Guillaume Ier, le chiffre de l'impôt était de 400,000 liv. st. Il diminua ensuite graduellement jusqu'au règne de Henri III, sous lequel il ne fut plus que de 80,000 liv. st. Les guerres d'Édouard Ier le firent bientôt remonter à 150,000 liv. st.; et Édouard II le porta à 154,000 liv. st. Après le règne de ce prince, il diminua de nouveau; et sous Henri VI, on le voit réduit à 64,000 liv. st. De cette somme, il remonta à 100,000 liv. st. sous Richard III; à 400,000 liv. st. sous Henri VII, et à

800,000 liv. st. sous Henri VIII. Pendant le règne d'Élisabeth, l'impôt ne dépassa point 500,000 liv. (12,500,000 fr.), et Charles Ier, malgré tous ses efforts, ne put le porter au-delà de 895,819 liv. st. Ce fut sous le despotisme militaire de Cromwell que, pour la première fois, l'impôt dépassa un million st. (25,000,000 fr.). Les prodigalités de la restauration l'élevèrent à 1,800,000 liv. st., et à la fin du règne de Jacques II, il était de 2,000,000 liv. (50,000,000 fr.). Avec ce revenu, Jacques II entretenait une armée permanente de trente mille hommes, et une flotte magnifique, composée de 173 voiles, montée de 42,000 marins et armée de 6,930 pièces de canon. La liste civile était considérable; et le budget, dont la somme totale s'élevait à 1,699,363 liv. st., laissait cependant chaque année dans les coffres un excédant de 250,000 liv. st. pour parer aux dépenses imprévues.

A l'époque de la révolution, et à l'avénement de Guillaume III, l'impôt prit un accroissement dont on n'avait point eu d'exemple jusqu'alors. Les Hollandais ne tardèrent pas à naturaliser chez nous leur talent en matière fiscale. On vit paraître des taxes sur les terres, sur les maisons, sur les fenêtres, sur la drèche, le houblon, le verre, le papier, le savon, le cuir, la chandelle, le suif, les fiacres, le miel, etc., etc. Les taxes qui existaient déjà furent doublées, triplées, quadruplées. On engagea le revenu public pour trois ans, moyennant une somme de 500,000 liv. st.; c'est de cette époque que date l'origine de notre dette publique. Douze ans après la révolution, les impôts et les emprunts levés ou contractés par le roi Guillaume s'élevaient à la somme de 66,000,000 st.; et à la mort de la reine Anne, c'est-à-dire après un intervalle de vingt-six ans, leur total était de 150,000,000 st. Le reste est connu; on sait que, dans le cours du dernier

siècle, l'impôt s'est élevé de 2,000,000 à 50,000,000 liv. st.; et que cependant la dette publique a atteint le chiffre énorme de 800,000,000 liv. st. (vingt milliards de francs)!

Si la prospérité d'un pays était en raison indirecte de l'importance et de l'accroissement de ses impôts, il y a long-tems que l'Angleterre serait arrivée au comble de la détresse. Par bonheur, il n'en est pas ainsi. Les prédictions sinistres qui, à chaque moment de crise, ont annoncé la ruine du pays comme imminente et inévitable, ont été démenties l'une après l'autre; et la fortune privée, loin de souffrir la moindre altération, s'est accrue d'une manière remarquable. En 1688, le montant des revenus des particuliers était évalué à 49,000,000 st. En 1776, il était de 100,000,000 st.; en 1793, il s'élevait à 125,000,000 liv. st.; en 1806, à 170,000,000 liv. st. Aujourd'hui on peut évaluer à plus de 300,000,000 st. le revenu imposable de la Grande-Bretagne. Mais on appréciera mieux encore la position du pays, en comparant les résultats de son industrie à diverses époques. Dans un intervalle de quarante années, la quantité de produits des manufactures anglaises a quadruplé. Les exportations de ces mêmes produits, qui, en 1792, étaient d'assez peu d'importance, se sont élevées en 1814 à 33,000,000 st.; en 1830, elles ont atteint le chiffre de 55,000,000 liv. st., et le nombre de tonneaux employés dans la navigation par ces exportations, qui, en 1792, n'était que de 175,000, est maintenant de 730,000.

De ce que nous venons de dire, on doit conclure que, dans un pays bien administré, l'impôt, pourvu qu'il soit exactement en rapport avec les services publics, peut être augmenté sans ajouter aux charges de la nation, lorsque l'industrie est dans un état progressif. La raison en est évidente. Tout perfectionnement industriel, en augmen-

tant les fortunes particulières, donne aux individus plus de latitude pour subvenir aux besoins de l'état. Mais à l'établissement de l'impôt se rattachent certaines considérations, qui, si elles sont négligées, peuvent avoir les conséquences les plus funestes. D'abord, il faut que sa répartition soit faite sur des bases équitables. Alors tout citoyen, en échange de la protection qu'il reçoit du gouvernement, doit à son tour contribuer à le soutenir suivant l'importance de son revenu. Si le législateur ne sait point proportionner les charges aux facultés des contribuables, elles donnent naissance à une foule de récriminations. De là ces mécontentemens sans nombre qui, s'envenimant à mesure qu'ils vieillissent, amènent quelquefois ces catastrophes auxquelles les publicistes et les historiens attribuent souvent des causes toutes différentes. Ce n'est pas tout : il faut, pour que l'impôt ne soit pas impopulaire, qu'il ne porte atteinte ni à la santé ni au moral du peuple. En attaquant la santé du peuple, il paralyse les progrès de l'industrie, cette source première de la prospérité nationale ; en affectant le moral du peuple, il brise les liens qui l'attachent au gouvernement ; il pervertit ce bon sens qui lui fait distinguer ses véritables intérêts, et le livre ainsi sans défense aux insinuations mensongères que des intrigans ambitieux exploitent à leur profit.

L'impôt, comme on sait, est divisé en deux branches bien distinctes. On entend par impôt direct celui que le contribuable verse entre les mains de l'agent du gouvernement, sans l'intervention d'un ou de plusieurs tiers. Tel est celui sur les maisons, les fenêtres, et en général sur la propriété foncière. L'impôt indirect est celui qui est établi sur les divers articles de consommation. Il se prélève, soit sur la fabrication, soit sur l'importation des denrées imposées, et dès lors il fait partie intégrante de leur valeur matérielle. Les taxes de la première espèce n'en-

trent dans la composition du revenu public de la Grande-Bretagne que pour une faible partie; les taxes indirectes prédominent; car nos législateurs ainsi que ceux du continent ont pour elles un penchant irrésistible. En voici la raison : le sacrifice qu'impose une contribution directe est patent pour tous, et n'admet aucun déguisement, car chaque individu sait exactement quelle part de richesse le gouvernement lui enlève. L'homme, par un sentiment naturel, ne consent que difficilement à l'abandon d'une partie des produits de ses veilles ou de son industrie, à moins qu'il n'obtienne en retour un équivalent plus utile; d'un autre côté, comme il est assez difficile aux masses d'apprécier les bénéfices qui résultent de l'état social, elles ont en général une grande répugnance à payer de fortes contributions. Dès lors, pour prévenir les plaintes, les gouvernemens, au lieu d'imposer les articles que produit le contribuable, imposent ceux qu'il achète. Grâce à ce système, plus compliqué qu'il ne le paraît au premier coup d'œil, on déguise ce qui est effectivement payé; et si la contribution n'est pas très-considérable, les acheteurs confondent l'impôt avec le prix naturel de l'article imposé; ils perdent ainsi l'idée de la contribution qu'ils paient, et par conséquent l'antipathie qu'elle leur causait. Malgré cela, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les contributions indirectes portent un préjudice notable à la société en général; car lorsque les producteurs achètent des matières premières, ils sont obligés d'en payer le montant par anticipation, et ils se prévalent de ce paiement pour élever le prix de l'article imposé, non seulement en raison du taux de l'impôt, mais encore de l'intérêt du capital avancé. Le détaillant a payé le thé, le sucre et le café au marchand en demi-gros; celui-ci au négociant, qui en a payé les droits directement au fisc. Or chacun de ces intermédiaires a dû nécessairement s'indemniser de ses

soins et de ses avances de fonds, en surchargeant plus ou moins le prix de ses marchandises, et la part qu'il retient excède toujours la somme qu'il a payée au fisc. Ainsi le consommateur paie plus que le gouvernement n'exige, sans que le trésor y gagne une obole.

Dans l'examen qui va nous occuper, partons donc de ce principe, que, des deux espèces d'impôts, direct et indirect, le premier, lorsqu'il est établi sur une assiette équitable, est le plus convenable et le plus rationnel ; il est perçu sans détours, sans déguisement, et peut être facilement apprécié par tout le monde, tandis que le dernier, indépendamment des abus auxquels sa mauvaise répartition peut donner lieu, a le grave inconvénient de faire sortir de la poche du contribuable le double de ce que la loi l'oblige à donner au gouvernement.

Dans l'année 1832, le chiffre rond de l'impôt s'est élevé à 50,000,000 st. Voici de quels élémens il se compose :

	Liv. st.	Francs.
Excise	19,000,000	47,500,000
Douanes	17,000,000	42,500,000
Timbre	7,000,000	17,500,000
Impôts directs	4,000,000	10,000,000
Postes et articles divers	3,000,000	7,000,000
TOTAL	50,000,000	1,250,000,000

On peut diviser en cinq classes générales les objets soumis à l'impôt :

	Liv. st
1° Les maisons et les fenêtres	4,000,000
2° Les denrées de première nécessité	20,000,000
3° Les matières premières	6,000,000
4° Les manufactures	2,000,000
5° Les objets de luxe (timbre compris)	18,000,000
TOTAL égal	50,000,000

Nous allons examiner séparément chacun de ces chapitres.

Impôts directs. — On comprend sous cette dénomination, comme nous l'avons déjà dit, les taxes imposées sur les maisons, sur les fenêtres, et en général sur la propriété foncière. Nous n'aurions aucune récrimination à élever contre cette branche du revenu public si elle était établie sur des bases justes et équitables. Mais il n'en est pas ainsi, comme nous allons le démontrer.

La taxe sur les maisons et les fenêtres date du règne de Guillaume III. Le Parlement accorda alors au gouvernement 2 schell. par an sur toutes les maisons habitées, à l'exception des chaumières; 6 schell. sur toutes les habitations ayant de 10 à 20 fenêtres, et 10 schell. sur celles ayant 20 fenêtres et au-delà. On ajouta dans la suite un droit de 10 schell. sur les maisons ayant de 20 à 30 fenêtres, et de 20 schell. sur celles ayant 40 fenêtres et au-delà (1). L'impôt n'avait été voté que pour trente ans, à dater de Noël 1710; à l'expiration de ce délai, la suppression n'eut pas lieu, et la taxe fut même augmentée. C'est là un reproche grave qu'on peut adresser au gouvernement; mais la situation difficile où il se trouvait en 1740, ne lui permit pas de se priver d'une ressource si importante. Bien plus, il ajouta à la taxe des portes et fenêtres un droit sur la valeur locative de chaque maison, valeur qui fut déterminée de la manière la plus arbitraire. Ainsi,

(1) Chaque maison ayant huit croisées est imposée aujourd'hui à 16 schell. 6 den. (20 fr. 65 c.); celle qui en a seize paie 3 liv. st. 18 schell. 6 den. (98 fr. 15 c.); et celle qui en a trente-deux paie 10 liv. st. 13 schell. 3 den. (266 fr. 60 c.). Les maisons supportent en outre un droit sur leur valeur locative, qui varie de 1 schell. 6 den. (1 fr. 90 c.) par liv. st. (25 fr.); à 2 schell. 10 den. (3 fr. 60 c.) suivant l'importance de l'estimation du loyer; c'est-à-dire de 7 1/2 p. 0/0 dans le premier cas, et de 14 dans le second.

tandis qu'une simple boutique de *Regent-Street*, à Londres, paie 56 liv. st. (1,400 fr.) d'impôt annuel, le palais de *Stowe*, appartenant au duc de Buckingham, habitation princière, avec une façade de 916 pieds, des colonnes corinthiennes, un parc immense, contenant des tours, des obélisques, des temples, etc., n'a été imposé qu'à 42 liv. st. (1,050 fr.)

Hedlestone, appartenant à lord Scarsdale, habitation magnifique, composée de deux pavillons réunis par une galerie de 360 pieds de longueur, avec un péristyle soutenu par 20 colonnes d'albâtre, ne paie que 28 liv. st. (700 fr.) de contribution.

On a été plus indulgent encore pour *Holkham-Park*, superbe château appartenant à l'honorable W. Coke, car il n'est imposé qu'à 8 liv. st. (200 fr.) seulement. Ainsi un marchand de *Fleet-Street*, de *Cheapside* ou de *Wapping*, paie pour les portes et fenêtres de sa modeste habitation trois et quatre fois plus que les plus riches lords d'Angleterre, pour leurs somptueux palais.

Pour atténuer l'injustice de cette répartition, on a dit qu'il était difficile de proportionner la taxe à la valeur locative des habitations de luxe éparses dans le pays. Il paraît qu'on n'a pas éprouvé la même difficulté à l'égard des maisons entassées dans les villes commerçantes. Nous avons pris sur un tableau officiel huit de ces villes, Londres compris, et nous avons trouvé 602,476 liv. st. (15,619,000 fr.) pour chiffre de leurs taxes réunies. A côté de ces huit villes, nous en avons placé huit autres, également de premier ordre, mais non commerçantes; leurs taxes réunies ne s'élevaient qu'à 98,000 liv. st. (2,450,000 fr.). Mais c'est surtout sur la métropole, grand foyer, comme on sait, de commerce et d'industrie, que cet impôt pèse de toute sa force. Sur 2,000,000 liv. st. (50,000,000 fr.) environ

qu'il fournit au trésor, Londres et Westminster produisent plus de 400,000 liv. st. (10,000,000 fr.)

N'est-ce pas étrange que, dans un pays où le commerce et l'industrie ont été les principales sources de la richesse nationale, ceux qui les exercent soient traités avec tant de rigueur et d'injustice? Qu'un négociant fasse construire de nouvelles usines, des magasins spacieux, d'immenses ateliers; aussitôt le fisc, avec ses milles griffes, vient prélever le bénéfice le plus liquide, le plus clair, qui peut résulter de ces entreprises dispendieuses. S'il prend fantaisie, au contraire, à un noble lord d'élever une fastueuse résidence, d'entasser marbres et granits, personne ne le tourmente, on le laisse en paix jouir de ses constructions, et lorsqu'enfin on se décide à le soumettre à la taxe, c'est toujours dans une proportion vingt fois moindre que celle qui a servi pour imposer le pauvre industriel. Ainsi tandis que le fameux hôtel de Northumberland à *Charing-Cross* paie une taxe de 4 d. 1/2 (45 c.) par pied carré, la boutique du mercier qui est à côté paie 7 schellings (8 fr. 75 c.) par pied! quelle justice!

Tels sont les motifs qui tendent à rendre impopulaire la taxe sur les maisons et les fenêtres. Si sa répartition était moins injuste, les griefs qu'on élève contre elle tomberaient d'eux-mêmes. On a dit que c'est un impôt sur l'air et la lumière; qu'il détruit la santé du peuple en le forçant à habiter des rues sales et mal aérées; qu'il nuit à l'agrandissement et à l'embellissement des villes, et qu'il réunit ainsi le double inconvénient de compromettre le bien-être physique du peuple, et de paralyser son industrie. En quittant ces immenses rues où s'étale la pompe du luxe, parcourez ensuite ces petits passages, ces sombres allées, ces étroites ruelles où la lumière du jour ne plonge jamais, et voyez cette population hâve, pâle et étiolée sortant de

ses demeures enfumées, qui se traîne à peine plutôt qu'elle ne marche; alors vous serez convaincus des déplorables effets de cette loi aussi barbare qu'impolitique. En faisant porter l'impôt dans une juste proportion sur toutes les propriétés, non pas selon leur valeur fictive, mais selon leur valeur réelle, on affranchirait les industriels et les classes inférieures d'un fardeau qui pèse tout entier sur eux. L'industrie suivrait librement son essor, et chacun acquitterait sans regret une taxe à laquelle du moins on ne peut refuser un mérite, celui de ne point donner prise à l'arbitraire ni à la déception.

Taxes sur les denrées de première nécessité. — Nous avons compris sous cette dénomination, non seulement les objets indispensables à la vie, mais encore divers autres dont le peuple se plaît à faire usage, soit par suite d'une longue habitude, soit à cause de quelques circonstances climatériques. Dans les 50,000,000 liv. st. dont se compose le revenu public de la Grande-Bretagne, cet article figure pour 20,000,000, c'est-à-dire pour près de moitié. C'est là un des torts les plus graves qu'on puisse reprocher au système actuel : c'est un des abus auxquels il importe le plus de remédier. Nous l'avons dit : rien ne conduit à la démoralisation comme la misère; et la démoralisation est l'ennemi le plus dangereux que les gouvernemens aient à redouter. Ces considérations sont par elles-mêmes de la plus haute importance; mais elles sont corroborées par d'autres considérations financières qui s'y rattachent. L'impôt sur les denrées de première nécessité, du moins sur celles qui sont produites par notre sol, a pour l'agriculture et pour l'industrie les inconvéniens les plus graves. Nous prendrons pour exemple la taxe établie sur la fabrication de la drèche.

Il est constant que le moral d'un peuple a pour prin-

cipe l'action du climat sous lequel il vit et l'influence de son régime habituel. Il est aisé de se convaincre de la justesse de cette doctrine, en mettant en parallèle quelques nations dont le caractère est diamétralement opposé : les Anglais par exemple avec les Irlandais, les Allemands avec les Français, et les Hollandais avec les Portugais. L'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande consomment à elles trois une quantité de bière plus considérable que le reste de l'Europe. En Irlande, en France et en Portugal, au contraire, toutes les classes font un usage fréquent de spiritueux ou de vins légers. Les peuples des trois premiers pays sont renommés pour leur patience dans le travail et leur persévérance dans leurs entreprises; ils sont en général d'un tempérament robuste et flegmatique, d'un caractère généreux et franc jusqu'à la rudesse ; tels étaient autrefois ces braves *yeomen* tant célébrés dans notre histoire. Les trois autres peuples se font remarquer par leur promptitude dans le conseil et leur rapidité dans l'exécution. Ils ont le caractère pétulant et le tempérament sanguin, mais ils manquent de fermeté dans les revers. Ils nous serait facile de démontrer que le genre de boisson en usage dans chacun des pays dont nous venons de parler influe puissamment sur le caractère et le physique de ses habitans. Mais ce n'est pas ici le lieu; nous nous bornerons à dire que la bière de bonne qualité, prise avec modération, est une des liqueurs les plus saines qu'on puisse adopter. Le principe sucré de l'orge, combiné avec l'amertume du houblon, la rend à la fois nutritive et tonique. Ainsi le fisc, en gênant pas ses exactions la consommation de la bière, fait un tort incalculable à la santé et au moral du peuple.

L'usage de la bière remonte aux tems les plus reculés

de la monarchie anglaise. Mais la taxe qui pèse sur sa consommation ne date que de cent cinquante ans environ ; et depuis cette époque la consommation a été, non pas stationnaire, mais rétrograde. L'impôt sur la drèche fut établi sous le règne de Guillaume III. Il était d'abord de 6 d. (60 c.) par boisseau ou de 4 schell. (5 fr.) par quarter ; en 1787, on l'éleva à 10 schell. 6 d. (13 fr. 10 c.) par quarter ; en 1791, à 19 schell. 6 d. (24 fr. 60 c.) ; en 1802, à 18 schell. 8 d. (22 fr. 90 c.) ; et en 1804 à 38 schell. 8 d. (48 fr. 30 c.)

Voyons quelles ont été les conséquences de cet accroissement successif de l'impôt.

Dans les dix années qui se terminèrent à 1793, la consommation de la drèche en Angleterre et dans le pays de Galles avait été de	3,542,000 quarters.
Dans les dix années se terminant à 1823, elle a été de	3,182,776
Différence en moins dans la consommation	359,224

Et cependant à la première époque, la population du pays n'était que de 5,500,000 habitans, tandis qu'à la seconde elle s'élevait à 12,000,000. Ainsi en 1723, on consommait annuellement 41 gallons de bière par tête ; et en 1823, on en a consommé 16 seulement ; différence 25 gallons. Les effets de cette taxe anti-nationale ont agi sur l'Écosse d'une manière aussi funeste. En 1802, époque où la taxe n'était que de 7 d. (70 c.) par boisseau, la consommation de la drèche s'élevait à 2,014,526 boisseaux. En 1821, la taxe ayant été portée à 3 schell. 6 d. (4 fr. 35) ; la consommation se réduisit à 1,182,208 boisseaux ; différence en plus dans la taxe, 2 schell. 11 d. ; différence en moins dans le nombre de boisseaux consommés, 832,381. Les résultats de la taxe sont encore plus déplorables en Irlande. De 1795 à

1821, la consommation de la drèche a été réduite de 1,284,000 boisseaux à 173,000 (1)!

Mais, quelque onéreux que soit cet impôt, la manière dont on le perçoit, le rend encore plus vexatoire. Les règlemens de l'excise veulent que l'orge soit répandu sur le plancher d'une certaine manière; qu'on le tienne dans un endroit humide, et qu'on l'en retire à un tems donné. Ces restrictions qu'on applique indistinctement à toutes les qualités de grain deviennent nuisibles en certaines circonstances, et causent ainsi aux propriétaires un préjudice qu'il n'était point dans l'intention du législateur de leur imposer.

A tous ces griefs ajoutons-en un autre non moins grave. La répartition de la taxe n'est point équitable et ne peut pas l'être. Les comtés les plus pauvres, c'est-à-dire ceux dont le sol est sablonneux et par conséquent d'une qualité inférieure, supportent presque seuls le poids de l'impôt. En effet, c'est en général dans les terres légères et sablonneuses qu'on sème l'orge; et on sait que ce genre de culture

Note du Tr. L'auteur anglais a négligé de dire que le droit sur la drèche ayant été réduit au mois de février 1822, à 2 schell. 6 den. (3 fr. 10 c.) par boisseau, ou 20 schell. (24 fr. 80 c.) par quarter, la consommation avait considérablement augmenté, et par suite le montant total des perceptions. C'est une omission grave et que nous relevons avec d'autant plus d'empressement qu'en France des hommes d'un talent distingué cherchent à démontrer que l'abaissement des droits sur les objets de consommation générale ne détermine pas une augmentation sensible dans la demande, et que cette sage mesure ne tourne pas au profit du trésor. Les droits sur la drèche qui, en 1821, ne montaient qu'à 3,360,000 liv. st. (84,000,000 fr.) s'élevèrent en 1822, par suite de la diminution de la taxe, à 3,918,000 liv. st. (97,950,000 fr.); c'est-à-dire à 13,000,000 fr. de plus qu'en 1821. L'impôt sur la drèche, en 1831, a produit 4,359,000 liv. st.; c'est-à-dire 25,000,000 fr. de plus qu'il y a dix ans.

demande beaucoup de soins et de frais. Ainsi la taxe sur la drèche, en restreignant la consommation de l'orge, frappe d'une ruine certaine les propriétaires des terrains maigres, d'autant plus qu'ils ont été obligés de faire des dépenses considérables pour les mettre en rapport.

Tout se réunit donc pour solliciter la suppression de cet impôt : les véritables intérêts financiers du royaume, ceux des classes moyennes de la société, et la santé ainsi que le moral des classes pauvres. Depuis que le prix de la bière a augmenté, le peuple s'est adonné à l'usage des spiritueux ; dans les campagnes, le journalier ne s'assied plus à la table frugale du maître de la ferme ; la nécessité et l'habitude l'entraînent au cabaret. Sans amis qui l'aident de leurs conseils, il hante les désœuvrés et les paresseux dont il adopte bientôt les mauvaises habitudes, et dans une nuit de débauche, le gain d'une semaine de travail a bientôt disparu. Il n'en était pas ainsi quand le fermier faisait lui-même sa drèche, brassait sa bière et nourrissait ses domestiques. Chacun d'eux voyait en lui un ami, un père, et se faisait un honneur de vieillir sous le toit qui l'avait vu naître.

Nous ne saurions trop le répéter, de toutes les taxes sur les objets de première nécessité, celle sur la drèche est, selon nous, la plus funeste. C'est elle qui a introduit dans notre pays le goût des liqueurs fortes, fléau dont les tristes effets ne se font déjà que trop sentir, et qui finira, si l'on n'y apporte de prompts remèdes, par être la source de maux incalculables.

Nous ne serons pas aussi sévères à l'égard des autres objets compris dans ce chapitre. Le pauvre, comme le riche, a des obligations à remplir envers la société. Son industrie et son travail forment son seul capital, il est vrai ; mais il ne doit pas moins concourir à supporter les char-

ges de l'état qui lui en assure le libre exercice. Mais si la classe pauvre n'est pas fondée à réclamer pour elle une exemption des charges publiques, il est encore moins juste de lui en faire supporter plus que sa part, et c'est ce qui a lieu maintenant. Nous appelons surtout l'attention des législateurs sur ce point ; qu'ils se hâtent de supprimer ces taxes qui peuvent avoir une influence pernicieuse sur la santé du peuple ; et qu'ils modifient celles qui tendent à le priver de délassemens agréables ou salutaires. On ne doit pas craindre de perdre quelques millions : les moyens ne manqueront pas pour remplir le vide ; il faut avant tout être bien convaincu d'une chose, c'est que de tous les ennemis qui menacent une nation, les plus redoutables sont la misère et la corruption.

De l'impôt sur les matières premières. — Le chiffre de l'impôt prélevé sur les matières premières, qui servent à alimenter, soit les manufactures, soit les divers ateliers de construction, s'est élevé dans les dernières années à 6,000,000 st. environ. Cet impôt ne pèse pas sur la classe pauvre d'une manière aussi directe que celui sur les denrées de première nécessité ; cependant les conséquences en sont funestes pour la fortune publique, car il nuit essentiellement à la circulation des capitaux. Plus un pays manufacturier peut se procurer à bon marché des matières premières, plus la somme de capitaux qu'il consacre à leur achat est considérable. La taxe imposée sur les matières premières, en haussant leur prix, doit donc influer d'une manière sensible sur la richesse des pays industrieux, puisque l'extension des manufactures dépend de la quantité de matières premières achetées. Cette diminution dans le mouvement du capital est une perte pour la fortune publique. L'impôt sur les matières premières a encore un inconvénient fort grave :

il compromet la prospérité de nos exportations en augmentant le prix de la main-d'œuvre ; il ôte à nos fabricans les moyens de lutter avec avantage contre la concurrence étrangère. Toutes les personnes qui sont initiées dans les secrets du haut commerce savent combien une légère différence dans les prix influe quelquefois sur une opération commerciale. Quand les impôts sur les matières premières n'augmenteraient que de deux à trois pour cent le prix de fabrication de nos produits, c'en est souvent assez pour faire donner la préférence aux produits d'une autre nation. L'industrie a fait, en Europe, depuis quelques années, des progrès considérables ; ne nous reposons pas aveuglément sur notre suprématie commerciale. Nous avons devant les yeux l'exemple de la Hollande. Elle aussi a ruiné son industrie à force de la pressurer : elle a tué sa poule aux œufs d'or.

De l'impôt sur les manufactures. — Nous ferons à l'égard de cet impôt, qui, du reste, n'entre que pour deux millions environ dans la composition du revenu public, les mêmes objections que pour celui sur les matières premières. La consommation de tous les articles fabriqués en général dépend du prix auquel ils sont livrés ; ainsi toute taxe qui a pour effet d'élever ce prix porte par là même un coup funeste à l'industrie, en restreignant le placement de ses produits. Nous allons donner une idée de la manière dont l'établissement de cette branche du revenu public a réagi sur quelques produits de nos fabriques. Dans l'intervalle de 1793 à 1823, les droits sur les glaces et cristaux ont été augmentés de cinq sixièmes : qu'en est-il résulté ? Dans les cinq années de 1789 à 1793, la consommation des marchandises de cette nature avait été de 190,000 quintaux ; dans les cinq années de 1821 à 1825, elle a été réduite à 165,000 quintaux ; différence énorme,

si l'on considère l'augmentation survenue dans la population et dans les fortunes. Les proportions ont été les mêmes dans les autres branches d'industrie dont les produits ont été frappés d'une semblable augmentation de droits.

Si la législature ne croit pas devoir supprimer ces taxes, que du moins elle les allège, et leur ôte ainsi une partie de leur influence désastreuse; qu'elle distingue surtout les articles pour lesquels une taxe est une espèce de prohibition. En vain dira-t-on que les droits prélevés sont remboursés aux fabricans lors de l'exportation de leurs produits; cette restitution est elle-même un inconvénient qui milite contre l'impôt. Il est certain en effet que de cette manière les frais de perception se trouvent doublés par ceux que le remboursement nécessite.

De l'impôt sur les objets de luxe importés. — De toutes les branches de l'impôt, aucune n'est plus en harmonie que celle-ci avec les principes de l'équité. Ces objets sont presque entièrement employés par les riches; et si les classes pauvres en font usage, c'est dans une proportion très-faible. Ils n'ont qu'une influence très-secondaire sur l'industrie nationale; et s'ils étaient maintenus dans des limites convenables, il serait injuste d'élever la moindre réclamation à leur égard. Mais comme jusqu'à présent ils ont été portés à un taux excessif, loin d'être utiles à l'état, ils lui deviennent funestes, en donnant naissance à la contrebande. Il n'est personne qui ne sache avec quelle activité elle s'exerce sur toute l'étendue de nos côtes, et quels frais énormes le gouvernement est obligé de faire pour la réprimer. Un rapport présenté dernièrement au chancelier de l'échiquier évaluait ces frais à un million sterling par an. Comme la contrebande n'est avantageuse pour ceux qui l'exercent que par l'élévation des droits; comme il est prouvé que tous les efforts du gouverne-

ment sont et seront toujours impuissans pour la réprimer, il n'est qu'un seul moyen d'y mettre un terme; c'est de réduire les droits.

La réduction des droits sur certains objets de luxe, notamment sur les vins de France, et sur quelques autres productions de ce pays, ne peut manquer d'avoir les résultats les plus avantageux. Des relations libres et fréquentes avec la France seront pour l'Angleterre une source de prospérité; ces deux nations, par leur position géographique et la nature de leur sol, semblent destinées à vivre de l'échange de leurs produits. Placées toutes deux à la tête de la civilisation, séparées seulement l'une de l'autre par un bras de mer, elles réunissent les dons les plus divers et les plus précieux de la nature. Si l'une étale les richesses de l'industrie et les merveilles des arts mécaniques, l'autre s'enorgueillit de la fertilité de son sol et de la variété de ses productions naturelles. Aussi, avons-nous toujours imputé à une politique mal habile toutes ces taxes exagérées que ces deux états ont tour à tour fait peser sur leurs produits respectifs. Si depuis que ce funeste système de droits protecteurs a prévalu, on supputait tout ce qu'il en a coûté aux deux nations, on serait convaincu que c'est par la plus amère des dérisions qu'on les a décorés d'un titre aussi mensonger. Colbert s'obstina à faire de la France un pays manufacturier, et crut qu'il suffisait, pour la forcer à produire, de prohiber l'entrée de tous les produits des fabriques étrangères. Pendant quelques instans les manufactures prirent un essor factice; mais La France ne tarda pas à se ressentir des funestes effets de ce nouveau système. Elle vit doubler et tripler le prix de tous ses objets de consommation, sans que l'état de ses fabriques en fût plus prospère. La Hollande, usant de représailles, prohiba bientôt les produits de la France; et

cette lutte commerciale ne fut pas plus heureuse pour elle que pour sa rivale.

L'Angleterre entra à son tour dans le système des prohibitions, et laissa loin derrière elle tous les peuples qui l'avaient devancée dans cette voie, et aujourd'hui encore ce n'est qu'à grand'peine qu'elle abandonne un système si vicieux. Nous faisons des vœux sincères pour que les gouvernemens des divers états de l'Europe et du Nouveau-Monde, adoptant enfin une politique plus large et des vues plus généreuses, renoncent au prélèvement de droits évidemment contraires au bien-être des peuples. En donnant à chaque contrée une température et des productions différentes, la nature a voulu que toutes se fussent en aide les unes aux autres. Otons les entraves qui gênent l'industrie, et nous la verrons bientôt, dans chaque pays, s'exercer sur les objets pour lesquels la nature du sol ou le génie national lui assurent une incontestable supériorité.

Mais nous ne savons que trop avec quelle défaveur le pouvoir accueille toutes les propositions qui tendent à réduire l'impôt. Il a pour chacune d'elles une réponse banale toujours prête : « Les circonstances actuelles s'opposent à toute espèce de réduction. » Cette fin générale de non-recevoir est commode en ce qu'elle dispense de statuer sur le mérite des propositions ; mais elle est fondée sur un raisonnement faux. Elle tendrait à faire supposer que toute réduction a pour résultat d'amener une diminution dans les produits des taxes, tandis que c'est précisément le contraire qui a lieu. Un article soumis à des droits immodérés ne peut être consommé que par la classe riche, et, par conséquent, la consommation doit toujours en être extrêmement restreinte. Si l'on diminuait ces droits, de manière à rendre le même article accessible aux classes moyennes de la population, la con-

sommation en augmenterait dans une proportion égale au nombre des consommateurs; et nul doute que les droits à prélever sur la consommation ainsi étendue n'offrissent une augmentation sensible sur ceux qui frappaient la consommation restreinte à une classe privilégiée. Ce que nous avançons n'est point une vaine spéculation. Des expériences réitérées en ont démontré la vérité.

En 1745, on réduisit le droit sur le thé de 4 schell. la livre à 1 sch. Quel fut le résultat de la réduction? Dans les trois années antérieures à 1745, le produit des droits sur le thé avait été de 444,659 liv. st.; dans les trois années antérieures à 1749, il s'éleva à 804,791 liv. st. Les droits sur cette denrée furent ensuite augmentés successivement jusqu'en 1784, époque où ils atteignirent le taux de 119 p. %; puis cette année-là même, on les réduisit subitement à 12 p. %. Le produit de ces droits eût dû diminuer alors dans la proportion de 119 à 12, c'est-à-dire tomber de 700,000 liv. st à 73,000 environ. Mais la consommation du thé, qui, dans les trois années antérieures à 1784, avait été, année courante, de 17,200,000 livres pesant, s'éleva, dans les trois années antérieures à 1788, à 48,164,000 livres pesant : de sorte que le produit des droits ne diminua que dans la proportion de 3 à 1, c'est-à-dire de la somme de 700,000 livres sterl. à celle de 240,000 liv. st.

En 1808, les droits sur le café étaient de 2 schell. la livre; en 1826, on les réduisit à 6 pences la livre. De l'une à l'autre de ces deux époques, la consommation s'est élevée de 4,000,000 de livres à 14,000,000; et le produit des droits, qui, en 1808, n'était que de 144,000 livres st., s'est élevé, en 1829, à 485,000 liv. st.

On réduisit, en 1823, le droit sur les esprits fabriqués en Irlande, de 5 schell. 6 pences à 2 schell. Le nombre

des gallons d'esprits qui avaient acquitté les droits en 1822 n'était que de 2,000,000 : il fut de 10,000,000 en 1824; et le produit de ces droits, qui, en 1822, avait été de 100,000 liv. st., s'est élevé, en 1828, à 1,400,000 liv. st. On opéra, à la même époque, une réduction semblable sur les esprits fabriqués en Écosse. La même augmentation s'est fait sentir dans la consommation des produits et dans la perception des droits du fisc.

En 1827, on réduisit le droit sur les esprits fabriqués en Angleterre, de 12 schell. à 7 schell. Du moment où cette réduction a eu lieu, la consommation annuelle, qui jusque-là n'avait été que de 3,500,000 gallons par année, s'est élevée, année courante, à 7,700,000 gallons, et les produits des droits ont monté de 2,300,000 liv. sterl. à 2,700,000 liv. st.

En 1825, on réduisit les droits sur les vins français de 11 schell. 5 pences par gallon à 6 schell. Au lieu de 183,000 gallons qu'on avait importés, année courante, dans les trois années antérieures à 1825, on en importa 382,000 dans les trois années antérieures à 1829; et les droits ont monté de 106,000 liv. st. à 115,000 liv. st. Ainsi le droit réduit à 6 schell. a produit 9,000 liv. st. de plus que lorsqu'il était de 11 schell. 5 pences par gallon.

De tous ces faits, on a le droit de conclure que lorsqu'un impôt est porté à un taux exorbitant, sa réduction, loin d'amener une diminution dans les recettes, peut tendre à les augmenter. Il est démontré que le vide produit momentanément dans le trésor par la suppression ou la réduction de certaines taxes, serait rempli par l'accroissement progressif du produit des autres taxes. Toutefois, il ne faut pas se le dissimuler, ces résultats ne peuvent être immédiats. Quelques années s'écouleraient sans doute avant que l'effet des réductions proposées pût se faire

sentir. Il serait donc imprudent de se reposer sur elles seules du soin de combler le déficit du trésor. Lorsqu'on s'occupe d'améliorations en fait de finances, il faut bien se pénétrer avant tout d'un principe : c'est que le service du trésor doit toujours être assuré. Il sera donc indispensable, tout en satisfaisant au vœu général par la suppression et la réduction de certains impôts, d'en établir de nouveaux fondés sur la raison et la justice, qui assurent au trésor des ressources proportionnées aux besoins du service.

On s'est beaucoup occupé depuis quelque tems du choix d'un impôt dont le produit pût être assez considérable pour permettre des réductions sur les autres impôts existans. Les hommes modérés de toutes les opinions s'accordent à dire qu'une taxe sur les propriétés serait le meilleur moyen d'arriver au but qu'on se propose. Comme en général on exagère beaucoup les résultats de cette taxe, nous allons ici les indiquer : en 1814, lorsqu'elle fut fixée à 10 p. 0/0, elle produisit 14,000,000 liv. st. Depuis cette époque, la richesse nationale a toujours été en augmentant ; à la vérité, les fermages ont baissé de prix, mais plusieurs circonstances ont contribué à accroître le revenu national. Ainsi les loyers d'un grand nombre de maisons construites pendant la paix, ainsi les dividendes des capitaux versés dans les entreprises de canalisation, dans les chemins de fer, etc., etc. Ce n'est donc point exagérer que d'évaluer à 3,000,000 liv. st. le produit qu'on en tirerait en la fixant à 1 1/2 ou 2 pour cent. Dans un article spécial nous examinerons cette importante question financière, ainsi que celle qui se rattache à la contribution territoriale proprement dite.

Les partisans de la répartition actuelle de l'impôt sentent bien que la taxe sur la propriété est le levier dont on

se servira tôt ou tard pour renverser leur système. Aussi cherchent-ils à accumuler contre elle les difficultés et les objections. Voici celles qui, selon eux, s'opposent le plus puissamment à l'adoption de l'impôt proposé.

1° Tout changement dans l'impôt occasione, disent-ils, de graves inconvéniens.

2° L'impôt sur la propriété n'aurait pas pour résultat un accroissement dans la consommation, parce que la classe riche, dont les revenus seraient restreints, diminuerait proportionnellement sa dépense.

3° En taxant les riches, on ôterait le travail aux pauvres.

4° L'impôt proposé chasserait du pays les grandes fortunes.

5° Il a une tendance au nivellement des propriétés.

La première objection ne nous paraît pas sérieuse; il est incontestable qu'on ne peut passer d'un état de malaise à un meilleur, sans se donner un peu de peine, et sans faire au moins quelques efforts. Mais l'homme sage sait calculer d'avance s'il trouvera dans son changement de position le dédommagement de ces efforts et de cette peine.

On objecte ensuite que le changement indiqué ne produira pas un accroissement de la consommation, parce que, dit-on, la classe riche, dont les revenus se trouveront restreints, diminuera proportionnellement sa dépense. Cet argument n'est pas même spécieux; qu'importe en effet que l'accroissement de la consommation provienne du fait de la classe riche ou de la classe pauvre, pourvu que cet accroissement ait lieu? En rendant plus égale la consommation de chacun des membres de la société, on a du moins rempli le vœu de la raison et de la justice.

C'est aussi sans fondement qu'on prétend qu'en imposant de nouvelles taxes sur la propriété on ôterait au pauvre ses moyens d'existence. Il nous semble qu'en n'arrachant point aux pauvres, par une répartition vicieuse de l'impôt, le salaire qu'ils retirent de leur travail, en faisant contribuer les riches dans la proportion de leur fortune, en laissant en un mot les capitaux dans les mains de leurs légitimes propriétaires, les dépenses et les travaux resteraient dans les mêmes proportions.

La quatrième objection a quelque chose d'offensant pour la classe riche, et nous pensons que celle-ci serait la première à la désavouer. Quoi! dans la crainte d'entrer pour quelque chose dans le soulagement des classes malheureuses, les capitalistes émigreraient! quoi! ils ne consentiraient à laisser chez nous leurs capitaux, qu'à la charge par nous d'acquitter leurs taxes! A cette condition, je doute que le marché nous offrît de l'avantage. Mais qu'on se rassure, les capitalistes n'émigreront pas; les capitaux abondent partout où l'industrie leur offre des moyens de circulation. Ce n'est point en favorisant les efforts du commerce et en le débarrassant de ses entraves, que nous bannirons les grandes fortunes.

Enfin le nivellement des propriétés qu'on affecte de craindre est un épouvantail qui ne peut tromper personne. Les calculs qui serviraient de base au nouvel impôt sont connus d'avance; ces calculs seraient d'ailleurs discutés au Parlement, et rectifiés dans tout ce qu'ils pourraient offrir de défectueux.

Déjà dans des momens critiques, lorsque l'Angleterre soutenait dans un combat à mort la question de son existence, la taxe sur la propriété, en alimentant le trésor sans obérer les fortunes privées, a soutenu nos armées et celles de nos alliés, et a déterminé l'issue de la lutte. Qu'elle soit encore

une fois notre arche de salut; employons-la comme une ressource précieuse pour sortir de nos embarras financiers; puis laissons-la reposer ensuite dans l'arsenal de nos lois, pour l'en retirer encore lorsque de nouveaux dangers nous y obligeront.

Si pour compléter cette réforme financière, on supprime les droits protecteurs et les monopoles, toutes les classes de la société subviendront aux charges de l'état sans efforts, et sans s'imposer de privations. Non seulement la suppression de ces impôts débarrassera le peuple d'au moins 20,000,000 liv. st., mais les denrées et les matières propres à la fabrication diminueront de prix; le produit des capitaux se trouvera augmenté; l'agriculture, les manufactures et le commerce avec l'étranger seront encouragés; la fortune publique recevra de nouveaux accroissemens, et nous serons enfin sortis sans commotion de nos embarras financiers.

(*New Monthly Magazine.*)

—

Histoire.

LES PROTESTANS DES CÉVENNES,

EN 1686 ET EN 1830.

PENDANT que la religion catholique établissait lentement sa hiérarchie dominatrice, et que, remplaçant la simplicité primitive de la foi chrétienne par la splendeur des cérémonies et la multitude des rites, elle jetait sur les peuples ce grand réseau, filet immense, dont quelques mailles se sont à peine détachées depuis des siècles : dans quelques coins de l'Europe, sur les cimes de montagnes inconnues, dans les vallées solitaires où la civilisation ne pénétrait pas, le christianisme vierge des premiers tems se conservait intact. C'étaient de pauvres pâtres, qui avaient reçu par hasard du moine voyageur le bienfait de l'évangile, et chez lesquels ce vieux flambeau avait brûlé sans interruption, sans augmenter et sans diminuer d'intensité. C'étaient des ouvriers des montagnes, ayant peu de rapports avec les villes et qui n'avaient jamais vu une cathédrale. Telle avait été la religion de saint Jean et de saint Jacques ; telle était également la religion de ces hommes simples. Personne ne les accusait d'hérésie, car on ne les connaissait pas. Mais dès que quelques fâcheuses collisions vinrent révéler l'existence d'une peuplade encore attachée à la foi primitive, on vit aussitôt la cour de Rome foudroyer, lancer ses anathèmes ;

Bossuet s'armer de son éloquence, et Louis XIV de son glaive.

Qui n'a pas entendu parler des dragonades des Cévennes ; des horribles cruautés que Baville, intendant du Languedoc, exerça contre ces infortunés, qui, fidèles à la foi de leurs pères, ne demandaient que la permission de prier Dieu en paix? C'est une histoire qui n'a jamais été faite comme elle devait l'être, et qui méritait qu'un homme éloquent s'en emparât. Quelques écrivains protestans, entre autres Misson, dans son *Théâtre sacré des Cévennes*, ont emprunté, pour l'écrire, le style prophétique des Cévénols, leur langage fanatique et mystérieux; ils ont adopté leur foi aux prodiges, leur enthousiasme biblique. D'un autre côté, Brueys, catholique, l'auteur du *Fanatisme renouvelé*, et Fléchier, évêque de Nîmes, ont pallié tous les torts de leur parti, excusé tous les actes d'atrocité commis par les hommes de la *croix blanche*, et prêté des couleurs fausses à toute cette portion de l'histoire.

Quel drame cependant! La partie la plus sauvage de la France est la seule qui se soulève contre la brillante tyrannie de Louis XIV. Tandis que le reste du royaume se laisse éblouir par l'éclat dont s'entoure le grand roi; tandis que les protestans du Nord et du Midi plient sans murmurer sous sa main toute-puissante; tandis que les meilleurs esprits de cette grande époque : Labruyère, Arnauld, Pascal, Mme de Sévigné, Racine, tous, excepté peut-être Molière, partagent la fureur générale qu'inspirent les hérétiques; pendant que les riches se convertissent et mentent à leur conscience, quelques pâtres à demi sauvages aiment mieux mourir sur la roue que se parjurer; sans armes, sans munitions, sans secours d'aucune espèce, sans éducation militaire, traqués et poursuivis de

toutes parts, traités comme des bêtes fauves, attaqués par des armées considérables que commandent des maréchaux de France, ils tiennent ces armées en échec, se rendent maîtres du pays, et forcent le grand monarque à traiter avec eux d'égal à égal.

Ces hommes, comme les Puritains de Walter Scott, dont ils reproduisent si exactement la grandeur et l'atrocité, furent barbares, implacables. Pouvait-il en être autrement? ils n'avaient de chance de salut que dans la victoire : on ne leur faisait pas de quartier. Ceux qui ont parlé avec horreur des exécutions sanglantes qu'on leur attribue ne rappellent pas les nombreux édits qui les réduisirent au désespoir et les forcèrent à se défendre. Par l'édit de 1686, tout protestant qui essayait de sortir du royaume était condamné aux galères perpétuelles, ses biens confisqués, ses enfans et sa femme détenus à perpétuité. Par un autre édit de 1699, tout nouveau converti était privé pendant trois années du droit de disposer de ses biens, sous peine de confiscation. En 1700, il fut décrété que si un malade refusait à l'article de la mort les sacremens catholiques, il serait condamné, s'il revenait à la vie, aux galères perpétuelles; s'il mourait, son cadavre était traîné sur la claie jusqu'à la voirie. Long-tems la résistance des protestans des Cévennes fut passive; ils se laissèrent emprisonner, dépouiller, sans se plaindre. Les prisons regorgeaient; des milliers de familles étaient ruinées. Toutes les fois qu'ils s'assemblaient dans les champs pour célébrer leur service divin et pour répéter des psaumes, le sabre des dragons tombait sur eux. Les curés, qui le croirait? se signalaient surtout dans ces exécutions sanglantes; l'histoire a gardé le souvenir d'un abbé du Cayla, inspecteur général des missions des Cévennes, homme qui dépassait en cruauté les plus affreux sectateurs

de saint Dominique. Ce prêtre impitoyable inventait des supplices si odieux, que l'on a peine à les rapporter. Longtems missionnaire à Siam, il semblait avoir apporté de ce pays sauvage des mœurs et des habitudes contraires à celles de tous les pays civilisés. Dans l'espérance d'éteindre le protestantisme, tantôt il mettait ses victimes aux ceps, instrument de torture qui serrait les poings et les jambes des malheureux, de manière à les empêcher de marcher et d'agir : tantôt il les enfermait dans une espèce de boite qui, tournant sur deux pivots et cédant à une impulsion rapide, ôtait la respiration et l'air à ceux qui s'y trouvaient renfermés. Le père Louvreleul, historien catholique, qui ne manque jamais d'accuser les protestans et d'excuser les hommes de sa religion, avoue ces horreurs que toute la contrée connaissait. « Quelquefois, dit-il, l'abbé du Cayla se servait de pincettes rouges pour arracher aux hommes le poil de la barbe ou les sourcils; quelquefois il plaçait des charbons ardens dans leurs mains et les pressait violemment jusqu'à ce que les charbons s'éteignissent d'eux-mêmes. Souvent il s'amusait à recouvrir les doigts de ses prisonniers avec du coton imbibé d'huile, qu'il allumait ensuite et qu'il faisait brûler comme des torches. » Le même auteur parle d'un malheureux enfant protestant qu'il mutila de la manière la plus odieuse et de ses propres mains. Confiscations, mutilations, massacres, emprisonnemens, se succédaient sans relâche. Alors du fond des bois et des cavernes s'élèvent des cris de vengeance; les ministres protestans rassemblent autour d'eux, au péril de leur vie, tous les paysans de leur religion. Pour la première fois on s'arme, et ces malheureux au désespoir se précipitent sur leurs bourreaux. L'abbé du Cayla périt dans les flammes. La description de sa mort, donnée par des témoins oculaires, est quelque chose d'ef-

froyable. A chacun des coups qui lui sont portés, les meurtriers ajoutent le nom et les titres de ceux que l'abbé a fait périr.

Il faut des armes aux rebelles, ils sentent qu'ils se sont trop engagés pour reculer, ils prévoient toutes les conséquences de leur action; le fourreau est jeté, ils s'emparent du château de Ladevèze et des armes qu'ils y trouvent: ces premiers succès enflent leur courage, et leurs prédicateurs enthousiastes n'oublient rien pour les exciter au combat. Ils ont des songes et des mouvemens prophétiques : on les voit, le soir, dans les granges dévastées et incendiées, au milieu des paysans à genoux, raconter les merveilles que Dieu leur a fait voir dans leurs rêves. Les écrivains du tems nous ont conservé quelques-uns de ces symboles poétiques, sauvages, grandioses comme ceux de l'Apocalypse. Bientôt des chefs hardis se présentent, hommes illétrés et fanatiques. Ils hasardent tout, car les membres de leurs compagnons condamnés au supplice de la roue, suspendus au gibet, décapités ou fusillés, se trouvent sans cesse sur leur passage. Laporte, le premier de ces chefs, est suivi de son neveu Rolland, homme plus hardi encore, qui parlait à la fois aux insurgés en homme de guerre et en homme inspiré. Le premier soutint le courage de ses troupes, les exhorta à la patience et leur fit comprendre les immenses ressources d'un pays montagneux, qui leur offrait partout des retraites, où l'eau pure des ruisseaux et le fruit des châtaigners pouvaient suffire à l'existence de pauvres paysans habitués à une vie grossière, où les armées les plus aguerries ne seraient pas de force contre de nombreuses embuscades bien dirigées, et contre une bravoure d'autant plus terrible qu'elle avait pour mobile le désespoir.

L'intendant Baville, homme dur et opiniâtre, avait

juré d'éteindre dans le sang le protestantisme du Languedoc. Ces insurrections le rendirent furieux, il multiplia les gibets et les roues : cent mille hommes succombèrent dans cette lutte, dont la dixième partie, selon le témoignage de Boulainvilliers, périt par le feu, la corde ou la roue.

« Le sang des martyrs, a dit un des pères de l'Église les plus éloquens, est la semence des martyrs. » En effet, plus on en tuait, plus ils renaissaient terribles et nombreux. Fléchier, alors évêque de Nîmes, et que la postérité ne lavera pas du crime d'avoir encouragé ces persécutions, ne pouvait revenir de son étonnement de ce que tant de supplices ne faisaient qu'accroître l'hérésie. Soixante paysans avaient formé la troupe de Laporte. Lorsque Baville l'eut fait périr, dans la ville d'Alais, une nouvelle troupe se forma qui bientôt fut de deux cents hommes. Son chef était Jean Cavalier, le plus célèbre des camisards, homme prudent et brave, sans éducation comme tous ses camarades, mais d'une fermeté à l'épreuve et né pour la guerre. Les protestans qui accoururent à son appel n'avaient à eux tous qu'un fusil et deux vieilles épées; Cavalier lui-même n'avait jamais porté le mousquet. Lorsque sa troupe naissante sortit de la grange où elle s'était rassemblée, elle aperçut douze têtes sanglantes, placées par ordre de l'intendant sur le parapet du pont d'Anduze. C'étaient les têtes de leurs frères protestans égorgés.

Cavalier, comme avait fait Laporte, commence par prendre des armes partout où il en trouve; il s'avance dans la plaine, brûle les églises catholiques, passe au fil de l'épée la garnison de Servas, reste partout maître du champ de bataille, et venge sur la plupart des ecclésiastiques qu'il rencontre les cruautés de Baville. Il faut lire dans les écrits des protestans qui, réfugiés en Hollande, ont publié leurs Mémoires, avec quelle pro-

fonde confiance dans la sainteté de leur cause ils marchaient au combat. Ce n'était pas une vengeance personnelle qui les animait, c'était l'esprit de Dieu qui les guidait. Tout commençait et finissait par la prière. « Nous entrions dans la mêlée, dit le protestant Durand Fage, comme si nous eussions été vêtus de fer, ou comme si nos ennemis n'avaient eu que des bras de laine. Avec l'esprit de Dieu, nos petits garçons de douze ans frappaient à droite et à gauche comme de vaillans hommes. Ceux qui n'avaient ni sabres ni fusils faisaient merveille à coups de perche et à coups de fronde, et la grêle des mousquetades avait beau siffler à nos oreilles et percer nos chapeaux et nos manches, comme l'esprit nous disait : *Ne craignez rien;* cette grêle de plomb ne nous inquiétait pas plus qu'une grêle d'hiver. »

« Ce sont, dit un autre camisard nommé Élie Marion, ce sont nos inspirations qui nous ont mis au cœur de quitter nos proches et ce que nous avions de plus cher au monde, pour suivre Jésus-Christ et pour faire la guerre à Satan et à ses compagnons. Ce sont elles qui nous ont donné l'esprit d'union et de charité entre nous, le dédain des richesses et de la mort. L'Esprit nous défendait le pillage, et nos soldats ont quelquefois réduit des villages en cendres avec l'or des temples et des idoles, sans vouloir en profiter. Notre devoir était de détruire les ennemis de Dieu, non de nous enrichir de leurs dépouilles. L'Esprit seul nous a fait commencer notre sainte guerre, nous pauvres jeunes gens, simples, sans expérience, sans autre appui que Dieu. C'est lui qui nous a appris à essuyer le premier feu de nos ennemis, à genoux, à les attaquer en chantant les psaumes. Nous, la faiblesse même, comment sommes-nous devenus assez puissans pour résister à une armée de vingt mille hommes d'élite? N'est-ce pas

l'Esprit qui a banni la tristesse de nos cœurs, au milieu des plus grands périls aussi bien que dans les déserts et les trous des rochers, quand la faim et le froid nous pressaient? Si les inspirations de l'Esprit nous ont fait remporter tant de victoires par l'épée; elles ont fait bien plus glorieusement triompher nos martyrs sur les échafauds! C'est là que le Tout-Puissant a fait des choses grandes! C'est là le terrible creuset où la vérité et la fidélité ont été éprouvées! C'est de l'Esprit-Saint que venaient les paroles excellentes de consolation et les hymnes de réjouissance du grand nombre de nos martyrs, alors même qu'ils avaient les os brisés sur les roues ou que les flammes dévoraient leurs chairs! »

Et ce sont de tels hommes que les courtisans de Louis XIV traitaient dédaigneusement de fanatiques : Fléchier les nomme des rebelles grossiers et ignorans. Les pages inconnues de ces hommes persécutés ne sont-elles pas plus réellement éloquentes que celles du rhéteur sacré qui les accable de son mépris? et si l'auteur d'*Old Mortality* était né en France, quel plus beau sujet d'une œuvre à la fois poétique et romanesque eût-il jamais pu trouver que leur vie aventureuse et leur lutte contre Louis XIV?

Bientôt ces hommes sans patrimoine, et que l'on chassait comme des loups dans les tanières des bois, eurent des magasins, des ateliers pour la fabrication de la poudre et même des hôpitaux. C'était de profondes cavernes dans lesquelles ils entassaient leurs provisions de guerre; ils enlevaient le plomb des églises pour fabriquer des balles; ils détachaient le salpêtre des caves pour en faire de la poudre. Souvent ils en renfermaient une certaine quantité dans de petits sacs de toile qu'ils entouraient de peau et qu'ils déposaient dans le creux des arbres, dans les fentes des rochers, de manière à les retrouver au be-

soin; les fruits sauvages étaient leur principale nourriture. Les femmes soignaient les malades et s'enfermaient avec eux dans les grottes obscures des Cévennes. Plusieurs jeunes femmes portaient les armes avec eux, « et l'on trouva, dit un des historiens de l'époque, parmi les morts, au mas de Serrière, le corps d'une jeune fille d'une forme excellente, avec du linge très-fin par dessous, et de grossiers habits par dessus, laquelle portait un bracelet d'or et ces mots inscrits dessus : *Suzanne Brigitte.* »

Les hommes que Louis XIV envoyait contre les rebelles étaient les plus féroces et les plus inexorables de ses vieux soldats : le lieutenant-général de Broglie, qui souffletait de sa main les protestans avant de les faire pendre; Baume de Montrevel, homme sans talent et sans humanité : et dans les rangs secondaires, un de Parate, un Poul, vieux reitres habitués au massacre et qui ne faisaient jamais de grâces. Tous, ils furent battus l'un après l'autre, et le duc de Broglie lui-même fut mis en déroute complète par des paysans, au lieu nommé le Val-de-Bane. Une armée plus forte marcha contre eux; mais réfugiés sur les cimes inaccessibles de leurs montagnes et dans leurs profondes cavernes, les paysans avaient disparu.

Parmi plusieurs troupes rivales, commandées par Joanny, Castanet et Rolland, une troupe plus heureuse encore dans ses expéditions, si ce n'est plus brave, se faisait remarquer. C'était celle de Cavalier, qui jamais n'avait éprouvé une défaite et qui répandait la terreur chez les catholiques. Ces derniers faisaient de sanglantes représailles, toujours suivies de nouveaux massacres. La noblesse protestante, qui n'avait pris aucune part à l'insurrection des paysans, devint responsable des dégâts que ces derniers avaient pu commettre. Au lieu de donner aux insurgés l'exemple de la subordination et de l'hu-

manité, Montrevel, dans son orgueil et sa folie, leur apprenait à massacrer les innocens, les vieillards et les femmes sans défense. Il est vrai que Montrevel avait pour soutien non seulement le roi de France, mais le pape lui-même, Innocent XI, qui lança une bulle contre les camisards, et les livrant au bras séculier, institua une croisade générale contre eux, et assura indulgence plénière à quiconque massacrerait et exterminerait cette race exécrable.

Nous ne ferons aucune réflexion sur de telles mesures. Les ordres du pape ne furent que trop fidèlement exécutés par les catholiques. Nîmes, Alais, toutes les villes du Languedoc et des Cévennes, furent ensanglantées par des exécutions dont quelques-unes n'avaient pas même la forme ni l'apparence judiciaire. « Un jour, c'était le dimanche des Rameaux, Montrevel apprit que beaucoup de protestans devaient se rassembler dans un moulin auprès de Nîmes. La plupart de ces réformés, qui avaient conçu le dessein très-pacifique de chanter des psaumes, étaient des vieillards et des enfans. Montrevel était à table lorsqu'on vint lui apprendre que les ennemis qu'il poursuivait avec tant d'acharnement étaient rassemblés dans le moulin ; il se leva, arma ses dragons et courut vers le lieu du rassemblement; on ne fit aucune résistance : quelques femmes voulurent sortir par une fenêtre, mais un dragon, placé en sentinelle au-dessous, les repoussa dans le moulin. Au gré de Montrevel, l'expédition était trop lente par le fer; on mit le feu au moulin, qui bientôt ne fut plus qu'un bûcher et autour duquel les dragons formèrent un cercle pour y repousser avec la pointe de leur sabre quiconque essayait d'échapper aux flammes. Un maréchal de France était là, faisant l'office de bourreau en chef. Une jeune fille de dix-sept ans qui se trouvait auprès de la porte, et qui la première aperçut les dragons,

voulut s'enfuir ; le valet de chambre du maréchal, qui se trouvait près d'elle, l'arrêta dans sa fuite, et touché de sa jeunesse, de ses larmes et de sa beauté, il lui promit protection. L'infâme exécution était terminée lorsqu'on découvrit la jeune fille cachée derrière un arbre. Le domestique demanda sa grâce. Montrevel condamna aussitôt à mort et la fille et le domestique. L'une fut pendue à l'instant même, l'autre avait déjà la corde au cou, lorsque les dames de la Miséricorde, se jetant aux genoux du maréchal, obtinrent sa grâce, mais non entière, car le maréchal le chassa à l'instant en le privant de ses gages. » L'histoire doit répéter ces horreurs pour que l'on sache à quels excès peut se porter l'intolérance aveugle entre les mains d'un pouvoir que rien ne contrôle. Fléchier, dans ses *Lettres*, a le courage de condamner, non pas les bourreaux, mais les victimes : « Misérables, dit-il, qui osèrent, le dimanche des Rameaux, tenir une assemblée dans un moulin à peu de distance de Nîmes, sans aucune précaution : dans le tems que nous chantions vêpres, ils chantaient les psaumes. » Belle excuse pour une telle barbarie !

Les anecdotes dramatiques ne manquent pas à ce fragment curieux et sanglant de l'histoire de Louis XIV, et ce qui est étonnant, c'est qu'un homme de génie ne l'ait pas choisi comme sujet de roman ou de drame. Parmi les anecdotes, nous ne choisirons que celle qui a rapport à Antoine Aiguillon, né aux Rousses. Moins ferme que la plupart de ses co-religionnaires, il promit de se faire catholique si on lui accordait la vie : on le laissa se confesser et on le pendit. Sa conversion vraie ou simulée lui attira l'intérêt bienveillant d'une confrérie de pénitens blancs qui se trouvait à Mende et qui lui promit d'enterrer son cadavre en terre sainte, aussitôt que le bourreau aurait fait son of-

fice. En effet, un des pénitens monta sur l'échelle, coupa la corde et plaça le cadavre dans un cercueil. Toute la confrérie des pénitens blancs escorta le convoi, qui fut magnifique. On devait enterrer le converti dans l'église, et déjà la bière était posée sur les tréteaux funéraires au milieu des cierges allumés, lorsque le drap noir qui la couvrait se souleva lentement. Les pénitens effrayés tombent à la renverse. Bientôt, cependant, le fantôme se dresse couvert de son linceul et crie : « C'est moi ! je suis vivant, je suis Antoine Aiguillon ! » On se rapproche, on s'assure qu'il est vivant en effet; on crie au miracle, et pendant que les sœurs de la charité lui administrent des secours et aident à sa convalescence, un *Te Deum* solennel est chanté.

Cependant le prévôt chargé de l'exécution des hautes-œuvres est averti de ce qui vient de se passer. Tout bon catholique qu'il soit, il réclame le pendu qu'un miracle vient de lui arracher. Les pénitens, qui regardent le ressuscité comme leur propriété inaliénable, refusent de le livrer et lui procurent un asile dans le couvent des cordeliers. Grande contestation entre le bourreau et le supérieur des cordeliers : l'un voulait sa proie, l'autre ne voulait pas lâcher le nouveau saint Lazare; la dispute s'échauffe, et pendant que le prévôt avec ses hommes d'armes vient visiter le couvent, un cordelier fait évader Antoine Aiguillon qui finit par atteindre un des lieux de retraite des camisards. Là, il court de nouveaux dangers; on lui reproche son abjuration. Peu s'en fallut qu'elle ne lui coûtât de nouveau la vie. Mais Cavalier lui pardonna, et il lui fut permis de reprendre les armes avec ses frères. Le jour même de son exécution, une jeune fille de Carnac, accusée d'avoir été témoin, mais non complice des expéditions des protestans, avait été fouettée de la main du bourreau, dans le même lieu où Aiguillon avait été pendu.

Aiguillon l'épousa, eut trois enfans d'elle et mourut en 1740, plus zélé pour la cause protestante qu'il n'avait jamais été.

L'aventure du baron de Salgas est moins bizarre et plus digne d'intérêt. Né de la maison de Pélet, une des plus anciennes du royaume, et qui de père en fils professait la religion protestante, il crut devoir, au commencement des troubles, affecter une piété catholique nécessaire (à ce qu'il pensait) à la conservation de ses propriétés et au salut de sa famille; les catholiques lui en surent peu de gré, les protestans s'en irritèrent. Castanet, chef de bande, alla le cerner dans son château, le plaça au milieu de ses hommes et le força de l'accompagner jusqu'à Vébron où l'assemblée religieuse était convoquée. Il se retrouve au milieu de ses frères; il écoute le prêche, il chante les psaumes avec eux; après le service divin, on le laisse libre d'aller où il voudra: il craint que cet acte ne le rende suspect à Baville, et il se hâte de lui écrire à quelle contrainte il a cédé. Baville lui répond avec politesse, et Montrevel lui-même, qui le rencontre deux jours plus tard à l'assemblée des États, le traite avec amitié. Salgas était loin de s'attendre au sort qu'on lui réservait. Comme il allait partir pour la chasse, sept ou huit cents hommes s'avancent vers son château, l'enveloppent de toutes parts, font le baron prisonnier et le conduisent à Saint-Hippolyte. Là, Baville et quelques conseillers du présidial portent contre lui la sentence qui le condamne aux galères à perpétuité, confisque ses biens, rase son château, et le dégrade de noblesse, lui et sa postérité. De Salgas, qui avait reçu la question ordinaire et extraordinaire, n'avoua aucun crime; il n'en avait point commis. Il était âgé; et ce malheureux vieillard fut jeté dans le bagne et forcé de manier la rame des galériens. En 1703, l'évêque de Montpellier et celui de Lodève se trouvant sur

la galère du chevalier de Rouannes, à Cette, apprirent que le baron de Salgas était là : ils furent curieux de voir ramer leur ennemi vaincu, et ne rougirent pas de demander au capitaine de la galère de leur donner ce plaisir inhumain. La galère était à l'ancre et le cap à terre, par conséquent la vogue était inutile; mais pour donner aux prélats le plaisir qu'ils demandaient, le chevalier fit armer de rames le banc auquel Salgas était attaché et fit ramer ses galériens. Au troisième coup la force manquait au vieillard, et le chevalier, moins barbare que les évêques, s'écria d'un ton d'indignation : « C'est assez ! » Ce fut le régent qui, à la sollicitation de la cour d'Angleterre, brisa les chaînes du malheureux Salgas; il quitta les galères en 1716 et mourut à Gênes en 1717.

Les massacres des camisards redoublaient de fureur à mesure que la cour et ses agens se montraient plus barbares. Chaque nouvelle exécution était payée avec usure par le sang des catholiques : telle était la confiance des fanatiques, que non seulement ils mouraient en chantant les louanges de Dieu, mais que, pour prouver la vérité de leurs prophéties, ils s'exposaient aux plus étranges épreuves. L'un d'eux, nommé Clary, insista long-tems pour que Cavalier lui permît d'allumer un bûcher au milieu de la forêt et de le traverser, parce que si Dieu était pour les camisards, il lui donnerait, disait-il, la faculté de rester au milieu des flammes sans en être atteint. L'épreuve eut lieu : et qui le croirait ? bien que Clary n'eût fait que traverser rapidement la flamme, il fut brûlé au bras, l'illusion que tout concourait à détruire ne s'évanouit pas, et les assistans virent un miracle dans une circonstance qui devait au contraire leur dessiller les yeux.

Au surplus, les deux partis rivalisèrent de superstition et d'ignorance; si les camisards, paysans grossiers, écou-

taient la voix de leurs prophètes, que dire de l'intendant Baville, homme de cour, qui envoya chercher à Lyon un imposteur qui se vantait de posséder une baguette divinatoire, au moyen de laquelle il découvrait la retraite des camisards? Quand la baguette de noisetier que portait cet homme tremblait dans sa main, elle lui indiquait, disait-il, l'asile des voleurs et des meurtriers. Voilà sur quelles preuves Baville et Montrevel faisaient pendre et égorger les Cévenols. Quel tems, quelle croyance et quel pays que ceux où la vie d'un homme dépend du mouvement d'une baguette, conduite par la main d'un fourbe!

C'était là le beau règne de Louis XIV, si vanté par les écrivains qu'il payait et par les courtisans dont il flattait la vanité. Bientôt un nouvel ordre de Montrevel annonça une plus vaste exécution; il fut résolu que quatre cent soixante-six bourgs, villages ou hameaux, habités par plus de vingt mille ames, seraient détruits et mis à feu et à sang. C'est de cette épouvantable exécution que parle Fléchier dans des termes qu'il suffit de rapporter pour la flétrir. « Votre projet, dit-il, dans une lettre à Montrevel, est un projet sévère et qui sera sans doute utile; il coupe la racine du mal, il détruit les asiles des séditieux et les resserre dans des limites où il sera plus aisé de les contenir. Mais pendant l'expédition que vous faites dans les montagnes, les rebelles tombent sur nous dans la plaine, ils brûlent sous nos yeux les églises et nos meilleurs domaines. Ils ont brûlé trois ou quatre métairies des bords du Rhône et massacré un commandeur. » Comment Fléchier ne s'aperçoit-il pas que la barbarie des catholiques nécessite et justifie celle des protestans; que les massacres des camisards dans la plaine correspondent aux massacres et aux ravages des miquelets dans les montagnes? Mais ni lui, ni la cour,

ne voulaient avoir pitié, ne voulaient entendre parler de tolérance. L'organisation des *Compagnies de la Croix* ne fit qu'aggraver ces maux. Tous les bandits catholiques se réunirent sous le nom de *cadets de la croix*; ils n'eurent pour but que le pillage, le viol et l'incendie; en définitive, c'était toujours aux camisards et surtout à Cavalier que restait l'avantage : au bout de deux ans, le pays désolé n'avait rien gagné aux persécutions dirigées par Montrevel et Baville, que des cadavres et des ruines.

Si les ennemis de la France avaient su tirer parti d'un tel état de choses, Louis XIV, dans sa vieillesse, eût payé bien cher l'orgueil et l'outrecuidance de ses premières années; mais il n'y eut point d'accord entre les puissances alliées; et Guillaume III n'existait plus; Guillaume, le dictateur de l'Europe, Guillaume, qui tenait dans ses mains les destinées de tous les empires. Lui seul aurait su profiter, avec son habileté ordinaire, d'une circonstance si favorable. Une foule d'intrigans subalternes assiégèrent les cours protestantes : un sieur de la Bourlie parvint même à se faire nommer protecteur général des protestans des Cévennes; d'autres touchèrent des sommes d'argent qu'ils étaient chargés de faire parvenir aux camisards et qu'ils se gardèrent bien de leur remettre. Enfin les puissances protestantes négligèrent une des chances les plus heureuses que la fortune leur eût présentée depuis longtems. Cavalier, Roland et leurs amis, restèrent, dans toute la force du terme, réduits à leurs seules ressources. On publiait bien en Angleterre et en Hollande des pamphlets en faveur du protestantisme et des héros des Cévennes (c'était ainsi qu'on les appelait), mais personne ne venait à leur aide. On ne parvint même pas à jeter sur la côte des armes et des munitions, et il fallut qu'ils se défendissent tout seuls jusqu'au bout.

Plus la guerre avançait, plus les cruautés dont nous avons parlé redoublaient ; les deux partis s'acharnaient, non pas au combat, mais au meurtre. En mars 1704, les catholiques furent les auteurs d'une des tragédies les plus épouvantables qui aient signalé cette époque. Après avoir brûlé, dans une église, tous les protestans du village de Saint-André de Valborgne, ils rencontrèrent une jeune protestante, la seule qui eût survécu à tous ses co-religionnaires ; elle fut condamnée sommairement à mort par le chef de la troupe catholique, nommé Laplace. Les quatre hommes chargés de la fusiller prirent pitié d'elle, et au lieu d'exécuter l'ordre qui leur était donné, ils la conduisirent à une métairie où ils espéraient la cacher ; mais Laplace, instruit de leur dessein par quelques-uns de leurs camarades, envoya chercher les réfractaires par un peloton de miquelets, les fit fusiller sur-le-champ, et fit dresser au milieu de la grande place une potence pour la jeune fille. « Toute la ville, dit l'historien d'Aygalier, s'intéressait à elle : elle était jeune, innocente et bien faite ; et des sœurs religieuses de la ville, qu'on appelait alors *sœurs régentes*, s'introduisirent auprès de la protestante et l'engagèrent à se dire enceinte, espérant ainsi lui sauver la vie. Elles ne purent l'y déterminer, mais elles obtinrent d'elle la promesse qu'elle ne les contredirait pas dans ce qu'elles affirmeraient. En effet, les sœurs régentes sollicitèrent la pitié du commandant en faveur de la pauvre fille et de l'enfant qu'elle portait. Sans s'émouvoir, le commandant catholique ordonna que la jeune fille serait visitée. La matrone chargée de ce soin entra dans les vues des religieuses, et, pour contribuer à sauver la protestante, elle déclara que les sœurs régentes avaient dit la vérité.

« Eh bien! s'écrie Laplace, qu'on les arrête toutes les

deux ; si dans trois mois aucun signe n'annonce qu'elle est enceinte, au lieu d'une victime on en frappera deux.»

Une frayeur mortelle s'empara alors de la sage-femme, qui avoua la fraude dont elle s'était servie, et qui acheta sa propre vie par cet aveu. Aussitôt on reconduisit la jeune fille au lieu du supplice, et elle expira sur la même place où étaient entassés les cadavres encore palpitans de ses frères. D'Aygalier s'écrie à ce sujet avec une naïveté qu'on peut appeler éloquente : « O bourreau ! Dieu te fasse la grâce de reconnaître l'énormité de ton crime et de t'en repentir ! »

L'auteur des Mémoires encore inédits que nous venons de citer, le baron d'Aygalier, gentilhomme provençal, était frappé de l'horrible état où se trouvait son pays et du double massacre des catholiques par les protestans et des protestans par les catholiques. C'était un homme de probité, d'honneur et de bon sens, qui sacrifia sa fortune au noble dessein de mettre un terme à ce double massacre, et qui ne reçut pour récompense de son dévouement que l'exil et la perte de son patrimoine. Il n'avait pris aucune part ni aux persécutions des catholiques, ni à la croisade sanglante des camisards. Il partit pour Versailles, trouva moyen de pénétrer jusqu'à Louis XIV et lui tint un langage plein de franchise. Fatigués de n'être parvenus à rien et d'avoir augmenté les troubles au lieu de les apaiser par leur rigueur, les ministres qui, dans toute autre circonstance, auraient sans doute éconduit d'Aygalier, ne lui fermèrent pas tout accès jusqu'au monarque. Déjà de Broglie et Montrevel, sans compter le fameux Baville, avaient échoué devant les camisards. Le maréchal de Villars, chargé de succéder à Montrevel, au lieu de chercher à écraser Cavalier et sa troupe formidable, s'était mis à traiter avec lui ; Louis XIV se vit donc porté à écouter

avec moins de défaveur les propositions pacifiques et raisonnables de d'Aygalier, qui ne demandait que la permission d'exercer la religion réformée pour lui et pour les siens, et qui, sous cette condition seule, promettait d'armer et de faire marcher une troupe nombreuse de gentilshommes protestans, qui extermineraient les camisards si ces derniers s'obstinaient à ne pas se rendre. D'Aygalier n'ignorait pas que la seule cause pour laquelle les camisards combattissent était précisément celle-là, et que la liberté de conscience une fois rendue au Languedoc, tous les troubles de la province seraient terminés.

Pendant que Louis XIV, malgré sa répugnance, prêtait l'oreille à d'Aygalier, Villars, qui, en visitant le pays, s'était persuadé de la sottise et des fautes de ses prédécesseurs, prenait une route contraire : il s'abouchaït avec Cavalier, lui demandait une amnistie et traitait avec lui, comme un général d'armée avec le général ennemi, son égal. Un homme de la lie du peuple et qui doit toute sa gloire historique à cette rivalité, eut donc une conférence en règle selon toutes les lois de la discipline militaire avec le maréchal de Villars, chargé des pleins pouvoirs de Sa Majesté le roi de France. Le jardin des Récollets de Nîmes fut le théâtre de cette étrange scène. Villars, courtisan délié et qui croyait devoir flatter l'homme du peuple que l'on n'avait pu vaincre, affectait beaucoup de politesse et d'égards pour lui. Baville, qui était auprès de lui, ne pouvait retenir sa colère. Il voyait devant lui l'homme qui lui avait si long-tems résisté, qui avait bravé sa puissance et tous ses bourreaux. « Il ne pouvait trop s'étonner, dit un contemporain, de sa petite mine, de son air simple, de sa figure plate et commune, de ses longs cheveux blonds qui retombaient des deux côtés de son visage, et de son juste-au-corps café au lait, sans bro-

derie; d'ailleurs le paysan qui, fils d'un boulanger ou *pitot* du pays (comme ils disent dans leur patois), avait tenu en échec de vieux guerriers, n'avait pas vingt-quatre ans. »

« Le roi est bien bon, s'écria-t-il, de vouloir traiter avec un rebelle.

— Si c'est là, reprit Cavalier, tout ce que vous aviez à me dire, ce n'était pas la peine de me faire venir, et je suis prêt à me retirer. Si d'ailleurs nous avons pris les armes, monsieur l'intendant, ce sont vos cruautés, ce sont vos injustices qui nous y ont forcés. »

Pendant tout le reste de la conversation, les acteurs de cette scène conservèrent la même position. Villars, toujours caressant jusqu'à la flatterie; Baville, hargneux et hautain; Cavalier, fier et mesuré dans ses réponses. Enfin on se retira sans rien statuer, et Cavalier conserva tout son ascendant. Cependant les plus fanatiques de ses amis ne voulaient entendre parler d'aucune espèce d'accommodement. Quand ils surent que Cavalier était prêt à traiter avec le roi, leur fureur fut extrême : ils le regardèrent comme un traître, le chassèrent de leurs rangs et tinrent seuls la campagne; il fallut encore, pour apaiser les Cévennes, plus d'une année et des négociations sans nombre avec d'Aygalier, qui avait voulu interposer sa raison entre les deux parties, et que les protestans soupçonnaient de trahison parce qu'il avait été admis auprès de Louis XIV.

Depuis cette époque, Cavalier renonça entièrement au commandement des troupes cévenoles; il vint à Paris où « ce fut, dit un auteur contemporain, un empressement ridicule pour le voir. » Louis XIV permit qu'on l'amenât à Versailles, mais ne voulut pas souffrir qu'on le lui présentât. Il resta sur le grand escalier, et, quand le roi vint à passer, Louis XIV jeta sur lui un regard de mépris, haussa les

épaules, et se détourna avec dédain. Cavalier finit par mourir en Angleterre avec le titre de gouverneur de l'île de Jersey et fort estimé de ses nouveaux compatriotes.

Cependant Roland et quelques autres tenaient encore : il fallut près d'une année pour obtenir par séduction, à prix d'or et à main armée, la pacification du Gévaudan et des Cévennes. Au moment où les camisards du Bas-Languedoc semblaient renoncer à leurs projets, où les chefs, après avoir reçu leur pardon et une somme d'argent, se réfugièrent à Genève du consentement du roi, le Vivarais se souleva tout-à-coup. Là, les révoltés remportèrent encore quelques avantages; mais bientôt leur petite troupe fut réduite à une soixantaine d'hommes mal armés qui eurent affaire à plus de six mille hommes d'infanterie et de cavalerie, commandés par des généraux célèbres, et à toute la noblesse du pays. L'incroyable valeur que déployèrent les camisards fut un objet d'étonnement même pour les historiens catholiques : le combat eut lieu sur les hauteurs de Leiris. Attaqués à six heures du soir par une troupe cent fois plus nombreuse que la leur, ils firent, dit un catholique nommé Dumolard, des prodiges de valeur au-dessus de ceux que l'on attribue aux anciens Romains. Non seulement ils attendirent les troupes réglées, mais ils allèrent au-devant d'elles, les attaquèrent à l'arme blanche, les enfoncèrent, les firent plier, et ne quittèrent le champ de bataille qu'au moment où, enveloppés de toutes parts, ils allaient être accablés par le nombre.

De tels hommes ne sont pas faciles à vaincre; en effet, malgré leur état déplorable, privés de leurs magasins, qu'on avait découverts, sans vivres et sans provisions, ils tinrent encore long-tems. Ils se réfugiaient de caverne en caverne, ne faisaient plus que la guerre d'escarmouche, tuant tous les soldats qui s'écartaient de leurs corps, et

n'épargnant pas les catholiques qu'ils pouvaient rencontrer. Cependant les mesures stratégiques de l'intendant Baville, les corps nombreux de troupes qu'il dirigea sur tous les foyers d'insurrection finirent par triompher de ce courage indomptable (1). Quelques chefs de mécontens restaient encore; mais, privés des secours que les étrangers auraient pu leur envoyer, si la paix d'Utrecht et le changement du ministère anglais eussent altéré la situation de toute l'Europe, ils ne tardèrent pas à rentrer dans l'ob-

(1) Note du Tr. Voici ce qu'on lit dans les Mémoires de l'intendant de Lamoignon de Baville, écrits en 1698, et imprimés à Marseille en 1734.

« On s'est servi de deux principaux moyens pour ôter aux protestans toute espérance de réussir. Le premier a été de faire plus de cent chemins de douze pieds de large, qui percent au travers des Cévennes et du Vivarais, et qui ont si bien réussi, que toutes sortes de voitures vont maintenant très commodément dans tous les lieux qui étaient auparavant presque inaccessibles, et il n'y en a point aujourd'hui où l'on ne puisse faire rouler du canon, et porter des bombes si cela était nécessaire. Rien ne rendait les habitans de ce pays plus insolens et plus disposés à la révolte, que l'opinion où ils étaient qu'on ne pouvait entrer dans leur pays qu'avec beaucoup de peine. On a commencé par lever huit régimens d'infanterie payés par la province, puis on a formé cinquante-deux régimens de milices, toujours prêts à marcher au premier ordre. Ces régimens sont de huit, dix ou douze compagnies suivant la force des lieux, et ils sont répandus dans toute la province; en sorte que l'on peut en tout tems exécuter les mêmes ordres sur tous les points. La revue générale de ces bataillons que le commandant de la province fait tous les ans sous les yeux des nouveaux convertis, leur a fait comprendre que tout ce qu'ils pourraient entreprendre ne servirait qu'à les perdre, et qu'on était en état de les réprimer dans le même moment. Enfin il a plu au roi de faire bâtir trois forts en 1689, qui ont été très-utiles, à Nîmes, à Saint-Hippolyte et à Alais, où sont les principales entrées des Cévennes; et on a choisi en plusieurs autres endroits des châteaux, où l'on a établi des postes pour contenir tout le pays. »

scurité. Qui douterait cependant que les persécutions de cette guerre si longue et si acharnée n'aient eu leur part d'influence sur la révolution française, qui devait éclater soixante-dix ans plus tard? On ferma les yeux pendant quelque tems sur le protestantisme des Cévennes; on reconnut enfin que ces hommes sauvages ne voulaient pas être contrariés et entravés dans l'exercice de leur foi. Mais la civilisation n'avança pas, le pays resta parqué dans son ignorance jusqu'à une époque assez rapprochée de nous.

Nous avons vu quels furent les effets de la persécution dirigée par Louis XIV; il nous reste à dire quelle influence ont exercée sur le même pays des idées et des principes diamétralement contraires. Aux Baville, aux Montrevel, aux sicaires de Louis XIV, opposons les vertus simples, héroïques, sublimes, sans récompense, qui se sont développées dans ces solitudes. Il ne s'agissait pas de gloire à acquérir, de faveurs à obtenir. C'était de la vertu dans sa pureté primitive, dans sa beauté la plus dévouée, dans la sublimité de son désintéressement. Les pasteurs et les apôtres de ces régions désertes ne se doutaient pas que jamais leurs noms pussent franchir les limites de leurs solitudes et se couronner de gloire. Cependant cette grandeur cachée, comme la lampe solitaire, finit par briller à tous les yeux. Elle a percé les ténèbres qui l'environnaient, on a su ces dévouemens obscurs, on n'a pas ignoré cet héroïsme qui ne cherchait de récompenses que dans le ciel. La vie de Félix Neff, sacrifiée tout entière au bonheur de ses semblables, s'est révélée à l'Europe, et l'on a pu se convaincre que le siècle où nous vivons a aussi ses saints et ses martyrs.

Félix Neff est né en 1798, d'une famille pauvre, dans un hameau voisin de Genève. Sa mère, pauvre veuve, fit toute son éducation. A seize ans, il entra en apprentissage

chez un jardinier fleuriste, et publia peu de tems après un petit traité sur la Culture des Arbres, traité qui obtint beaucoup de succès, et qui prouvait une habitude d'observation fort remarquable. Sans avoir été élevé au collége, Félix Neff avait beaucoup lu. Les *Vies* de Plutarque et l'*Émile* de Rousseau étaient ses lectures favorites. Au lieu de l'éducation morte et ridiculement scientifique des colléges, il avait reçu cette éducation du cœur, que les femmes seules peuvent donner, qui pénètre jusqu'au fond de l'ame et qui sert de guide à toute la conduite future de la vie. Des désirs de gloire militaire se firent jour ensuite dans l'ame de Neff, qui s'engagea et ne tarda pas à devenir sergent d'artillerie. La vie de garnison lui convenait peu. Sa supériorité intellectuelle excitait la jalousie de ses camarades; son esprit doux et sévère leur déplaisait. Il étudiait les mathématiques et lisait la *Bible* pendant que les autres officiers couraient à leurs plaisirs, et ne tarda pas à reconnaître que jamais le service militaire ne lui serait supportable. Des idées de religion avaient depuis long-tems germé dans son esprit, et il résolut d'embrasser le saint ministère. Son dessein était fixe, son plan formé. Il était résigné d'avance à subir toutes les rigueurs du sort et à braver tous les obstacles. Ses études n'avaient pas encore été dirigées vers ce but. Il aperçut dans l'avenir une existence de dévouement semblable à celle des premiers fidèles qui répandirent le christianisme et la civilisation dans le monde. Que, dans l'état actuel de la société, il y soit parvenu, c'est chose digne de surprise et d'admiration, car il était pauvre, sans amis, et depuis long-tems l'Europe entière semble avoir échappé aux atteintes du prosélytisme. Cependant, à force de courage et de volonté active, Félix Neff acquit la capacité nécessaire pour recevoir les ordres sacrés. Pendant trois années, il fut ce

qu'on appelle dans le protestantisme français, *proposant*, c'est-à-dire que, sans être ministre, il en remplit tous les devoirs, et fit, si l'on peut parler ainsi, son apprentissage. Il reconnut combien la situation du prêtre pouvait avoir d'influence sur les mœurs, sur le bonheur et le perfectionnement des classes inférieures. Sa tendance vers un apostolat pratique, vers une propagande des bonnes mœurs et de la vertu, fut dès lors décidé. A vingt-quatre ans, il parcourait comme proposant le département de l'Isère; mais il ignorait le patois de cette partie du Dauphiné, et sa qualité d'étranger le rendait suspect aux autorités locales. Sur un espace de dix-huit milles carrés, se trouvaient répandus plus de huit mille protestans, gouvernés par trois pasteurs, dont l'un se trouvait absent. C'étaient presque tous de pauvres paysans, des pâtres, des laboureurs, que Neff consolait et instruisait, auxquels il donnait non seulement des enseignemens religieux, mais des conseils pratiques et des habitudes d'ordre, d'économie et de vertu. N'est-ce pas quelque chose d'étrange que ce Genevois parcourant, au dix-neuvième siècle, les Alpes françaises, à pied, comme un ancien apôtre, étranger aux révolutions des empires et aux doctrines qui bouleversent le monde? Bientôt cet homme sans fortune et sans ressources fut considéré comme un bienfaiteur; les populations protestantes accouraient au-devant de lui. C'était le père de tous ces paysans, qui ne tardèrent pas à le demander pour pasteur.

Plusieurs difficultés s'opposaient à l'accomplissement de ce dessein. Le calvinisme rigoureux de Genève déplaisait à Félix Neff. Le consistoire de France pouvait lui refuser la consécration comme étranger; et il n'avait aucun rapport avec les églises protestantes d'Allemagne. Il partit pour l'Angleterre en 1823, sans savoir un seul mot d'an-

glais et sans avoir une seule lettre de recommandation. Ce fut à Londres, dans une petite chapelle du quartier nommé Poultney, que Félix Neff fut ordonné ministre. Il se hâta de revenir en France, mais on l'avait déjà signalé comme agent du gouvernement anglais, et une dépêche du ministre de l'intérieur avait prévenu contre lui le préfet du département de l'Isère. Le faible salaire que l'on accorde aux pasteurs protestans lui fut retiré; peu lui importait. Il se soumit à tout, et pensa que la vie des montagnes, en lui coûtant peu de dépense, lui fournirait les moyens nombreux d'exercer la mission de charité et d'abnégation qu'il s'était imposée.

« J'ai toujours rêvé, dit-il dans une lettre, au bonheur que j'éprouverais en portant le flambeau de la piété et celui de la civilisation sur les cimes alpines. C'est là que les hommes sont les plus énergiques, les plus étrangers à nos raffinemens factices et les mieux préparés à recevoir cette culture morale. Aux rayons de ce beau soleil qui fertilise le Languedoc, c'est la volupté, c'est le plaisir, c'est la joie qui fleurit. Le sérieux et la grandeur de la pensée se taisent devant ces besoins des sens et la légèreté des ames. En gravissant ces montagnes, vous trouvez de cime en cime une population plus rustique, sans doute, mais aussi plus fière, plus forte et plus mâle. C'est une remarque malheureuse et triste, mais profondément vraie que, là où les jouissances abondent, où la vie est facile, où le bonheur se présente de lui-même, sans être conquis par le labeur de l'homme, la foi meurt et le culte de la vertu s'éteint. Il m'a semblé que la moralité humaine devenait plus austère et plus rigide à mesure que je m'éloignais de la plaine et que je m'approchais de la dernière crête des rocs. Il alla donc s'établir dans le département des Hautes-Alpes, entre les vallées de Fressinière et Queyras. La con-

formation topographique de ces vallées se rapproche de celle des vallées du Piémont; mais dans le Piémont, une verdure abondante couvre les rocs. Ici, ce ne sont que grottes obscures, cavernes superposées, Alpe sur Alpe, granits gigantesques. Dans le Piémont, vous trouvez un jardin anglais de la plus vaste étendue, entrecoupé de terrains stériles. Dans les Hautes-Alpes françaises tout est aride et stérile, et la fertilité fait exception. Pour choisir et pour habiter ces retraites, roches suspendues sur des abîmes, gorges sombres et inaccessibles, ravins exposés sans cesse à la chute des avalanches, il a fallu que la nécessité la plus cruelle, la plus impérieuse, fût là. En effet, les derniers débris des protestans vaudois, des Albigeois massacrés, des calvinistes poursuivis comme des bêtes fauves, sont venus chercher asile dans ces montagnes. Les dragons de Louis XIV et les barbares chevaliers du comte de Toulouse n'osèrent pas poursuivre jusque dans ces lieux désolés de misérables hérétiques. »

Imaginez une petite cabane oblongue, obscure, fumeuse, que protégeait et ombrageait une roche creuse et moussue; c'était la résidence de ce pasteur qui ne recevait aucun salaire. Quelquefois le soleil venait tomber sur cette hutte du ministre, sanctuaire plus vénérable à nos yeux que les palais habités par ces orgueilleux dignitaires de l'église, dont les excès ont contribué à la dissolution de la monarchie. Les sentiers qui conduisaient à cette habitation étaient si dangereux, que souvent ceux qui s'y hasardaient perdaient la vie dans les abîmes qui s'ouvraient à l'entour. Point de famille pour Neff; nulle récompense terrestre de son dévouement : obligé de desservir une paroisse dont l'étendue était considérable et dont les routes offraient tant de dangers, il ne pouvait s'acquitter de ses fonctions que par des voyages fatigans et continuels;

encore ne pouvait-il pas satisfaire à toutes les exigences, car il ne possédait aucune fortune, et il n'avait pas le don de l'ubiquité.

«Parmi les montagnards, dit Félix Neff dans sa correspondance, les plus ingrats étaient ceux qu'une demi-civilisation éclairait de sa fausse lumière. Ceux-là pesaient mes services et calculaient mes devoirs; à leurs yeux, j'avais passé un contrat d'après lequel, pour prix de la misérable cabane que j'occupais, je leur devais tout mon tems et tous mes travaux. La réalité de ma situation et la sincérité de mes sentimens n'étaient connues que des habitans les moins éclairés et les plus agrestes de ces cantons; ceux-là me jugeaient bien : c'était leur cœur qui m'appréciait. J'accomplissais pour eux une œuvre d'amour et de bienveillance, et ils ne l'ignoraient pas. Sur la cime du Saint-Véran, la plus haute et la plus stérile de ces montagnes, je ne trouvai que des ames reconnaissantes. A mesure que je descendais vers la plaine, j'avais plus de peine à faire comprendre aux habitans des hameaux les préceptes d'une morale rigoureuse et d'une piété austère : ceux-là semblaient oublier que ma vie, dans ces déserts, était le résultat de mon choix, et que le dédain de mes intérêts matériels, l'abnégation de moi-même, avaient seuls pu le déterminer.»

Neff affectionnait surtout les habitans sauvages du hameau de Dormilleuse, le plus élevé de tous ceux qui composent le val Fressinière. Ce sont tous d'anciens Vaudois qui ont conservé, fraiche encore et complète, la tradition du martyre de leurs aïeux. Jamais, grâce à la situation qu'ils occupent, ils n'ont plié le genou devant leurs bourreaux. De tous les endroits habitables de l'Europe, ce malheureux village est peut-être le plus difficile à aborder. Une fortification naturelle de rochers et de glaciers

l'environne de toutes parts ; pour y arriver, il faut gravir un escarpement dangereux que la glace recouvre pendant les trois quarts de l'année. Au milieu de l'été, quand le soleil brille de tout son éclat, les flancs de la montagne située en face de Dormilleuse sont couverts de neige ; autour de vous ce ne sont que précipices, rocs sourcilleux et dépouillés de végétation. Vous n'apercevez pas même le village, et ce n'est qu'après avoir marché quelque tems dans ce désert, que vous découvrez une douzaine de huttes semblables à des tanières de bêtes fauves. C'est là que vivent les habitans de Dormilleuse. Lorsque Félix Neff leur rendit visite pour la première fois, il ne put parvenir jusqu'à eux qu'en pratiquant dans la glace une espèce d'escalier fabriqué à coups de hache ; l'usage du linge leur était inconnu. Le village de Mensas, situé au-dessous de Dormilleuse et qui, dès les premiers jours de septembre, est enseveli sous la neige, végétait dans la même ignorance et dans la même pauvreté. Neff les civilisa par la religion. Ce fut à ces êtres et à ces hommes les plus malheureux de toute l'Europe qu'il dévoua sa vie. Les pauvres des grandes villes fixent nos regards et attirent notre attention, mais nous ne savons pas quelle est la condition de ces hommes qui occupent pour ainsi dire les dernières limites de la civilisation et de la société. Sous le règne des lois modernes, les gendarmes pénètrent jusque dans leurs repaires et leur demandent des impôts qu'ils ne peuvent pas payer. Dès qu'une année a été mauvaise, tout espoir s'évanouit pour eux ; ils n'ont plus qu'à mourir sur leurs montagnes, ou à émigrer et chercher fortune ailleurs ; C'est ce qu'ils font en hiver, lorsqu'ils redoutent l'arrivée des garnisaires et les mauvais traitemens dont on les accablerait s'ils n'avaient la prudence de s'y soustraire. Ils descendent vers la plaine essayant d'y gagner quelque ar-

gent en qualité de commissionnaires, de porte-faix et de journaliers. « Souvent, dit le pasteur Neff, j'ai rencontré des bataillons d'hommes, de femmes et d'enfans, qui s'expatriaient ainsi. Mais, dès le printems suivant, ramenés vers leur premier asile par l'amour du sol natal, que les montagnards éprouvent si fortement, ils revenaient souffrir et végéter au lieu de leur berceau. » Neff, dans ses lettres, décrit d'une manière touchante l'hospitalité que ce pauvre peuple lui offrait. Seul, il apportait au milieu d'eux quelques rayons consolateurs; il était leur journal, leur bibliothèque; pour eux, il était toute la poésie, toute la philosophie, l'art tout entier, l'histoire, la religion. Souvent ils le retenaient parmi eux; ils le nourrissaient de leurs alimens grossiers, et lui demandaient de bénir leurs fils, et le questionnaient sur le monde, sur l'avenir, sur Dieu.

« Les vieillards, dit-il, étaient sur la porte de leurs cabanes, et les femmes, qui tenaient dans leurs bras leurs petits enfans, accouraient autour de moi avec une joie qui m'allait au cœur. Je leur appris l'usage des cheminées qu'ils ne connaissaient pas avant moi. Ils se contentaient en effet de pratiquer une ouverture dans leurs toits grossiers, et la fumée s'échappait par là. Tout religieux qu'ils fussent, ils ne savaient pas lire, et je parvins à leur faire comprendre que, pour prier avec fruit, il fallait pouvoir méditer, au moyen de la lecture, le sens des prières que la bouche prononce. Ils apprirent à lire pour suivre mon conseil. Leur unique recette pour se procurer de la chaleur était de s'entasser, au nombre de cinq ou six, dans une étable. Tous les animaux se trouvaient pêle-mêle avec les hommes et les enfans. Je parvins, non sans peine, à les arracher à ces habitudes aussi contraires à la santé qu'à la morale. Leur manière de cultiver la pomme

de terre, ressource bien précieuse dans leur misère extrême, était si ridicule et si maladroite, qu'à peine tiraient-ils de leur culture la moitié du produit qu'ils auraient dû obtenir. » Neff, qui avait été en apprentissage comme jardinier, leur devint très-utile sous ce rapport. Au lieu d'espacer les pommes de terre, ils les plantaient si serrées que leurs racines et leurs tiges se nuisaient et s'embarrassaient mutuellement. Neff tripla la richesse de ces pauvres gens en rectifiant leurs idées agricoles, mais ce ne fut pas sans peine; on fit d'abord semblant de l'écouter; on le laissa pratiquer lui-même les tranchées dans lesquelles la pomme de terre devait germer; mais dès qu'il avait tourné le dos, on s'empressait de détruire son ouvrage; on revenait aux anciennes coutumes. Il lui fallut une persévérance incroyable pour parvenir à son but; il finit par demander comme grâce la cession d'un coin de terre qu'il cultiva lui-même selon sa méthode. Quand les habitans de Dormilleuse virent le succès obtenu par Félix Neff et la supériorité de ses produits, leurs préjugés tombèrent tout-à-coup et ils renoncèrent à leur mauvais mode de culture.

Neff, pendant son apprentissage de jardinier et sa vie de garnison, avait étudié les sciences naturelles, sinon dans leur abstraction théorique, du moins dans leur application pratique. Ingénieur, agriculteur, géomètre, il améliora de mille manières la condition de ces Parias de la France au milieu desquels il était venu vivre. Toujours leur ignorance et leur paresse opposaient à ses projets bienfaisans un obstacle difficile à vaincre. Sans le secours de la religion, il ne serait jamais parvenu à perfectionner leur industrie et leur système d'agriculture. Souvent c'était du haut de la chaire grossière de l'église ou dans ses instructions pastorales qu'il leur imposait, comme obliga-

tion religieuse, telle ou telle amélioration qu'ils eussent repoussée sans cela. Dans le val Fressinière, on élève beaucoup de bestiaux; mais quand l'été est sec, le fourrage manque et les animaux périssent. Félix Neff reconnut qu'il serait facile de mettre à profit les torrens et les sources qui s'écoulent du sommet des monts, de leur creuser des bassins et des lits, d'arrêter l'eau par des digues et de la distribuer de manière à se procurer de l'eau dans tous les tems de l'année. Aux yeux des montagnards, c'était là un travail gigantesque dont ils avaient peine à comprendre l'utilité. Il consacra deux ou trois sermons à essayer de les convaincre; il leur dit que non seulement la stérilité de leurs montagnes, la pauvreté de leurs chaumières seraient les résultats de leur obstination, mais que Dieu même les punirait en leur donnant les vices qui accompagnent l'ignorance et la misère.

Au printems de 1825, la neige ayant manqué pendant l'hiver, tout portait à croire que le sol, qui n'était pas suffisamment préparé, se refuserait à produire le gazon nécessaire à la nourriture des bestiaux. Neff renouvela sa proposition, qui trouva beaucoup d'opposans; les uns ne voulaient pas croire à la durée d'un tel travail; les autres mettaient en doute l'utilité d'une entreprise que la première avalanche pourrait détruire; il fallut vaincre aussi les préjugés de chacun des propriétaires sur le terrain desquels il s'agissait de creuser des canaux et des aqueducs. Ce fut après un mois de diplomatie et d'efforts persévérans, que Neff obtint, ou plutôt arracha le consentement de ses ouailles. Les montagnards le suivirent la bêche et la pioche à la main, plutôt pour lui complaire et pour lui prouver leur attachement, que par une conviction bien sentie. Un conquérant qui se rend maître d'une province n'a pas plus de peine à venir à bout de son dessein, que

Neff dans l'accomplissement de ses bienveillantes et généreuses intentions. La nature et les hommes semblaient conspirer contre lui ; il faut lire dans sa correspondance le compte qu'il rend de cette expédition pacifique. Il faut voir l'importance qu'il y attache, et les travaux qu'elle lui coûta.

« Les hommes que j'employais, dit-il, n'avaient aucune confiance dans le résultat de nos communs efforts, et cette laborieuse entreprise n'était de leur part qu'une preuve de dévouement. Nous avions les plus grands obstacles à surmonter. Les anfractuosités de la roche nous obligeaient tantôt à élever de huit ou dix pieds, tantôt à baisser d'autant le lit de notre canal principal ; quelquefois, après un jour entier de travail, nous reconnaissions que le niveau n'avait pas été bien pris, nous étions obligés de tout détruire pour tout recommencer. » Félix Neff lui-même, ce prêtre civilisateur, à la tête forte, à l'ame ardente, marchait devant eux, travaillant avec eux, partageant toutes leurs fatigues, et leur donnant l'exemple. Fénélon, la plus belle ame apostolique dont les tems modernes puissent se vanter, n'a rien fait de plus beau et de plus réellement chrétien. Deux semaines de travail procurèrent de l'eau à trois villages ; on avait fait sauter le roc pour y parvenir. Les travaux une fois achevés, un concert de bénédictions s'éleva ; la civilisation, qui n'avait pas encore pénétré dans ces cavernes, y entrait enfin conduite par un pasteur chrétien. Tels les habitans du val Fressinière étaient au quatorzième siècle, tels Félix Neff les avait trouvés ; ce que des siècles n'avaient pu faire, il l'accomplit en quinze jours.

C'était une race barbare, sans doute, et incivilisée, mais digne de l'intérêt que Félix Neff lui porta ; avec ses mœurs grossières et son patois qui se rapproche du pro-

vençal, bien plus que du latin, elle est brave, intelligente, active, et surtout poétique. Le sentiment de la reconnaissance est vif et profond chez elle. Dans les émotions fortes, une éloquence naïve et presque ossianique la caractérise. Neff a recueilli et conservé plusieurs fragmens de cette éloquence naturelle; il serait difficile d'en donner une idée en français, idiome né des besoins d'une société polie, et qui se prête difficilement à l'expression de ces passions sauvages et énergiques. Imaginez de nombreuses et fréquentes allusions aux paysages des montagnes; une foule de métaphores hardies qui ont passé dans le langage ordinaire; des apostrophes rhythmées et cadencées avec un soin qui révèle le goût instinctif de la poésie. Là, tout ce que le romancier et le poète inventent pour donner de la vie et de la couleur à leur composition est le résultat naturel d'une existence pittoresque et isolée. C'est une mère qui, venant de perdre son enfant, s'assied sur une roche escarpée; et, sans que personne écoute sa voix, livre aux vents de la nuit ses gémissemens éperdus. C'est un vieux père qui, aux funérailles de sa fille, s'agenouille sur la bière qui renferme ses restes et prie à haute voix pour l'ame de celle qui a quitté la terre. Ce qui serait affectation théâtrale dans nos mœurs civilisées jaillit naïvement de ces ames fortes et de ces esprits peu cultivés. Ce sont eux qui possèdent ainsi le drame réel, la poésie véritable dont nous n'avons que l'ombre et l'image effacée.

Un des exemples les plus touchans de cette éloquence, que Félix Neff déclare être tout-à-fait intraduisible, frappera cependant nos lecteurs. Neff, que la charité des protestans d'Angleterre secourait et encourageait dans ses efforts, pouvait disposer de quelques petites sommes en faveur des plus malheureux d'entre ces enfans. Un jour que le fils d'une femme âgée très-malade était venu ré-

clamer ses soins et sa présence auprès du lit de sa mère, il partit au milieu de la nuit; la neige tombait; les chemins étaient impraticables; la vie du pasteur fut plusieurs fois exposée. Quand ils furent parvenus au seuil de la porte de la chaumière, le fils, se jetant à genoux devant Félix Neff, lui dit: « L'aigle de la montagne ne tombe pas sur le chamois d'un vol plus sûr et d'une aile plus rapide que la bénédiction de Dieu ne tombera sur vous. Vous êtes le Jésus de ces montagnes. » Il y a dans ce peu de mots plus d'énergie et de véritable éloquence que dans la plupart de nos discours du parlement.

La condition des femmes chez ces montagnards était celle d'humbles et obéissantes esclaves soumises à tous les caprices de leurs maris et de leurs frères. Jamais elles ne s'asseyaient à la même table que les hommes; mais placées derrière eux, elles attendaient qu'il plût à ces derniers de leur donner les débris du repas; elles mangeaient debout; elles ne s'adressaient à leurs maris qu'avec l'expression du respect et de la crainte. Félix Neff changea ces mœurs; aussi, toute la population féminine lui fut dès lors complétement dévouée. Bientôt l'apôtre des Hautes-Alpes, celui qui avait enseigné à ces hommes barbares les premiers actes de la civilisation, devint roi absolu de la communauté; toutes ses volontés furent aveuglément exécutées; toutes les familles du val Fressinière et du val Queyras se soumirent à ses bienfaisantes institutions. Devenus architectes, maçons, charpentiers, menuisiers, couvreurs, il leur fit construire de nouvelles maisons bien aérées, distribuées commodément. Il leur apprit à estimer la science du bien-être, qui a tant de rapports avec la vertu. Un nouveau temple s'éleva; une école fut construite, non-seulement sous sa surveillance, mais de ses propres mains; car il était toujours le premier ouvrier.

Cette admirable continuité d'efforts ne tarda pas à s'ébruiter, et les pasteurs de Genève et les ministres anglais de toutes les communions envoyèrent à Neff des contributions volontaires qui le mirent à même de continuer et de perfectionner ses travaux. Tous les meubles nécessaires à une école furent fabriqués de sa main et de celles de ses fidèles montagnards. Pendant plusieurs années consécutives, ce fut Neff qui, sans recevoir de salaire, qui, sans autre encouragement que sa satisfaction personnelle, leur apprit les élémens de la grammaire, l'orthographe, les mathématiques. La congrégation fit surtout des progrès dans l'art musical; et bientôt, dans cette situation déserte et désolée, le besoin de savoir et l'amour d'apprendre eurent des prosélytes zélés. Une douzaine de jeunes gens se renfermèrent dans les tristes murs de l'école; ces élèves du collége le plus misérable qui ait jamais existé travaillaient quatorze heures par jour, et n'avaient d'autres récréations que de chanter en chœur les hymnes que le pasteur leur avait apprises. De la viande salée, et du pain d'avoine qu'ils détrempaient dans l'eau après l'avoir brisé à coups de marteau, telle était leur seule nourriture. La farine ne se conserve pas dans l'atmosphère de ces montagnes, et, aussitôt que la récolte est faite, les familles les plus aisées sont obligées de cuire leur pain, dont elles font provision, et qui leur sert toute l'année. Les jeunes anachorètes de Dormilleuse ne quittaient pas leur école pendant les plus grands froids de l'hiver, et souvent le bruit des avalanches qui tombaient se mêlait à leurs accens mesurés. A Pâques, Félix Neff choisissait entre tous ses élèves ceux qui avaient fait le plus de progrès, et allait ensuite les rendre à leurs communes respectives. On trouve dans ses Mémoires une description bien touchante du départ de ces jeunes gens; c'était une cérémonie presque solennelle. Le service divin

et un repas frugal précédaient leurs adieux à leurs jeunes camarades. L'endroit où le festin avait lieu était environné de murs grossièrement construits et crénelés ; c'était là que s'étaient réfugiés les anciens Vaudois poursuivis par la férocité du fanatisme catholique. Quel spectacle vraiment digne d'intérêt offrait alors cette enceinte ! Cette foi qui s'était conservée intacte avec le souvenir de leurs aïeux martyrs, et le développement mâle, simple, admirable de leurs vertus rustiques, qu'une lueur de civilisation éclairait déjà sans les corrompre ! Félix Neff rapporte qu'il ne pouvait s'empêcher de verser des larmes quand, de la cime d'un roc, il voyait cette petite troupe d'hommes qui étaient son ouvrage, les enfans de son adoption et de ses soins, s'éloigner et se perdre dans les sentiers tortueux de la vallée.

Une vie si laborieuse et si sublime ne pouvait se prolonger beaucoup. A trente ans, vers le commencement de l'année 1828, Neff mourut épuisé par ses fatigues, par le régime qu'il avait suivi, par la mauvaise nourriture. Il expira au milieu de ses enfans, ou plutôt il s'endormit. *Ne dites pas que les hommes bons meurent; ils s'endorment d'un sommeil sacré.* Cette sentence du poète grec devrait être gravée sur le tombeau de Neff.

Si l'on pouvait reprocher quelques erreurs à cet homme, dont le nom doit se placer à côté de ceux d'Oberlin, de Fénélon et de saint François de Paule, ce serait l'austérité extrême de sa vie ; elle fut un véritable suicide : cette austérité lui était devenue familière et facile, et lui avait inspiré des idées peut-être exagérées sur la moralité humaine et sur les devoirs qu'elle impose. Il condamnait, avec trop de rigueur peut-être, la danse, le jeu, les plaisirs de toute espèce. Son long séjour au milieu d'une nature âpre et d'un climat rigoureux l'avait habitué au genre

de vie le plus dur, le plus étranger à toutes les jouissances, même à toutes les distractions. Peut-être, sans cette résignation et cette austérité, eût-il été incapable de se soumettre à tout ce que sa noble résolution lui imposait de sacrifices.

Dans l'état actuel de la société, aucune classe ne peut exercer plus d'influence, et une influence plus salutaire, que le clergé inférieur de toutes les communions. La marche des gouvernemens et le progrès des lumières n'arracheront pas leur puissance aux curés et aux vicaires des hameaux catholiques, aux pauvres ministres des villages protestans. Tant que le christianisme, dont les racines sont encore profondes, ne sera pas complétement détruit et effacé de la surface du globe, ce sera toujours avec les ecclésiastiques de l'ordre inférieur que le paysan, le pâtre, l'ouvrier des villes de troisième ordre, l'agriculteur et le journalier, auront les rapports les plus fréquens et les plus intimes. L'éducation morale des prêtres de toutes les églises est peut-être, sans que l'on s'en doute, le pivot sur lequel reposent les destinées de l'Europe moderne. Il n'est pas donné à tout le monde, nous dira-t-on, de déployer la même énergie de dévouement, la même force de volonté. Non, certes; mais il n'y a peut-être pas une seule province en Europe, pas une seule paroisse où le prêtre, homme de bien, ne puisse exercer son influence d'une manière aussi bienfaisante et aussi active que Félix Neff au milieu de ses glaces et de ses rochers. Choisissez un village d'Angleterre; là se trouvent des tavernes où le paysan se déprave; là se répandent des journaux souvent remplis de détails obscènes et dangereux; toutes les émanations d'une société corrompue s'y propagent et y germent. Une partie de la population est en hostilité avec les lois existantes, hostilité d'autant plus forte,

qu'elle est moins avouée. Qui donc oserait dire que tous ces ennemis sont moins redoutables à combattre que ceux dont Félix Neff a triomphé ? La réforme et l'amélioration morale du peuple n'auront pas de plus utiles artisans que les prêtres qui prendront Neff pour modèle, et sacrifieront leur vie à cet office sublime. Leurs avertissemens, leurs conseils, leur instruction n'auront, il est vrai, de prise et d'influence que si leur moralité est plus haute, leur bienveillance plus éclairée que celle des autres membres de la société. Mais qu'on leur apprenne le désintéressement ; qu'ils sachent bien quel est le devoir de leur position ; qu'ils imitent Oberlin et Neff, non seulement dans leurs prédications spirituelles, mais dans leurs secours temporels, et ils feront plus pour la civilisation que les meilleures lois ne pourraient faire.

(*Foreign Quarterly Review.*)



DES CHEMINS DE FER, DES CANAUX, ET DES VOITURES A VAPEUR, SUR LES ROUTES ORDINAIRES.

L'Angleterre, dans ces dernières années, a consacré une masse considérable de capitaux au perfectionnement de ses communications intérieures, et les résultats importans qu'elle en a déjà obtenus la font persister dans cette voie. Qui eût pu concevoir, il y a vingt ans, qu'une lourde machine de fer chargée d'eau et de charbon, servant de remorqueur à une longue suite de voitures remplies de voyageurs et de marchandises, s'élancerait de Manchester et arriverait avec son convoi, en moins de deux heures, à Liverpool, à trente milles du point de départ? Cependant c'est là une merveille qui se voit tous les jours, et presque toutes les heures. La puissance de ce nouveau moteur n'est pas moins admirable que sa vitesse. Chaque jour, des charges de 50 à 70 tonnes sont transportées entres les deux villes à raison de 15 milles à l'heure; et cette *exertion* (1) de

(1) Note de l'Éd. Le mot anglais *exertion*, que nous employons ici, n'a pas reçu le droit de bourgeoisie dans la langue française: peut-être mérite-t-il autant d'être naturalisé que les mots *fashionable*, *confortable*, que notre dictionnaire ne repousse plus. Nous chercherions en vain l'équivalent français du mot *exertion*. C'est non seulement un effort, mais le déploiement d'une puissance intérieure, qui jaillit avec force et qui agit sur la nature ou sur l'homme: expression aussi énergique que pittoresque, et que nulle autre ne peut remplacer.

force est encore bien au-dessous de la force réelle des machines motrices. Dernièrement un énorme convoi de wagons, pesant 230 tonnes, et entraîné par deux machines, a parcouru en moins de trois heures la distance qui sépare Liverpool de Manchester.

Cependant l'art de construire les machines locomotives est bien loin d'avoir atteint toute la perfection dont il est susceptible. Depuis la création du chemin de Liverpool, chaque mois y a vu paraître de nouvelles machines plus parfaites que celles dont les premiers effets excitèrent la surprise générale à l'époque du concours de 1829 (1); et cependant ces nouvelles machines ont encore des défauts sensibles, que le tems et l'expérience parviendront sans doute à détruire. Mais si, malgré les imperfections qui entravent son essor, la machine à vapeur mobile a déjà produit des résultats si admirables, que ne doit-on pas en espérer pour l'avenir, quand un champ plus large sera ouvert aux essais des constructeurs; quand l'union du génie et des capitaux aura complétement perfectionné les premiers modèles, et découvert de nouveaux principes de force motrice, plus puissans encore! A l'exemple du chemin de Liverpool à Manchester, qui a réuni en un seul ces deux centres immenses d'industrie, on se dispose à rapprocher par des chemins de fer les points commerciaux les plus importans de l'Angleterre (1), et déjà on

(1) Note de l'Éd. Dans la 57[e] livraison de notre première série, nous avons consacré un article spécial à l'examen de ce concours; à cet article étaient annexés le dessin de la *Fusée* et de la *Nouveauté*, voitures qui avaient remporté le prix, ainsi qu'une note très-curieuse sur l'emploi d'une nouvelle force motrice.

(1) Parmi les nouveaux chemins de fer actuellement en exécution, on peut citer celui de Leeds à Selby qui est ouvert sur quatre voies. Ce chemin sort de Selby par un percement de 1,000 mètres,

construit de toutes parts des machines locomotives destinées à parcourir les routes ordinaires; car la possibilité de ce nouvel emploi de la vapeur n'est plus mise en doute aujourd'hui : c'est un fait démontré par les hardis essais de quelques ingénieurs, et par l'enquête spéciale ordonnée par la Chambre des Communes (1).

Il n'en faut pas douter, une telle facilité, une telle rapidité dans le transport des personnes et des marchandises, auront des conséquences immenses pour le développement de l'industrie commerciale et manufacturière, et pour le bien-être de la société en général. Les résultats produits par les nombreux canaux dont le sol de l'Angleterre est sillonné prouvent assez quelle influence exerce sur la prospérité d'une nation toute réduction opérée dans le prix du transport des marchandises; réduction qui sera encore bien plus considérable lorsque les chemins de fer projetés entre les divers points commerciaux du royaume seront tous exécutés. Seulement leur effet principal portera très-probablement sur des objets différens de ceux qui alimentent aujourd'hui le transport des canaux; car croire que l'un de ces modes de communication doit entièrement remplacer l'autre serait l'erreur la plus grande. Ce sont deux agens puissans de notre richesse nationale, et c'est leur réunion seule qui peut nous donner un système complet de communications intérieures.

Une condition générale de l'utilité des grandes lignes

et doit être prolongé jusqu'à Manchester. Si ce projet se réalise, il établira une communication par chemin de fer entre la mer d'Irlande et la mer du Nord. Le tracé des chemins de fer de Birmingham à Londres est définitivement arrêté, et la compagnie a presque complété le capital nécessaire pour l'exécution de cette vaste entreprise.

(1) Voyez le résumé de cette enquête dans le 11[e] Numéro de notre troisième série, page 188.

de canaux et de chemins en fer, c'est que leur tracé soit dirigé sur une ligne presque horizontale. Quand le terrain que doit suivre ce tracé présente une pente très-forte, les frais d'exécution ou de traction deviennent considérables. Aussi choisit-on, pour exécuter ces grandes entreprises, la ligne qui présente les inégalités les moins nombreuses et les moins sensibles. Mais, comme pour les canaux il faut ménager des réservoirs d'eau considérables pour les alimenter, leur exécution offre en général plus de difficultés que celle des grandes lignes de chemins de fer.

Les canaux ont une grande supériorité sur les chemins de fer, en ce qu'ils peuvent supporter un poids presque indéfini. Sur un chemin de fer, le poids dont chaque roue peut être chargée est limité par la force de la bande qui porte cette roue, et rarement ce poids s'élève à plus d'une tonne. De là résulte la nécessité de répartir la marchandise transportée sur un grand nombre de chariots, ce qui augmente beaucoup le matériel du transport et par suite les frais. La charge que peut porter un canal est uniquement limitée par la dimension des bateaux qu'il peut admettre. Ainsi sur un canal de grande dimension, chaque bateau peut porter jusqu'à 200 tonneaux (200,000 kil.), tandis que ce même poids exige 60 à 70 chariots sur un chemin de fer. Le canal présente donc une grande économie de matériel, et cette économie réduit nécessairement les frais de transport d'une quantité proportionnelle à sa valeur.

Sur le *Grand Junction-Canal*, M. Bevan a reconnu qu'il fallait une force équivalente à 35 kilogrammes pour mouvoir un bateau chargé de 21 tonnes, à raison d'un mètre par seconde ou de trois kilomètres et demi par heure. Avec cette vitesse, la proportion de la force de traction au

poids entraîné est donc $\frac{1}{600}$. Sur un chemin de fer horizontal bien construit, et avec des chariots du meilleur modèle, cette même proportion de la force de traction au poids transporté, est $\frac{1}{240}$. Ainsi, pour une vitesse semblable d'un mètre par seconde, un moteur quelconque produira un effet beaucoup plus considérable sur le canal. Mais il faut observer que si la vitesse augmente, la résistance sur le canal croît à peu près proportionnellement au carré de cette même vitesse, conformément aux lois physiques de la résistance des fluides, tandis que, sur le chemin de fer, la résistance opposée au mouvement est constante indépendamment du taux de la vitesse; ou, en d'autres termes, la résistance opposée au mouvement agit sur un chemin de fer, comme une force accélératrice constante, analogue à la force de la pesanteur; et sur un canal, comme une force accélératrice variable suivant la loi du carré des vitesses. De là il suit que le transport par les canaux ne présentera une véritable économie qu'autant qu'il sera très-lent, et conséquemment il ne s'appliquera avec avantage qu'aux matières pesantes qui demandent surtout à être transportées à bon marché, parce que le prix de leur transport est une forte partie de leur prix définitif sur le lieu de consommation : tels sont le charbon, la pierre, le fer, etc., matières très-pesantes, et dont le besoin est rarement assez pressant pour payer les frais d'un transport rapide. Mais, pour toutes les matières qui sont l'objet de besoins plus actifs, ou qui sont plus susceptibles de se détériorer par le tems, la vitesse du transport devient un avantage que peut payer le consommateur, et conséquemment les chemins de fer conviennent mieux pour elles par la rapidité et la sûreté de leur service qui n'est entravé ni par les froids de l'hiver, ni par les sécheresses de l'été.

Cette division des différens produits qui conviennent aux canaux ou aux chemins de fer peut se trouver modifiée par des circonstances particulières qui, en certaines localités, feront préférer un chemin de fer à un canal pour le transport des grosses marchandises. Ainsi, par le nombre de ses écluses, qui gênent et retardent la navigation, le service d'un canal devient lent et pénible au-delà d'une certaine inclinaison du terrain; dans une localité semblable, le service d'un chemin de fer sera plus économique, surtout si les matières transportées se dirigent principalement dans le sens de la descente. Mais ces circonstances accidentelles ne se présentent que lorsque la ligne projetée est peu prolongée. Dans les lignes étendues, le tracé peut être modifié de manière à ce que le canal parcoure les localités les plus convenables, et alors les difficultés d'exécution sur un point spécial disparaissent devant le prix moyen du travail entier et devant l'importance du résultat.

L'établissement des grandes lignes de chemins de fer convient donc principalement au transport des objets fabriqués, des denrées coloniales, et des produits de consommation habituelle, matières qui sont susceptibles de se détériorer facilement, et qui demandent à arriver à jour fixe sur le lieu de vente. Ces grandes lignes seront surtout d'un immense avantage, pour faciliter la circulation des voyageurs et des idées d'un lieu à un autre. Économisant au moins la moitié du tems, elles doubleront la quantité d'affaires qui pourront être faites (1); les villes éloi-

(1) Note de l'Éd. On estime que le chemin de Manchester est fréquenté par plus d'un million de voyageurs par an. En supposant que chacun de ces voyageurs n'épargne qu'une heure dans le trajet de Manchester à Liverpool, cette nouvelle voie produit une épargne totale de cinq cent mille heures, soit cinquante mille journées de

gnées de quelques lieues de la capitale en deviendront les faubourgs; d'autres éloignées d'un jour de route n'en seront plus distantes que de quelques heures; et les relations commerciales entre ces villes et Londres seront aussi faciles qu'elles le sont aujourd'hui d'une extrémité de la capitale à l'autre. Observons seulement que cette rapidité du transport ne pourra exister qu'avec des soins particuliers pour la régularité du service; autrement la libre circulation se trouverait gênée par le grand nombre de points intermédiaires qui devront expédier et recevoir à la fois sur les mêmes lignes, car il faut combiner l'allée et le retour de manière à ce que les voitures ne se rencontrent que sur des points donnés. La difficulté du service est un des inconvéniens des chemins de fer, et sous ce rapport on peut dire qu'ils sont inférieurs aux canaux où un bateau peut stationner sans arrêter le passage du bateau qui le suit et qui est destiné pour un point plus éloigné.

Tels sont les principaux avantages et inconvéniens que présentent les chemins de fer considérés comme grandes lignes de communications intérieures. L'avenir seul dévoilera toutes les conséquences morales et politiques qui pourront résulter d'un changement aussi grand dans les moyens de circulation, et à cet égard nos espérances peuvent être hardies si nous nous reportons aux effets merveilleux qu'a produits sous nos yeux le développement de la navigation à la vapeur, cette invention si utile et si long-tems regardée comme une chimère. Rappelons-nous qu'il n'y a pas quarante ans, on ne croyait pas même que l'on pourrait jamais naviguer à la vapeur sur les dé-

travail de dix heures; ce qui accroît d'autant la puissance productive du pays sans augmenter d'un sou les dépenses de l'alimentation générale.

troits et les bras de mer qui séparent les îles britanniques; et suivant toutes les apparences, avant qu'une autre série de quarante années se soit écoulée, le nouveau système de communication qu'on propose aujourd'hui aura effectué, dans les relations sociales des diverses parties de l'Angleterre, des modifications bien autrement importantes que celles qui ont été produites par la navigation à la vapeur.

Après la création des routes en fer, le premier perfectionnement que l'on ait songé à introduire dans notre système de communication intérieure, c'est l'application de la machine à vapeur à la traction des voitures sur les routes ordinaires, pavées ou empierrées. Cette invention a été accueillie avec faveur, et ses partisans ont été jusqu'à prétendre que sa réussite pourrait réduire le prix du transport sur les routes ordinaires, au-dessous même du prix de transport sur les chemins de fer, de sorte qu'il serait inutile, d'après eux, de tenter toute construction nouvelle de ce dernier système de routes. Pour apprécier la valeur de ces assertions, il suffit de comparer les résistances que doit vaincre, sur le chemin de fer et sur la route empierrée, le moteur qu'on emploie pour la traction. En supposant la pente égale de part et d'autre, chacune de ces espèces de résistance se composera, pour une charge donnée, du frottement de l'essieu contre sa boîte et du frottement de la jante de la roue contre les aspérités de la surface sur laquelle elle se meut. La première espèce de frottement peut être diminuée également sur une route et sur un chemin de fer, suivant le plus ou moins de soin apporté dans la construction du véhicule. Mais quant au frottement de la jante contre la surface qui la porte, il sera évidemment toujours moins considérable sur les bandes unies d'un chemin de fer que sur la surface inégale et rabo-

teuse d'une route pavée ou empierrée. Ainsi, quel que soit le moteur employé, il aura toujours à vaincre une résistance plus grande sur la route ordinaire que sur le chemin de fer, et conséquemment il est rigoureusement impossible qu'il exécute jamais les transports avec la même économie dans l'un et dans l'autre cas.

L'évaluation de la force nécessaire à la traction sur les diverses espèces de routes a été l'objet d'une série d'expériences entreprises par l'ordre de la commission chargée des réparations de la route de Holyhead. Ces expériences faites en terrain horizontal ont donné les valeurs suivantes :

Poids transporté.	Nature des routes.	Force nécessaire pour la traction évaluée en kilog.
1,000 kilog.	Pavé neuf et bien exécuté.........	16
—	Route en gros gravier...........	67,50
—	Route en cailloux..............	29,00
—	Route en cailloux avec une fondation en blocage..............	20,25
—	Route en fer..................	4,17

D'après ce tableau, la résistance sur un pavé neuf et bien exécuté est quatre fois plus considérable que la résistance sur un chemin de fer, tous les deux étant sensiblement de niveau. Sur une route en cailloux, la résistance est sept fois $\frac{1}{2}$ celle d'un chemin de fer, et sur une route en gravier, elle est seize fois plus forte. Observons que ces expériences ont été faites sur des portions de routes bien préparées, dont la surface était sensiblement unie, ce qui n'arrive sur les routes empierrées que lorsque les pierres ont été broyées par le passage d'un nombre suffisant de voitures. La résistance opposée à la traction est bien plus considérable quand la route est nouvellement chargée de cailloux imparfaitement brisés, et il est de toute

nécessité que chaque portion de nos routes se trouve dans cet état, plusieurs fois dans l'année. En faisant entrer ces considérations en ligne de compte, on peut évaluer en moyenne que la résistance opposée à la traction sur nos routes ordinaires (*turnpike roads*) est environ douze fois plus grande que la résistance opposée à la traction sur un chemin de fer. Conséquemment, les machines mobiles à vapeur, en agissant sur nos routes, ne pourront entraîner qu'un $\frac{1}{12}$ de la charge qu'elles pourraient entraîner sur un chemin de fer, et quelque perfectionnement qui puisse être introduit dans leur construction, il produira toujours sur un chemin de fer une économie douze fois plus grande que sur nos routes ordinaires.

Cependant l'emploi de la machine à vapeur comme moteur sur ces mêmes routes peut présenter un avantage sensible, comparativement à l'emploi des chevaux. Non seulement sur beaucoup de points de l'Angleterre, par suite du bas prix du combustible, le moteur mécanique pourra être entretenu à moins de frais que le moteur animal; mais son introduction aura surtout le grand avantage de diminuer les réparations des routes, que les pieds des chevaux fatiguent excessivement.

Cette question a été examinée fort soigneusement lors de l'enquête ordonnée par la Chambre des Communes, pour déterminer le tarif des droits que doivent payer les machines locomotives qui s'essaient sur les routes ordinaires. Ces droits en effet avaient été extrêmement exagérés par les Compagnies chargées de la réparation des routes, et il en était résulté l'impossibilité absolue de tenter avec la moindre chance de succès aucun service régulier de diligences à vapeur sur les principales routes d'Angleterre. L'enquête a prouvé qu'en représentant par 100 la somme totale de détérioration occasionée par une diligence mar-

chant à raison de dix milles à l'heure, cette somme pouvait être ainsi divisée :

Causes de détérioration.	
Changemens atmosphériques.	20
Roues.	20
Pieds des chevaux.	60
TOTAL.	100

Ainsi, les réparations nécessitées par le creusement des pieds des chevaux qui entraînent une de nos diligences sont trois fois plus considérables que celles nécessitées par la friction des roues de la même voiture. Par conséquent le passage d'une diligence à vapeur, qui n'agit que par ses roues, endommagera beaucoup moins la route que la circulation d'une diligence ordinaire. De plus on doit observer que les roues des diligences à vapeur doivent être assez larges pour avoir une adhésion suffisante contre le sol de la route, car c'est cette adhésion qui permet à la machine de se mouvoir en avant. Ces roues ont en général des jantes cylindriques de six à huit pouces (18 à 24 centimètres) de large, tandis que les jantes des diligences sont beaucoup plus étroites et souvent coniques. Or, l'expérience a démontré depuis long-tems que les jantes larges détériorent moins les routes que les jantes étroites. On pourrait même dire que des jantes cylindriques et larges comme celles que nous venons d'indiquer doivent agir sur la surface de la route comme des espèces de rouleaux, et tendre à la consolider et à l'unir, bien loin de l'endommager (1).

En supposant que le tarif des droits imposés sur les ma-

(1) Voyez sur la planche placée en tête du Numéro la construction particulière de ces roues.

chines locomotives soit à l'avenir réduit à sa juste valeur, le problème de leur circulation sur les routes ordinaires présente encore de grandes difficultés avant d'être résolu d'une manière avantageuse pour les entrepreneurs. Sur certains points de la route il faut des dépôts de combustible préparés pour l'alimentation de la machine ; et ces dépôts indispensables sur les chemins de fer doivent être bien plus rapprochés sur les routes ordinaires, où tout poids inutile porté par la machine absorbe nécessairement une portion beaucoup plus considérable de sa force. D'un autre côté, la machine éprouvant sur une route en pierre des chocs, des secousses, bien autrement sensibles que sur un chemin de fer, demande une construction plus soignée et partant plus dispendieuse. Déjà sur le chemin de Liverpool, où toutes les machines sont soutenues sur des ressorts, leurs réparations coûtent des sommes énormes. En 1833, la compagnie avait trente-deux machines, et la dépense de leurs réparations s'élevait à près de 400,000 fr. par an. Cependant ces machines n'éprouvent d'autres chocs que ceux qui proviennent d'une différence accidentelle dans la hauteur des extrémités des bandes consécutives. L'assemblage des joints et le jeu régulier des pièces en mouvement sont bien autrement difficiles à assurer dans une machine lancée avec une vitesse de 8 à 10 milles à l'heure, sur la surface raboteuse d'une route ordinaire.

Si les machines locomotives employées sur les chemins de fer avaient atteint toute la perfection dont elles sont susceptibles, nul doute qu'on devrait les appliquer immédiatement au service des routes ordinaires. Mais aujourd'hui, on ne peut nier que ces machines ne soient encore imparfaites; n'est-ce donc pas alors trop compliquer la difficulté du problème, que de chercher de suite à se

passer de toutes circonstances favorables? Le nouvel animal-machine que l'on veut employer, doit réunir à la fois une grande légèreté et une grande solidité. Sur la bande unie d'un chemin de fer, la réduction du frottement permet d'augmenter assez le poids du nouveau moteur pour consolider son organisation, sans que cet excédant de poids absorbe une portion trop sensible de sa force. Mais sur une route ordinaire il n'en est pas de même; si l'on vise à la solidité, la machine peut devenir trop lourde; si on vise à la légèreté, la machine devient trop faible. Aussi, tout en rendant justice à la hardiesse de ceux qui ont voyagé à la vapeur sur les routes ordinaires, on doit reconnaître que leurs essais n'ont pas été suivis jusqu'ici d'un succès bien marqué, et ce défaut de succès tient uniquement à l'imperfection actuelle de l'art de construire les machines locomotives.

Le premier qui hasarda une machine à vapeur sur les routes ordinaires fut M. Gurney, qui, en 1831, entreprit un service régulier de messageries entre Glocester et Cheltenham, villes distantes l'une de l'autre de 9 milles anglais (14 à 15 kil.). Sa machine faisait ce trajet quatre fois par jour, et en quatre mois elle transporta plus de trois mille voyageurs entre les deux villes. Un rechargement assez fort de cailloux, opéré sur une portion de la route, arrêta son service, en cassant l'essieu coudé auquel le piston du cylindre communiquait le mouvement (1).

Ce service régulier de quatre mois démontra la possibilité de l'emploi de la vapeur sur les routes ordinaires.

(1) Nous avons rendu compte dans la première série des divers essais de M. Gurney; on trouvera aussi des détails du plus haut intérêt dans notre curieux article sur les *Routes et les Voitures publiques de la Grande-Bretagne*, inséré dans le 4e Numéro de notre troisième série (avril 1833).

Mais l'avantage pécuniaire de l'entreprise fut moins bien constaté. M. Gurney menait les voyageurs à moitié prix des diligences traînées par des chevaux. Cette réduction de prix avait-elle pour but unique de faire tomber les entreprises rivales, ou lui laissait-elle quelque bénéfice? Il est constant que M. Gurney ne put rétablir sa machine pour recommencer ses essais.

M. Walter Hancock a fait, pendant quelque tems, un service d'omnibus à la vapeur sur la route de Harrow. La vitesse moyenne de sa machine, comme celle de la précédente, ne dépassait pas 9 milles (14 kil.) à l'heure. Dans le courant d'octobre 1833, M. Church s'essaya sur la route de Birmingham; mais son service ne paraît pas avoir été très-régulier. Ces dernières voitures pouvaient mener plus de voyageurs que celle de M. Gurney : mais, comme celles-ci, elles ne purent résister long-tems aux secousses qu'elles éprouvaient nécessairement dans leur trajet. En général leur construction était assez défectueuse. La machine de MM. Ogle et Summers qui a fait un voyage assez pénible de Southampton à Liverpool, et de Liverpool à Londres, n'était pas même suspendue sur ressorts. Cependant on essaie toujours : il existe aujourd'hui un service d'omnibus à la vapeur, de Woolwich à Londres, et M. Church, après avoir apporté quelques modifications dans le mécanisme de sa voiture, a recommencé à conduire des voyageurs sur la route de Birmingham (1). Mais ces essais ne peu-

(1) Nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de reproduire ici le dessin de la voiture de M. Church, sans contredit celle dont le mécanisme simple et ingénieux s'est jusqu'ici le plus rapproché de la perfection. Cette planche est d'ailleurs une suite naturelle à celles que nous avons déjà publiées dans les Numéros 30, 50 et 57 de la première série. Nos lecteurs, en rapprochant ces divers dessins, auront une idée plus exacte des progrès qu'a faits la construction des ma-

vent changer notre conclusion, la seule qui puisse s'accorder avec les règles de la prudence. Commençons par perfectionner les machines locomotives sur les chemins de fer, avant de les appliquer au service bien plus difficile des routes ordinaires.

(*Edinburgh and Foreign Quarterly Review.*)

chines locomotives, en Angleterre, dans ces dernières années. L'appareil locomoteur de M. Church est contenu en entier dans les caisses de la voiture; il ne dégage pas le moindre atome de fumée; et des soupapes de sûreté ont été habilement ménagées pour prévenir toute explosion. Quoique cette voiture soit la plus parfaite de toutes celles qui fonctionnent sur les routes ordinaires, on s'accorde à dire que le foyer et la chaudière réclament encore de nombreux perfectionnemens. Cette diligence peut transporter cinquante voyageurs : 28 dans l'intérieur et 22 à l'extérieur. Voyez la planche qui est placée en tête de ce Numéro.

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° V.

THOMAS COLLEY-GRATTAN.

Il y a autant de romanciers en Angleterre, que de *sonnettieri* en Italie : si la marche progressive du roman continue, je ne vois pas de raison pour que la société ne compte pas un jour autant de rivaux de Walter Scott et de Fielding qu'elle a de citoyens patentés. Bientôt vous ne serez plus admis dans un *rout* à la mode, dans un salon, même dans un cercle de la bourgeoisie, si vous n'avez fait vos preuves, si vous n'avez publié votre roman en trois volumes. Personne ne s'en fait faute; aussi la plupart des ouvrages *nouveaux* qu'on publie aujourd'hui ne sont guère que l'écho effacé de quelque publication antérieure, et qui les aperçoit, croit voir les trois sœurs sorcières de *Macbeth*, apparition fantastique, composée d'air et de paroles magiques, s'évanouissant en inutiles vapeurs, en pluie et en fumée. Il n'y a rien dans ces œuvres prétendues : événemens pris partout, caractères qui ne sont nulle part, mots qui appartiennent à tout le monde. Le roman publié en 1803, oublié en 1804, est imité en 1805; et de transformation en transformation, d'affaiblissement en affaiblissement, de copie en copie, on arrive à je ne sais quel

(1) Voyez les deux premières séries de la *Revue Britannique* et les Numéros 4, 5 et 10 de la troisième série.

résultat imperceptible et méprisable : la parodie de tout, et la copie de rien ; l'écho d'un écho ; le reflet d'un reflet, et l'ombre d'une ombre.

Tels sont la pâture intellectuelle et l'aliment ordinaire de certaines classes de la société ; les femmes particulièrement sont dévorées par les romans, comme certaines étoffes précieuses sont dévorées par les mites. Si vous ajoutiez au roman le théâtre, vous verriez quelles sources de corruption s'ouvrent dans la société et deviennent plus dangereuses chaque jour. Toutes les actions de l'homme sont présentées sous des couleurs fausses : comment intéresserait-on, si l'on disait ce que tout le monde sait ? De là, ces petits adultères honorables, la foule des brigands vertueux, cette grande quantité de criminels sentimentaux, cette population d'écrivains élégiaques dont le tems actuel commence, il est vrai, à se lasser ; mais de là aussi, tous ces héros d'antichambre, crayonnés d'un trait si léger et si flasque ; de là, ces dissertations de quinze pages sur la manière de tenir sa fourchette en bonne compagnie, de découper une volaille et de servir le turbot.

Ainsi, voilà le roman devenu cuisinier. Si nous voulions le suivre dans toutes ses transformations, ce serait un carnaval à faire rire. Pendant que M. Ward et lord Normanby le font chef de cuisine et maître-queux, il est demi-dandy et élégant d'ordre secondaire sous la plume de Théodore Hook. Il se vante d'avoir dîné chez Lord un tel ; il ne salue pas l'homme qui a mangé des petits pois avec la lame de son couteau ; il a mille délicatesses de valet de chambre et une infinité de scrupules de tailleur. Je pourrais citer un roman destiné à prouver une question théologique ; un autre qui s'élève jusqu'à l'algèbre ; un troisième qui creuse les dernières profondeurs de la question de l'impôt. Pourquoi une académie, celle de La Haye ou de Ber-

lin par exemple, ne proposerait-elle pas la question suivante à traiter :

Pourquoi le nombre des romans et des romanciers s'est-il accru depuis le moyen-âge dans une proportion plus que géométrique ?

Ne serait-ce pas que le domaine de l'histoire s'épuise ; que celui du drame est borné ; que celui de la poésie, cultivé depuis si long-tems, cesse d'être fertile, tandis que le roman, vague, souple, se prêtant à tout, ne s'astreignant à aucune règle, ouvrant son sein immense aux caractères, aux idées, aux fictions, aux folies, aux paysages, à l'érudition, à l'histoire, à la politique, à la théologie même, offre aux civilisations blasées une source facile et une ressource commode ?

Chaque nouvel écrivain qui découvre un filon propre au roman ne se contente pas de l'exploiter : ce serait chose commune ; il ouvre la route ; on se précipite sur ses traces, et bientôt le métal précieux se trouve épuisé. La généalogie des romanciers se ramifie ainsi presqu'à l'infini. Tel d'entre eux imagine de peindre minutieusement les mœurs de la bourgeoisie et de l'aristocratie anglaise, sans oublier le manche d'un couteau, ni la dent d'une fourchette. Quand cette grande idée, qui embrasse tout le mobilier, toute la tapisserie, toute l'ébénisterie, tout le domaine du tailleur, du valet de chambre, du sommelier, du cocher, se trouve étendue et divisée dans la masse de quarante volumes écrits par le premier inventeur, un second romancier se présente qui trouve moyen de raffiner encore sur l'idée du prédécesseur : « Si je peignais, s'écrie-t-il, une seule classe, celle qui demeure dans les beaux quartiers, qui a des valets et des heyduques, et qui fait tous les ans un petit voyage sur le continent? » Voilà mon écrivain qui suppose, quand même il ne les connaîtrait pas,

les mœurs des habitués d'Almack. Cette moisson dure tant qu'elle peut. Sa verve épuisée, il passe la plume à un troisième *peintre de mœurs* qui décrit exclusivement la demi-noblesse, celle qui forme l'anneau intermédiaire entre la grande aristocratie et le simple bourgeois. Puis viennent les portraitistes séparés et exclusifs de toutes les autres classes : à l'un la bourgeoisie enrichie, à l'autre la bourgeoisie marchande, à celui-là les faubourgs, à cet autre les villages ; la classification est si longue, que la vie d'un homme n'y suffirait peut-être pas. Vous diriez ces peintres hollandais dont l'un se consacrait à peindre des anguilles, l'autre des choux et un troisième des bas bleus ; je voudrais que la postérité n'ignorât pas le nom de ce dernier grand artiste qui s'appelait Kalkar, et qui se distingue par une assez curieuse particularité. Quiconque voulait obtenir un tableau de lui, devait commencer par lui envoyer une paire de bas bleus, qu'il mettait à ses propres jambes ; car il se servait de modèle à lui-même. Malheureusement nos romanciers aristocratiques, si habiles à faire resplendir autour d'eux la soie et le satin, ne savent pas, comme le peintre hollandais, s'approprier les modèles qu'ils veulent peindre. C'est dans un petit grenier bien obscur, que quelques-uns d'entre eux tracent les descriptions enchanteresses dont toutes nos lingères sont enthousiasmées et qui représentent des salons dorés, des dîners somptueux, des bals étincelans de diamans, des femmes éclatantes de parure. Le procédé de Kalkar leur manque, et l'on s'en aperçoit bien au peu de vérité de leurs tableaux (1).

L'homme qui le premier a imaginé de renouveler le roman en y mêlant l'histoire, avait à peine écrit *Waver-*

(1) Voyez dans le 5e Numéro de la troisième série l'article intitulé : *Comment on écrit un roman à la mode.*

ley, qu'aussitôt il s'est non seulement dédoublé, mais multiplié d'une manière étrange. Alexandre a eu des capitaines sans nombre; son héritage s'est partagé entre je ne sais combien de petits rois secondaires qui n'avaient pour titres que leur orgueil et la livrée du maître qu'ils portaient. Parmi cette masse de romanciers à la suite, deux ou trois se sont distingués; voilà tout. On a cité Cooper l'Américain, le Français Lacroix, plus connu sous le nom du Bibliophile Jacob, et l'Allemand Zschokke. Ceux-là, tout imitateurs qu'ils soient, ne laissent pas cependant de garder un caractère propre, quelque chose d'original. L'un a fait le roman comme un notaire bâtit un acte de vente; l'autre a prodigué l'érudition; le troisième mêle une sentimentalité quelquefois puérile à ses tableaux traditionnels. Mais en définitive, il y a du talent chez tous les trois. Fils du grand Walter Scott, ils ont été pères à leur tour d'une infinité d'imitateurs qui s'attachent à copier servilement les particularités de chacun d'eux. Ainsi Cooper a donné naissance à l'école maritime, et Zschokke a mis à la mode l'élégie de l'histoire. Les Italiens eux-mêmes ont été frappés de la contagion. Eux dont le génie lyrique et musical a si peu de rapport avec le roman historique, avec ses détails, avec ses descriptions, avec ses lenteurs! Dans leurs annales, colorées comme un tableau de Véronèse, ils cherchèrent des sujets pour des esquisses romanesques aussi léchées et aussi finies que les tableaux de Miéris. Le succès devait être équivoque, et les gens de mérite qui essayèrent de donner un Walter Scott à l'Italie, prodiguèrent la facilité du style, et quelquefois la nouveauté de l'invention, sans atteindre le but impossible qu'ils se proposaient de frapper. Manzoni est celui de ces entrepreneurs de romans italiens qui a trouvé le plus de lecteurs. Comme ses confrères, il a fait plusieurs *élèves* : et Dieu sait à

quoi se réduit le talent perdu dans ces tableaux qui grimacent, dans cette reproduction de mœurs ardentes, fortes, passionnées, pittoresques, mais dessinées par un crayon faible, incertain, timide et traitées avec cette mignardise et cette délicatesse affectée qui n'appartient qu'à la miniature. Vous diriez les grandes figures de Rubens ou du Titien, devenues sous le pinceau de Terburg et de ses confrères des chefs-d'œuvre de patience, de scrupule et de travail.

Un malheur s'attache encore à la prétendue vocation historique des romanciers : c'est qu'ils dénaturent les faits; c'est qu'ils mutilent l'histoire; c'est qu'au lieu de créer une fiction, ils altèrent la vérité; c'est qu'ils s'emparent des trésors de l'historien, et qu'avec ses lingots ils fabriquent de la fausse monnaie qu'ils nous donnent pour excellente. Tel mensonge du roman, s'étant enraciné dans la croyance des cabinets de lecture, n'en sortira jamais. Tel héros sali par un auteur de contes, se débarrassera difficilement de sa flétrissure. J'ai vu Cromwell traité comme un bouffon subalterne par un de ces messieurs; Cromwell, l'homme qui se compromettait le moins avec les hommes; celui qui ne faisait de plaisanteries que celles qui avaient un but, une utilité, une portée. Au surplus, le théâtre est ici complice du roman. Tous les grands hommes de l'histoire ont été tour à tour brutalement travestis; tous les noms honorables ont été traînés sur la claie dramatique. Que vous vous appeliez Turenne ou Bonaparte, peu importe; vous êtes historique, vous devenez la pâture naturelle du drame et du roman. Femmes, vieillards, jusqu'aux enfans qui viennent de mourir, sont la proie du roman et du théâtre faméliques. Le duc de Reichstadt venait d'expirer; il paraissait déjà sur la scène. Les pays de libertés constitution-

lelles, la France et l'Angleterre, ont donné ce mauvais exemple. Heureusement la foule de ces caricatures historiques a été si grande, que le public, dont la curiosité a été à la fois alléchée et trompée, dont l'appétit pour l'histoire s'est épuisé sans être satisfait, se trouve forcé de revenir à l'étude sérieuse de ces événemens, qu'on lui a présentés sous un jour si faux et si divers, de ces caractères célèbres dont on lui a prodigué la caricature.

Un des hommes qui ont le mieux réussi dans ce genre, après Walter Scott, c'est Thomas Colley-Grattan, fils du célèbre orateur irlandais de ce nom. Il avait débuté dans la littérature par la publication des Mémoires de son père, ouvrage consciencieux et important, qui prit sa place dans les bibliothèques choisies, mais qui ne pouvait devenir populaire. Grattan le père, dont la réputation est plus haute en Irlande que parmi nous, a pris une part active aux travaux du Parlement irlandais. Ce n'était pas un écrivain pur, mais un improvisateur admirable. Sa parole brève, facile, rapide, mordante, tranchait le nœud gordien de toutes les discussions. Il brillait parmi les chefs de cette école oratoire de l'Irlande, si remarquable par la hardiesse du coloris, par une pompe d'images presque asiatique, par une hardiesse que l'éloquence britannique repousse comme puérile et déplacée. S'il faut en croire quelques autorités érudites, et entre autres le célèbre Vallencey, l'origine des Irlandais serait en effet orientale, et une colonie milésienne aurait peuplé l'île d'Érin. Sans nous arrêter aux preuves scientifiques de cette hypothèse, preuves qui seront toujours problématiques, plus d'une probabilité morale semble s'élever en faveur de cette assertion. Tout ce qui se rattache à la population saxonne et normande de la Grande-Bretagne porte un cachet de gravité, de sévérité, de bon sens froid et rigide; toute

la population milésienne ou irlandaise, au contraire, regorge d'images extraordinaires, d'allocutions bizarres, de conceptions étranges, de paroles métaphoriques. Tous les écrivains qui ont eu de l'imagination dans le style sont Irlandais. C'est Burke, c'est Shéridan, c'est Thomas Moore, c'est Maturin, c'est Banim. Le paysan saxon du centre de l'Angleterre parle gravement et peu, avec une énergie froide. Le paysan irlandais a des mots caressans, violens, emportés, des comparaisons pleines de jeux de mots singuliers. Il vous appelle *mon bijou* ou *ma fleur des champs,* quand il vous demande l'aumône. Sa vie rustique est pleine de cérémonies étranges. Il n'ensevelit pas un seul de ses parens sans une fête poétique; il a, encore aujourd'hui, ses héroïques combats, et ses querelles sauvages de tribu à tribu; il chante ses amours et ses haines dans le patois de ses montagnes et de ses champs à tourbe. Ce pays a donné plus de romanciers et de poètes à la Grande-Bretagne, dans ces derniers tems, que l'Angleterre et l'Écosse réunies (1).

Thomas Colley-Grattan, dont l'ouvrage que nous venons de citer n'avait obtenu qu'un succès d'estime, se mit à faire des romans comme tous les écrivains qui l'entouraient. Il avait de la finesse dans le talent et dans le style, des teintes chaudes sur sa palette, un pinceau délicat et brillant, et le talent des détails. Il ne s'avisa pas d'adopter une époque grandiose et des héros poétiques pour les jeter dans de petits tableaux et les copier à la loupe. En homme d'esprit,

(1) Note du Tr. Déjà, dans les deux premières séries de la *Revue Britannique* nous avons consacré plusieurs articles à esquisser le caractère du peuple irlandais, si original, si pittoresque. Dans le 4ᵉ Numéro de cette troisième série, on trouvera aussi dans l'article intitulé : *L'Irlande avant l'émancipation,* des scènes de mœurs très-intéressantes.

il choisit les objets de ses études dans le pays même qui avait inspiré les peintres hollandais et flamands. Il voulut être le Walter Scott de la Flandre, il y réussit, parcourut ensuite les provinces les moins connues de la France, et les soumit à son observation. Dans ce petit monde qu'il s'est créé, et qui n'appartient qu'à lui, il est à peu près inimitable. Tous les tours et détours, tous les sentiers sinueux, toutes les allées et contre-allées, il les connaît merveilleusement. Il ne nous fait grâce d'aucune des pierres d'un édifice, d'aucun des plis d'une draperie. Heureusement, si ces descriptions sont minutieuses, elles sont vraies : il écrit ses romans comme un ingénieur topographe, comme Fenimore Cooper reproduit l'esquisse d'un navire. Nous aurions bien des accusations à porter contre ce genre, contre cette manie, contre cette habitude des détails, s'il n'avait su y joindre un intérêt très-pathétique, et voiler la froideur inséparable de l'analyse détaillée sous le charme et l'ardeur des sentimens qu'il décrit.

Grandes Routes et Chemins vicinaux, tel est le titre de son ouvrage le plus populaire. Ce sont de petites esquisses bien senties, qui reproduisent les traits principaux de quelques parties intéressantes de la France : des Pyrénées, des Cévennes, de la Provence et de l'Auvergne. Avant Grattan, les voyageurs anglais avaient inondé la France ; mais qu'y avaient-ils vu ? Des colonnes et des cathédrales, des ponts et des palais, des clochers et des arcs de triomphe, des musées et des auberges, des restaurateurs et des postillons. Grâce à eux, nous n'ignorions pas que le Louvre s'élevait sur la rive droite de la Seine, et que le Palais-Royal est une grande foire perpétuelle, placée au centre de Paris. Toutes ces belles choses, recouvertes d'un style prétentieux et vernies de métaphores à la mode, avaient fait la réputation, quelquefois la fortune des touristes.

Leurs *in-octavo* se succédaient avec une effroyable rapidité et leur éternelle race pullulait de manière à menacer le continent d'une seconde invasion. Toutes les auberges de Paris et de la province devraient se cotiser pour venir au secours de ces bons touristes. Leurs descriptions pompeuses ont produit sur la masse anglaise un effet assez puissant pour l'engager à délier les cordons de sa bourse, et à se déverser comme un déluge sur toutes les grandes routes de France et d'Italie. Mais, ce chef-d'œuvre accompli, quelque chose restait encore à faire. Nous savions ce que coûtait un diner à table d'hôte, et comment on pouvait se procurer une loge à l'Opéra; mais les mœurs, les idées, les coutumes réelles de la France, tout cela nous échappait. Passions, préjugés, bizarreries, mœurs locales restaient encore à peindre; et ce qui doit sembler étrange, c'est que nul auteur français ne s'en était avisé. Longtems ces derniers avaient cru que Paris, c'était la France; hors de Paris, ils ne voyaient rien : les salons de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Germain fermaient leur horizon. Aveugles, qui ne se doutaient pas qu'il y eût des sujets de romans plus intéressans, des peintures de mœurs plus piquantes et plus neuves dans tel petit village jeté près de la cascade de Gavarnie, dans telle caverne obscure de la Bretagne, que dans les boudoirs étincelans et ornés de statues, dans lesquels ils s'obstinaient à vivre, et qui leur fournissaient tous leurs modèles. Voilà ce que M. Grattan a senti. Le sillon qu'il creusait ne manquait pas de nouveauté; il l'exploita en homme habile. Sa touche était pittoresque et douée d'une certaine énergie délicate, qui, sans être le génie, se distingue par une piquante originalité. Il avait été habiter les chaumières d'Auvergne, les huttes des Cévennes et les bastides de la Provence. Partout il avait eu l'art de se plier aux habitudes de chaque population, d'a-

dopter ses idées, et de vivre de sa vie : c'est la seule manière d'observer. Quiconque se tient en dehors des hommes, ne pénétrera jamais jusqu'à leur ame. Plusieurs fois M. Grattan avait mérité et reçu ses lettres de naturalisation morale, tour à tour homme du pays basque, Gascon des environs de Toulouse, et mêlé parmi les buveurs de bière de Lille. C'est une admirable école et un bon apprentissage pour le romancier! Se confondre parmi ses propres personnages, les connaître tous, les observer de près, saisir non seulement leurs mouvemens passionnés, mais les nuances de leur vie intime et morale! Quelle différence entre des esquisses faites d'après de telles études, et ces tableaux de fantaisie qui frappent partout nos yeux!

Il est vrai qu'un inconvénient est attaché à ce style, à cette manière, à cette préparation si longue et si minutieuse. A force de bien comprendre et de bien sentir tous les détails d'un tableau, on ne veut pas en laisser échapper un seul, on attache de l'importance à tout. Ce n'est pas assez de décrire tous les arbres d'une grande route, on veut décrire toutes les feuilles de chaque arbre. L'intérêt que l'on porte à un sujet si bien approfondi, fait croire à l'auteur que cet intérêt sera contagieux et que les lecteurs en partageront l'exagération, même la folie. M. Grattan tombe dans ce défaut, qui est celui de Cooper et de quelques autres ; il vous montre son héroïne sur le bord d'un précipice, il vous émeut, il vous attache à sa destinée. Vous ne savez ce qu'elle va devenir, et lorsque votre cœur bat, M. Grattan vous arrête, clot son chapitre, consacre douze pages à la robe de l'héroïne, au tissu de satin blanc et aux fleurs brodées qui la parent, à son collier et à ses bracelets. Nous passerions cette fantaisie aux romanciers ennuyeux ; autant vaut une robe bien copiée, qu'une passion mal décrite ; mais M. Grattan a éveillé notre sym-

pathie, il nous trompe, il nous arrête et nous ne lui pardonnons pas. S'il avait à peindre le Vésuve, il ne se contenterait pas de vous montrer le volcan de face, il vous l'offrirait de profil, puis de trois quarts ; il descendrait dans le cratère et ne serait satisfait qu'après en avoir compté toutes les couches, toutes les pierres, toutes les bouches fumantes, tous les matériaux incendiaires. La ville de Bruges sert de théâtre à l'une de ses meilleures compositions : il ne quittera la ville de Bruges qu'après lui avoir demandé compte de toutes ses assises, de toutes ses pierres et de toutes ses tuiles; on dirait que chaque pavé devient historique pour M. Grattan. Le siége de Wellbasch occupe tant d'espace dans un de ses romans, que vous seriez tenté de demander si le siége de la ville n'a pas duré moins long-tems que la description de l'auteur, et si le plus grand fléau causé par la guerre n'est pas l'infatigable minutie du chroniqueur qui se charge de la raconter. Rendons-lui justice cependant : la vérité de tous les détails fait qu'on les supporte sans ennui. Ce ne sont pas des *fac-simile*, menteurs comme on en voit tant, de faux autographes, comme ceux que les amateurs s'empressent de déposer dans les Album des demoiselles. On peut dans les ouvrages de M. Grattan s'instruire de beaucoup de choses, puiser une science très-exacte, très-inconnue, que nous avons rarement la patience d'aller chercher dans de vieux manuscrits vermoulus.

C'est surtout comme peintre de mœurs flamandes que l'auteur se fait remarquer (1). J'aime son *Héritière de Bruges* et sa *Jacqueline de Hollande*, avec leurs vieilles figures de

(1) La *Mort de Schenck*, récit que nous avons emprunté à Colley-Grattan, offre un spécimen très-remarquable des compositions de cet auteur en ce genre. Cet épisode appartient aux guerres civiles qui désolaient la Belgique vers la fin du seizième siècle. Voyez le 5e Numéro de la deuxième série (novembre 1830).

bourgeois et leurs vieilles villes flamandes, si exactement, si curieusement décrites. Grattan s'éleverait au premier rang, s'il n'avait pas quelques-uns de ces défauts qui forment la limite infranchissable entre le génie puissant et le talent agréable. Quand l'énergie lui manque, il se fait exagéré; lorsqu'il se défie de son savoir historique, il accumule les citations des chroniques. Ne cessons pas de redire que l'outré, le gigantesque, le monstrueux, sont des symptômes d'impuissance, et que dans un tems aussi civilisé que le nôtre, on se tromperait fort en prenant le mauvais goût pour preuve de génie.

Grandes Routes et Chemins vicinaux dont nous avons déjà parlé, sont de petits chefs-d'œuvre comme tableau de genre. Un point de vue des mœurs locales se trouve incorporé et incarné dans chacune de ces histoires, courtes mais intéressantes, et qui ont non seulement leur philosophie vulgaire, mais leur philosophie profonde, revêtue de couleurs pittoresques.

Quelques tableaux qui reproduisent des scènes appartenant au commencement de la révolution française, sont d'une vérité si chaleureuse, que l'on conçoit à peine comment l'auteur a pu les décrire sans les avoir vues; nous citerons spécialement le *Prêtre et les Gardes-du-Corps*. On y trouve un portrait de Marie-Antoinette, qui suffirait pour sauver l'ouvrage et l'arracher à la main impitoyable du tems; en somme, parmi les romanciers de second ordre, l'Angleterre chercherait en vain un nom plus brillant et plus digne d'estime que celui de Thomas Colley-Grattan.

(*New Monthly Magazine.*)

—

Voyages. – Statistique.

VOYAGE D'ÉTIENNE KAY,

MISSIONNAIRE WESLEYEN,

DANS LA CAFRERIE.

Les tribus africaines que l'Europe connaît sous le nom général de *Hottentots* et sous celui de *Kafres*, ont dû cette double appellation au hasard, à l'ignorance des voyageurs et à la profonde obscurité dans laquelle leur langage, leurs mœurs, leurs idées, leur existence même, ont été ensevelies depuis des siècles. Le mot *Hottentot* n'a aucun sens dans les idiômes du pays : les indigènes l'ont accepté, parce qu'ils ont cru que c'était un mot hollandais, et les Hollandais l'ont conservé parce qu'ils ont pensé que le lexique indigène le justifiait. Le nom de Kafre, que l'on écrit aussi Caffre et quelquefois aussi Kafer, a une origine facile à reconnaître : c'est le mot arabe *kafir*, infidèle, terme de reproche dont tous les Orientaux flétrissent les peuples étrangers à la foi musulmane. C'est sous ce titre qu'étaient désignées toutes les tribus du sud-est de la côte d'Afrique, que les mahométans n'avaient pas pu convertir. Les premiers navigateurs européens empruntèrent cette appellation aux Maures et aux Arabes du nord-est de la côte d'Afrique ; et ce fut désormais le synonyme du mot *Hottentot*. Les naturels du pays se croient insultés quand on les appelle Cafres ; le son même de ce mot blesse leur oreille d'un son inaccoutumé ; la lettre *f* ne se présente

que très-rarement dans leur langue; la double lettre *ff*, jamais; et la lettre *r*, chose singulière, leur est inconnue.

Le vrai nom de ceux que nous appelons Hottentots et Cafres, c'est *Quæquæ* : mot connu, comme leur désignation générique, dans tous les cantons de la Cafrerie, et qu'un seul voyageur, Barrow, a cité. C'est Barrow qui le premier a jeté quelques lumières sur ce pays. C'est lui qui a excité l'attention de l'Europe et fait comprendre la distinction qui existe entre les Hottentots et les Cafres, deux races tout-à-fait séparées. Avant lui, l'exagération et la crédulité avaient défiguré tous les récits relatifs à ces peuples. Les voyageurs suédois, Tunberg et Sparmann avaient donné de curieux détails sur les hordes voisines de la colonie du Cap; mais les limites dans lesquelles leur observation se circonscrivait, étaient fort étroites. Compatriotes de Linnée, qui venait de rendre populaire en Europe l'histoire naturelle, c'était à l'étude de cette science qu'ils se consacraient sans réserve. Ils auraient cru déroger à leur dignité de voyageurs s'ils s'étaient permis de sortir de ce cercle pour se livrer à des réflexions morales ou à des observations de mœurs. Leurs voyages, utiles à la science, sont assez peu intéressans pour le lecteur ordinaire. Un Français, Levaillant, suivit une route opposée : il fit de son voyage en Afrique une espèce de roman égoïste qui se sentait de la lecture de Rousseau et de cette habitude constante des écrivains français du dix-huitième siècle qui se mettaient en scène si complaisamment, si ouvertement, et se constituaient eux-mêmes les héros de la fiction qu'ils livraient au public. Rien de plus amusant que la narration du voyageur français; même quand le fond de son récit est vrai, il le colore et l'altère si bien, qu'il devient impossible de séparer le vrai du faux; il n'y a pas deux pages de Levaillant que l'on puisse lire sans intérêt,

il n'y en a pas une seule qui satisfasse pleinement l'homme sage et sensé qui ne se contente pas d'assertions sans preuves. C'est un romancier voyageur, dont la plume est brillante, la touche facile et vive, la narration pleine de mouvement et de vigueur. Il raconte comme racontent les habitans des pays méridionaux, avec des gestes, avec des exclamations, on pourrait presque dire avec des cris. Il n'est ni complet dans le mensonge, ni complet dans la vérité. Quelques faits réels, semés dans un conte invraisemblable; quelques observations d'histoire naturelle au milieu d'un récit où Levaillant ne s'occupe que de ses amours avec une Hottentote, servent à soutenir et à faire passer les innombrables invraisemblances et les gasconnades du voyageur.

Après lui, M. Barrow, qui traversa trop rapidement la Cafrerie, dessina d'une main plus ferme, mais moins brillante, plus véridique, mais moins agréable, les contours sauvages de ces races. Il les vit dans leurs huttes pastorales, et non pas seulement en rase campagne comme son prédécesseur. Il osa stigmatiser, avec une franchise et une force qui font honneur à son caractère, la barbarie des premiers colons hollandais, et la signaler à l'indignation du monde civilisé. Il y a de la naïveté, des impressions vraies et senties, dans le voyage de Barrow. Le professeur Lichtenstein, qui le suivit, confirma tous les faits qu'il avait avancés, étendit ses recherches plus loin que Barrow, découvrit une nouvelle branche de la même famille, la tribu des Béchouanas, et prouva que, selon toutes les apparences, les régions presque inconnues de l'Afrique du sud avaient été peuplées par cette race. En effet, depuis le pays habité par les Hottentots jusqu'au tropique, et peut-être même au-delà, toutes ces peuplades sont sœurs. Elles parlent la même langue ou le dialecte de la même langue : les

racines des mots, les élémens du discours, la construction des phrases sont les mêmes ; elles se comprennent parfaitement entre elles. Burchell et Thompson, les voyageurs missionnaires, Campbell, Philip, Moffat, Kay, le capitaine Owen, s'accordent dans leurs assertions comme dans leurs conjectures. L'avant-dernier des voyageurs que nous avons cités, M. Kay, missionnaire wesleyen, vient d'ajouter à cette masse de faits, des recherches et des résultats très-importans. Ses observations se rapportent presque exclusivement aux trois tribus contiguës d'Amakosa, d'Amatenbou et d'Amapouba : il y a joint quelques remarques assez légères et superficielles sur la nation des Zoulous et celle des Béchouanas. Les trois premières de ces tribus occupent tout le pays depuis la frontière orientale de la colonie jusqu'aux environs du Port-Natal (1). A peine y a-t-il une nuance de différence entre leurs mœurs, leurs langages et leurs coutumes. C'est le même peuple, divisé en plusieurs clans indépendans.

Ces trois tribus auxquelles on a donné le nom générique de Cafres, et que M. Kay a choisies pour objet spécial de ses recherches, forment une très-belle race. Leur taille est haute, leur corps robuste, leurs proportions sont belles. Par la forme de leur tête et par leur physionomie ils se rapprochent bien plus des Européens que de la race hottentote ou des nègres de l'Afrique occidentale ; une chevelure laineuse, crépue et noire, ombrage un visage de couleur brune, mais dont le teint cuivré ne manque pas de transparence. Chez eux, rien de cette défiance, de cette

(1) Port-Natal est le chef-lieu d'une petite colonie fondée en 1824 par le lieutenant Ferewel, pour hâter la civilisation de ces peuplades. La Société des Missions Protestantes de Paris, présidée par l'amiral Verrhuel, a aussi envoyé quelques missionnaires vers les Béchouanas pour leur apporter le christianisme et la civilisation qui l'accompagne.

perfidie et de cette férocité cachée qui semble caractériser les nations non civilisées. Leur abord est franc, il y a de la gaîté dans leurs mœurs et quelque chose de généreux, d'ouvert, de noble dans leurs relations sociales. Moins bien douées par la nature que les hommes, les femmes sont plus petites, ont le système musculaire plus développé, la taille courte et ramassée, les membres forts, la physionomie en général peu régulière, mais bienveillante et agréable. La femme du Hottentot est une espèce d'animal *torpide ;* celle du Cafre, lorsqu'elle n'est pas malade ou qu'elle n'a pas atteint l'âge de la caducité, est au contraire vive, riante, aimable. M. Barrow parle de sa gaîté constante et de sa bonne humeur, comme d'un modèle peu commun même en Europe. Les plus laides entre les femmes cafres ont ordinairement de très-belles dents.

Tous les vêtemens des Cafres consistent en peaux d'animaux, préparées et tannées de manière à conserver leur souplesse et le moelleux de la fourrure. La peau d'un bœuf ou d'une vache, coupée dans une certaine forme consacrée, forme l'*ingoubo,* manteau à la grecque, qui flotte sur les épaules, et que portent tous les Cafres. Les chefs et les princes ont des peaux de léopard et de panthère consacrées au même usage ; mais ordinairement ils confient ces belles dépouilles au soin d'un domestique, qui porte à la main le manteau royal de son maître, dont les épaules sont simplement couvertes de l'*ingoubo* ordinaire. Voilà tout le costume du Cafre. Autrefois on portait aussi, dans certaines occasions, quand il fallait jeter bas l'*ingoubo*, une espèce de petit tablier, coutume qui a été abandonnée comme trop féminine. Un Cafre pense qu'il doit se présenter debout et nu à son ennemi ; il n'attache à la nudité entière aucune idée de décence ou d'indécence ; il doit se montrer à son adversaire, sans voile, sans armure, sans défense.

C'est une sorte d'héroïsme qui lui fait reléguer parmi les femmes jusqu'à ce petit tablier, que cependant quelques tribus de l'Afrique intérieure ont eu soin de conserver.

La parure de la femme cafre est plus compliquée, plus modeste et plus gracieuse. Elle porte aussi l'*ingoubo*, dont le collet est enrichi par derrière d'une espèce de queue ou de basque, ornée de plusieurs rangées de boutons. Sa poitrine est couverte de l'*imbeka*, espèce de gorgeret de cuir souple, que l'étiquette lui défend de déposer, excepté lorsqu'elle allaite ou qu'elle est malade. Le *kaïo*, ou petit tablier de cuir, et l'*ipouri*, singulière coiffure, sont également indispensables. L'ipouri est une espèce de turban ou de casque, formé avec la peau de l'antilope bleue, dont le nom est aussi *ipouri*. Des grains de verroterie bleue et blanche y sont disposés, non selon le caprice de la femme cafre, mais d'après un modèle dont on ne peut s'éloigner. Le teint bronzé des indigènes s'harmonise fort bien avec le bleu et le blanc dont ces bonnets sont nuancés; et M. Barrow prétend qu'il ne leur manque, pour obtenir tout le succès qu'ils méritent, que d'être portés par quelque colonel de cavalerie nègre.

Ces pauvres femmes, qui portent sur elles toute leur garde-robe, qui ne reçoivent pas l'Almanach des Modes, qui couchent tout habillées, qui sont traitées comme des esclaves, qui chargent les bœufs, les attèlent, les nourrissent, qui font des tapis, des paniers et de la faïence grossière pour l'usage de la maison, qui cultivent la terre, qui bèchent, qui hersent, qui défrichent, qui moissonnent, ont trouvé moyen d'être coquettes à leur manière. Elles portent des bracelets d'ivoire, qui distinguent les femmes du grand monde des femmes du peuple; des anneaux de fer et de cuivre pour les bras et pour le coude-

pied; des boucles d'oreilles de cuivre et de verre; des festons de petits coquillages; enfin des colliers de verroterie, dont le nombre est quelquefois considérable. C'est de ce nombre surtout que la femme cafre tire vanité; j'en ai vu qui portaient jusqu'à cent cinquante colliers. Tous les soins domestiques leur appartiennent : aux hommes elles laissent la guerre, la chasse et le soin des troupeaux.

L'*inhbou*, ou la hutte du Cafre, est une véritable tanière, beaucoup moins bien construite que la chaumière du Béchouana et des autres tribus de l'intérieur. Imaginez des branches d'arbres plantées en terre par un bout, et dont les extrémités supérieures se rapprochent à peu près comme la pointe conique d'une ruche. Point de fenêtre ni de cheminée. Un homme un peu grand ne peut s'y tenir debout. Les plus larges et les plus longues ont quinze pieds de profondeur; j'en ai vu qui n'avaient que six pieds. Une douzaine ou une demi-douzaine de ces cabines réunies et groupées forment un *oumzi* ou village, qui a son *oubouhlanti*, espèce de place d'assemblée, et de lieu destiné à parquer les troupeaux. C'est l'*agora*, le forum, le magasin du Cafre. Il attache beaucoup plus d'importance à la bonne situation et à la commodité de l'oubouhlanti qu'à toute autre chose. Il vit très-peu dans son intérieur, et ne se réfugie dans ce trou, qu'il appelle sa hutte, que pendant la nuit et le mauvais tems. Un beau soleil, un air pur et chaud l'appellent dans les bois et dans les vallées. C'est là qu'il prend soin de ses troupeaux chéris, sa seule richesse. Que ferait-il des pierreries, de l'or et de l'argent, que les nations civilisées recherchent avec tant de passion? Il ne lui faut, pour être heureux, que de grands troupeaux. Les conserver, les soigner, les multiplier, c'est là son unique occupation, depuis sa première enfance jusqu'aux derniers

jours de sa vie ; là se concentrent pour lui l'art, la politique, la religion, l'industrie. Il ne songe qu'à son troupeau ; il ne vit que pour son troupeau ; il sait par cœur la physionomie de toutes ces têtes à cornes, les qualités et les défauts, l'âge et le sexe de chaque pièce de bétail : ces détails seuls l'intéressent. Et lui qui ne pleure guère, dont la nature est apathique et fort peu sensible, il verse des larmes, lorsque le chef de la tribu, abusant de son pouvoir, s'empare du bœuf ou de la vache favorite. Alors son cœur est navré; il ne peut modérer son désespoir. Sa femme et son fils peuvent mourir; il ne s'apercevra pas de leur perte.

Les moyens d'échange dont les Cafres se servent sont assez bornés. Ce sont des boutons, du fil de fer et des verroteries. Autrefois le bétail était le seul représentant de la richesse ; mais tout se corrompt, et l'invasion des nations civilisées a jeté chez les Cafres ces faibles et chétifs trésors, qui leur servent tout aussi bien que nos lingots, et répondent à tous les besoins de leur commerce. De tems en tems, une lance est aussi regardée comme moyen d'échange. L'ivoire de l'éléphant, que l'on n'employait jadis que pour en faire des bracelets et des anneaux, est devenue objet d'exportation. Proposez-leur l'achat d'un objet dont la valeur vous semble considérable, ils ne l'accepteront que s'ils espèrent s'en servir pour augmenter leurs troupeaux.

Il y a dix ans, le bœuf et la vache étaient leur unique propriété. Nous leur avons donné des moutons, des chèvres et des chevaux. Plusieurs Anglais se sont fait un plaisir d'offrir, comme cadeau, aux plus jeunes chefs, des coursiers d'excellente race, qu'ils ont traités avec beaucoup de soin et presque d'amour. L'*amahachi* (c'est ainsi qu'ils nomment le cheval) leur est devenu presque aussi cher que

le coursier d'Arabie l'est aux scheiks du désert. Les vieux guerriers, attachés aux usages primitifs, regardent cette nouvelle habitude comme une dégénérescence. « Autrefois, disait un chef, ce n'était pas ainsi ; nos enfans se servaient de leurs jambes. Quand ils allaient à la chasse, ils n'avaient pas à leur service quatre pieds qui se précipitent comme le tonnerre. Lorque L'Ihamsi était jeune, il marchait comme un héros ; nos enfans se font porter comme des malades. »

Leur genre de vie est tout-à-fait patriarcal, et leur régime diététique fort simple ; ils font cailler du lait dans des sacs de cuir noirs et sales, qu'un Européen ne peut regarder sans dégoût, et qui le matin et le soir sont attachés au pis de la vache ; ce mets qu'ils nomment *amuraz*, est leur grande ressource dans tous les tems ; le lait, dans son état naturel, est réservé aux enfans. Ils joignent au lait caillé la farine d'une espèce de millet ou blé de Guinée (*holcus sorgum*), que les Cafres nomment *amazimbre*, et les Béchouanas *mabali :* bouilli, on le sert dans de petits paniers, où chaque convive plonge ses doigts ; quelquefois on en fait une espèce de potage, et on le détrempe avec du lait ; quelquefois aussi on le fait cuire sur des charbons à la manière des anciens Grecs, et on le sert sous forme de gâteau. Quelques légumes et le maïs servent aussi à la nourriture des Cafres, qui ne les mettent jamais en réserve, et qui se contentent de rôtir le maïs et de le manger tant qu'il est sur l'épi. Je n'oublierai pas une espèce de canne à sucre nommée *imfe*. La liqueur sucrée qu'elle renferme, et dont le goût est fort agréable, est quelquefois mêlée à leur potage de millet. De tems en tems, mais rarement, ils mangent de la viande. C'est ainsi que se nourrit un des peuples les plus robustes de la terre ; il se contente d'un repas par jour et n'y ajoute qu'une tasse de

lait. Les philosophes et les médecins auraient peine à croire combien les véritables besoins de notre nature sont en petit nombre, quand la civilisation ne vient pas les développer et les accroître.

Les Cafres ont d'ailleurs leurs préjugés relatifs au choix des alimens; comme les Arabes, ils repoussent avec dégoût le porc, le poisson, la volaille et les œufs, qu'ils considèrent comme immondes, ainsi que la chair de l'éléphant. Leur seule liqueur spiritueuse est une espèce de boisson fermentée qu'ils font avec du miel, quand les ruches en ont beaucoup produit : ils en boivent avec excès les jours de fête.

Le Cafre n'est pas guerrier, mais essentiellement pasteur; les connaissances qu'il possède, quant à l'éducation et aux soins des troupeaux, ne peuvent être comparées dans leur genre qu'à la science d'un habile jockey anglais. La plus petite tache sur la peau d'un bœuf, le plus léger voile sur sa prunelle, sont des indices qui ne lui échappent jamais. Un *incos oukoulou* (chef puissant), quel que soit le nombre de ses domestiques et de ses vassaux, mène paître ses vaches; il se plaît à donner aux cornes de l'animal toutes les formes bizarres qu'il peut inventer; il les appelle par leur nom, les distingue et les élève comme un chasseur ses chiens, comme le maquignon ses chevaux; quelquefois il les force de courir ensemble, de rivaliser de vitesse, et ces animaux si lourds acquièrent une certaine célérité comparative. Toute la tribu assiste à ces grandes cérémonies, et le bœuf victorieux est ramené chez le propriétaire en triomphe, au bruit des acclamations générales.

Le Cafre ne manque pas d'adresse et d'habileté industrielle, il ne sait pas fondre le fer comme les Africains du centre; mais une fois qu'il est en possession de la matière

première, il la façonne à son gré, avec un fragment de rocher pour enclume, et une pierre pour marteau; il en fabrique des fers de lance, des bracelets, des chaînes et des épées, ainsi que des haches. Il ne faudrait à l'*oumkandi* (forgeron cafre) que des instrumens meilleurs et plus parfaits, pour qu'il pût se placer au niveau de nos ouvriers d'Europe.

Le Cafre n'a pour arme qu'une javeline nommée *assagai*, une petite massue et un bouclier; la javeline a de six à sept pieds de long, elle est très-mince, et porte à l'un de ses bouts un fer pointu d'un ou deux pouces de large, et d'un pied à dix-huit pouces de long (mesure anglaise). La main qui lance ce javelot antique a soin de lui imprimer un mouvement de vibration qui en augmente la vélocité. Chaque guerrier porte en campagne un paquet composé de six ou sept de ces lances; à une distance de cinquante à soixante-dix pas, il lui est facile d'atteindre ou de percer d'outre en outre un homme ou une antilope. La massue est courte, noueuse, et sert tantôt à frapper l'ennemi, tantôt à parer ses coups en repoussant le trait qu'il vient de lancer; une peau de taureau, tendue sur deux bâtons en croix, forme un bouclier ovale auquels les bâtons servent de poignée, et qui ne peut être d'aucune utilité contre les armes à feu; les habitans de l'intérieur qui ont eu des rapports avec les Portugais, ont fabriqué, avec la peau du rhinocéros, d'autres boucliers de la même forme, mais plus solides, et sur lesquels la balle rebondit. Ces guerriers nus, athlétiques, bronzés, qui se forment en lignes serrées; dont les bras nerveux lancent au loin leurs javelots; qui se détachent, se séparent les uns des autres, s'agenouillent et s'accroupissent pour éviter l'atteinte de leurs ennemis; qui se relèvent d'un bond vigoureux, et comme par le mouvement subit d'un res-

sort qui se détend, offrent un beau spectacle. Les guerres sont peu sanglantes en général; le vol d'une pièce de bétail est suivi de représailles, et peut-être du jet de quelques lances; une ou deux blessures peu graves terminent l'affaire. Cependant quelques tribus, entre autres les Zoulous et les Mantaties, sont beaucoup plus féroces que celles que M. Kay a visitées; elles forment des bataillons serrés qui se précipitent, la massue et le javelot à la main, sur le village condamné, et qui détruisent tout sur leur passage. Les Cafres chassent l'antilope, le buffle, le lion, le rhinocéros, l'hippopotame et l'éléphant; la chasse est pour eux une passion ardente, et qu'ils préfèrent à tout.

Le gouvernement est patriarcal, et ressemble à celui de toutes les hordes primitives, des clans écossais et des tribus du Caucase; le chef est héréditaire; mais le père a le droit de choisir parmi ses enfans celui qu'il veut désigner pour son successeur. Ce ne peut être que l'un des fils de sa première femme, qui ordinairement appartient à une autre tribu. L'aristocratie, les nobles s'appellent *amapagati* (vieillards, sénateurs); ce sont eux que l'on consulte toujours dans les occasions difficiles, et qui servent de contre-poids à l'autorité d'ailleurs absolue du chef. Quand il s'agit de juger une affaire privée et de terminer un différend, le chef choisit deux ou trois *amapagati* dont il s'entoure, et qui forment son jury. La manière dont se rend la justice mérite d'être décrite.

Le plaignant avertit le chef de la réclamation qu'il croit devoir faire, et aussitôt le défendant reçoit l'injonction de se rendre à la requête du chef. Le peuple va s'asseoir en cercle dans le Kraal, lieu destiné à parquer les troupeaux, et observe le plus profond silence. Les deux parties restent à l'entrée et donnent leurs raisons; il n'est pas permis aux femmes de pénétrer dans l'enceinte du tribunal. Les ha-

rangues sont longues, animées, et les membres du jury se levant tour à tour, appuient celui des deux adversaires auquel ils donnent raison. Quelquefois on voit des causes importantes rester cinq ou six jours sans être décidées : mais en général, comme l'éloquence des avocats et le bon sens des juges se donnent pour rien, il est rare que les procès se prolongent; il est impossible qu'ils se perpétuent.

Ces hommes si sauvages ne manquent pas d'une certaine politesse grave, apanage de la vie primitive et qui préside à leurs discussions. Les membres de nos assemblées délibérantes devraient faire un petit voyage dans la Cafrerie, pour y apprendre à discuter sans dispute, et à soutenir leurs opinions sans grossièreté. Jamais un orateur n'est interrompu : l'adversaire écoute attentivement tout ce que son adversaire lui oppose; et sa mémoire, plus fidèle qu'un document écrit, lui rappelle chacun des argumens sur lesquels ce dernier s'appuie; il les reproduit tous avec une exactitude étonnante, et dans l'ordre même dans lequel ils se sont présentés. Le Cafre parle peu, mais avec dignité, gravité, aplomb, et comme s'il s'acquittait d'une tâche importante. Les petits enfans eux-mêmes, lorsque la question la plus ordinaire leur est adressée, font un pas en avant, étendent la main, comme pour donner plus de poids et de dignité à leurs paroles, et prononcent leur réponse d'un ton solennel. Rarement on punit de mort un criminel; le vol, l'adultère et le meurtre sont châtiés par une amende, qui tantôt équivaut à la propriété totale de l'accusé, tantôt ne consiste qu'en une ou deux pièces de bétail.

Le sentiment religieux est peu développé chez les Cafres : ils se sont arrêtés au fétichisme. On dirait que les notions superstitieuses répandues dans leur tribu sont les débris de quelque vieux culte dégénéré, témoin d'une civilisation plus complète et plus haute. Chez eux rien

n'est systématisé en religion ; le maître du tonnerre, Oudahli, leur inspire une sorte de crainte vague ; quelques tribus lui rendent un culte de terreur et lui offrent des sacrifices sous le double nom de Morienko et de Bourinko. Le bon génie Tiko a été métamorphosé par les missionnaires en Outiko le bon génie tout-puissant, nom qu'ils donnent à ce Dieu, qu'on leur enseigne maintenant, et que dans leur ignorance ils doivent regarder plutôt comme leur ancien génie que comme le Dieu des chrétiens. Tikaloski, démon bizarre et invisible, du genre des farfadets et des sylphes d'Écosse, est, disent-ils, le mauvais génie des femmes ; c'est lui qui les porte à se mal conduire, à oublier leur mari, et à troubler la paix du ménage. Quelquefois les maris qui croient avoir à se plaindre de leurs femmes, se réunissent en troupe, attaquent une hutte vide, dans lequel le démon Tikaloski est supposé résider, et lorsqu'ils ont remporté cette victoire facile, ils poussent de grands cris de joie et de triomphe. M. Kay a été témoin de plusieurs cérémonies superstitieuses. Il a vu immoler une génisse aux mânes d'un ancêtre que l'on voulait rendre propice au mariage d'une jeune vierge; il a été témoin de la vénération des Cafres pour quelques sorciers ; il a remarqué surtout que la circoncision est généralement adoptée parmi eux, sans qu'elle se mêle à aucun vestige d'islamisme. Quand arrive l'âge de puberté, les jeunes gens sont séparés de leurs camarades, vivent isolés pendant trois mois, et sont réunis ensuite dans une grande cérémonie où la circoncision est pratiquée. Les circoncis portent des vêtemens bizarres, fantastiques, prononcent certaines paroles, et sont admis au nombre des guerriers. Les femmes subissent une cérémonie analogue lorsqu'elles deviennent nubiles.

Tous les cadavres du bas peuple sont livrés à la dent

des hyènes ; quant aux chefs et à leurs femmes, on les enterre dans le Kraal. En général les Cafres pensent que la présence de la mort est contagieuse, et porte malheur à un village. Les magiciens, malgré les efforts des missionnaires, ont conservé leur pouvoir sur la nation. Quoi qu'il en soit, M. Kay nous semble avoir exagéré les torts du paganisme cafre ; missionnaire intéressé aux progrès de la religion chrétienne dans ce pays, la tendance dont nous parlons était fort naturelle sans doute, mais il n'a pas vécu assez long-tems dans le pays, il n'est pas assez maître du langage cafre, pour que ses jugemens soient regardés comme infaillibles.

Le christianisme n'a civilisé qu'imparfaitement ces régions presque ignorées. En revanche, l'administration militaire a continué les violences connues dans le pays sous le nom de *Comando-system*. C'est tout bonnement l'habitude de repousser les indigènes dans l'intérieur du pays et de les forcer d'évacuer pied à pied les cantons qu'ils occupent. Le Comando frappe la faute individuelle d'un châtiment général, brûle les habitations, s'empare des troupeaux, fait du soldat anglais un bourreau de sang-froid. Rien n'égale la terreur des indigènes quand le bruit se répand qu'un Comando les menace. Les gouvernemens hollandais et anglais rivalisent de barbarie. Toutes les fois qu'il s'agit d'élargir le territoire d'une colonie, on a recours au Comando. C'est là le système auquel ont succombé les tribus originaires de l'Amérique ; il semble qu'en s'éloignant de la métropole, en quittant les lieux sur lesquels règnent les tribunaux ordinaires, les nations modernes redeviennent sauvages. M. Kay rapporte plusieurs exemples horribles de massacres exécutés par les Anglais et les Hollandais, et dont un peuple naturellement doux et humain a été victime. On ne se contente pas de tuer les habitans, on

excite leurs inimitiés extérieures, on envenime leurs vieilles querelles ; on les anime les uns contre les autres ; il semble quelquefois que les actes du colon appartiennent au sauvage, et que les actions du sauvage attestent une civilisation plus douce et une ame plus chrétienne. A quoi sert-il de prêcher si ardemment, si éloquemment le christianisme? Ce ne sont pas les discours, ce sont les exemples qui changent les peuples. Au lieu d'améliorer toutes les tribus sauvages qui se trouvent en contact avec nous, nous rendons leur destinée cent fois pire et nous les dépravons. « J'ai vu dans le fort, dit le lieutenant Rose, le chef Goüka dont M. Barrow a dit tant de bien dans ses voyages. Du temps de Barrow il avait dix-neuf ans ; il en a soixante, et la civilisation a passé sur lui : quel changement! Les Anglais, qui lui ont donné leur protection, lui ont donné leurs vices. Le voilà misérable, être dégradé, se pavanant sous un vieil habit d'uniforme en lambeaux, toujours ivre, entouré de ses vingt-cinq femmes, et prêt à les vendre pour quelques gouttes d'eau-de-vie (1). Tels sont les fruits de notre protection. C'est ainsi que nous civilisons la terre. Les peuples sont simples et confians quand nous arrivons, perfides quand nous les quittons. De sobres qu'ils étaient, nous les faisons ivrognes ; de courageux, lâches ; et d'honnêtes gens, voleurs. Après leur avoir inoculé nos vices, ces vices mêmes nous servent de prétexte pour les détruire. »

Ce n'est pas tout : pendant que les sauvages se conver-

(1) Ce prince est mort depuis deux ou trois ans, et était considéré par les Anglais comme le seul roi de la Cafrerie maritime. C'est dans l'intérieur des terres que le fameux Tschaka, à la tête de 15 à 16,000 hommes, poursuit le cours de ses exploits. Goüka et son royaume, sans la protection des Anglais, auraient depuis long-tems passé sous la domination de ce conquérant.

tissent aux mauvais penchans des Européens, ceux-ci de leur côté adoptent les vices sauvages. Tous les jours on voit des colons s'enfoncer dans les bois, vivre nus du produit de leur chasse, et se construire une hutte à l'abri de laquelle ils vivent comme les Cafres avec une quinzaine de concubines. Sur la côte de Guinée, c'est chose si commune, qu'une locution proverbiale est consacrée aujourd'hui à ce changement de mœurs et de situation. On dit qu'un homme *devient noir* lorsqu'il s'associe aux mœurs africaines : et je crois que l'influence des mœurs européennes est moins puissante encore que celles des mœurs sauvages sur les Européens.

M. Kay a visité une colonie de Hottentots émancipés, qui en 1829 vint habiter une vallée située près de la rivière Kat. Avant leur émancipation, ordonnée par le gouvernement, c'était la race la plus paresseuse, la plus sale, la plus abjecte. Elle dépassait en vice toutes les tribus voisines. La seule émancipation l'a sauvée. Elle fleurit aujourd'hui ; et cette preuve en faveur du travail libre est assez éloquente pour que nous ne croyions devoir y ajouter aucune réflexion. Les partisans des vieilles erreurs poussent de grands cris lorsqu'on leur parle de régénérer la race africaine ; les voici réduits au silence. Moralité, bien-être, religion : ces pauvres esclaves ont tout trouvé dans le travail.

(*Edinburgh Magazine.*)

Esquisses Judiciaires.

N° I.

LES SPUNGING-HOUSES A LONDRES.

Je sais que tous les romanciers protestent de l'exacte vérité de leurs tableaux ; c'est un malheur pour ceux qui n'ont que la vérité à dire. Comment le public ne confondrait-il pas avec l'historien et l'annaliste exact ces faiseurs de contes, qui, se parant d'un masque de réalité factice, donnent des tableaux de fantaisie pour des portraits fidèles, et qui désorientent le lecteur, toujours prêt à regarder comme un mensonge, comme un jeu de l'imagination, tout ce que contient un livre?

Cependant il y a, dans la réalité, autant de romans terribles, autant de drames à émotions, autant de faits qui peuvent éveiller la curiosité publique, que dans les créations les plus bizarres de Maturin et d'Anne Radcliffe. « La moitié du monde ne sait pas, dit le proverbe, comment vit l'autre moitié. » Ah ! si l'homme connaissait mieux les souffrances qu'il inflige à l'homme, le total des misères humaines ne tarderait pas à décroître ! Un esprit actif et mêlé au mouvement des affaires positives tirerait grand parti de ces lumières; une intelligence douée de réflexion, les combinant avec d'autres faits, les forcerait à tourner au profit de l'humanité.

Ces considérations nous engagent à donner de la publicité à quelques faits trop réels, hélas! et qui se rapportent à ce fragment honteux de la vieille barbarie, à l'em-

prisonnement pour dettes. Nous nous portons garans de l'exactitude et de l'authenticité de toutes les circonstances : ce n'est ici qu'un simple procès-verbal qui ne prétend pas à l'intérêt du conte, à l'élégance du style, à la rapidité brillante de la narration. Voici le moment où de vastes réformes, dirigées par de puissans esprits, s'étendent à toutes les parties de la législation, pénètrent dans tous les coins obscurs de l'édifice social. Qu'on jette donc les yeux sur ces détails, et que l'on abolisse enfin une absurdité barbare. Arrachez à un créancier vindicatif, à un ennemi personnel l'arme de vengeance et de torture. Il est ridicule de permettre à un homme de jeter un autre homme en prison, pour le punir d'un acte dont l'un et l'autre furent complices ; si le créancier perd son argent par sa propre imprudence, cette perte est juste, car il l'a méritée ; si le malheur de son débiteur cause sa perte, ce dernier ne doit pas être puni. Tous deux sont partenaires ; le créancier comme le débiteur espérait retirer un avantage de la transaction dans laquelle il est entré. Punissez la fraude, frappez le vice, soyez inexorables pour le crime ; mais souvenez-vous, législateurs, que des scènes semblables à celles que nous allons rapporter, scènes qui se présentent tous les jours à Paris, à Vienne, à Londres, ne font qu'étendre la sphère de la démoralisation, et semer dans la masse du peuple une corruption bien plus fatale que les abus auxquels on veut parer.

Le *Spunging-House*, en Angleterre, est une espèce d'enfer intermédiaire, une maison de dépôt dans laquelle on vous jette préalablement ; où la politesse rapace du geôlier se charge (comme l'indique le mot *Spunging*), d'arracher au débiteur le peu d'argent qui lui reste, et de humer, si l'on veut suivre la métaphore populaire de cette étrange appellation, les derniers débris de ses res-

sources. Cela posé, entrons ensemble dans ce pandémonium terrestre.

En 1823, par une belle soirée d'automne, M. Wincock et son épouse, après avoir pris le thé, étaient sortis et avaient joui quelque tems du plaisir de la promenade. Londres, depuis quelques années, offre un spectacle toujours changeant. Des portiques nouveaux, de nouvelles rues s'élèvent comme par magie : il est vrai que, trois ou quatre années après leur élévation, il faut les remplacer par des constructions nouvelles; mais cette nécessité a son mérite, et la décoration change plus souvent. Le jour tombait déjà, lorsque les époux entrèrent dans la maison d'un de leurs amis, nommé Trueba, qui demeurait dans la rue de Russell. C'est une douce et agréable conversation que celle du crépuscule. Les idées et les paroles semblent s'imprégner du caractère modéré, tendre, gracieux, mélancolique, qui caractérise cette époque du jour. Il faisait encore chaud et les croisées du salon étaient ouvertes : sur les huit heures, plusieurs coups de marteau violens ébranlèrent la porte qui donnait sur la rue, et quand le domestique l'eut ouverte, un bruit de pas précipités fit retentir le corridor. N'étaient-ce pas des voleurs qui pénétraient dans la maison, et qui espéraient que leur nombre protégerait à la fois leur capture et leur fuite? Telle fut d'abord la pensée de tous ceux qui se trouvaient présens; mais bientôt les gens qui entrèrent sans cérémonie dans le salon, détruisirent leurs craintes et les remplacèrent par une autre certitude non moins terrible.

« Frédéric Trueba l'aîné est-il ici? demanda une voix rauque, pendant que le domestique allait chercher un flambeau.

— C'est moi, répondit Trueba lui-même, qui croyait n'avoir rien à craindre. Que me voulez-vous? »

Le domestique entra la lumière à la main. D'une part se trouvaient cinq ou six hommes dont la figure eût été bien digne d'être saisie et éternisée par le pinceau de Cruishank; des têtes, entre l'oiseau de proie et la belette : vulgaires, inquisitives et basses. Devant eux était placé un homme maigre qui paraissait leur servir de guide : c'était un créancier de Trueba, jeune espagnol réfugié qui avait contracté quelques dettes pendant son séjour en Angleterre. L'homme maigre se plaça dans une attitude théâtrale, comme s'il eût été question d'un acte héroïque et d'un grand effort de courage : puis, étendant horizontalement la main vers Trueba.

« Voici notre homme, » s'écria-t-il.

Alors s'avança M. Donaty, le général en chef de ces chasses humaines; il était escorté d'une vaillante armée, qui eût suffi pour arrêter Cartouche, Mandrin, Rob-Roy, le fameux Jacques seize fois pendu, ou Jérémie Abershaw, le chef de brigands écossais; il toucha du bout du doigt l'épaule de notre héros, qui dès lors devenait sa capture légitime, son bien, sa propriété : « Il faut, monsieur, que vous ayez la bonté de m'accompagner dans l'allée de Greatshire. »

C'était dans cette allée obscure, et qui, du tems d'Addisson ne manquait pas de célébrité, que se trouvait situé le toit hospitalier de M. Donaty. « Tout changement, dit Samuel Johnson, est d'abord incommode et désagréable. » Je vous laisse à penser si Trueba, forcé de quitter sa jeune femme et trois enfans en bas âge, trouva de son goût le nouveau logement qu'on lui offrait dans le *Spunging-House* : espèce d'hôtellerie à l'usage des débiteurs réfractaires, et qui, depuis dix ans, s'est multipliée de manière à envahir tous les quartiers de Londres. C'est là que les recors déposent leur capture avant qu'elle soit écrouée, étiquetée et par-

quée dans la geôle qui l'attend. Purgatoire bizarre d'où toute espérance n'est pas encore exilée, mais d'où l'on peut entrevoir au loin toutes les horreurs de la prison proprement dite, où vous trouvez plus d'un avant-goût de ces tortures ; en un mot, une espèce d'antichambre de l'enfer.

M. Donaty, pour un homme de sa classe, habitué à voir souffrir et à faire souffrir, était assez honnête et ne manquait pas d'une sorte d'affabilité. Dès que Trueba fut introduit dans l'habitation de son gardien, il sentit le besoin d'être seul.

« Sans doute, s'écria-t-il, vous avez ici un lit de paille pour moi. Veuillez m'y faire conduire. »

La porte d'une petite chambre située au premier étage, donnant sur une cour obscure, verrouillée, cadenassée et dont les fenêtres étaient armées de barreaux énormes, s'ouvrit devant Trueba, qui, pour la première fois, éprouva cette sensation étrange et douloureuse que cause toujours la perte de la liberté. Dans un coin était un mauvais lit. Près d'une table de sapin se trouvait assise une femme très-jeune, jolie, vêtue selon la dernière mode et dont le coude était appuyé sur la table, et la tête inclinée sur la paume de sa main. Il y avait de la candeur et de la grâce dans l'attitude de cette prisonnière ; et certes Trueba ne s'attendait pas à rencontrer là un hôte de cette nature. Mais lorsqu'il jeta un coup d'œil plus attentif sur la table et sur les objets qui la couvraient, quel fut son étonnement d'y voir d'abord un verre à demi plein de cette liqueur azurée, de ce poison populaire que les basses classes de Londres appellent si énergiquement la *ruine-bleue* (1), puis une bouteille de porter et enfin un pot d'ale ! La bouteille et le

(1) *Blue-ruin*, c'est le gin, qui n'est bu que par les gens du plus bas peuple.

pot étaient vides, mais la dame cherchait de tems en tems une consolation dans le verre de gin ; remède funeste dans lequel la dépravation, la faiblesse et l'étourderie puisent trop souvent l'oubli de leurs maux.

Trueba contempla d'un œil surpris la belle pénitente et surtout l'occupation peu édifiante qui l'aidait à tromper le cours des heures. Embarrassé de ce tête-à-tête, il s'assit ; une servante entra bientôt et lui demanda six schellings pour la nuit (7 francs 20 cent.) ; somme exorbitante contre laquelle Trueba ne se révolta pas ; il savait que toute résistance serait inutile et que les habitans des prisons tombent sous la loi souveraine de leur geôlier. Il résolut de faire contre fortune bon cœur, et de tirer le meilleur parti de sa situation ; puis, demandant une bouteille de porter, dans l'espoir de rendre M. Donaty favorable à ses intérêts, il approcha bravement sa chaise de la table, et permit à sa compagne de le considérer de plus près. Le bruit de la chaise arracha la belle pénitente à sa rêverie : elle fit un mouvement, releva la plus jolie tête du monde avec une expression très-bienveillante ; puis, au lieu de se livrer à des réflexions mélancoliques, inutiles dans sa situation, elle se contenta, car elle était philosophe, de remplir son verre de gin, de l'avaler d'un trait et d'indiquer par un signe expressif et un mouvement de tête gracieux qu'elle s'attendait bien à voir l'étranger en faire autant. Jusqu'alors elle n'avait pas ouvert la bouche. Trueba, qui avait interprété sans peine l'éloquente pantomime de sa partenaire, crut devoir rompre le silence.

« J'avoue, madame, lui dit-il, que je ne suis pas grand partisan de cette liqueur bleue : un verre de *porter* me suffit, et je boirai, si vous voulez, à notre meilleur sort. »

La belle se contenta de prononcer d'un air d'inexprimable

dédain le monosyllable *ah!* dont la modulation prolongée exprimait le peu de cas qu'elle faisait d'un homme qui préférait à une liqueur stimulante et généreuse le misérable *porter*. Dès lors les opinions de Trueba furent arrêtées : il vit que celle à qui le hasard l'avait associé, ressemblait moins aux nymphes de la cour de Diane qu'aux Thyades échevelées qui suivent le char de Bacchus. Heureusement ce tête-à-tête peu agréable fut interrompu par l'arrivée de deux jeunes filles élégamment vêtues et qui venaient rendre visite à la belle Sally , tel était son nom. Une conversation plus intéressante que délicate , plus amusante que morale , apprit à Trueba que la belle Sally appartenait à cette paroisse de Marylebone où Vénus a autant d'autels que dans Babylone antique , et qu'un mercier du même quartier, ne pouvant se faire payer par elle, avait choisi la voie la plus expéditive et la plus sûre d'obtenir justice, en la confiant aux soins paternels de M. Donaty, jusqu'à ce que le banc du roi, Marshalsea ou la prison de la Flotte s'emparassent de la captive et la préparassent à paraître devant les tribunaux. Trueba fit bien des réflexions morales et philosophiques sur l'imprudence et la folie de ces lois qui, plaçant toujours l'honnête homme sur la même ligne que le coupable, confondant toutes les existences dans des prisons communes, jette la lie de la population et le débiteur imprudent ou malheureux sous les verrous du même cachot. Il pensa avec raison que pour la jeunesse qui reçoit aisément toutes les impressions , c'est là une source féconde de vices, de dépravation et de malheurs. Cependant les trois demoiselles qui ne professaient pas la philosophie, avaient commencé une merveilleuse et bruyante galopade qui attira quelque tems l'attention de Trueba. Il leur porta envie et chercha de son mieux à imiter leur

insouciance ; dernier terme peut-être de toute philosophie humaine.

Alors M. Donaty vint annoncer que l'on allait fermer les portes et donna le signal du départ. Les deux amies de Sally glissèrent dans la main de leur compagne persécutée une pièce de sept schellings que, dans l'argot des bas lieux, on appelle *spangle ;* chargèrent la table des provisions qu'elles avaient apportées dans leurs cabas, payèrent son logement pour la nuit, vidèrent encore deux fois le verre rempli du gin tout-puissant, et sortirent en promettant à Sally de venir la voir le lendemain à la même heure.

Trueba fut fort embarrassé lorsqu'il se trouva de nouveau en tête à tête avec la belle Sally. Elle était retombée dans son premier marasme. Plusieurs fois il essaya de donner à la conversation un tour quelconque. Il lui parla du beau tems, de la cause de son chagrin et de son emprisonnement, des modes, du Ranelagh, de tout ce qui pouvait intéresser une femme. Hélas ! il ne parlait pas la même langue qu'elle. Sally ne connaissait que l'argot, dialecte énergique et même poétique, mais dont il n'avait pas la clef. Effrayé de la stupidité de sa compagne, faute peut-être de pouvoir comprendre les choses spirituelles ou brillantes prononcées dans ce langage étranger à ses habitudes, Trueba s'ennuyait beaucoup. Enfin, Sally, comme pour approuver tacitement l'opinion que lui-même avait formée, s'endormit d'un profond sommeil, et, dois-je le dire, ronfla comme une orgue. O Dryden ! ô Milton ! ô Jean-Jacques, que devenaient vos exclamations pathétiques, vos éloquentes tirades sur la destinée de la femme qui doit adoucir et tempérer les brutales passions du sexe fort ! Quel auteur dramatique aurait imaginé cet incident !

Trueba, homme délicat et d'habitudes très-recherchées, resta pétrifié sur sa chaise.

Plusieurs heures se passèrent ainsi. Enfin à minuit un domestique vint prier Trueba de passer dans le parloir de M. Donaty. Ce fut avec grand plaisir qu'il se rendit à cette invitation. La situation devenait incommode et ennuyeuse. L'intérieur du parloir était, comme on dit en Angleterre, *respectable*; le grog (1) fumait sur la table. La muraille était couverte d'admirables esquisses dont Trueba, grand connaisseur en peinture, s'approcha après avoir fait honneur au grog de son hôte.

« De qui sont ces esquisses, lui demanda-t-il, après avoir visité tous les coins de la chambre dont la tenture disparaissait sous les cadres nombreux qui la tapissaient de toutes parts.

— De Georges Morland, répondit Donaty : il a été longtems sous ma protection : quelquefois je l'ai eu pendant deux ou trois mois ici : il me donnait deux guinées par jour, me payait en tableaux et en dessins, et je ne laissais pas d'y trouver mon compte. Ses ouvrages avaient une grande vogue; et le dérangement de ses affaires ne venait que de son peu d'économie, de sa mauvaise administration et surtout de son état d'ivresse perpétuelle. Je revendais facilement une de ses esquisses les moins achevées, quatre fois ce qu'elle m'avait coûté, et je ne m'en faisais aucun scrupule. Pourvu que Morland eût à boire; prison ou liberté, pauvreté ou richesse, gloire ou obscurité, tout lui était indifférent. Ce n'était pas même un gourmet dans son genre; il buvait à peu près tout ce qui se présentait, et n'avait horreur que de l'eau. Dès le matin on lui apportait un pot rempli de gin; car il ne pouvait travailler qu'après avoir été, comme il le disait lui-même,

(1) Mélange d'eau-de-vie, d'eau tiède et de sucre.

amorcé. Une fois dominé par l'ivresse que produit cette liqueur ardente, il s'asseyait devant son chevalet, travaillait avec une espèce de fureur et faisait des chefs-d'œuvre; sa facilité et l'audace de son pinceau redoublaient. Pendant les cinq années qui ont précédé sa mort, il n'a pas cessé un seul instant d'être complétement ivre. »

Pendant une heure environ, Trueba causa de bonne amitié avec son gardien, qui finit par lui donner congé et par lui dire que, s'il voulait se retirer, le domestique le conduirait à son appartement. Trueba, assez spirituel pour oublier qu'il était homme du monde, fit raison à M. Donaty, avala d'un trait le grog qu'il n'aimait pas, et souhaita le bonsoir à son hôte qui lui avait donné le signal de la retraite. Si jamais, ce que je ne vous souhaite pas, ô mes chers amis! vous avez quelques rapports délicats avec ces instrumens secondaires qui se chargent de l'exécution de la justice, soyez humbles, patiens et soumis. Respectez l'huissier; pliez-vous aux habitudes et aux fantaisies du garde du commerce; parlez humblement au concierge: ce sont gens qui sans doute ne peuvent faire aucun bien, mais qui se trouvent dans le cas de faire beaucoup de mal.

En rentrant dans son appartement, Trueba le trouva inoccupé et s'en réjouit. Le pauvre petit lit qui était dans un coin de la chambre lui appartenait bien, à lui seul, à lui-même; il s'y jeta, et goûta pendant quelques heures un peu de ce repos nécessaire et troublé que l'auteur du *Paradis perdu* accorde à Satan, sur le lac de feu. Le lendemain sur les sept heures, son créancier inexorable vint lui demander le paiement, non seulement de la dette, mais des frais qui avaient été faits et qui en quadruplaient le montant; sur la réponse négative du débiteur, il le livra aux *Philistins*.

Après avoir déjeuné dans le parloir, au milieu des chefs-d'œuvre de ce pauvre Morland, Trueba partit escorté d'un officier du shérif, garde-du-corps ordinaire des débiteurs insolvables, qui le conduisit à la prison de Marshalsea, dans le Borough.

Ici s'ouvre une nouvelle scène : nous n'avons encore vu que l'avenue extérieure qui conduit à la prison. C'est bien assez, sans doute, de soumettre un homme qui de son propre aveu est hors d'état de payer sa dette, à la rapacité d'un misérable gardien ; mais d'autres iniquités nous attendent. Quel pandémonium ! Quel réceptacle de bandits, de pirates et d'escrocs ! Quelle sensation doit-on éprouver en se trouvant mêlé à cette lie du vice et de la crapule ! quelle dégradation injuste et insensée pour un homme qui n'a commis d'autre crime que de ne pas payer à l'échéance dix ou quinze livres sterling! toutes les régions d'Europe partagent encore cette barbarie. Marshalsea, une des plus anciennes prisons de Londres, est aussi l'une des plus dégradées que l'on connaisse. Ce ne sont que ruines sur ruines. Il y a peu de temps, un vieux plafond s'est écroulé sur la tête des malheureux habitans de cet enfer. Les salles, dépourvues non seulement de tout ornement, mais de toute propreté ; l'aspect cadavéreux des prisonniers ; la misère, le vice et la saleté qui règnent partout dans cette prison, frappèrent le pauvre Trueba de dégoût et d'horreur. Il fallut quelque tems pour qu'il s'accoutumât à cette situation nouvelle ; mais enfin il découvrit au milieu de tous ces misérables une habitante qui méritait un meilleur sort et que nos lecteurs s'étonneraient de voir figurer dans ces pages, si le respect et les égards qu'elle mérite ne nous empêchaient de citer son nom.

C'est une des romancières les plus connues de ces derniers tems ; une femme dont le talent a, sans doute,

lecteur, concouru à charmer vos loisirs : une dette de six livres sterling seulement (cent cinquante francs) démesurément grossie par la chicane des avocats, et l'avidité des huissiers et gens de même sorte, la retient encore aujourd'hui dans cette prison, sans aucun espoir d'en sortir jamais. Trueba la trouva cependant calme et résignée ; elle avait vécu dans le monde ; elle avait été flattée et courtisée dans son tems. Elle subissait, sans trop se plaindre, la terrible punition que le sort lui infligeait, l'argent lui manquait totalement : Je l'ai vue, disait Trueba, se contenter pour diner d'un passage du *Spectateur*, et pour déjeuner le lendemain, des contes des *Mille et une Nuits*. Le genre des romans analytiques et détaillés, dans lequel elle avait eu autrefois du succès, avait fait place au genre historique. Les libraires ne venaient plus à elle, et elle s'occupait dans sa solitude à composer un ouvrage qui avait peu de chances d'être acheté ou vendu : l'histoire de sa patrie. Mistriss L*** avait une patrie qui lui appartenait, qui n'était ni l'Angleterre, ni l'Irlande, ni l'Écosse, ni même le pays de Galles ; c'était une patrie de trois ou quatre lieues de large, l'île de Man.

Moins un pays a d'importance réelle dans la liste des nations, plus il inspire d'attachement et d'amour à ses enfans. Le patriotisme est en proportion inverse de l'étendue du territoire. Quand Rome était le monde entier, le citoyen romain n'aurait pas sacrifié pour sa patrie une once de sang ou une poignée de sesterces. La Rome de Servius Tullius, une Rome de quelques lieues carrées, trouvait autant de victimes dévouées et de martyrs prêts à se sacrifier pour elle qu'elle avait d'habitans. La nationalité s'est conservée en Suisse, qui est un petit pays ; elle n'est pas moins forte en Ecosse. Plus un peuple est insigni-

fiant, plus il est fier. Les Écossais, lorsqu'ils étaient pauvres, s'intitulaient nation de rois. L'Irlande, qui n'a pas fait beaucoup de progrès vers la civilisation, est encore plus orgueilleuse que l'Écosse : quant aux Gallois auxquels personne ne pense en Europe, seuls descendans des Druides, s'il faut les croire, ils sont plus vains encore que les Irlandais. D'après toutes les règles des mathématiques et la loi des proportions, le patriotisme de l'île de Man doit avoir quelque chose de plus ardent et de plus exclusif que celui du pays de Galles ; et c'est ce que nous prouva sans réplique l'enthousiasme de cette pauvre mistriss L*** pour son pays natal. Les annales de ses deux ou trois villages devaient, selon la supputation de l'auteur, remplir quatre ou cinq volumes in-8°, et c'était encore trop peu, disait-elle ; car elle embrassait la géographie, l'histoire naturelle, la cosmogonie et même la théologie de son île adorée. Comme le mot *Man* signifie homme en Anglais et dans toutes les langues teutoniques, pourquoi l'*Ile de l'Homme* ne serait-elle pas le berceau de notre race, le centre du paradis? Elle consacrait un chapitre assez long à cette hypothèse probable.

Elle vivait isolée, au milieu de cette république confuse. Elle occupait une espèce de hutte, édifice assez misérable, et qui ne ressemblait pas mal à une niche à chiens, mais qui du moins, grâce à sa récente construction, avait le mérite d'être propre. Un jour que Trueba était assis, au fond de la cour, sur un banc qui faisait face au palais de mistriss L*** et qu'il jetait un regard observateur sur les domaines du royaume inconnu qu'il habitait, mistriss L*** le remarqua, et la tournure élégante de cet étranger pensif, si peu semblable à ses compagnons d'infortune, attira l'attention de la romancière ; elle se dirigea de son côté. Trueba ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'elle se trouva en face de lui. Il releva la tête et

vit une petite femme vêtue de noir, assez bien faite, déjà sur le retour, et dont la tournure décente contrastait, ainsi que celle de Trueba, avec la tournure et la physionomie patibulaire des véritables indigènes. Les vêtemens de l'interlocutrice étaient passés de mode, mais propres. Quant à Trueba, le fashionable le plus minutieux n'est pas habillé avec plus de soin et de fraîcheur qu'il ne l'était. Elle lui adressa la parole avec aisance, avec grâce.

« Je regrette, monsieur, lui dit-elle, pour vous et non pour moi, de trouver ici une personne dont l'extérieur est si peu en harmonie avec tout ce qui nous entoure. » Trueba se leva et répondit à ses politesses par des politesses. Une longue solitude, l'ennui, le défaut de société, firent valoir aux yeux de la pauvre mistriss L*** tous les mérites de Trueba, qui, pour une autre femme, eût été moins dangereux, peut-être. Romancière et romanesque, captive, accoutumée à la plus haute et à la plus exquise délicatesse de sentiment, elle fut si heureuse de trouver dans Trueba une sorte de parenté d'intelligence, que son exaltation ne connut pas de bornes. Hélas! l'ingrat Trueba en fut embarrassé. Souvent il allait prendre le thé dans le cabinet obscur de mistriss L***, et le déluge de ses panégyriques, l'excès d'admiration qu'il inspirait, après avoir flatté quelque tems sa vanité, finirent par intimider sa modestie.

Le premier jour de sa liaison avec mistriss L***, M. Tasker, l'aubergiste chargé de désaltérer et de nourrir les habitans du lieu, vint interrompre la conversation de nos héros, et avec une politesse digne du maître-d'hôtel le plus accompli, mais sans cesser d'employer le dialecte d'argot qui seul a cours dans ces parages :

« Monsieur *coupe-t-il* avec ces gentilshommes?

— Que voulez-vous dire? demanda Trueba.

— Voulez-vous dîner à table d'hôte ou seul? Telle fut la traduction improvisée par la romancière, déjà instruite de la langue du lieu.

— Ce n'est pas encore mon heure ordinaire, reprit Trueba, mais il faut s'habituer aux mœurs nouvelles; je dînerai à table d'hôte.

— Daignez me suivre, répliqua l'aubergiste marchant d'un pas aussi grave, aussi solennel qu'un des chambellans de Georges IV, introduisant auprès de son maître un ambassadeur étranger. Trueba s'assit gravement au milieu des notabilités les plus brillantes de Marshalsea. Le dîner était abondant; rien d'inutile, il est vrai; peu d'ornemens, point de ragoûts français, mais d'excellentes côtelettes de veau avec des tranches de lard et des choux d'une fraîcheur remarquable; un gigot de mouton à la broche, et des pommes de terre en abondance, le tout arrosé de bière et coûtant deux schellings seulement. L'aubergiste de Marshalsea est certes un des honnêtes gens de Londres: car, s'il le voulait, rien ne l'empêcherait de demander cinq schellings par tête à chacun de ses convives.

Tout cela, me direz-vous, n'est pas trop mauvais pour une prison. Sans doute; mais ce que je ne reproduirai pas dans son intégrité grossière, c'est le langage, ce sont les manières de ces messieurs, les aristocrates et les exclusifs de l'endroit. On ne parlait qu'un langage tout-à-fait spécial, langage dont M. Bulwer, dans l'un de ses moins bons romans, a donné quelques spécimens curieux : je veux parler de l'*argot*. C'est dans ce dialecte que ces messieurs racontaient leurs exploits; langage expressif, mais inconnu des gens du monde, commun aux escrocs de la capitale et à tout le bas peuple de cette cité; langage souvent métaphorique et poétique, mêlé de métaphysique et de calembourgs. Quand un filou veut parler d'argent, il

emploie par exemple le mot *huile des palmes* ou *huile de palmier :* n'est-ce pas une manière de s'exprimer à la fois singulière et énergique ?

Trueba écoutait avec étonnement cette conversation nouvelle pour lui, et il apprenait que *tape* signifie dans cette langue le gin ; que *ruine bleue* est synonyme de ce mot ; que *tête d'escroc* signifie le gibet ; que le *bob* est un schelling, le *guid* une guinée, le *lag* est la transportation ; *faire un penny*, voler avec effraction ; que sous le nom de *flash*, on comprend tous les dandys du métier ; que le *cove* est le chevalier d'industrie de bon ton ; que le *prig* s'élève un peu plus haut ; que le *toby-man* descend un peu plus bas ; et que la *blowen* est le genre féminin de cette population mystérieuse. Il eut bientôt à sa disposition, grâce à la complaisance de son voisin, jeune gentilhomme des grandes routes, un catalogue presque complet de ces expressions curieuses. Né dans le Devonshire, fils d'un aubergiste célèbre, très à la mode parmi les *blowens;* poli, galant, type bien conservé de l'ancien voleur anglais, Ned-Longue-Face tenait alors à Londres le haut bout de sa profession. Les dames du quartier de Sadler's lui vouaient une espèce de culte ; personne ne donnait un *fad* (repas) plus complet, ni un *saut*, ou, si l'on aime mieux, un bal (hop) d'un meilleur goût ; son *lingo* (eau-de-vie) était de la meilleure qualité, et son *tout nu*(1) (stark-naked) vraiment admirable. Ce héros avait un gig et un cabriolet à lui ; l'*éclat* (argent, *bustle*) ne lui manquait pas, et quand par hasard sa bourse se trouvait vide, il s'embarquait dans le *toby* (expédition de grande route), sauf à passer quelque tems sous la protection de la justice. Enfin, dans certaines sociétés demi-bourgeoises, on ne

(1) *Gin.*

se doutait pas que ce fût un *buzz-gloak* (filou). Déjà vieux dans le métier, ancienne *lime* (*file*), comme disent les voleurs, il avait soin d'échapper aux poursuites les plus dangereuses de la justice, et de ne prêter que le moins possible le flanc à ses ennemis naturels, les juges et leurs suppôts. Combien de *peters* (porte-manteaux), combien de *marmites* (poches de gilet) n'avait-il pas explorées en moins de deux heures! Trueba fut plus versé dans cet idiome et dans ces mœurs qu'il n'eût été instruit des mœurs romaines et de la langue latine, après six ans de classe. L'on ne s'était pas informé des motifs de sa détention, et, sur sa tournure élégante, on le prenait tout naturellement pour un *cove à plumet* (filou de bon ton). Aussi fut-ce avec grand'peine qu'il échappa à l'importunité de ses honorables amis ; et les laissant occupés à boire, il retourna prendre le thé chez mistress L***. Là il eut à subir la lecture des premiers chapitres du panégyrique complet de l'île de Man, autrefois Mona.

C'est toujours une assez triste chose que d'être forcé d'écouter un auteur, tenant en main son manuscrit, nous contraignant à l'obéissance passive, au silence, voire même à l'admiration. Trueba était captif, abattu, déconcerté; il se résigna, et connut toutes les opinions des philosophes et des historiens sur l'antiquité de *Mona*, sur ses souvenirs traditionnels, sur le culte des druides et sur les troupes romaines qui y débarquèrent. Après quoi, déjà prêt à s'écrier comme ce malheureux philosophe admis à la table de Denis-le-Tyran : « Que l'on me ramène aux Carrières, » il levait les yeux vers une horloge de bois suspendue dans un coin de la cabane, lorsqu'il vit entrer Lucile, sa femme, à laquelle il était marié depuis quatre ans et dont la physionomie douce se

voila de mélancolie et peut-être même d'humeur, à l'aspect de ce tête-à-tête inattendu. L'histoire de l'île de Man avait mal disposé Trueba, qui salua sans trop de cérémonie mistress L***, et se promena long-tems dans la cour des détenus avec Lucile, plus affligée que lui, mais puisant dans sa tendresse la force de le consoler, de lui rendre l'espérance et la fermeté de l'ame.

A huit heures, un petit homme à peu près bossu, tailleur de son métier et nommé André Thomson, vint officiellement, et à la tête d'une députation composée de deux ou trois hommes de son espèce, prier Trueba d'assister comme il l'avait promis aux séances du club *libre et joyeux,* institué par les hauts bonnets de la prison. Le club *libre et joyeux* sous les verrous de Marshalsea! La chose était curieuse et méritait d'être observée. Trueba les suivit et entra dans la salle à manger, transformée en salle d'assemblée.

Le président était assis, les membres avaient pris leur place; c'était un majestueux spectacle : il y avait là des haillons et de beau linge, de riches habits et pas de cravates, des tabliers de cuir et des figures de potence. Le président était un nègre nommé Jacob Read, tambour des gardes-du-corps, grand musicien, et dont les doigts, à force de s'exercer comme ceux de Paganini sur le manche de sa pochette, avaient acquis une dextérité fatale à son bonheur et à sa liberté. Le petit tailleur André Thomson était un grand politique, toujours en mouvement comme l'agitateur O'Connell, les poches pleines de pétitions comme John Wilkes, doué d'une faconde intarissable comme notre ami Cobett. Parmi ces messieurs se trouvaient encore Ned-Longue-face, dont j'ai parlé; un marchand de fer, banqueroutier frauduleux; un pauvre intendant dont le maître avait examiné les comptes de trop

près, et un malheureux capitaine de vaisseau, que Trueba plaignit de toute son ame, car tout son crime avait été de faire naufrage, et les propriétaires du navire, courroucés de la perte qu'ils avaient éprouvée, accusaient l'infortuné marin d'une négligence coupable, qui, vraie ou fausse, était assez expiée par son emprisonnement préalable. Cet homme chantait à tue-tête toutes les chansons nationales en l'honneur de la Grande-Bretagne, de la marine et du service naval dont il avait bien droit de se plaindre. Le personnage le plus curieux de toute la congrégation était un ancien garde du commerce arrêté pour crime de faux et qui attendait son jugement. Le ciel est juste !

Un épais nuage de fumée remplissait la chambre et obscurcissait tous les objets; chaque membre avait devant lui son pot de bière et sa pipe; à travers l'épais brouillard qui remplissait la caverne on distinguait avec peine toutes ces figures réprouvées. Les voleurs de Gil Blas, les bandits de Mrs. Radcliffe, les bons vivans de l'opéra des *Gueux* ne sont rien, comparés aux membres du club *libre et joyeux* de Marshalsea ; et le pauvre Trueba, croisant les bras, ne pouvait s'empêcher de se rappeler ce vers de Shakspeare :

J'étais Hamlet jadis, que suis-je devenu !

Les membres du club étaient de grands politiques, la plupart libéraux renforcés. Il fallait les entendre juger les ministres, apprécier les actes du gouvernement et surtout proclamer l'indépendance universelle ! Le pauvre Trueba ne reconnut pas grande différence entre leurs discours, leur éloquence, leurs argumens et ceux qui font la gloire de nos colonnes politiques, la renommée de nos orateurs. L'utopie allait son train, nos finances étaient ré-

parées et établies sur une base plus solide; notre dette nationale se trouvait liquidée par gens qui n'avaient pas un penny dans leur poche. Entremêlée de duos, de trios, de fragmens d'airs d'opéra, la discussion plus bruyante que profonde, comme il arrive si souvent à nos orateurs, fut suspendue par l'arrivée du porte-clefs, qui sans façon, sans scrupule, en homme qui connaît tous ses droits, préleva sur chaque pot de bière un tribut, à la grande satisfaction de ceux dont il diminuait ainsi la portion. Remarquez, s'il vous plaît, que plus on se rapproche de l'exécution matérielle et positive de la justice, plus on découvre d'iniquités flagrantes. Une prison est une serre-chaude de corruption; et parmi tous les hommes que la loi choisit pour ses instrumens, je ne sais s'il en est un seul dont les mains soient pures. On profita de l'empressement avec lequel le porte-clefs prélevait son impôt pour commencer à chanter ce chœur célèbre :

Non, l'Anglais ne peut être esclave!

Et déjà on commençait la seconde strophe, lorsque soulevant son énorme paquet de clefs, symbole de sa puissance, il prouva, en congédiant tout ce monde, que l'Anglais peut être esclave et qu'il fallait obéir.

Toute la population de la prison s'évanouit comme un essaim de fantômes; chacun avait son asile assuré, sa retraite préparée. Trueba seul, errant dans cette région incommode, et ne connaissant pas les us et coutumes de ces nouveaux concitoyens, n'avait pas eu soin de se ménager une retraite nocturne. La politesse des prisons ne va guère jusqu'à s'occuper de ce qui regarde les autres, jusqu'à pourvoir à leurs besoins et prévenir leurs embarras; aussi d'un commun accord laissa-t-on le prisonnier mala-

droit, seul et se livrant à ses rêveries, dans la cour ou préau de Marshalsea.

Minuit sonna enfin ; deux nouveaux prisonniers arrivèrent à cette heure indue, et Trueba, les rejoignant, trouva du moins des compagnons d'infortune et des gens intéressés comme lui à découvrir un moyen de ne point passer la nuit à la belle étoile. L'un d'eux était un marchand écossais fort civil, jargonnant d'une façon bizarre, et dont l'intelligence était obscurcie par les fumées du vin ; sans ce léger inconvénient, c'eût été un camarade fort aimable. L'autre, maître de danse, pâle et maigre, se trouvait dans le même état d'ivresse que l'Écossais, et si les règles de son art ne lui eussent pas appris à se tenir en équilibre, il aurait eu de la peine sans doute à conserver son centre de gravité. La faible étincelle de raison qui restait encore à ces deux personnages les éclairait assez pour qu'ils se rendissent aux observations de Trueba, qui leur montra une espèce de hangar fermé de tous côtés dans lequel on distribuait du vin et des vivres, et les engagea à s'y retirer avec lui et à y attendre ensemble le lever du jour. Déjà, entre ces deux hommes ivres et Trueba qui ne les avait jamais connus, il existait cette fraternité singulière et instinctive que le malheur établit toujours entre les hommes. Les planches de sapin dont se composait l'édifice étaient mal jointes ; l'air y pénétrait de tout côté ; et si la nuit n'avait pas été chaude, assurément les trois exilés eussent beaucoup souffert. A peine entré dans cet asile temporaire, l'Écossais prit possession d'une grande table sur laquelle il s'étendit, Trueba s'empara d'une vieille chaise à bras dégarnie de son tissu de paille, et le maître de danse prit position sur le banc. On peut bien croire que la conversation de nos trois prisonniers ne fut ni intéressante, ni longue, ni variée. La fatigue forçait Trueba au sommeil. Dès cinq heures du

matin, une voix de Stentor fit retentir, ou plutôt beugla à ses oreilles les mots suivans :

« Debout, et aux armes ! »

Nos trois prisonniers furent aussitôt sur pied ; devant eux se tenait un Hercule à face rouge, qui, la main étendue, leur demandait son aumône quotidienne et matinale. C'était le watchman de la prison, accoutumé comme tous les gardiens, geôliers, huissiers, recors et autres gens de même nature, à rançonner leurs pauvres serfs. Les captifs étaient trop bons politiques pour lui refuser ce qu'il exigeait, et étendant les bras pour secouer la fatigue, ils sortirent de la cahutte qui, parmi les prisonniers, portait le nom de *la Rose*, et firent quelques tours de promenade dans la cour.

En causant avec son compagnon, Trueba, dont l'esprit était observateur, recueillit des détails sur les acteurs les plus remarquables du théâtre au milieu duquel il se trouvait jeté. Il y avait là, comme partout, du malheur, de l'imprudence, du vice, de l'iniquité, de l'innocence : un capitaine Gérard, dont le crime n'était pas même désigné, qui se cachait à tous les yeux ; beau, bien fait, de manières élégantes, souvent visité par sa mère et ses deux sœurs, mais inaccessible à tous les autres prisonniers qui ne le voyaient qu'avec dédain et avec dégoût : un certain André Thorpayne, faiseur de projets, inventeur de machines, déceveur de sots, vendant fort cher à la richesse niaise le secret de la quadrature du cercle et celui de la pierre philosophale ; escroc mathématicien qui pendant trois ans avait engagé un jeune lord à la recherche du mouvement perpétuel, et créé un mécanisme ingénieux, qui faisait tomber toutes les guinées du seigneur dans la poche du mécanicien ; homme fort remarquable qui a fini, je crois, par aller exercer ses talens à Botany-Bay ; le capi-

taine Purvoise, condamné à la prison par un conseil de guerre pour avoir fait une fausse manœuvre et échoué son vaisseau : enfin un mélange curieux de pauvres diables précipités dans ce triste abîme par une dette de quelques livres sterling, nourrie, grossie, gigantesquement étendue par l'habileté des gens de loi.

Mais quel fut l'étonnement de Trueba quand le soir il vit pénétrer dans la caverne une jeune fille, jolie, mais échevelée, et que la main brutale du gardien lança sans ménagement au milieu de la cour. C'était cette pauvre Sally avec laquelle il s'était déjà trouvé en contact presque immédiat, et que le maître du Spunging-House, faute de pouvoir recouvrer la faible somme qu'il réclamait, livrait enfin au bras séculier des gardiens de Marshalsea. Son espérance, ainsi qu'il l'avait avoué à Sally, reposait sur les chances de secours que la beauté de sa prisonnière pouvait trouver dans la prison. O lois humaines ! si votre but avoué est de réparer les dommages que nos passions et nos vices font à la moralité publique, vous atteignez bien mal votre but. L'huissier vole, l'avocat trompe, le geôlier corrompt; la prison, qui devrait être un asile de pénitence, n'est qu'une école de vices.

La narration de Sally, la longue histoire qu'elle fit à Trueba, la seule personne de la prison qu'elle eût jamais entrevue, pourrait servir de texte, non seulement à un roman plein d'intérêt, mais à un sermon philosophique. On me permettra de ne pas en rapporter tous les détails qui ont à la fois quelque chose de vulgaire et de repoussant. Qu'il me suffise de dire que la pauvre Sally, fille d'un fermier des environs de Londres, après avoir subi quelque tems les mauvais traitemens de sa famille qui s'opposait à son mariage avec un jeune soldat, vint chercher

un refuge à Londres chez une de ses sœurs qui servait comme domestique chez un juge. Cet homme (il m'est impossible de lui donner ici une désignation plus polie), assez semblable d'ailleurs à ce vieux duc de Queensbury, ami de Georges IV, et qui se vantait d'avoir perdu plus de jeunes filles qu'il n'avait de cheveux sur la tête, séduisit la jeune fille et la perdit. C'était chose curieuse de voir Trueba, homme du monde, voyageur et écrivain assez en renom, occupé à consoler cette pauvre fille qui partout ailleurs aurait à peine obtenu de lui un regard de pitié, et qui, dans leur entrevue du Spunging-House, avait montré tant de mépris pour la sobriété, la politesse et la froideur de Trueba. Il fit assez bien l'office d'un confesseur; il employa son éloquence à lui rappeler le souvenir de sa famille, et l'engagea vivement à réclamer son secours. Mais elle secouait la tête et répétait que cette pensée lui était plus pénible que toutes les autres; que jamais elle n'aurait le courage de soutenir la présence et les regards de son père; que c'en était fait d'elle à jamais; que tout moyen de rentrer dans une vie plus honnête lui était enlevé. Surtout elle insistait sur les railleries amères dont elle serait l'objet, et qu'il lui serait impossible de supporter. Les hommes qui, au lieu d'écrire de beaux traités *ex professo* sur la philantropie et la politique, partagent les sentimens humains et généreux des Franklin et des Howard, doivent réfléchir sur un sujet pénible que nous touchons à peine, dont notre plume effleure la souillure, mais qui, à travers toute l'Europe chrétienne, est quelque chose de si universel, de si profond, de si terrible. Déjà, en 1788, un écrivain dont le pathétique simple ne prétendait ni à l'imitation classique, ni au romantisme allemand, Goldsmith, avait peint la situation de cette pauvre fille, qui, « perdue pour le monde entier, pour la vertu, pour ses

» amies, vient poser sa tête sur le seuil de la porte de » l'homme qui l'a ruinée : le froid la saisit, la pluie la pé- » nètre, et son cœur chargé d'angoisses déplore en vain le » moment fatal où une paresse étourdie, une ambition » vaine, le désir de voir la ville, lui ont fait quitter sa » quenouille champêtre et sa robe grise. »

Now lost to all, her friends, her virtue fled,
Near her betrayer's door she lays her head;
And pinched with cold, and shrinking from the shower,
With heavy heart deplores that luckless hour,
When idly first, ambitious of the town,
She lefther wheel, and robes of country-brown.

Une autre scène déchirante attendait Trueba : car où trouver des scènes dramatiques, sinon dans ces asiles de la misère humaine? Je sais que les gens frivoles dédaignent ces détails; mais les esprits qui pensent et les cœurs qui sentent ne seront pas du même avis. Un jeune homme qui avait pendant quelque tems fait avec succès le commerce des draps s'était vu enveloppé dans la banqueroute de plusieurs maisons de banque sur lesquelles il comptait. Sa femme, qui lui était fort attachée, venait le voir tous les jours. Le premier objet qui avait frappé ses yeux dans la première cour de la prison, c'était une vaste pancarte contenant le réglement du lieu, détaillé avec beaucoup d'exactitude et imprimé en lettres rouges majuscules : entre autres clauses menaçantes, ce réglement portait que toute personne venant de l'extérieur serait fouillée, et que si l'on trouvait sur elle de l'eau-de-vie, elle serait mise au secret pendant un mois la première fois, pendant deux mois si elle récidivait, et pendant trois mois si elle répétait le même délit. Le *secret*, en Angleterre, est une punition affreuse; on jette le prisonnier dans un caveau, où il n'a

pour nourriture et pour breuvage que de l'eau et du pain; il est défendu de lui donner un lit.

Malgré ces terribles injonctions, la femme du marchand de drap, qui était enceinte et fort avancée dans sa grossesse, cacha sous son tablier une bouteille d'eau-de-vie. La recherche eut lieu et la fraude fut découverte : le geôlier, maître d'exécuter lui-même la loi dont il est le gardien, n'adoucit jamais la sévérité de ces réglemens favorables à son commerce et qui forcent les prisonniers à lüi demander les alimens et les liqueurs dont ils ont besoin. La jeune femme venait d'être saisie par un alguazil de la justice inférieure, lorsque l'on avertit son mari de ce qui venait d'arriver. Jamais, m'a dit Trueba, je n'ai vu de douleur plus violente; il poussa un cri de rage, s'élança, renversa deux porte-clefs, et, se frayant un passage par la force, il parvint enfin jusqu'à l'extrémité du parloir, dont il ébranla la grille, en poussant de longs hurlemens; de l'autre côté de la grille était sa femme éperdue, entre les mains de ces hommes sans ame, qui, pour la moitié d'un schelling, vous arracheraient la vie, et qui cherchaient à l'entraîner. Le mari, reconnaissant son impuissance, laissa retomber ses bras et pleura comme un enfant. On emmena la femme : alors le malheureux, accablé de son émotion, tomba sur un banc et resta immobile, l'œil fixe, la physionomie contractée. Les prisonniers qui l'avaient suivi furent si émus, et leur compassion suscita en quelques minutes, à travers toute la population de Marshalsea, un mouvement si rapidement électrique, que tout le monde se réunit dans la grande cour, et que, séance tenante, on rédigea une pétition fort simple, mais que je regrette de n'avoir pas conservée. Dictée par un des escrocs les plus fieffés de la compagnie, elle était pleine d'éloquence et d'énergie pathétique. Elle priait M. Jenkins,

geôlier en chef de la prison, de se relâcher une seule fois de la sévérité que la loi l'autorisait à exercer, l'assurant de la reconnaissance de tous les prisonniers dont les signatures nombreuses étaient jointes à la supplique. Une députation, dont Trueba fit partie (le seul emploi politique qu'il ait jamais rempli), présenta la pétition à Jenkins qui fit grâce à la coupable. Le malheureux jeune homme était encore dans la même posture, assis sur le banc du parloir, lorsque nos acclamations triomphales l'éveillèrent.

Depuis trois jours Trueba visitait ce pays inconnu qui a, comme on le voit, ses tragédies et ses romans en action, lorsque l'évasion du contrebandier Brekelt mit tout ce petit monde en mouvement. Je ne m'étendrai pas sur les exploits préliminaires de Brekelt, et je ne dirai pas, comme tant de romanciers, qu'il avait le courage de César, la prudence d'Annibal et l'habileté de Sertorius; ses prouesses se réduisaient à quelques escarmouches de tirailleur contre les douaniers de la côte; je crois même que son mousquet avait abattu une ou deux têtes dans cette petite guerre : quoi qu'il en soit, il y allait de sa vie. Dans la prison de Marshalsea, on le traitait comme prisonnier d'état, et les geôliers avaient reçu ordre de le tenir sous bonne et sûre garde. Brekelt, que son métier périlleux avait enrichi, menait joyeuse vie dans la prison, et l'or qu'il versait à pleines mains endormait un peu la surveillance des agens; on le croyait tout occupé à noyer dans le vin et dans les plaisirs les soucis de sa position, pendant qu'il tramait le complot singulier, mais aussi habile que simple, auquel il dut sa liberté.

Brekelt, après avoir affecté beaucoup d'insouciance, de gaîté, d'indifférence pour la vie et pour la mort, commanda un repas magnifique, dont lui-même fit les apprêts.

Il se donna beaucoup de mouvement pour tout disposer; la plupart des subalternes, porte-clefs et geôliers de l'endroit se trouvaient métamorphosés en domestiques; Brekelt allait lui-même recevoir ses convives, et avec une politesse exquise, il les conduisait à leur place. Déjà la plupart d'entre eux entouraient la table et l'on allait servir, lorsque Brekelt, qui avait étudié les lieux, traversa le parloir, plaça un pistolet sur la gorge du seul homme chargé d'y faire sentinelle, lui cria : « Ouvre ou tu es mort ! » il ouvrit lui-même la porte, et trouva comme il s'y attendait deux chevaux sellés et bridés à l'extérieur; il en monta un, piqua des deux, galopa du côté de Battersea, et ne rencontra aucun obstacle. Ses amis, avec lesquels il avait comploté sa fuite, avaient eu soin de payer d'avance les receveurs de péages, et de les prévenir que trois gentilshommes passeraient à telle heure précise, et qu'il s'agissait d'un pari.

Rien ne manqua; les cris même que l'on poussa favorisèrent l'évasion et passèrent pour les exclamations du peuple, témoin et admirateur de cette *course au clocher*. Enfin, parvenus à Battersea, nos fugitifs y trouvèrent un relai qu'ils avaient eu soin de se faire préparer, un costume complet de dandy qui les attendait, et, montés sur leurs nouveaux coursiers, déguisés par une fausse chevelure et des moustaches bien ajustées, ils retournèrent sur leurs pas, reprirent paisiblement la route de Londres à Kensington, se mêlèrent à cette procession de cavaliers à la mode, qui font, dans les beaux jours, l'admiration des promeneurs d'Hyde-Park, et passèrent une heure ou deux à gagner de l'appétit, en caracolant parmi les lords et les fashionables. De là leur cavalcade redescendit la rue de Piccadilly; et nos héros allèrent s'enfoncer et se perdre dans quelques-unes de ces tavernes mystérieuses où les

brigands de Londres trouvent un abri assuré. Un repas joyeux les dédommagea de tant de fatigues, couronnées, il est vrai, du plus beau succès. Ils passèrent la soirée à rire de leurs ennemis, et à porter de nouveaux toasts aux entreprises aventureuses qu'ils se promettaient bien d'ajouter à leurs anciens exploits.

Tout le faubourg de Southwark, tous les environs de Marshalsea étaient en rumeur; les officiers de police se répandaient sur toutes les routes; les côtes étaient peuplées d'espions; le signalement des fugitifs placardé en grosses lettres, et accompagné de l'offre d'une récompense pour qui les saisirait, couvrait tous les coins des rues de Londres; tout était en mouvement, cependant Brekelt, fort expert dans l'art de se déguiser, allait au spectacle, au café, fréquentait Drury-Lane et ne craignait rien. En effet il échappa à toutes les recherches; et dès que la première ardeur des poursuites se fut amortie, il s'embarqua pour la Hollande, et s'établit à Flessingue.

Telles étaient les aventures et les annales de la prison, que Trueba, faute d'une occupation plus digne de lui, s'occupait à recueillir, lorsqu'on lui annonça que deux jeunes gens le demandaient; il trouva en effet dans le parloir deux personnes qui, sans vouloir ni dire leurs noms, ni avouer de quelle part elles venaient, le prièrent d'accepter 50 liv. st., somme que lui envoyait, à ce que disaient ces messieurs, un ancien camarade d'études qui voulait garder l'anonyme. Trueba fit de vains efforts pour soulever le voile dont cette générosité peu commune se plaisait à s'envelopper; il soupçonna spécialement l'excellent et érudit Sharon Turner, qu'il avait connu en Espagne, et dont la vie aussi modeste que glorieuse est semée de beaucoup d'actions semblables. Les 50 liv. st., sans fournir à Trueba les moyens de mettre ordre

à toutes ses affaires, lui donnèrent au moins la liberté d'échanger la prison de Marshalsea contre une geôle moins affreuse. Adieu à ces murs crevassés, à ces appartemens en ruines, à ces solives tremblantes, à cette boue et à cette poussière dont Marshalsea était le réceptacle; adieu à tous ces pauvres débiteurs sans ressources, à ces banqueroutiers frauduleux, à ces dignes compagnes de la pauvre Sally, que l'on jetait là en dépôt, et qui coûtent au gouvernement mille fois plus qu'ils ne valent! Trueba, muni d'un passe-port signé d'un juge séant à Old-Bailey, alla chercher asile dans la prison aristocratique de Fleet-Street, où peut-être nos lecteurs le retrouveront quelque jour.

(*Metropolitan.*)

Miscellanées.

LE MALHEUR D'ÊTRE LAID.

Ce fut le 10 novembre 1799, pendant une éclipse de soleil, que je fus jeté dans ce monde; la destinée, en me créant laid et en me donnant pour patrie un vieux château situé sur la pointe des plus affreux rochers du comté de Cornouailles, semblait avoir donné les prémisses de cette logique imperturbable qui a plané sur toute ma vie et qui en a fait un long enchaînement de désappointemens et d'ennuis. Le président de Montesquieu blâme beaucoup certains peuples qui étouffent à leur naissance les enfans dont la laideur est remarquable. N'en déplaise à M. le président, il a grand tort, et ces peuples ont raison. Qu'on se donne la peine de lire attentivement ma vie, et l'on reconnaîtra qu'en me noyant dans la Tamise à l'heure même où mes paupières s'ouvrirent pour la première fois, mes parens m'auraient rendu un éminent service.

Je n'étais attendu de personne; la grossesse de ma mère n'avait duré que sept mois, et comme je dérangeais tout le monde, je fus extrêmement mal reçu. Le vent sifflait, la tempête grondait, les barques de pêcheurs qui s'étaient mises en mer le matin venaient se briser sur les rescifs de la côte. Vilain tems! vilain tems! criaient en chœur toutes les vieilles femmes de l'endroit. Ce vilain tems était fait pour moi seul : je devais naître au milieu des ra-

fales et des ouragans. Un enfant qui vient à sept mois est toujours un objet de mécontentement pour son père et sa mère; puis imaginez un front osseux, un crâne difforme, des membres hors de leur place naturelle, une incroyable anatomie, une disposition des muscles et des os qui n'avait d'exemple nulle part. On était tenté de me bannir du monde où je venais d'entrer à peine; mais une consultation de médecins décida que tout hideux que je pusse être, je réunissais les conditions organiques de l'existence, et que je pouvais vivre. Je vécus pour mon malheur. Les bonnes me regardaient avec dégoût, ma mère n'avait pour moi qu'une compassion humiliante : quand elle entrait dans la chambre des enfans et qu'elle m'apercevait, elle détournait la tête en disant : « Le pauvre petit, il est si laid ! » Jamais, quand les oncles, les tantes et les cousins venaient au château, ce n'était moi que l'on engageait à descendre. Quoique je fusse l'aîné, on me cachait, et j'entendis un jour le valet de chambre de mon père qui causait avec un de ses amis sous le balcon, lui dire :

« N'est-ce pas dommage que ce beau parc et ce beau château deviennent un jour la propriété de ce petit monstre que vous voyez là-haut ? »

Vous pensez bien que l'on se débarrassa de moi dès que la décence put le permettre; je fus confié à une bonne dame du voisinage qui prenait soin de quelques petits enfans à peine sevrés. Sur moi seul tombaient toutes les accusations, une tache à la muraille, une empreinte de boue sur le parquet, un acroc dans les rideaux; c'était toujours moi, moi seul qui avais commis tous les méfaits, tourmenté le petit chat, ouvert la cage du serin, ou jeté dans la rue les bonnets de la maîtresse. Je crois que les servantes inventaient des atrocités pour me les attri-

buer. Grâce à moi, dont la laideur était un point de mire universel et qui déplaisais à tout le monde, je me trouvais avoir le monopole de toutes les iniquités commises ou à commettre. Les autres enfans étaient traités avec une bienveillance vraiment maternelle. A eux les bons morceaux. Jamais de réprimande. Je payais pour tous. Combien de fois Lisbeth qui nous servait à table, reconnaissant que l'assiette qu'elle portait, renfermait un morceau trop succulent pour m'être offert, se trompant, ou, sans se tromper, donna au jeune Mildmay dont le visage était riant, régulier et gracieux, l'aile de poulet ou le morceau de côtelette tendre qui m'étaient destinés. Tout cela me donna de la rancune, du mécontentement et de la mauvaise humeur. Mais la nature qui m'avait fait laid, m'avait créé faible, et le dépit que je nourrissais secrètement ne pouvait se révéler que par des murmures qui achevaient de me rendre souverainement désagréable. Hélas! quand j'entrai en pension, rien ne changea. Mon intelligence n'était pas plus obtuse, ni ma gaucherie plus ridicule que celle de la plupart de mes camarades. Eh bien! me voilà condamné, par l'irrégularité de mes traits, la forme de mon nez, la disgrâce de toute ma personne, à devenir le souffre-douleurs universel.

« Clavering, me disait l'un, nous allons jouer à la paume, ne te mêle pas de notre jeu, ce serait une vilaine partie si tu en étais.

— Mon garçon, s'écriait un autre quand nous étions rassemblés dans le dortoir, fais-moi le plaisir de me passer ton oreiller; le mien est trop mou : tu ne peux pas être agréable, sois donc utile. »

S'il y avait des commissions à faire, et que ces commissions fussent embarrassantes, c'était moi que l'on en chargeait. Ne me parlez pas des prisonniers d'état, ne me parlez pas

de la vie des moines dans leur solitude ascétique : rien n'est comparable aux douleurs que les enfans élevés dans un collége font endurer à celui de leurs camarades qu'ils choisissent pour but de leurs persécutions. Tout ce qu'il y a de mauvais dans la nature de l'homme se révèle et se développe librement. Pas de pitié. Le jour, la nuit, pendant les classes, pendant les récréations, toujours même torture, et la victime n'éprouve un instant de répit que lorsque ses persécuteurs sont lassés.

Quel bonheur aussi, lorsque, arrivé à l'âge de quinze ans, je fus placé chez le docteur Thithe qui devait me traiter comme l'enfant de sa maison, me recevoir dans sa famille et achever mes études ! C'était passer de l'enfer au paradis. Le docteur Thithe avait un fils nommé Charles, et qui servait dans la marine de l'état ; il avait aussi des prétentions sur deux bénéfices ecclésiastiques dont mon père disposait. Mon père exerçait de l'influence sur les membres du conseil de l'amirauté et pouvait contribuer puissamment à l'avancement du jeune Charles. Le bon docteur ! l'honnête homme ! l'excellent et l'admirable philantrope ! Ma laideur, mes doigts crochus, ma tête chauve, mes dents déparcillées, ne le rebutèrent pas ; toujours la meilleure tasse de son thé m'était réservée, toujours le plus gros morceau de sucre m'appartenait. L'empressement du docteur Thithe et de sa femme avait pour moi une saveur toute nouvelle. Jamais je n'avais été compté pour rien nulle part, et à leurs yeux j'étais le premier personnage de la maison. Me voilà me carrant, me pavanant, me prélassant, comme disent les vieux auteurs, dans cette situation si inconnue et si agréable pour moi. La maison du recteur de Grabbingdon était ma propriété, mon empire. J'y faisais tout ce que je voulais, je descendais au parloir en bonnet de coton ; quand j'étais de mauvaise humeur, tout le monde

se taisait. J'atteignis ainsi ma dix-huitième année, un peu oublié de ma famille, mais entouré de tant de respect et couvert de tant de caresses par la famille du docteur, que tout le reste m'était indifférent. On poussa la politesse et la prévenance jusqu'à me conduire au bal. Mistriss Mackham, veuve d'un épicier, et qui, depuis la mort de son mari, donnait des bals, conduisait un tilbury et faisait des calembourgs, voulut bien me recevoir chez elle; sa fille aînée était mariée à un docteur en crédit, et pour que personne ne l'oubliât, elle avait soin de ne l'appeler jamais que madame *docteur* Snubbs. Deux ou trois garçons aux cheveux rouges et crépus, qui auraient passé pour fort laids si je n'avais pas été un des habitués de la maison, composaient le reste de la famille à laquelle appartenait encore, je ne sais pourquoi, la plus jolie fille qui jamais soit sortie du comptoir d'un épicier, Rosa-Mathilda Mackham. Elle eut le courage de danser avec moi. Oh! l'admirable jeune fille! me disais-je, quel ange! Il est vrai qu'elle tremblait en me regardant, que sa main frémissait quand je la touchais, et que tous ces symptômes réunis me portèrent à croire qu'elle partageait mon émotion. Ah! lecteur, si vous saviez quelle reconnaissance germait en moi, combien je la bénissais de n'avoir pas refusé mon invitation, et quelle sensation délicieuse j'éprouvai en la voyant rougir à mon approche! Pour peu qu'il y ait de malice dans votre esprit, vous me demanderez si cette rougeur n'était pas un symptôme de crainte et de tristesse, et si l'effet que je produisais sur Mathilda était précisément celui que j'avais l'impertinence de supposer. Quoi qu'il en soit, je me sentais très-heureux : et lorsque je m'arrête sur cette partie de ma vie, sur les douces illusions qui me ravissaient alors, je suis tenté de briser ma plume, de changer le titre de cette autobiographie et d'écrire en

tête de mes nouveaux Mémoires : *Le bonheur d'être laid.*

Madame Thithe avait pénétré le mystère de mes sentimens secrets, et dans la bonté de son ame, elle se plaisait à les favoriser. Dès que Mathilda lui écrivait un petit billet, de cette écriture cursive, facile, dont les pattes de mouche laissent à peine une trace sur le papier, madame Thithe s'empressait de m'envoyer ces précieux documens. Chaque nouveau billet, déposé dans un coffre destiné à cet usage, augmentait mon trésor et accroissait mon amour. Cependant je n'avais pas encore tenté de déclaration en forme. Je pris courage, et je me hasardai.

C'était un matin du mois de mai : la nature elle-même souriait à mes espérances ; les arbres commençaient à se parer de fleurs, et le ciel resplendissait de cette lumière douce qui annonce le rajeunissement de l'année. La maison de madame Mackham, édifice de mauvais goût, s'élevait sur le penchant d'une colline, et dérobait à la vue un fort beau parc qui avait été détaché d'un vieux manoir seigneurial. J'entrai, comme un habitué de la famille, sans me faire annoncer ; je traversai les corridors et les galeries, où je ne rencontrai personne. Parvenu à un petit perron qui donnait sur le parc, j'aperçus la jeune fille qui se promenait sous les tilleuls, et qui se retourna vivement, au bruit de mes pas.

« Ah ! monsieur, monsieur, s'écria-t-elle, maman n'y est pas. Elle n'y est pas, je vous assure. »

Puis elle s'enfonça comme une biche légère sous les ombrages du parc ; le tremblement de sa voix exprimait une agitation, une terreur si vive, que je ne pus me méprendre sur le trouble qui la dominait. A quoi attribuer ce trouble ? à ma présence, à l'amour qu'elle ressentait pour moi ? le plus laid des hommes a trop de vanité pour penser autrement. Oui, Mathilda m'aime, me disais-je, et

cette crainte nerveuse n'est que le symptôme d'une passion qu'elle cache, et contre laquelle elle lutte ; pauvre enfant! que je lui promets d'amour, en retour de son amour pour moi. Ces réflexions traversèrent mon esprit, comme un éclair traverse le ciel; puisant des forces et de la hardiesse dans le pressentiment du bonheur qui m'attendait, je m'élançai sur ses pas, bien résolu à la consoler par les plus tendres paroles, par les plus doux aveux ; j'oubliai tout, ma laideur, l'abandon de mes parens, la distance de rang et de fortune qui se trouvait entre nos deux familles. Mon pas était rapide, et je tardai peu à l'atteindre : déjà je pressais sa main blanche; déjà mon éloquent discours avait commencé par les protestations ordinaires d'amour et de constance, lorsqu'un laquais se présenta tout-à-coup au détour d'une allée, et vint annoncer à Mathilda que sa maman l'attendait. Mathilda le suivit.

J'en appelle au lecteur : est-il rien d'aussi cruel que de voir les plus délicates, les plus célestes de nos sensations troublées dans leur cours et interrompues dans leur expansion par la présence d'un esclave en livrée! J'étais anéanti : cependant, quand vint le soir, pour distraire ma douleur, je me mis à écrire à Mathilda des pages brûlantes, dans lesquelles j'exprimais, avec la rhétorique passionnée d'un premier amour, tout ce que le laquais m'avait empêché de lui dire de vive voix. Mon intention était de remettre à Mathilda ces élucubrations nocturnes qui se composaient de huit pages in-quarto. Je me levai de bonne heure, et pour arriver plus tôt, je sautai par-dessus une haie vive, dont les épines s'accrochant à mon habit m'arrêtèrent un moment. Je me trouvai au-dessous de l'une des croisées de Mme Thithe : au moment où une lettre déchirée en plusieurs morceaux fut lancée de cette fenêtre par une main blanche et potelée que je crus reconnaître, et

tomba près de moi. Je recueillis avec soin ces fragmens, et lorsque je connus l'écriture chérie de la dame de mes pensées, de Mathilda Mackham, mes lèvres brûlantes les couvrirent de baisers ; c'étaient bien là ces caractères magiques dont l'empreinte laissait à peine un sillon sur le vélin. Depuis long-tems je les regardais comme ma propriété légitime ; aussi rapprochant les divers fragmens, ne me fis-je aucun scrupule de déchiffrer et de lire la lettre suivante. Elle était datée de la veille au soir :

Lundi soir.

Ma chère madame Thithe, j'ai une petite requête à vous adresser, et j'espère que vous serez assez bonne pour ne pas m'opposer un refus. Vous savez que ma sœur Marie est arrivée ce matin : son état de santé est faible, la délicatesse de ses nerfs nous fait craindre des accidens, et comme elle ne s'est pas encore accoutumée à une laideur aussi complétement originale que celle du pauvre M. Clavering, nous avons bien peur que son aspect ne l'étonne et ne la bouleverse. Tâchez donc, je vous en prie, de faire en sorte que M. Clavering ne vienne pas chez nous tant que nous aurons Marie. Ce matin il est entré à l'improviste, et la manière dont j'ai cherché à le congédier a dû lui sembler au moins bizarre. Je ne sais quelle excuse j'aurais trouvée pour colorer mon impolitesse, si au moment où il me prenait très-gracieusement la main, et où, malgré ses efforts, il me semblait plus horrible que jamais, le valet de chambre n'était venu me demander. Tâchez, ma bonne madame Thithe, qu'il ne nous en veuille pas, et surtout que ses visites ne recommencent qu'après le départ de ma sœur. Donnez-moi, je vous en prie, des nouvelles de votre fils Charles et de sa traversée ; si vous lui écrivez, dites-lui que je conserve son portrait avec soin, avec bonheur, et que j'attends son retour. Quant à l'affaire qui concerne ce malheureux M. Clavering, qui après tout n'est pas responsable de la malheureuse figure que Dieu lui a donnée, je m'en rapporte à votre tact et à votre connaissance du monde.

MATHILDA.

La lecture de cette lettre m'en dit assez, je quittai aussitôt la maison du docteur Thithe, et prenant une chaise de poste, je me dirigeai sur Londres. C'est un grand foyer central où tout se perd, où les individus s'effacent, un tourbillon éternel de passions et de pensées bouillonnantes. Londres m'offrait plus d'un espoir, d'abord celui d'être oublié, ensuite celui d'être, non plus le dernier comme dans ma province, mais peut-être, sous le rapport des avantages physiques, l'*avant-dernier* des hommes. Ne croyez pas, au surplus, que j'eusse perdu mon expérience; tout en me persuadant de ma laideur, les événemens de ma vie m'avaient appris à la faire valoir, et à la considérer sous son aspect le plus consolant. J'avais mille raisons pour être satisfait de moi-même, qui ne s'étaient pas présentées à moi dans ma jeunesse. Je faisais un recueil de tous les apophthegmes et de toutes les maximes à l'usage des hommes laids; j'avais le menton carré et pointu comme Turenne, une verrue comme Saint-Évremond, des dents inégales comme Swift, des taches de rousseur comme Cicéron, les épaules hautes et plates comme Samuël Johnson; j'étais chauve comme Hændel, j'avais la jambe torse comme Hogarth: et le trait que j'avais dans l'œil n'était sans doute pas plus désagréable que celui de Marie Stuart, reine d'Écosse. Peu à peu, à force d'amour-propre, je m'habituai à me regarder comme un gentilhomme d'assez agréable tournure. John Wilkes, dont la laideur n'était pas moins remarquable que la mienne, avait coutume de dire: « En fait de bonne fortune, si je me compare aux autres hommes, je ne suis que d'une semaine en retard. » Ce mot me sembla d'une merveilleuse vérité. Philippe Thicknesse avait aussi établi comme axiôme que, « pour être complétement laid, il fallait être vieux. » Or, comme je touchais

à peine à ma trentième année, je me croyais fort éloigné de ce point fatal.

Grâce à ce répertoire de vieux dictons et de palliatifs plus ou moins habiles, plus ou moins ridicules, plus ou moins faux, je repris courage et me lançai bravement dans le monde, bien persuadé que je ne me laisserais pas reprendre à l'hameçon de ces espérances amoureuses qui m'avaient si ridiculement séduit; j'avais changé de tactique et de système, mon but n'était plus d'aimer, mais d'être aimé. Aimé! moi! vous souriez, lecteur. Avec ces cheveux plus pâles et plus blancs que la paille battue, sur laquelle trois hivers ont passé! A quoi servirait donc la civilisation, si l'on ne trouvait pas moyen de remédier à ces désavantages; tous les journaux m'assuraient que rien n'était plus facile que de donner la teinte de l'ébène aux cheveux blancs et aux cheveux rouges. Je fus long-tems à me décider entre les cent annonces, toutes plus magnifiques les unes que les autres, et je me déterminai enfin à donner la préférence à la *teinture tyrienne* du docteur Barbarena. Je sacrifiai quelques guinées au désir de plaire et à celui de noircir mes cheveux. Hélas! le lendemain de l'opération, lorsque je dénouai le foulard qui avait emprisonné ma chevelure, avec quelle douleur reconnus-je qu'une teinte verdâtre la colorait tout entière, et me donnait la tournure d'une naïade en grand costume, de l'ancien opéra. Je maudis le docteur Barbarena et sa teinture tyrienne. Après avoir essayé de purifier ma tête, qui, malgré des immersions fréquentes et des efforts réitérés, conservait un reflet jaunâtre plus étrange et plus singulier encore que la couleur blafarde de mes cheveux, je méditais assez tristement, quand on me remit une lettre que m'écrivait un de mes camarades de classe, Castleton, le meilleur garçon du monde, mon fidèle Achate; et qui ce-

pendant, je ne sais par quelle malice du destin, n'avait cessé de se trouver sur mon chemin toutes les fois que j'avais un succès à espérer, un but à atteindre ou un projet à faire réussir.

Mon cher Clavering, m'écrivait Castleton, si vous n'êtes pas engagé ce soir, voulez-vous prendre la peine de passer chez Mme Damer, rue de Grosvenor, n° 18 ? C'est une *bleue* (1), une veuve et une beauté célèbre, je vous en avertis. Elle m'a donné carte blanche, et votre nom est tout naturellement tombé sous ma plume. Toutefois, ayez la bonté, mon cher ami, de ne pas faire attention à sa sœur, divinité de seize ans, charmante, pétillante, sémillante et vertueuse.... Du vin de Champagne frappé.

A ce soir ; tout à vous.

CASTLETON.

Je devais aller dîner à Richmond ; mais ce billet me fit perdre de vue mon voyage projeté ; je calculai l'effet probable que devait produire sur moi la fatigue, la chaleur et la poussière, et je résolus d'attendre paisiblement l'heure de ma visite chez Mme Damer.

Je relus le billet de Castleton, et ce ne fut pas sans ressentir un mouvement de vanité très-agréable que je répétai le passage dans lequel il me priait de ne pas songer à la sœur de Mme Damer. A moi, une jeune fille ! moi, me laisser prendre une seconde fois à cette séduction de pensionnat ! Oh ! non, qu'il ne redoute rien, qu'il dorme tranquille. C'est à Mme Damer que toute mon ame est déjà dévouée. En qualité de femme bleue, elle doit avoir de la sensibilité et du bon sens. Eh bien ! elle seule sera l'objet de mes vœux, elle seule saura me comprendre.

Je sonnai, et mon valet de chambre entra :

(1) Une femme savante, un bel-esprit.

« Jefferson, faites atteler le cabriolet, et allez chez Henderson chercher mon bouquet de violettes, et chez le joaillier, lui demander ma clef de montre arabe. Voici douze guinées. »

Si vous saviez, lecteur, ce qu'il en coûte d'être laid! Mes violettes doubles que le marchand de fleurs le plus célèbre de Londres a soin de tenir toujours prêtes, même dans les mois de décembre et de juillet, me coûtent régulièrement cent cinquante livres sterling par année, et je recommande vivement à ceux dont les avantages physiques ne sont pas plus remarquables que les miens, de m'imiter en cela et de passer avec Henderson le même engagement que j'ai signé. Fussiez-vous plus hideux que Tercite; grâce au bouquet de violettes, vous obtiendrez un mot et un regard. Des yeux qui sans cela ne se seraient pas arrêtés un seul moment sur vous, se fixeront sur votre boutonnière; des voix douces qui ne vous auraient pas adressé la parole, vous interpelleront avec une expression caressante.

« Ah! mon Dieu! les belles violettes! où avez-vous pu découvrir ce trésor? »

Puis le bouquet bienheureux, le bouquet parfumé passe dans des mains charmantes et va orner un sein de jeune fille. N'est-ce pas assez, dites-moi, de payer ce bonheur cent cinquante livres sterling par an!

Est-ce l'acheter trop cher? les hommes qui ne sont que médiocrement laids peuvent s'en tenir à la moitié. Je suis forcé de faire plus de frais encore. Vous ne sauriez croire tout ce que m'ont coûté les bagatelles d'orfèvrerie merveilleusement ouvragées que je suspends à ma montre. J'ai soin d'inventer pour chacune d'elles une histoire intéressante, une narration presque romanesque. Celle-ci est une relique curieuse. Celle-là vient de Constan-

tinople, et l'amulette qu'elle contient, rappelle une superstition orientale. Ce petit poignard d'argent doré, c'est un signe de ralliement pour les patriotes polonais. Ce triangle fabriqué en Chine, est le symbole de la franc-maçonnerie dans l'empire du Milieu. Tout cela me coûte non seulement des frais pécuniaires, mais des frais d'imagination inouïs. Tous les mois, lorsque je règle le compte de mes fournisseurs, je répète amèrement : Ah ! qu'il en coûte d'être laid !

Cependant, une fois bien parfumé, orné de mon bouquet de violettes, chargé de ces joujoux élégans sur lesquels je comptais pour faire passer ma laideur, je me présentais chez Mme Damer. Quelle voix ! quelle grâce ! que je l'aimais quand elle me remercia d'avoir cédé aux prières de Castleton et de lui avoir rendu visite. En moins d'une demi-heure, elle m'avait conquis, moi et mon bouquet de violette. Sa sœur était assurément fort jolie, une espèce de Psyché rieuse, une rose encore en bouton. Une petite fille à demi coquette, à demi prude, dont le regard et la bouche souriaient à la fois : jolie assurément, mais trop jolie pour un homme si laid ! Je la laissai tout entière à mon ami Castleton. Mistress Damer était tout pour moi. C'était elle seule que je trouvai belle : une beauté épanouie, fraîche, du sentiment et de l'esprit, quelque chose d'étranger et de nouveau, la démarche imposante à la fois et svelte, de la beauté britannique et quelque chose de la coquetterie sentimentale des Françaises à la mode. O les délicieuses matinées ! et qui me semblaient toujours trop courtes ! Quelle jouissance pour la vanité et pour le cœur, lorsque le valet de chambre disait à tous ceux qui se présentaient : Madame n'y est pas, et que moi j'étais avec madame ! C'était le paradis, c'était l'extase ! Nous parlions po-

litique, métaphysique, chronologie, craniologie et toutes ces belles sciences, dont les grandes dames de tout pays s'amusent en attendant mieux. Nous n'étions pas encore arrivés au chapitre du sentiment. N'importe, me dis-je, cela viendra. En attendant il ne se passait pas un jour sans que Mme Damer ne reçût de son esclave dévoué quelques nouvelles offrandes, quelque hommage délicat. Elle était *bleue*, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Elle m'avait souvent parlé d'un ouvrage de Shaftesbury dont la première édition est fort rare, et elle manifesta le désir de posséder cette édition que, par un hasard aussi heureux qu'extraordinaire, je possédais dans ma bibliothèque. C'était un de mes trésors les plus chéris. J'en aurais refusé le don au roi lui-même, si le roi me l'eût demandé; mais que pouvais-je faire de mieux que de sacrifier mes plaisirs à ceux de l'objet aimé? Le lendemain même du jour où mistress Damer m'avait témoigné ce désir, elle reçut de ma part et soigneusement enveloppé le livre auquel elle attachait tant de prix.

Peu de jours après cet envoi qui pouvait passer pour une galanterie du premier ordre, je reçus un billet de Mme Damer. C'était le premier..... Oh! le premier billet de la femme que l'on aime! Vous en souvenez-vous, lecteur? quelle sensation délicieuse parcourt les veines et fait tressaillir les fibres! Je trouvai cette écriture plus jolie encore que celle de Rosa-Mathilda Mackham. Il est vrai que le billet contenait peu de chose et n'était qu'une invitation à me trouver le lendemain à deux heures précises chez Mme Damer, pour l'accompagner, elle et sa sœur Dora, chez le phrénologiste Deville; cet homme qui a si bien exploité la passion des Anglais pour le nouveau et l'original; qui a moulé plus de figures bourgeoises que Phidias n'a sculpté de dieux et

de divinités grecques. Je choisis le plus beau papier doré sur tranche ; ma cire ambrée, ma poudre de mille couleurs, et j'écrivis cette éloquente réponse :

Croira-t-on qu'il me fallut trois heures pour ébaucher, recommencer , déchirer et écrire de nouveau cette merveilleuse ligne :

Chère madame Damer, c'est avec le plus grand plaisir que j'accepte votre aimable invitation ; je serai chez vous à trois heures précises. Toujours à vous.

AUGUSTE CLAVERING.

Quand j'arrivai, Mme Damer et Dora n'étaient pas encore prêtes ; j'attendis que leur toilette fût achevée, et cette heure d'attente fut pour moi un siècle ; elles étaient riantes , plaisantes, pleines de grâce et de gaîté. Nous longeâmes le Strand, où se trouve ordinairement une si bonne moisson de laideurs humaines et de curiosités physiologiques. Je ne fus pas fâché de les rencontrer sur mon passage ; il me semblait qu'elles me consolaient. Cependant lorsque je vis une ou deux jeunes personnes me montrer malignement du doigt, je ne fus plus aussi calme ; je me demandai si ma laideur ne dépassait pas toutes les laideurs qui s'étaient offertes à moi sur la route. Le coloris de mes pensées changea subitement. Le poète a eu raison de le dire : « La vie est une comédie pour l'homme qui pense ; elle est une tragédie pour l'homme qui sent. »

M. Deville nous fit sa leçon de phrénologie, et nous démontra savamment quels étaient les organes correspondans au meurtre, à l'amour, à la philogéniture, au sentiment des couleurs et à celui de la musique. A cette époque-là, les dames de Londres étaient possédées par une manie scientifique. Leur esprit vivait au milieu des gaz et des systèmes de chimie. Elles parlaient de minéraux et d'équations comme

elles parlent aujourd'hui de fleurs et de rubans; on s'était surtout épris d'une grandé passion pour l'étude des crânes et la connaissance des bosses. Presque tous ceux qui se croyaient doués de facultés remarquables (c'est-à-dire l'immense majorité de la société, foule vaniteuse et prétentieuse), avaient été chez Deville se faire mouler en plâtre; on se soumettait par vanité à cette opération désagréable qui forçait le patient de laisser sa tête long-tems emprisonnée et inactive, sous la triple couche de plâtre que le phrénologiste superposait. Les deux dames m'invitèrent à faire mouler ma tête, qui, disaient-elles, le méritait bien; leurs chuchotemens, leurs sourires, le coup d'œil oblique qu'elles me lançaient de tems en tems, tout me révélait une vérité assez pénible; c'est qu'elles se moquaient de moi. Aussi résistai-je long-tems, même aux prières de lady Damer. Dora, qui craignait d'échouer dans son dessein perfide et qui n'était venue là que pour s'amuser, murmura quelques mots tout bas à mon oreille.

« Allons donc, c'est très-mal. Comment voulez-vous que l'on donne sa main à un homme qui ne veut pas seulement prêter sa tête?»

Ce mot me laissa entrevoir que Mme Damer n'était pas éloignée de m'accepter non seulement comme cavalier servant, mais pour mari. Épouser madame Damer! Ce bas-bleu de premier ordre, cette patrone de la littérature et des arts! quel bonheur! quelle joie! Ma foi, je n'y pus tenir et je cédai. Je permis à l'opérateur de jeter sur mes bosses frontales et sur mon occiput l'enduit de plâtre de Paris qui devait conserver l'empreinte de mon visage et la forme de mon crâne.

Me voilà assis dans un fauteuil, et subissant ce supplice ridicule par galanterie pour ces deux dames. J'avais l'air d'un martyr, lorsque je me résignai à ce que M. Deville

voulait de moi. Du sein de la profonde retraite où j'étais enseveli vivant, je pouvais entendre les éclats de rire et les plaisanteries de ces dames. Quand l'opération fut finie, les convulsions de gaîté duraient encore. Je relevai la tête et je vis Dora et Mme Damer qui s'arrachaient un petit morceau de papier sur lequel la première des deux avait inscrit quelques mots. Comme je témoignais le désir de connaître le sujet de cette joie, et de la partager s'il était possible : »

« Eh bien ! s'écria Dora, comme vous voudrez, je ne m'y oppose pas. »

Dora avait écrit au crayon, sur une bande de papier, une épigraphe dont le sens était que la nature ayant brisé le moule qui m'avait servi, l'opération de M. Deville se trouvait absolument nécessaire, et que les amateurs d'histoire naturelle, en me classant à la tête des êtres anomaux, et non décrits, sauraient gré au phrénologiste français de leur avoir conservé un spécimen aussi curieux. Je ne perdis pas une des paroles de cette maligne épigramme, et tout ému de colère contre miss Dora, je me retournai vers ma protectrice.

« Eh quoi ! lui dis-je, madame, les plaisanteries déplacées de votre sœur seraient-elles souffertes par vous ; pourriez-vous lui permettre de se livrer envers vos amis à des railleries amères?

— Monsieur, répliqua Mme Damer avec un imperturbable sang-froid, vous savez que j'aime beaucoup lord Shaftesbury, et j'ai à vous remercier de m'avoir donné une magnifique édition de cet auteur. Eh bien ! voici ce que j'y ai lu : « Nous ne faisons pas toujours le ridicule dont nous nous moquons, nous le trouvons tout fait. »

Ma foi je pris mon chapeau, et je m'élançai furieux hors de la salle. Tant de railleries pour réponse à tant de

complaisance; se servir, pour empenner la flèche, du cadeau même que j'avais fait à mistress Damer; ah! la cruelle! ah! l'ingrate! emprunter des paroles à mon auteur favori, pour me blesser au cœur, pour me frapper dans mon amour-propre; je résolus de ne plus voir Mme Damer, et d'échapper à ces femmes sans cœur qui s'intitulent *bleues*, comme j'avais échappé aux jeunes personnes sentimentales représentées par Mathilda Mackham.

Trois ans se sont passés depuis mon aventure chez Deville; j'ai aujourd'hui trente-quatre ans; un poète a dit que le tems qui nous enlève nos années, nous enlève aussi nos plaisirs. Mon seul plaisir était l'espérance, et le tems me l'a ôtée; plus d'amour, plus de mariage pour moi, c'en est fait, tout est dit, je n'y pense plus. Adieu, élans du cœur, brillante et douce rêverie. Je suis trop vieux maintenant, même pour penser à l'amour; ma folle générosité envers un sexe ingrat a considérablement diminué mon patrimoine. Depuis la grisette jusqu'à la grande dame, depuis la dévote jusqu'à la femme de mœurs faciles, tout le monde m'a refusé; mes hommages ont été repoussés des moins scrupuleuses; ce qu'il y a de pis, c'est que ma fortune a souffert, et qu'après la honte de tant de refus, j'ai laissé entre les mains des belles une partie de mon patrimoine. Ah! messieurs, je vous répéterai sans cesse, il en coûte bien cher d'être laid.

La demoiselle d'opéra prit mes diamans, chose toujours acceptable; mais un jour qu'empruntant une locution à la mode en France, je lui disais que l'amour lui prêtait mille charmes, elle me répondit comme Ninon, avec plus d'esprit que de politesse : « Ah! si l'amour prête des charmes, pourquoi n'en empruntais-tu pas? »

Continuerai-je l'histoire de mes exploits malheureux? on ne l'exigera pas. Ils se résument à peu près comme

ceux de M. Hobhouse, dont lord Byron décrit si plaisamment la patience et les hauts faits. « Hobhouse, dit lord Byron, restait pendant des journées entières sur le bord d'un ruisseau, jetant son filet çà et là; et changeant son filet contre le hameçon, et le hameçon contre le filet : il revenait le soir comme il était arrivé le matin. Toutes les fois que je le voyais sortir et se préparer à ses expéditions, j'écrivais d'avance sur mon journal les mots suivans : Hobhouse est allé à la pêche et n'a rien pêché; ce qui le soir se trouvait parfaitement vrai. »

Voilà le résumé, l'analyse et la chronique de mes bonnes fortunes, de leur progrès, de leur accroissement et de leur décadence. Ces douces et amères leçons avaient été répétées assez souvent, mais l'amour-propre est toujours sur le point de les oublier. La plus jolie des femmes de Londres, lady Emmeline, avait souvent parlé de moi avec bonté, et un mouvement secret m'avertissait que si je n'y prenais garde, je pourrais bien retomber dans la même erreur, et recommencer la pêche inutile de l'ami de lord Byron. Un soir elle me demanda si je voulais l'accompagner à l'Opéra; j'acceptai avec empressement, et nous restâmes tête à tête dans sa loge jusqu'au dernier acte de la *Médée*. On m'a dit que la Pasta avait été plus sublime que jamais; c'est ce dont je ne m'aperçus pas. J'étais fort mauvais critique alors, et je remarquai seulement que le bras de lady Emmeline était d'une blancheur ravissante, et orné de petites fossettes au coude. Quant à l'opéra, je n'y songeais pas : duo, trio, grands airs, passaient inaperçus; j'allais prendre courage et exprimer une partie de tout ce que je pensais, lorsque Castleton entra dans la loge; c'était mon meilleur ami, mais je l'eusse volontiers envoyé à tous les diables; il resta pendant le ballet, et ne nous quitta qu'à la porte. Emmeline (je commençais à m'habituer à

ne plus l'appeler que de ce nom, dans ma pensée du moins) s'appuya sur mon bras; je l'accompagnai jusqu'à sa voiture, je lui donnai la main; son mouchoir tomba, je le ramassai, et le remerciement le plus doux sortit de ses lèvres. Le lendemain, à l'heure où une femme est visible, à deux heures, je me trouvai dans Grosvenor-Square. Le valet de chambre m'introduisit: lady Emmeline était dans son boudoir, et la jalousie bleue qui interceptait les rayons du jour m'empêcha d'abord de distinguer ses traits; mais quand je m'approchai d'elle, je reconnus qu'elle était baignée de pleurs; elle tenait un mouchoir sur ses yeux, et s'efforça de sourire lorsque j'entrai; je m'avançai d'un air de compassion et de galanterie.

« Ah mon Dieu! madame, qui a pu vous causer ce chagrin? pourquoi êtes-vous en larmes, oserais-je vous le demander? et y a-t-il un homme assez barbare.... »

Ses larmes jaillirent encore, elle soupira plusieurs fois et reprit :

Lord Williams est si cruel pour moi, si injuste! il m'a fait une querelle épouvantable..... à cause de notre soirée d'hier, notre soirée d'opéra.

Je tombai à ses pieds, je saisis sa main.

« Quoi! chère Emmeline, m'écriai-je, parce que vous étiez avec moi? »

Elle retira sa main avec promptitude, et riant à travers ses larmes.

« Jaloux de vous? oh! non monsieur Clavering, on ne peut pas être jaloux de vous, soyez bien rassuré; lord Williams s'est formalisé de ce que Castleton est resté dans ma loge, quoiqu'il n'y ait certainement passé que dix minutes tout au plus. »

Voilà un agréable dénouement. Je me relevai avec une certaine gravité, et je me dirigeai d'un pas lent vers la fenêtre qui donnait sur la rue; mon cheval était là qui

m'attendait, et qui frappait le pavé d'un pied impatient. Je saluai la maîtresse de la maison, et je me promis bien de mettre à profit le dernier enseignement que je venais de recevoir.

Alors je me jetai dans la vie publique, et j'essayai de me faire élire par les habitans d'un bourg; mais toutes les femmes étaient contre moi, et sans entrer dans d'inutiles détails, il me suffira de dire que mon élection fut perdue et mes guinées dissipées sans résultat. Le malheur d'être laid me poursuit partout; mon père est mort depuis quelques années, ma couronne de baronnet est riche et honorable, il y a une pairie dans ma famille. Parmi les femmes qui liront ces confessions douloureuses, ne s'en trouvera-t-il pas une qui veuille prendre en considération cet avantage, et jeter un voile complaisant sur la grossièreté et la rudesse de mes traits, sur les désagrémens de ma figure? Allons, le sort en est jeté, une annonce insérée dans les journaux peut me procurer ce que je désire.

En disant ces mots, je pris mes gants, ma canne et mon chapeau, et m'acheminai vers le bureau du journal le plus répandu; je remontais la rue Saint-James, lorsque je vis beaucoup de monde arrêté devant l'étalage d'un marchand d'estampes. Lorsque l'un des curieux m'aperçut, il se mit à rire; tous ceux qui l'entouraient l'imitèrent, leurs yeux se portaient alternativement sur moi et sur une caricature qui semblait attirer l'attention générale. Je m'approchai du vitrage. Hélas! c'était moi-même, c'était la copie exacte et non la charge du portrait en médaillon que j'avais donné à ma danseuse; encore avais-je fatigué le peintre de mes prières et de mes obsessions, pour qu'il flattât et embellît autant que possible cette malheureuse et incurable laideur, mon supplice et mon bourreau.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Dégagement du calorique observé dans certaines fleurs. — Ce qui distingue l'homme de génie de l'homme savant, c'est la puissance créatrice qui l'anime ; c'est cette ardeur qui l'entraîne sans cesse vers l'étude des phénomènes mal appréciés. Grâce à ces esprits rares, la nature nous livre insensiblement ses secrets, et la science réalise chaque jour de nouvelles conquêtes. MM. Lamark, Sennebier et Huber avaient reconnu dans les *arums* et spécialement dans l'*arum italicum* et l'*arum cordifolium*, la propriété spéciale de dégager une grande quantité de calorique au moment de la fécondation ; plus tard MM. Brongniart, Dutrochet et Biot annoncèrent que toutes les plantes étaient douées de la même propriété quoique à un degré moins prononcé. M. Schultz, à son tour, vient de démontrer que le dégagement du calorique se manifeste aussi d'une manière très-intense dans le *caladium pinnatifidum,* durant les mêmes circonstances : découverte précieuse, qui corrobore les expériences déjà constatées, qui agrandit le domaine de la botanique, et détruit un grand nombre d'erreurs accréditées. Comme il arrive presque toujours, ce fait mal observé par quelques savans donna lieu d'abord à des critiques amères, et l'on refusa même d'ajouter foi aux observations de M. Schultz.

mais la vérité a enfin triomphé, et des épreuves multipliées l'ont établie d'une manière incontestable. Nous n'entreprendrons pas d'exposer nous-même le résultat des expériences nombreuses de ce savant, et de réformer les jugemens de ses antagonistes; nous serions incompétens pour vider la querelle : nous laisserons M. Schultz rendre compte lui-même d'une découverte qui est le fruit de ses travaux et de son expérience.

« C'était en 1826, dit-il, je me promenais dans le Jardin-des-Plantes à Berlin, lorsqu'un beau pied de *caladium pinnatifidum* s'offrit à mes regards. Je ne remarquai d'abord que le joli bouquet formé par la réunion de vingt ou trente fleurs qui dominaient la tige; mais bientôt je fus frappé de la rapidité avec laquelle la végétation se développe dans cette plante, car j'étais passé depuis peu dans ces mêmes allées, et elle paraissait alors bien loin d'être en floraison.

« Une telle accélération me fit supposer que le *caladium* pourrait bien participer de la nature des *arums*, puisqu'il était de la même famille; il me sembla qu'il devait aussi, durant sa fécondation, dégager du calorique. Ce que l'analogie m'avait fait soupçonner, l'expérience me le démontra, et je me convainquis bientôt de la vérité, en constatant d'une part la température de la serre, et en présentant ensuite la boule du thermomètre sur le calice de la fleur; je remarquai en effet que le mercure, élevé à quinze degrés par la température de la serre, montait insensiblement de quatre ou cinq degrés lorsque je le rapprochai de la fleur. Je poursuivis mes recherches, et me convainquis que la portion du calice sur laquelle sont placées les étamines était celle qui donnait toute la chaleur; je m'assurai qu'elle la communiquait ensuite au calice, et qu'à mesure que les pétales se flétrissaient, sa tem-

pérature devenait décroissante. Ces observations me parurent assez intéressantes pour ne pas négliger de les publier, et je les inserai dans le deuxième volume d'un ouvrage qui a pour titre : *Die Natur der lebendigen Pflauze*. Plusieurs savans voulurent répéter après moi l'expérience dont j'avais donné tous les détails, mais ils n'obtinrent pas les mêmes résultats. Je fus combattu par quelques hommes érudits ; M. Link regarda mon assertion comme fausse et inexacte, et le professeur Goppert de Breslau ne craignit pas de proclamer que le fait était tout au moins très-douteux. Convaincu cependant de l'exactitude de mes expériences, j'attendais impatiemment l'occasion de les reproduire, lorsqu'au commencement de cet été, il m'a été permis de vérifier de nouveau ce phénomène, et de l'établir par des preuves solides et irrécusables.

« La fleur du *caladium pinnatifidum* parvient avec rapidité à son entier développement, comme aussi il lui faut peu d'instans pour se faner et périr. La nature, qui a mis dans tous ses ouvrages rapport et compensation, n'emploie que douze heures pour la flétrir, mais aussi elle la conduit à la vie avec une puissance et une force qu'on ne remarque pas chez les autres fleurs. Cette accélération n'est pas continue, elle a ses époques d'intensité et d'abaissement ; mais l'instant où elle se manifeste dans toute son intensité est régulièrement entre huit et dix heures du soir. Hors ce tems, le *caladium pinnatifidum* est régi par les mêmes lois communes aux autres plantes ; aucune particularité ne le distingue, et sa température est celle de l'atmosphère. S'il est des fleurs qui naissent à toute autre époque que celle qui leur a été assignée, la nature devient marâtre à leur égard ; la tige refuse de leur apporter les sucs nourriciers de la terre, et la fleur est condamnée à ne point

jouir de la rosée du lendemain ; elle ne participe plus de cette chaleur vivifiante qui la soutient sur sa tige ; délaissée, elle meurt d'étiolement et de froid. Ces faits, que je viens de citer, sont extrêmement remarquables, et je suis certain que si M. Link s'y fût arrêté, il aurait été plus heureux dans le résultat de ses recherches. Je les recueillis en 1826, et les insérai dans l'ouvrage dont j'ai déjà parlé, à la suite de mes premières observations. Je connaissais bien dès lors les différentes propriétés du *caladium pinnatifidum*, mais je n'avais pas apporté une attention spéciale à l'échelle des degrés que parcourt l'intensité de la chaleur qui en émane ; depuis j'ai eu la satisfaction de compléter mes travaux.

« Le 1er mai de cette année, après m'être assuré que la température du *caladium* était la même que celle de l'atmosphère qui l'environnait, je cueillis une fleur à peine éclose, je l'emportai dans mon cabinet, et la plaçai par l'extrémité de sa tige dans un verre d'eau. La température du cabinet et de la fleur était de treize degrés Réaumur (61° 2 Fahr.), et jusqu'à cinq heures du soir je ne remarquai aucun changement apparent. Vers les six heures, la fleur, jusqu'alors parfaitement inodore, répandit une odeur très-forte et désagréable, sa température s'était élevée de deux degrés ; le thermomètre marquait 15° à sept heures, la colonne de mercure arrivait jusqu'à 17° à huit heures ; à 19° à huit heures et demie ; à 19° 1/2 à neuf heures ; 20° 1/2 à dix heures, enfin la colonne du thermomètre était parvenue à 21° 1/2 à dix heures et quart. Je ne me lassai pas, je continuai encore le cours de mes observations jusqu'à onze heures, mais le thermomètre était resté station naire ; la chaleur avait atteint son maximum d'intensité. Je ne dois pas omettre que l'odeur désagréable qui s'était fait sentir au commencement de l'élévation de la tempéra-

ture augmentait en raison de la chaleur; elle devint si forte qu'on aurait cru que le parquet avait été arrosé avec de l'ammoniaque. Le lendemain, lorsque je revins auprès de ma fleur, sa température était au niveau de celle de l'air atmosphérique; et le soir de ce jour, les phénomènes que j'avais observés la veille ne se manifestèrent plus. Je ne me bornai pas seulement à cette épreuve, je la répétai sur toutes les fleurs que je pus me procurer, et dans le cours de mes expériences j'ai toujours vu le même phénomène se reproduire, selon les mêmes lois et les mêmes proportions. »

Anthropologie.

Origine et condition actuelle des Chaliahs dans l'île de Ceylan. — Maintenant que l'Angleterre prépare par de sages mesures l'émancipation des esclaves africains qui se trouvent dans ses possessions de l'Inde occidendale, il ne sera pas sans intérêt d'examiner quelle est la condition politique des divers peuples que le hasard ou la conquête a placés sous sa domination dans l'Inde orientale; car là aussi se trouvent des hommes à qui la liberté a été ravie et qui gémissent sous le plus odieux despotisme. Nous ne nous occuperons dans cet article que de la tribu des Chaliahs, l'un des plus anciens peuples de l'île de Ceylan.

L'origine des Chaliahs est, comme celle de la plupart des peuples de l'Inde, enveloppée d'un nuage épais de fables, de mystères et de prodiges. A travers tant de faits exagérés ou tronqués, qu'on peut comparer à des jalons mal placés qui conduisent toujours à de fausses routes, il est souvent difficile de se reconnaître; et si un esprit sagace parvient quelquefois à débrouiller ce chaos, à dé-

couvrir la vérité, alors même la vérité ne se révèle à lui que sous un jour bien douteux. Les premiers Chaliahs habitaient d'abord la péninsule de l'Inde, et ce ne fut qu'à l'invitation du roi de Candy (1) qu'ils vinrent fixer leur demeure dans les provinces maritimes de Ceylan. Leur industrie se bornait à confectionner des tissus; plus tard ils apprirent à filer l'or et l'argent, mais les intérêts de leur commerce les ramenèrent bientôt à leurs travaux primitifs. C'est là tout ce que nous apprennent de plus vraisemblable les traditions du pays, sur l'industrie et le commerce des Chaliahs.

L'histoire politique de ces peuples n'offre pas non plus beaucoup de documens positifs sur la manière dont ils étaient gouvernés. On sait seulement que cette nation fut de tout tems divisée en plusieurs castes, qu'elle obéissait aux rois de Candy dont elle était tributaire; mais c'était le tribut de l'esclave qu'elle payait, car les Chaliahs étaient non seulement obligés de remplir les greniers et les magasins du roi, mais encore de lui rendre des services personnels. Plus tard, lorsque les rois de Candy furent dépouillés de leurs possessions et de leurs prérogatives par les Portugais, les Chaliahs changèrent aussi de maîtres sans cependant voir améliorer leur condition.

Après avoir établi leur domination dans l'ile de Ceylan, les Portugais suivirent le même système d'administration que les rois de Candy, et les Chaliahs furent toujours des serfs attachés à la glèbe. On les employa en outre à recueillir et à préparer la cannelle, et ils se soumirent sans murmurer à ce nouveau fardeau dont on les accabla tout à coup; ils se contentèrent de lui donner le nom de *grand*

(1) On sait que le royaume de Candy occupe la partie centrale de l'île de Ceylan.

impôt (*muhu-buddu*), comme s'ils prévoyaient qu'il deviendrait dans la suite une source d'exactions et d'arbitraire.

Les Hollandais, après avoir délivré le roi de Candy du joug des Portugais, n'eurent pas une pensée plus généreuse que leurs prédécesseurs. Non contens de marcher sur leurs traces, ils allèrent plus loin, en établissant de nouvelles lois qui consacrèrent cette odieuse servitude. La nation, déjà divisée en quatre castes, eut de nouveaux devoirs à remplir, mais les mêmes impôts à payer. Toutes les castes étaient employées à la préparation de la cannelle, et les priviléges qui les distinguaient les unes des autres ne traçaient que de légères lignes de démarcation. Cependant sur la quatrième retombaient les travaux les plus rudes et les plus pénibles; c'était elle qui attisait les fourneaux de distillerie, qui transportait les fardeaux et qui dépouillait les canneliers de leur écorce. Le gouvernement néerlandais sut bientôt apprécier les immenses avantages que lui procurait ce système d'exploitation, et ne négligea aucun moyen pour accroître le nombre des travailleurs et pour les empêcher de se soustraire à cette capitation. A cet effet il fit établir un registre où se trouvaient inscrits le nom et l'âge de chaque Chaliah, la caste à laquelle il appartenait, l'emploi qu'il était chargé d'accomplir, et l'exactitude qu'il mettait à s'acquitter de ses devoirs. Il fut réglé aussi que tout enfant né d'un Chaliah suivrait la condition de son père, et que, lorsque les parens seraient de caste différente, l'enfant appartiendrait à la caste inférieure. Parvenu à l'âge de onze ans, le Chaliah était soumis à la taxe qui allait en augmentant chaque année jusqu'à un certain âge. Dans la quatrième classe, par exemple, l'enfant qui commençait à payer tribut était d'abord taxé à un *pingo* (55 livres pesant) pour la première année,

mais à mesure qu'il grandissait on l'imposait d'un pingo de plus ; parvenue à onze pingos, maximum de la taxe des hommes, elle restait invariable et prenait le nom d'*angebadde*, ce qui, dans la langue du pays, signifie *capitation*.

Lorsque les produits de l'*angebadde* étaient insuffisans pour compléter les quantités de cannelle demandées, on exigeait une taxe extraordinaire, mais que l'on payait aux Chaliahs à raison de 6 *price* (60 cent.) le pingo. C'est ainsi qu'on colorait par une légère rétribution l'injustice de ce nouvel impôt. Malheur à celui qui n'apportait pas sa taxe régulièrement ou en bonne qualité ; pour lui point de remise : on l'arrêtait aussitôt, on le fouettait, et on le jetait dans les prisons qui étaient transformées en laboratoires pour la distillation de l'huile de cannelle, travail pénible, auquel chaque prisonnier était forcé de prendre part.

Une telle oppression n'eut d'autre résultat que d'abrutir les malheureux Chaliahs à un tel point que, ni l'amour de la propriété et des richesses, ni les tributs exorbitans, ni les exactions sans nombre, ni les travaux, ni les châtimens, n'avaient encore pu réveiller en eux un vif désir de s'affranchir du joug qui les accablait. Cependant, en 1716, obsédés par les agens hollandais, ils se décidèrent enfin à se retirer dans l'intérieur des terres et à abandonner les provinces maritimes. Un petit nombre seulement mit à exécution ce projet ; mais en 1723, des exactions plus révoltantes encore déterminèrent une révolution complète. Les canneliers étaient rares, et le gouvernement refusa de diminuer la taxe quoiqu'il fût impossible de l'acquitter. Mais les Hollandais s'étaient aperçus à tems que ce nouvel acte de tyrannie ne ferait que leur aliéner l'esprit du peuple, firent quelques concessions pour le ramener. Ils autorisèrent la formation d'assemblées annuelles où le peuple viendrait

s'imposer lui-même. La politique des Hollandais triompha : ce qu'ils avaient prévu s'accomplit; la démarche, généreuse en apparence, du gouvernement, flatta l'amour-propre du Chaliah, et quelques aunes de toile de coton qu'on lui jeta en guise de récompense quand il outre-passait la taxe, lui fascinèrent les yeux; mais malgré cette apparente générosité, la condition des castes ne fit qu'empirer.

Enfin, en 1735, une grande partie de la caste des *peleurs* ou préparateurs éprouva le besoin de s'affranchir. Au cri répété de *plus d'esclavage!* ils se mettent en marche et vont se fixer dans le territoire de Candy. Les Hollandais, inquiets, envoient des parlementaires; mais cette fois on n'écoute plus rien, ni promesses ni concessions. Leur résolution est ferme; leur langage est dicté par le désespoir. « Nous ne retournerons plus sous de pareils maîtres, s'écrient-ils, dussiez-vous ravager nos terres et l'héritage de nos ancêtres, dussiez-vous brûler nos femmes et nos enfans et nous couvrir de leurs cendres. »

Dans une conjoncture aussi critique, le gouvernement hollandais s'adressa au roi de Candy qui avait reçu les rebelles dans ses états, mais ce prince ne crut pas devoir sacrifier aux exigences injustes d'une puissance tyrannique des hommes qui s'affranchissaient d'un joug odieux. Il protégea la nouvelle colonie, qui grandit et prospéra à côté des autres castes et des autres tribus indiennes qui habitaient Ceylan. Dès lors les Hollandais comprirent leur position vis-à-vis des castes qui étaient restées sous leur dépendance; ils ne manquèrent jamais de satisfaire, au moins en apparence, les réclamations qu'elles leur adressaient; et leur système de gouvernement devint une combinaison de concessions et d'arbitraire. Les Chaliahs obtinrent qu'au droit de s'imposer, serait ajoutée la faculté de se choisir un directeur de l'administration de

la taxe. On rétablit les récompenses, on redoubla les châtimens, et si une année le Chaliah avait reçu quelques aunes de toile de coton pour avoir outre-passé la taxe, souvent, l'année d'après, plusieurs mois de fers le punissaient d'une légère négligence.

A l'époque où les Anglais débarquèrent à Ceylan, ce système odieux n'avait reçu que quelques légères modifications. On n'avait pas eu honte de recourir aux stratagèmes les plus grossiers pour capter l'esprit ignorant des castes. Ainsi, le gouverneur ne se montrait en public qu'entouré de nombreux officiers, précédé de drapeaux magnifiques et escorté d'un corps de musique très-bruyante; et c'est souvent au milieu de ce faste que se préparaient de nouvelles exactions, tandis que le peuple ébahi venait applaudir et s'incliner devant ses tyrans. Il faut le dire, l'administration des Hollandais dans l'île de Ceylan montre jusqu'à la dernière évidence qu'un gouvernement despotique, mais loyal, est préférable à tous égards à celui qui couvre ses actes arbitraires du manteau de la légalité, et qui recourt aux supercheries les plus basses pour dépouiller les peuples qui lui sont soumis. Les Hollandais regardaient le Chaliah comme leur propriété : pour mieux l'asservir, ils le dégradèrent même à ses propres yeux; ils lui dirent : « Tu n'es bon qu'à préparer la cannelle; » et ce pauvre peuple sembla le croire. L'esclavage fut ainsi consacré par une coutume, si ce n'est par un principe; mais qu'importe, c'est toujours l'esclavage! Possesseurs souverains des provinces maritimes, les Hollandais sacrifièrent le caractère de bienfaiteurs ou de protecteurs au rôle de vils agioteurs. Comme maîtres, ils furent arrogans, cruels, despotes; comme marchands, ils allièrent l'oppression à l'avarice.

Naguère encore la condition du Chaliah n'était pas

meilleure, et l'Angleterre, en prenant possession de Ceylan, ne l'avait pas changée. Elle laissa subsister les mêmes impôts, les mêmes châtimens, en un mot, le même système, sauf quelques légères modifications. Cependant, comme tous les autres Indiens, le Chaliah est doux, patient et soumis. Les naturels des climats chauds, il est vrai, ne sentent pas leur dignité; ils aiment la dépendance et souffrent le despotisme. Mais sont-ce là des motifs pour laisser croupir dans la servitude des hommes que nous reconnaissons nos égaux? Faut-il donc les accabler parce qu'ils supportent avec plus de résignation que d'autres le joug de la tyrannie? faut-il que, sous le patronage de l'Angleterre, ces hommes soient soumis pour quelques légères infractions à des châtimens que la civilisation européenne ne réserve qu'aux grands crimes?

Cependant nous devons dire que depuis l'arrivée du nouveau gouverneur, sir Wilmot-Horton, ce système de capitation a reçu d'importantes modifications. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir appuyé le plan de réforme présenté au roi, et c'est lui qui, le 22 septembre 1832, a fait publier l'abolition du travail forcé, qui depuis un tems immémorial avait prévalu dans l'île. Aujourd'hui la culture et la récolte de la cannelle se fait de gré à gré. D'après les derniers recensemens, 16,500 Chaliahs sont occupés à cette exploitation, de concert avec 4,000 Cingalais. Mais il reste encore bien des vexations à faire disparaître, bien des injustices à redresser. Les indigènes de Ceylan, dépouillés de toute espèce de droits politiques, se trouvent dans un état d'ilotisme complet. C'est au parlement de la réforme à faire disparaître cette anomalie qui est en opposition manifeste avec l'émancipation qu'il a étendue à tous les esclaves africains qui se trouvent dans les Antilles.

Statistique.

Navigation intérieure de la Grande-Bretagne. — Le nombre infini de canaux qui intersecte l'Angleterre en mille sens divers, et qui donne à la carte de la Grande-Bretagne l'apparence d'une toile d'araignée, n'est pas d'une origine aussi ancienne qu'on pourrait le croire. Le premier essai de ce genre ne remonte pas à plus de quatre-vingts ans. Il y avait déjà long-tems que la France possédait ses grands canaux de Briare et du Languedoc, que l'on ne s'occupait pas encore en Angleterre des moyens de navigation artificielle. Les côtes et les rivières, voilà où se bornait la navigation du commerce de l'intérieur. Les routes mêmes étaient à cette époque presque inconnues. Elles consistaient le plus souvent dans le lit desséché des torrens, et le voyageur, réduit à ses propres ressources, restait souvent deux ou trois jours en route pour accomplir un trajet qu'aujourd'hui on fait en autant d'heures.

Les premiers efforts des ingénieurs anglais se portèrent sur la canalisation des rivières. Le parlement accorda plusieurs concessions; mais le succès ne couronna pas toujours ce genre d'entreprise. Le courant des rivières changeait petit à petit la direction artificielle : les inondations couvraient les travaux d'encaissement et renversaient les écluses; les alluvions venaient resserrer le lit nouveau creusé par la main des hommes; l'été mettait le canal à sec; l'hiver, les grandes eaux rendaient la navigation dangereuse et souvent impossible; et les navires étaient sans cesse exposés, malgré les jalons placés dans le courant pour indiquer le canal, de se briser contre les rives, contre les atterrissemens, contre les travaux. Ce système de canaux

fut donc abandonné à tout jamais, et l'on songea bientôt à creuser à côté de ces rivières des canaux artificiels, dans lesquels on pût facilement retenir les eaux à un niveau constant, au moyen de saignées faites aux rivières.

Aujourd'hui l'Angleterre est de tous les états du monde celui qui possède le plus grand nombre de canaux. Le parcours de ces différentes lignes de navigation est de plus de 2,400 milles (1), et les frais généraux de construction en ont été portés par quelques ingénieurs, en 1830, à 50,000,000 liv. st. (1,250,000,000 fr.). Ces entreprises ont nécessité le percement de 52 galeries souterraines sur une longueur de 80 kilomètres, environ 40,000 toises, et la construction de plus de 3,600 écluses et de 423 ponts. Mais aussi, grâce à ces prodigieux travaux, les principaux foyers de commerce et d'industrie se trouvent reliés entre eux : ainsi, les quatre grands ports de l'Angleterre, Londres, Hull, Liverpool et Bristol, communiquent entre eux et avec les principales villes de l'intérieur, malgré les chaînes de montagnes qui les séparent.

Les canaux de l'Angleterre, convergeant tous vers une de ses villes principales et se ramifiant autour d'elles, chacune de ses villes se trouve enveloppée dans un cercle qui forme une division distincte de canaux. C'est d'après ces grands centres de communications hydrauliques que nous indiquerons les principaux canaux de l'Angleterre, afin de ne pas séparer ce qui forme un système hydraulique entièrement distinct. Tel est le mode qui a été déjà adopté par l'un de nos collaborateurs, M. Adrien Balbi, dans son remarquable *Abrégé de Géographie*. C'est même en partie le travail de ce savant géographe que nous re-

(1) M. Page, de Speen, porte le parcours des lignes de canaux de l'Angleterre seulement à 2,174 milles.

produisons, en y ajoutant toutefois le résultat des nouvelles publications de M. Phillipps.

SYSTÈME HYDRAULIQUE DE MANCHESTER

Les divers canaux qui rayonnent autour de Manchester, et qui composent le système dont cette ville est le centre, ont un parcours d'environ 210 milles ; nous ne citerons ici que les principaux.

Le canal de *Rochdale*, construit en 1804, et dont le parcours est de 31 milles, va de Manchester à Halifax en passant par Rochdale ; il se réunit dans Manchester avec celui de Bridgewater par une galerie souterraine.

Le canal de *Bridgewater*. C'est au duc de Bridgewater, qui avait déjà fait creuser le canal latéral à la Sankey, que l'Angleterre doit celui de Bridgewater, dont le parcours n'est pas moindre de 40 milles, en y comprenant ses principaux embranchemens. La première branche de ce canal part des mines de charbon fossile situées près de Worseley, et va jusqu'à Manchester ; la deuxième part de Manchester et remonte la rive méridionale de l'Irwel jusqu'à Runcorn sur la Mersey, après avoir traversé l'Irwel sur un pont-aqueduc de 186 mètres de longueur ; les bateaux à voile passent sous l'arche du milieu. Ce canal est remarquable par des portes de sûreté très-ingénieuses qui, en cas de rupture de la levée, ne laissent écouler que les eaux contenues entre deux d'entre elles. Une troisième branche conduit des mines de Worseley jusqu'aux marais Chatmoss, où sont jetées les terres déblayées afin d'exhausser ces marais et les rendre à la culture. Ce canal a 88 kilomètres 1/2 de longueur sur un seul niveau, le même que celui des 29 premiers kilomètres du canal de Grand-Tronc avec lequel il communique. Ce canal, commencé en 1758, fut achevé dans l'espace de cinq années. Le succès du duc stimula les spéculateurs ; chacun alors voulut faire un canal, comme un peu plus tard chacun a voulu creuser une mine, comme aujourd'hui chacun veut faire son rail-way.

Le canal d'*Ashton* et *Oldham* va de Manchester jusqu'à Ashton; un premier embranchement conduit à Oldham et un deuxième à Stockport, dans le comté de Chester. Il fut construit en 1797, et son parcours n'est que de 18 milles.

Le canal de *Huddersfield* va d'Ashton à Huddersfield; ce canal et le précédent réunissent deux rivières navigables : la Calder et la Mersey qui se jettent dans des mers opposées. Le canal de Huddersfield traverse la chaîne de montagnes qui sépare les bassins de ces cours d'eau; ce passage est effectué par une galerie souterraine taillée dans le roc, de 4,828 mètres de longueur. C'est une des plus longues qui aient été faites dans la Grande-Bretagne. Le parcours de ce canal, qui fut construit en 1798, est de 19 milles 1/2.

Le canal de *Peack-Forest*, commencé en 1820, part de l'extrémité de celui d'Ashton jusqu'à Soads-Knowl, où il est terminé par une route en fer, après avoir parcouru une distance d'environ 21 milles. Le canal de *Ramsdan* conduit de la rivière Calder jusqu'au canal de Huddersfield. Sa construction date de 1774, et son parcours n'est que de 8 milles environ.

SYSTÈME HYDRAULIQUE DE LIVERPOOL.

Les divers canaux qui rayonnent autour de Liverpool, et qui composent le système dont cette ville est comme le centre, ont un parcours d'environ 412 milles; nous ne citerons ici que les principaux.

Le canal d'*Ellesmere*, construit en 1804, prend son nom de cette ville où ses deux lignes se coupent à angles droits pour se subdiviser ensuite en quatre branches, dont le parcours est de 110 milles environ. Le canal de *Shrewsbury*, construit en 1797, va de cette ville jusqu'à Newport et traverse le Tenet sur un pont-aqueduc en fer, le premier qui ait été construit en Angleterre. Son parcours est de 17 milles.

Le canal de *Shropshire*, commencé en 1797, se divise en deux branches qui vont jusqu'à la Saverne. Ce canal, dont le parcours n'est que de 7 milles 1/2, est cependant très-remarquable par les trois plans inclinés qui en facilitent la navigation;

les bateaux montent le troisième plan au moyen d'une machine à vapeur. Le canal de *Kelley* communique aux belles fonderies de ce nom ; c'est sur ce canal que le système des plans inclinés a été pour la première fois essayé en Angleterre.

Le canal de *Trent* et *Mersey*, surnommé le *Grand-Tronc*, parce qu'il est comme l'arbre d'où se ramifient presque toutes les branches de la navigation intérieure de l'Angleterre, a été commencé en 1777, et sa construction a duré onze ans. Ce canal, qui joint la Trent à la Mersey, a été entrepris sous le patronage du marquis de Stafford. Il commence à Prestan-Brook sur le canal de Bridgewater. On rencontre dans l'étendue de son parcours, qui est de 150 kilomètres : 75 écluses, 5 galeries souterraines, 3 ponts-aqueducs, etc. ; il passe près des salines de Nortwich, de Nanthwich, de Herecastle; et plusieurs de ses rameaux se dirigent sur diverses villes à droite et à gauche. Il se joint au canal de Fresley, qui communique avec ceux dont Birmingham et Londres sont le centre.

Le canal de *Derby* se compose de trois branches qui se joignent dans cette ville : la première se dirige vers le sud jusqu'au Grand-Tronc, qu'elle traverse pour déboucher dans la Trent à Swarkstone; la deuxième va vers le nord ; la troisième vers l'ouest jusqu'au canal d'Erewash. Sa longueur est de 27 kilomètres.

Le canal d'*Erewash*, parallèle à la rivière de ce nom, fait arriver à la Trent le combustible fourni par les houillères du comté de Derby. Il a plusieurs ramifications : à l'ouest, le canal de Nutbrook ; au nord, le canal de Cromford, continué par une route en fer jusqu'à Mansfield ; à l'est, le canal de Nottingham qui finit à cette ville sur la Trent, et qui est prolongé au-delà de ce fleuve par le canal de *Grantham*. Il a été creusé en 1777, et l'étendue de son parcours est de 12 milles.

Au-delà de Nottingham, en descendant la Trent, on trouve le plus ancien canal de l'Angleterre, la *Fosse Dylhe*, creusé par les Romains ; son parcours n'est que de 11 milles. A Stockwith sur la Trent commence le canal de *Chesterfield*, qui va jusqu'à

cette ville. Il fut construit en 1776, et son parcours est de 46 milles.

Le canal de *Leeds* et *Liverpool*, commencé en 1775, a 209 kilomètres de longueur ; il communique par l'*Air* et l'*Ouse* avec Hull et la mer du Nord ; il prend naissance à Liverpool, suit le cours de la Douglas jusqu'à Wigan, passe à Blackburn, Burnley, Colne, Skipton, Blingley et finit à Leeds.

Le canal de *Lancastre*, ouvert à la navigation en 1799, prend naissance à West-Houghton, communique à Wigan, traverse à Chorley une galerie souterraine, le Rible à Preston, arrive à Lancastre et finit à Kendal dans le Westmoreland. Son parcours est de 99 milles.

SYSTÈME HYDRAULIQUE DE LONDRES.

Les divers canaux qui rayonnent autour de Londres et qui composent le système dont cette ville est le centre ont un parcours d'environ 230 milles ; nous ne citerons ici que les principaux.

Le canal du *Regent*, qui fut achevé en 1820 et qui n'a que 9 milles de parcours, établit une communication entre Londres, Hull et Liverpool ; il a 2 galeries souterraines, 12 écluses, et est traversé sur 37 ponts. Le canal de *Grande-Jonction*, commencé en 1805, a 153 kilomètres de longueur ; il va de la Tamise à Londres jusqu'au canal d'Oxford, en traversant les comtés de Middlesex, de Hertford, près de Bedford, de Buckingham et de Northampton ; il passe par 19 villes et a 101 écluses.

Le canal de *Grande-Union*, construit en 1800, part du canal de *Grande Jonction*, près Daventry, jusqu'à la ligne de communication de Hull à Liverpool ; son parcours est de 23 milles 1/3.

Les canaux d'Oxford, Coventry, Fazeley, formant une chaîne continue depuis la Tamise jusqu'au Grand-Tronc ; celui d'Oxford a 147 kilomètres de longueur, et dans cette étendue on ne

compte pas moins de 250 ponts. Le parcours du canal de Coventry est de 27 milles et celui de Faseley de 16 milles 1/2.

Le canal de *Hereford* va de cette ville à Gloucester, il a 36 milles de parcours. Le canal de Berks et Wilts, construit en 1801, part d'Abingdon pour aller joindre le canal de Kennet et Avon, et parcourt ainsi une distance de 52 milles. Le canal de *Grand-Surrey* aboutit à la Tamise au-dessus et au-dessous de Londres. Il a été construit en 1801, et son parcours est de 12 milles environ. Le canal de la Tamise et de la Medway n'a que 11 kilomètres, mais il est à très-grande section.

SYSTÈME HYDRAULIQUE DE BIRMINGHAM.

Les divers canaux qui rayonnent autour de Birmingham et qui composent le système hydraulique dont cette ville est le centre ont un parcours d'environ 111 milles; nous ne citerons ici que les principaux.

Le canal de *Birmingham* et *Faseley*, construit en 1772 et qui a 22 milles de parcours, joint à Faseley celui d'Oxford et celui de Grand-Tronc; il complète ainsi le système de communication hydraulique avec les ports et les villes de Londres, Hull, Manchester et Liverpool.

Le canal du *Vieux-Birmingham* aboutit au canal de Staffordshire et Worcester. A l'ouest du canal, une branche va jusqu'à Walsall; cette branche et beaucoup de rameaux secondaires mènent aux belles usines où l'on exploite les mines de fer et de charbon du territoire de Birmingham.

Le canal de *Wyrley* et *Essington*, commencé en 1796, réunit au nord de Birmingham et de Walsall le canal du Vieux-Birmingham avec celui de Faseley.

Le canal de *Stafford* et *Worcester* part du Grand-Tronc jusqu'à Hepwood, sur la Saverne. Le canal de *Lecminster* et *Kingston* va de la Saverne, près Stourport, jusqu'à Kingston. Le canal de *Worcester* et *Birmingham* joint ces deux villes, et passe dans quatre galeries souterraines. Le canal de *Droitwich* va de la Saverne aux salines de Droitwich; c'est peut-être

sur tout le globe le seul canal qui soit alimenté par des sources d'eau salée.

Les canaux de *Dudley* et *Stourbridge* font communiquer entre eux les canaux du Vieux-Birmingham, de Staffordshire et Worcester, et de Birmingham et Worcester. Le canal de *Stratford* va de cette ville jusqu'au canal de Birmingham et Worcester. Le canal de *Warwick* part du canal de Faseley et Birmingham, passe près de Warwick et va jusqu'à Nepton.

SYSTÈME HYDRAULIQUE DE L'ÉCOSSE ET DE L'IRLANDE.

N'ayant pas pu réunir tous les documens nécessaires relatifs à ces deux parties du Royaume-Uni, nous indiquerons ici les canaux les plus importans qui parcourent leur territoire.

En *Écosse* se trouve :

Le canal *Calédonien*, l'un des plus remarquables qui existe, fut construit en 1822; il réunit les deux mers qui baignent l'est et l'ouest de l'Écosse, par les lacs Ness, Oich, Loch, Eil et Linnhe; il part de la baie d'Inverness, non loin de l'embouchure de la Ness jusqu'à la baie d'Eil. La longueur de l'excavation du canal est de 34 kilomètres; celle des lacs intermédiaires de 60 kilomètres, ce qui donne une longueur totale de 94 kilomètres; sa largeur est de 15 mètres. Sa profondeur de plus de 6 mètres lui permet de porter les vaisseaux de guerre qui ont à passer 23 écluses dans toute la longueur du canal. Comme entreprise commerciale, le canal Calédonien ne donne pas de grands bénéfices; mais il évite aux navires des périls sans nombre.

Le canal de *Forth* et *Clyde* commence à Bowling-Bay, sur la Clyde, au-dessous de Glasgow jusqu'au Forth; il est alimenté par huit réservoirs d'une superficie de 288 hectares; il a été construit en 1790, et son parcours est de 35 milles.

Le canal de *Glasgow* à Paislep, construit en 1812, et dont le parcours est de 33 milles 1/3, a 2 galeries souterraines et 5 aqueducs; on l'a prolongé dernièrement jusqu'à Andressan.

En *Irlande* se trouve :

Le *Canal Royal*, qui va de Dublin à Tarmanbarry sur le

Shannon ; une petit branche va à Trin sur la Boyne, et ouvre par conséquent une communication intérieure entre Dublin et Drogeheda. Son parcours est de 68 milles.

Le *Grand Canal*, qui part également de Dublin et aboutit à Benagher, sur le Shannon ; une de ses branches part des environs de Prosperas et va à Athy, sur le Barow ; et établit ainsi une communication entre Dublin, Limerick et Waterford.

Tels sont les canaux les plus importans qui se trouvent en Irlande et en Écosse.

Voyages.-Archéologie.

Recherches archéologiques sur Constantine — Maintenant que les Français occupent la régence d'Alger, la plupart des villes qui en font partie vont devenir le sujet des explorations des savans et des archéologues. Sans contredit, Constantine, par son ancienne importance, est de toutes les villes barbaresques, celle qui fournira les documens les plus précieux pour l'histoire de ces contrées. Aussi, en attendant que les Français s'en soient définitivement emparés, pensons-nous qu'il ne sera pas sans intérêt pour la science que de tracer ici une esquisse rapide des principales richesses archéologiques qui se trouvent dans cette ville connue des anciens sous le nom de Cirta.

Cirta ou Cirtha était une des principales et des plus fortes villes de la Numidie. Les rois y faisaient leur résidence ; elle était très-opulente sous le règne de Syphax, et devint si puissante sous celui de Micipsa, qui l'avait fortifiée, qu'elle pouvait mettre sur pied 10,000 chevaux et 20,000 fantassins. Pomponius Mela, qui a donné quelques détails sur cette ville, nous apprend qu'elle était, de son tems, occupée par une colonie des Sittianes. Le premier souverain qui fit sa résidence à Cirta paraît être Syphax ;

vint ensuite Massinissa, et après lui Micipsa. Plusieurs autres princes, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, s'y succédèrent jusqu'à Juba, qui y gouvernait du tems de Strabon.

La plus grande partie de la ville était bâtie sur une éminence désignée par Shaw sous le nom de promontoire; c'est là que se trouve la ville actuelle, qui est bien moins considérable que l'ancienne. Cette éminence, de forme oblongue, et dont la largeur peut être d'un demi-stade, est inaccessible de tous côtés, excepté au sud-ouest. Le terrain s'incline vers le sud; au nord, il se termine par un précipice de cent brasses de profondeur. C'est dans ce précipice que les habitans de Cirta jetaient leurs criminels, pratique qui s'est conservée jusqu'à nos jours. De ce côté, la vue s'étend au loin sur un grand nombre de collines, de vallées, de ruisseaux; à l'est, elle est bornée par des montagnes qui dominaient toute la ville; au sud-est, on aperçoit les montagnes de sidi Rougeise et du Ziganeah. Là l'éminence est séparée des plaines voisines par une vallée profonde, mais étroite, dont les côtés sont formés par des rochers perpendiculaires. Dans cette vallée coule le Rummel, une des principales rivières de la Barbarie. Un peu au-dessous d'un pont dont nous parlerons plus tard, le Rummel se dirige vers le nord, et coule, dans cette direction, par un canal souterrain pratiqué par la nature. L'étendue de ce canal est d'environ un quart de mille; sans cette issue, comme le remarque Shaw, il se serait formé en-deçà un lac qui eût inondé une partie des terres voisines. La rivière en sort en formant une grande cascade, qui répond précisément au point le plus élevé de Constantine. Tout près de là est une belle source d'eau thermale, connue sous le nom de *Kabat-Beer-a-naal*. L'eau en est claire, transparente, et, comme autrefois, on y trouve beaucoup de tortues.

Le Rummel ou Rum-Malah, qui veut dire rivière sablonneuse (1), peut être considéré comme l'ancien Ampsaga, qui passait sous les murs de Cirta, et se jetait dans la mer entre Igilgili et Cullu. Il est formé de la jonction du Wed el Hamman, du Sigan et de plusieurs ruisseaux fournis par le Jibbel Woosgar. Le Bou-Marzouke, ainsi appelé d'un marabout dont la tombe se trouve sur son passage, s'y rend à un stade au-dessus de la ville. Au-dessous de celle-ci, la rivière reçoit le Boudjer-Aat, au point où existaient, du tems de Shaw, les restes d'un pont romain. Trois milles au-delà, elle reçoit encore le Hammah, courant d'eau thermale. Elle s'adjoint ensuite le Boudjer-Aat, l'Ain-el-Fouah, ainsi que plusieurs sources fournies par le Rejass. Puis, laissant à quelques milles à l'ouest la ville de Meelah, elle s'unit au Wed-el-Djahah, ou rivière d'or, et au Djim-Meelah, avec lesquels elle va se jeter à la mer sous le nom de Grande-Rivière, Wed-el-Kebir.

Cirta n'avait que deux portes : une au sud, l'autre au sud-ouest. Celle-ci était la principale ; ses piliers en granit rouge étaient parfaitement travaillés, et ne le cédaient en rien au marbre. Dans un mur du voisinage était un autel d'un beau marbre blanc, sur le côté duquel on voyait un vase de la forme de ceux appelés *simpulum*, sculpté en relief. Deux hommes, en costume romain, la tête couverte, le tenaient suspendu de la main gauche, se regardant attentivement. La porte du sud, quoique plus petite, était construite sur le même modèle que l'autre, et conduisait au pont qui traverse la vallée.

Au centre de la ville était une rangée de citernes, où

(1) Dans l'exposition qui a été faite dernièrement à la mairie d'Alger des principales productions de la Régence, se trouvaient deux diamans qu'on assure venir de cette rivière. La nature sablonneuse de son lit donne la plus grande vraisemblance à cette assertion.

aboutissait un aqueduc, qui fournissait à tous les besoins de la population. L'eau venait de Phys-Geah, à cinq lieues sud-ouest de Cirta, où se trouve une source très-abondante. Les citernes, au nombre de vingt, occupaient une surface d'environ cinquante verges. Elles étaient beaucoup mieux conservées que l'aqueduc, dont les magnifiques restes suffisaient pour donner une idée du génie et du courage des Cirtésiens.

Le pont, au sud-est de la ville, était un chef-d'œuvre en son genre. La galerie et les colonnes des arches étaient chargées de caducées et autres figures. Entre les deux arches principales on voyait, en relief, au-dessus de deux éléphans, une femme comme suspendue, et dont la tête était ombragée par une coquille du genre peigne. Les éléphans, tournés l'un vers l'autre, enlaçaient leurs trompes; la femme avait les cheveux frisés, et les autres attributs du costume de Rome: de la main droite elle soulevait sa tunique en regardant Cirta d'un air moqueur.

Parmi les ruines dont nous avons parlé, au sud-ouest du pont, était encore la plus grande partie d'un arc de triomphe, nommé *el Cassit-Gousah*, le château du géant. Il consistait en trois arches, dont la plus grande était celle du milieu. Les bordures et les frises étaient enrichies de fleurs, de faisceaux d'armes et d'autres ornemens. Les pilastres, d'ordre corinthien, élevés des deux côtés de la grande arche, étaient semblables à ceux des portes de la ville, et d'un style que Shaw croyait propre à Cirta. Les colonnes, du même ordre, qui soutenaient le fronton, étaient rompues et fort endommagées.

Près du précipice qui terminait la partie nord de la ville, étaient les restes d'un grand et magnifique bâtiment, qui, du tems de Shaw, servait de caserne à la garnison turque qu'y entretenait la Régence. On y voyait, en outre, quatre bases ou colonnes, chacune de sept pieds de dia-

mètre, avec leurs piédestaux, qui paraissaient avoir appartenu à un portique. Elles étaient d'une pierre noire, peu inférieure au marbre, laquelle, vraisemblablement, avait été tirée du sol même sur lequel la ville était bâtie.

Commerce.-Industrie.

Situation des pêcheries dans les îles britanniques. — L'état actuel de cette branche d'industrie a été récemment l'objet d'une enquête dont les résultats démontrent qu'elle décline de jour en jour : cette décadence date du traité de paix de 1815. Parmi les causes qui l'ont amenée, il faut placer en première ligne la concurrence des pêcheurs français et leurs empiètemens audacieux sur les parages britanniques. Ceux de Calais, de Boulogne, de Dieppe et de quelques autres ports de France, exploitent en grand le littoral des comtés de Kent et de Sussex; parfois ils pénètrent jusque dans nos baies, et détruisent, dans la saison du frai, toute l'espérance des produits à venir. Les bateaux pêcheurs qui viennent ainsi usurper nos domaines sont plus nombreux, mieux construits, mieux montés que les nôtres. Aucun de ces bâtimens n'est de moins de 30 tonneaux; plusieurs sont de 35 à 50, tandis que le tonnage des nôtres n'est que de 25 à 30 au plus. L'équipage des bateaux français est de 15 à 18 personnes, et celui des nôtres de huit hommes et un enfant. Nos voisins connaissent leur supériorité et en abusent : quand ils surprennent un de nos bateaux vent arrière et en dérive, ils ne se font aucun scrupule de lever ses filets, quelquefois même ils coupent les cordes qui les retiennent. En 1829, les pêcheurs de Folkenstone dénoncèrent ces voies de fait, mais le conseil de l'amirauté n'ayant prêté aucune attention à ces justes plaintes, les pêcheurs français ont continué leurs armemens, et Falkestone, qui en 1755 occupait

à la pêche 33 lougres de 40 à 50 tonneaux, n'emploie aujourd'hui que 21 lougres et 525 tonneaux.

Ce n'est pas tout, les pêcheurs français se liguent quelquefois avec les nôtres pour l'approvisionnement de Londres. Ainsi, lorsque ces derniers, au début de la saison des harengs, rencontrent un bateau français qui n'en a pris qu'un ou deux milliers, ils achètent cette provision à raison de 5 sh. (6 fr. 25 c. le cent); en 1832 nos voisins venaient nous offrir, jusque dans les ports de Margate, Ramsgate, Gravesend, Douvres et Falkestone, les prises qu'ils avaient faites le long de nos côtes, et cependant nos pêcheurs ne peuvent pénétrer à moins de trois lieues de distance de celles de France, sous peine d'être remorqués par les bâtimens garde-côtes que le gouvernement français entretient dans ces parages.

Les Hollandais suivent parfois l'exemple que leur donne l'impunité des pêcheurs français; ce sont eux qui nous fournissent le turbot qu'ils pêchent sur nos côtes. A cet égard, nous ne pouvons user de représailles; car, si nous avons le droit de pêcher en vue de leurs ports, nous ne pouvons y déposer notre prise sans payer un droit qui excède sa valeur. Le turbot se tient principalement dans deux endroits du détroit situés à peu près à égale distance, entre Douvres et Calais. L'un de ces bancs, appelé le *ridge*, est tellement couvert de bateaux français pendant la saison, qu'il est presque inabordable pour nos pêcheurs; aussi plus des neuf dixièmes des turbots qui arrivent à Douvres, y sont-ils apportés par nos voisins.

Insensiblement les étrangers nous dépouillent des diverses espèces de pêche que nous exploitions avec le plus de succès. La pêche de la sardine, qui enrichissait autrefois une partie de nos côtes, décline chaque jour; cependant, de tems immémorial, on a pêché la sardine sur les côtes d'Angleterre depuis Darmouth, sur la côte méridio-

nale du Devonshire, et de Cornouailles jusqu'à Padstow. Aujourd'hui on pêche la sardine de deux manières : à la *seine* ou au *filet flottant*. La seine est un grand filet de deux cents brasses de long sur quatorze de large, dont l'un des côtés est garni de plombs et l'autre de liége; mais on ne l'emploie que dans les bas-fonds qui n'excèdent pas quatorze brasses de profondeur, et il n'est permis de faire usage du filet flottant qu'à quatre milles et demi de la côte. On compte, dans Cornouailles et le Devonshire, deux cent cinquante seines, qui représentent chacune un capital de 750 à 1,000 liv. st., et dont la manœuvre exige 4,500 hommes. Chaque seine entraine une dépense annuelle de près de 200 liv. st., équivalente au prix de 100 barils de sardines. La pêche au filet occupe 500 bateaux de 8 à 15 tonneaux, et qui, terme moyen, ne coûtent pas plus de 250 liv. Elle emploie environ 2,500 hommes et représente un capital de 120,000 liv. st.

Les sardines se tiennent dans le canal toute l'année; mais c'est en juillet que la pêche est plus abondante. A cette époque on s'y livre en pleine mer. Au mois d'août le poisson se rapproche davantage de la côte, et c'est alors qu'on fait usage de la seine. Les produits de cette pêche avaient autrefois des débouchés qu'elle a perdus. On en expédiait une grande quantité dans le midi de l'Europe et dans nos colonies occidentales; aujourd'hui on l'exporte presque entièrement pour les ports de la Méditerranée.

Les pêcheurs de la sardine gagnent chacun de 7 à 10 sh. par semaine, et ils ont en sus leur provision de poisson, qui, dans le Cornouailles, ne se vend pas plus de 1 sh. le cent. Au reste, les saleurs trouvent bien plus de bénéfice à l'exporter qu'à le vendre à l'intérieur, où la sardine est quelquefois si abondante qu'on laisse pourrir celle qui excède le besoin de la consommation, et qu'on s'en sert comme engrais. Il y a cinq ou six ans, ces salai-

sons étaient soumises à un droit d'exportation *ad valorem* de 10 p. °/₀, et la pêche en était encouragée par une prime de 8 sh. 6 d. par baril. La suppression du droit et de la prime a diminué la pêche de la sardine, et ce n'est pas un mal; car Naples et Venise, les deux principaux marchés de cette denrée, en ont sensiblement réduit la demande, et d'ailleurs elle est frappée à Naples d'un droit de 18 sh. 2 d. par baril. Aussi le total des exportations pour les diverses parties de l'Italie ne s'élève qu'à 31,000 barils.

Le baril de sardines, qui revient dans le Cornouailles à 35 sh., en coûte à Naples 65, et le fret est de 5 sh. 6 d. à 7 sh. D'ailleurs l'Espagne, la Turquie et la Sardaigne sont pour nous des concurrens fort redoutables sur ces marchés. L'Espagne y transporte de la sardine marinée, et les deux autres d'excellentes salaisons; quant à Venise, les anguilles de ses lacs causent un grand préjudice à la vente de la sardine de Cornouailles.

La pêche de la sardine ne durant que trois mois, les hommes qu'on y emploie s'occupent le reste de l'année, les uns à préparer leurs filets, les autres aux travaux agricoles, et la plupart se font inscrire sur la liste des pauvres, lorsque la saison n'a pas été bonne. Il est déplorable que cette branche d'industrie soit réduite à une aussi triste situation; mais, comme nous venons de le voir, la condition des autres pêcheries de nos côtes n'est guère meilleure, à l'exception de celle d'Yarmouth, qui prospérerait davantage si elle n'était pas frappée de droits très-élevés sur le marché de Naples. La réduction de ce droit à un taux modéré permettrait d'expédier tous les ans, d'Yarmouth sur cette ville, 10,000 barils de harengs. Cette pêcherie occupe 160 bateaux, emploie 5,000 hommes sans compter les industries accessoires, et représente un capital de 500,000 liv. st. (12,000,000 fr.).

TABLE

DES MATIÈRES DU SEPTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

